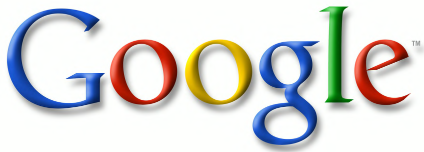


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

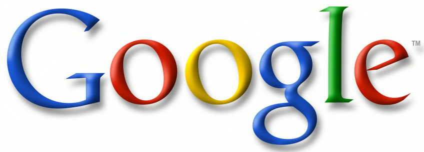
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

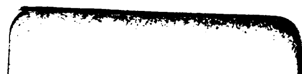
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 06826127 4







14. ... 1-16-19..
N 3278. C.

LE CHRÉTIEN INTÉRIEUR,

OU

LA CONFORMITÉ INTÉRIEURE

QUE DOIVENT AVOIR TOUS LES CHRÉTIENS ENVERS JÉSUS-CHRIST.

TIRÉ DES MANUSCRITS

De feu M. de Bernières-Louvigny, Trésorier de France

decédé à Caën, le 3 mai 1659, âgé de 57 ans.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR UN SUPÉRIEUR DE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE.

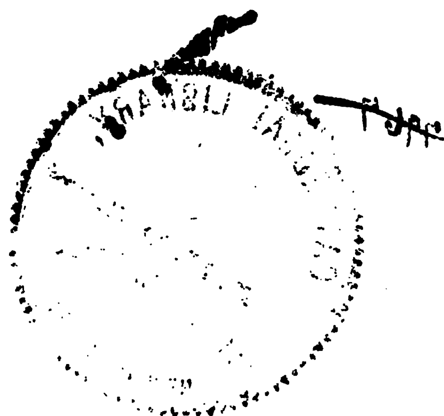
TOME PREMIER.

7967



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
LYON
Rue Mercière, 49. | Rue Centrale, 34.
Chez R. Ruffet, successeur de la Nouvelle Librairie Perisse de Paris, rue Saint-Sulpice, 38.
1864

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
524746
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1911 L



F
248
B3

JAN 4 1911

AVIS AU LECTEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.



La rapidité avec laquelle s'est écoulée notre précédente édition du *Chrétien intérieur*, nous a fait penser que nous ne pouvions mieux répondre aux bonnes dispositions du public, en faveur de cet excellent ouvrage, qu'en lui en offrant encore une nouvelle, à laquelle on aurait donné des soins tout particuliers.

C'est ce en quoi on ose se flatter d'avoir réussi. Car on ne doute pas que tout lecteur attentif, connaissant déjà le *Chrétien intérieur*, ne soit obligé d'avouer qu'il n'a pas encore lu de livre dans lequel on ait fait des corrections aussi importantes, ni surtout en aussi grand nombre que dans celui-ci ; et cela toutefois, sans s'éloigner de la pensée, ni même du style de l'auteur : tellement que, si l'on n'y regarde de bien près, on serait porté à croire qu'il n'y a rien de changé ; si ce n'est que,

pour obliger les personnes qui ne comprennent pas le latin, on a traduit et transféré les textes en bas des pages.

Mais on ne craint pas d'assurer qu'une sérieuse attention obtiendra un jugement bien différent, et causera une agréable surprise à quiconque se donnera la peine de comparer cette édition avec toute autre antérieure.

On pourra s'apercevoir que certaines phrases ont été supprimées; c'est qu'elles se trouvaient répétées absolument en mêmes termes en plusieurs endroits de l'ouvrage, et l'on a voulu ne les laisser qu'en un seul. On a surtout respecté cet esprit de simplicité, et cette onction qui étaient le caractère distinctif de tout ce qui sortait de la plume de M. de Bernières, et qui devraient l'être de tous les ouvrages de piété; car le but que l'on s'est proposé, en entreprenant ce travail, n'a pas été de plaire à ceux qui ne cherchent que les grâces et l'élégance du style, mais de procurer l'avancement des âmes qui tendent sincèrement à la perfection, et qui sont altérées de cette soif qui fait désirer de connaître et d'aimer de plus en plus Celui qui est la voie, la vérité et la vie.

De plus, il était important de donner aux différentes matières qui sont traitées dans cet ouvrage un ordre plus suivi, et presque entièrement opposé à celui qu'on y trouve aujourd'hui. Deux exemples suffiront pour prouver la nécessité de ce changement : 1° il est évident que le second volume des anciennes éditions doit être mis le premier, puisqu'il faut apprendre comment on doit en-

trer dans la vie spirituelle par la haine du péché (ce qui est l'objet de ce second volume) avant de se convaincre (ce qui était l'objet du premier) que l'amour des humiliations est le fondement solide de la perfection chrétienne ;... 2° le cinquième livre du premier volume traite de la Communion et de ses effets. Tout ce qui concerne cette matière aurait dû y être rapporté ; cependant cinq ou six chapitres qui en parlent se trouvent à la fin du second volume. N'était-il pas indispensable de rapprocher dans le même volume tous les chapitres qui traitent de ce même sujet, et de les faire suivre de celui du saint sacrifice de la Messe, avec lequel ils ont tant de rapport ; au lieu que dans l'ancienne édition ils en étaient entièrement séparés ?

Le premier tome des anciennes éditions, et qui sera le second dans cette nouvelle, était encore dans un plus grand désordre, dont le père d'Argentan, premier éditeur de cet ouvrage, nous a fait connaître la cause dans sa préface. Les différents livres qui le composent avaient besoin d'être transposés, afin que la liaison des matières conduisît une âme du plus bas degré de la vie chrétienne à la perfection de la vie spirituelle. On a cru remplir cet objet, en plaçant pour le premier livre de ce second tome, celui qui explique en quoi consiste la vie surhumaine que doit mener tout chrétien ; pour le second, celui qui traite de la présence de Dieu, et de l'abandon à sa Providence ; pour le troisième, celui qui a pour

titre, de l'amour des humiliations, qui est le fondement solide de toute la perfection chrétienne; pour le quatrième, celui qui contient plusieurs maximes importantes pour se conduire dans la vie spirituelle; pour le cinquième, celui qui parle des croix intérieures et extérieures; pour le sixième, celui qui traite de l'oraison et de la contemplation. On a ajouté à ce sixième livre la conférence qui éclaircit plusieurs difficultés sur cette matière laquelle était placée dans les anciennes éditions à la fin du premier volume. Pour septième et dernier livre, celui qui expose les beautés de la solitude chrétienne, et la pratique de deux excellentes retraites de dix jours.

Ainsi, on ne trouvera que sept livres dans le second tome de cette nouvelle édition, parce que le cinquième qui traite de la Communion, a été transposé dans le premier, dont il forme le troisième livre; mais dans ces sept et les trois du premier tome, on aura exactement le même nombre de dix livres contenus dans les anciennes éditions, sans qu'il y ait aucune omission, ni d'autres changements que ceux dont on vient de parler et qui regardent la distribution des matières, la correction de plusieurs expressions surannées, propositions inexactes, répétitions, etc.

Après avoir rendu compte des motifs qui ont déterminé à entreprendre cette édition, de la manière dont on a tâché de l'exécuter et des changements que l'on y faits, il ne reste plus maintenant qu'à rassurer les per

sonnes qui pourraient craindre que la doctrine de M. de Bernières ne favorisât le Quiétisme. Elles peuvent être entièrement tranquilles à cet égard ; car, on a corrigé ou supprimé avec soin, et selon les règles de la plus exacte théologie, tout ce qui aurait pu blesser les oreilles les plus délicates sur cette matière. On doit même dire, pour la justification de ce grand serviteur de Dieu, que l'on n'a eu besoin presque partout, pour mettre sa doctrine à l'abri de toute critique, que d'adoucir un peu l'énergie de ses expressions. D'ailleurs, il ne devrait pas paraître surprenant que M. de Bernières n'eût pas écrit avec toute la précision d'un théologien versé dans ces matières : 1o parce que de son temps elles n'avaient pas été éclaircies, comme elles l'ont été depuis la condamnation du livre du célèbre et vertueux archevêque de Cambrai ; 2o parce qu'il ne se proposait point de composer un ouvrage qui dût être mis au jour, mais seulement de rendre compte à ses directeurs, qui l'avaient exigé de lui, des sentiments de son âme et de ses communications intimes avec Dieu. Or, il est difficile que dans ces moments, où le cœur est comme embrasé par les flammes de la charité, il n'échappe des expressions qui paraissent signifier plus que ce que l'on veut dire réellement. Ne voit-on pas que saint Augustin, dans ses disputes contre les Pélagiens sur la nécessité de la grâce, avance quelquefois des propositions qui, au premier coup-d'œil, semblent combattre le dogme de la liberté, quoiqu'il soit certain cepen-

dant qu'il n'en était pas moins convaincu que les pères du concile de Trente? Ainsi, M. de Bernières entendait-il dans un sens très-orthodoxe plusieurs de ces expressions fortes qu'il a employées, et dont les Quiétistes ont abusé dans la suite : par exemple, ce qu'il dit de l'état passif, ne signifie autre chose chez lui, que le repos de l'âme dans la jouissance de Jésus présent, lorsqu'il lui plaît de se communiquer dès ce monde à ses élus, comme il l'a promis dans son Évangile, et dont le pieux auteur de l'*Imitation* décrit si bien les effets dans plusieurs chapitres de cet admirable livre, aussi universellement estimé qu'il mérite de l'être.



AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE

DU P. D'ARGENTAN,

PREMIER ÉDITEUR DU CHRÉTIEN INTÉRIEUR.



Je ne veux point flatter votre curiosité, en lui promettant quelque chose de bien nouveau : je ne crains point non plus de la rebuter, en l'avertissant que je ne lui donne ici qu'un livre qui peut déjà passer pour vieux, quoiqu'il ne soit pas fort âgé. C'est le *Chrétien intérieur*, qu'on a vu naître il n'y a pas plus de douze ans ; mais on peut lui donner l'éloge que le Saint-Esprit attribue au juste dans le livre de la Sagesse, *qu'en peu d'années il a vécu longtemps ;* puisqu'il a parcouru presque toutes les parties du monde chrétien, pour y porter les plus pures lumières du saint Évangile.

Comme son langage n'est point de la terre, mais du ciel, aussitôt qu'il a paru en public, tous ceux qui prétendent au ciel lui ont ouvert, non-seulement les oreilles pour l'écouter, mais leurs cœurs pour l'aimer. On l'a reçu comme un nouvel apôtre, que Jésus-Christ envoyait à son Église pour y renouveler la sainteté et la ferveur de son divin Esprit, dans un siècle dont la corruption l'a beaucoup altéré dans l'âme de la plupart des hommes. C'est une grande merveille en effet, que ne proposant, ainsi que les Apôtres, qu'une doctrine qui combat les inclinations de la nature, qui est incompréhensible à la raison humaine et très-amère au goût dépravé du monde (car il ne parle que de croix, d'humiliations, de pauvreté, de mépris, de mortifications) ; c'est une grande merveille, dis-je, qu'elle ait été néanmoins si bien accueillie, qu'il

serait difficile de trouver quelqu'un qui l'ait improuvée. Ceux qui lisent ce livre trouvent qu'il les censure, et il leur plaît: ceux qui ne l'ont pas encore dans le cœur, sont bien aises de l'avoir dans leurs mains. S'ils n'ont pas le courage de recevoir les bons sentiments qu'il leur offre, du moins ils ne peuvent s'empêcher de les louer, d'avouer qu'ils sont admirables et qu'ils voudraient bien les avoir.

Il n'est pas moins étonnant que ne parlant que son idiome naturel, ainsi que les Apôtres, c'est-à-dire sans fard et sans artifice, on puisse cependant presque dire de lui, comme d'eux, qu'il a été entendu de toutes les nations du monde, et que sa voix a résonné par toute la terre. Oui, partout où le saint Évangile est prêché, il parle un langage que tout le monde comprend; il est l'apôtre que l'on va consulter pour connaître bien Jésus-Christ. Non-seulement les simples, mais les plus doctes; non-seulement les personnes dévouées à la piété, mais ceux qui n'en font pas profession, y trouvent eux-mêmes je ne sais quelle onction divine qui les satisfait et leur fait désirer de la goûter plus abondamment. Tel qui l'a lu quatre fois, désire le lire encore; et plus il y porte les yeux, plus il sent son cœur se remplir d'un goût tout nouveau, qu'il n'avait pas encore aperçu. Rien ne fait mieux voir que ce livre est plein de Dieu, qui seul est plus grand que notre cœur, comme le dit son disciple bien-aimé. On a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais. Plus il est goûté, plus il est désiré; et la divine satiété qu'il donne, ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

Beaucoup d'autres livres, très-bons, ont à la vérité un certain goût que la grâce de la nouveauté leur donne et qui les fait d'abord bien recevoir; mais ils sont comme les fruits de la terre qui n'ont qu'une saison, et quand elle est passée, on n'a plus d'appétit pour eux. On éprouve tout autre chose en lisant *le Chrétien intérieur*. Il semble qu'il est comme la manne du ciel, qui ne dégoûta jamais les Israélites, quoiqu'ils en mangeassent tous les jours pendant quarante ans, *sinon ceux qui avaient* toujours conservé le goût de l'Égypte

et qui ne furent pas dignes d'entrer dans la terre de promission. Il faut aussi avoir tout-à-fait perdu le goût des choses du ciel, pour perdre celui de ce livre. Ceux qui aspirent de tout leur cœur à la bienheureuse possession de cette terre des vivants qui nous est promise, en demeurent toujours affamés.

Il semble qu'il eût convenu de donner ce livre sous le titre d'*Œuvres spirituelles de M. de Bernières;* mais l'on a jugé plus à propos de ne point changer le titre du *Chrétien intérieur*, qui s'est déjà acquis un si grand crédit dans le monde, qu'il serait difficile de persuader au public que celui qui en porterait un autre fût le même ouvrage. D'ailleurs, à dire vrai, ce que nous avons de lui n'est pas un livre ; et si on le donnait au public tel qu'on l'a recueilli de ses entretiens e de ses lettres, peu de personnes y trouveraient assez d goût ou de satisfaction, pour n'en être pas bientôt ennuyées ; car il n'y a rien de réglé, rien d'ordonné, rien qui ait quelque suite. C'est une grande multitude de très-bonnes pensées et de sentiments très-saints, mais écrits confusément, selon qu'il communiquait les lumières de son intérieur à ses plus intimes amis, telles qu'il plaisait à Dieu de les donner à son âme ; tantôt sur un sujet, et tantôt sur un autre : car il ne choisissait pas lui-même son application, il la recevait ; et tout a paru à ses amis si précieux, que n'en voulant rien perdre, ils l'ont conservé tel qu'il le leur avait donné.

De là vient qu'il y a beaucoup de répétitions, et des sentiments assez semblables qui sont exprimés plusieurs fois, étant vrai que les lumières et les affections que la grâce répand dans une âme, sont bien souvent les mêmes, si ce n'est qu'elles se perfectionnent toujours dans la suite, et qu'elles la font passer dans des états plus purs et plus élevés ; mais on n'y voit pas cette variété de pensées, de lumières, ni de sujets qui divertit dans les autres livres, et qui empêche que la lecture n'en soit ennuyeuse. Il a fallu débrouiller tout cela avec assez de peine, et mettre quelque ordre où il n'y en avait aucun. Après tout, il s'y trouvera peut-être encore un peu

trop de répétitions, mais n'importe, on ne saurait jamais tı redire ce qu'on ne peut jamais assez méditer, ni assez fai

Il se trouvera peut-être quelqu'un à qui il paraîtra ç M. de Bernières parle de lui-même trop avantageusemeı qu'il semble se donner toujours des louanges, et qu'il ‹ couvre trop librement le secret des faveurs extraordinai: qu'il recevait de Dieu, tandis que l'humilité devait l'oblig à les tenir cachées; mais je le prie de considérer qu'il parlait qu'à l'oreille de ses plus intimes amis, auxquels l béissance qu'il devait à son directeur et les lois d'une saiı amitié, l'obligeaient de ne rien cacher. Il ne publiait pas qu'il leur confiait; il en faisait un dépôt sacré, qui, sel l'intention de sa profonde humilité, devait toujours dem‹ rer inconnu au monde. Jésus-Christ qui nous a dit dans l vangile, que ce qu'il avait insinué seulement à l'oreille de ‹ Apôtres serait prêché tout haut sur le toit des maisons voulu que tous les mystères les plus secrets de son amoı qu'il traitait avec cette grande âme, devinssent publics que tout le monde fût éclairé de ces divines lumières, qı avait pris tant de soin de cacher aux hommes.

N'attendez pas, mon cher lecteur, dans ce livre une disp sition fort régulière, ni une liaison intime des matières qı traite. Il ne parle point pour instruire personne; il va Dieu le conduit, et bienheureux celui qui pourra le suiv Parmi le grand nombre de belles choses qui se trouvent da le manuscrit, j'ai remarqué un endroit, où il met en peu lignes un certain ordre, qui m'a semblé propre pour la d position des matières, et je me suis proposé de le suivre. dit qu'il ne trouve que trois exercices dans toute l'éconor de la vie intérieure. Le premier consiste à se dépouiller vieil homme, en mourant véritablement à la vie d'Adam; second, à se revêtir de Jésus-Christ et à bien prendre s Esprit; et le troisième, à adhérer purement à Dieu, pc entrer dans une union très-intime avec lui.

Selon ces trois exercices ou démarches qu'il faut faire da la voie de la perfection, j'ai distribué ces matières en tr

livres, dont les deux premiers parlent de se dépouiller du vieil homme et de se revêtir du nouveau ; et le troisième traite de l'union de l'âme avec Dieu, qui se fait surtout par l'usage fréquent de la sainte Communion et par l'exercice de l'oraison. Vous avez donc trois livres à lire dans ce premier volume. Le premier vous met sous les yeux les dispositions malheureuses, et les mauvaises inclinations que nous apportons en naissant pécheurs d'Adam le Pécheur ; il vous fournit les lumières et les sentiments qui peuvent vous aider à les combattre efficacement, et parce qu'elles se réduisent toutes à trois chefs, qui sont les trois inclinations vicieuses que la nature fait ressentir à tous les hommes : 1° pour les biens périssables ; 2° pour les plaisirs des sens ; et 3° pour la vaine gloire. Vous trouverez ce premier livre subdivisé en trois petits traités, qui combattent ces trois convoitises ; le premier traite du dégagement des créatures et conseille l'amour de la pauvreté ; le second condamne les voluptés sensuelles, et inspire les sentiments d'une vie austère et pénitente ; le troisième combat l'orgueil et conduit aux sentiments d'une vraie humilité.

Le second livre vous fait voir comment il faut se revêtir de Jésus-Christ et vivre de sa vie divine ; et pour donner tout l'ordre et la clarté possibles à cette matière, il est subdivisé aussi en deux petits traités ; le premier conduit l'âme à entrer dans les lumières de Jésus-Christ, et dans la vraie connaissance de son Esprit ; le second, à bien goûter ses maximes et à entrer véritablement dans les sentiments de son Cœur.

Le troisième livre nous apprend comment, en approchant de la sainte Communion avec les dispositions convenables, nous parvenons à nous unir à Jésus-Christ ; que nous pouvons devenir un même esprit avec lui, jouir de cette ineffable familiarité, dont il plaît à la souveraine bonté de favoriser quelquefois les âmes simples et pures, et éprouver ainsi sensiblement la vérité de ces paroles de notre Sauveur, quand il dit : *Si quelqu'un m'aime et garde mes commande-*

ments, mon Père l'aimera; nous ferons en lui notre demeure et je me manifesterai moi-même à lui.

Plaise à Dieu de vous rendre la lecture de ce livre aussi utile que je le désire! Nous ne trouvons souvent dans les livres que ce que nous y cherchons, non pas tant parce qu'il y est, que parce que nous l'y cherchons. Si, lisant un livre, je ne cherche qu'à me divertir ou à passer mon temps, j'ai passé mon temps, et c'est tout ce que j'ai trouvé, parce que c'est tout ce que j'y ai cherché. Si je cherche de quoi contredire et censurer, j'y trouverai certainement des matières de pointiller et de condamner, n'y en eût-il point. Si je lis aussi dans l'intention de trouver à me remplir de la connaissance et de l'amour de Dieu, je trouverai sans doute ce que je cherche. Quand, par supposition, il n'y paraîtrait point si clairement aux yeux des autres, Dieu saura bien le découvrir aux miens par sa miséricorde, parce que je ne cherche que lui avec simplicité et avec une bonne volonté, qu'il ne m'aurait pas donnée, s'il n'avait intention de la contenter.

Souvent aussi nous ne trouvons pas dans un livre ce qu'il contient véritablement, parce que nous ne l'y cherchons pas. Celui-ci est tout plein de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ. N'y cherchez autre chose en le lisant, vous n'y trouverez autre chose. Lisez-le avec une profonde application de votre esprit, mais avec une plus grande humilité de cœur, vous estimant indigne de recevoir et de goûter les bons sentiments qui sont dans ce livre; mais lisez-le cependant avec un très-grand désir de votre âme, d'y trouver et d'y goûter Dieu. Il sera comme impossible que vous n'en tiriez un si grand profit, que vous serez surpris vous-même du changement que la droite du Très-Haut aura opéré dans vos sentiments. Je prie le Dieu des miséricordes infinies qu'il vous en fasse la grâce, et qu'il vous inspire de lui demander la parfaite conversion de celui qui a pris la peine de mettre ce livre en état de vous profiter.

ÉPITRE

A JÉSUS-CHRIST.

Très-aimable Sauveur de nos âmes, adorable Jésus, recevez, s'il vous plaît, ce petit ouvrage que je dépose au pied de votre Croix pour y attirer la précieuse rosée de votre Sang et de vos grâces, afin d'en porter les sentiments dans les cœurs et d'en produire abondamment les fruits dans tous ceux qui le liront avec piété. C'est vous-même, ô Jésus! qui avez inspiré ces lumières et imprimé ces pieux mouvements dans l'esprit et dans la volonté de l'un de vos plus fidèles serviteurs. Vous l'aviez choisi dans un siècle qui ne connaît presque plus votre Esprit ni vos maximes, pour prendre vos délices avec lui dans une profonde retraite, où vous l'occupiez de vous-même par une contemplation sublime, qu'il interrompait aussi rarement pour penser au monde que les gens du monde interrompent rarement leurs occupations humaines pour penser à vous.

Comme sa vie était toute cachée dans l'intérieur, et sa conversation élevée au ciel, nous n'en aurions pas eu la moindre connaissance, si ce n'est, Seigneur, que vous êtes une grande lumière et que, lorsqu'on s'approche de

vous, plus on veut se cacher, plus on se manifeste au dehors. S'il revenait de votre conversation, c'était comme Moïse, qui, après vous avoir parlé familièrement, comme un ami avec son ami, descendait de la montagne tout lumineux et tout embrasé. En le voyant au sortir de l'oraison, on eût dit qu'il descendait du ciel. Sa bouche parlait de l'abondance de son cœur et proférait des oracles qui ravissaient ceux qui l'écoutaient, et son entretien jetait des flammes qui embrasaient ses amis particuliers qui avaient le bonheur d'entrer dans ses conférences.

Ce qu'il communiquait de vive voix aux présents, la charité dont son cœur brûlait l'obligeait de l'étendre jusqu'aux absents par une multitude de lettres, qui étaient reçues comme autrefois celles de saint Paulin, qu'on baisait avec révérence, comme des reliques d'un esprit tout rempli de Dieu ; et comme elles procédaient d'un très-grand sentiment de votre amour, ô divin Jésus ! elles avaient aussi la vertu de le produire dans tous ceux qui les recevaient. C'était assez à plusieurs qui étaient bien disposés, d'en lire seulement quelques lignes pour être embrasés.

Il y a peu de temps qu'un homme de condition, de mérite et de piété, en ayant vu quelques-unes, fut si pénétré de leurs sentiments, qu'il voulut les rendre publiques, et mit au jour l'*Intérieur chrétien*. Il a bien paru, Seigneur, par le bon accueil que tout le monde lui a

fait, que c'est vous-même qui vous manifestez dans les vérités qu'il contient ; car, ainsi que dans le ciel, la plus légère possession de vous-même que vous donnez aux Bienheureux, les contente très-abondamment, ce petit livre en comblant tous les cœurs de joie et de satisfaction, a bien fait connaître qu'il les remplissait de Dieu. Voici quelque chose de plus étendu et, ce me semble, de mieux ordonné, qui, procédant de la même source, produira, comme je l'espère, les mêmes fruits et peut-être encore de meilleurs. L'*Intérieur chrétien* a été une première rosée, dont la douceur a charmé toutes les bonnes âmes. Le *Chrétien intérieur* sera comme une pluie abondante, et une grande disposition pour un déluge entier de lumières et de sentiments admirables qui sont renfermés dans tout le reste des écrits de ce grand serviteur de Dieu.

Cet ancien avait raison de dire que les paroles qui sortent de nos bouches sont le vrai portrait de nos âmes : *Parle, afin que je te connaisse*. Il est impossible de lire les paroles qui sont dans ce livre, sans connaître l'éminente perfection de l'âme dont elles procèdent. Votre Esprit, ô divin Jésus ! qui dirigea le sien, était seul capable de les mettre au jour. Ni les inclinations de la nature, ni les lumières de la raison humaine, ne sauraient atteindre où vos attraits ont élevé son âme. Vos humiliations, vos souffrances, votre pauvreté, vos douleurs, tout ce qu'il y a de plus contraire à la nature dans les

états de votre vie voyagère, avaient pour lui des beautés qui le ravissaient; aussi vous lui faisiez trouver dans toutes ces choses des consolations, des lumières et des douceurs qu'il ne cherchait pas.

Il adorait vos opprobres, et se croyait destiné par votre Providence à honorer votre vie méprisée, affectant de passer la sienne dans de continuelles humiliations, et vous imprimiez, malgré les efforts de sa profonde humilité, l'estime de ses mérites dans les âmes même de ceux qui ne le connaissaient pas. Il se regardait comme un serviteur inutile, et vous le traitiez comme un fidèle ami. Il ne désirait que les rigueurs et les amertumes de votre Croix, et vous le faisiez abonder de consolations si extraordinaires, qu'il s'en est quelquefois plaint à vous par ces paroles amoureuses : *Seigneur, ne me laisserez-vous donc jamais rien souffrir !* Il désirait vous suivre sur le Calvaire, et vous le conduisiez sur le Thabor; mais sa maxime était que les saints s'ébauchent sur le Thabor et s'achèvent sur le Calvaire. Il n'avait un corps que pour vous en faire une victime continuelle par une mortification ingénieuse à lui faire trouver des supplices, là où les autres cherchent les plaisirs des sens ; elle était si rigoureuse, que si l'on pouvait blâmer quelque chose dans sa conduite, ce serait de s'être porté à de pieux excès contre son corps, même pendant le temps de la maladie.

Il avait un extrême désir de finir sa vie, à votre exemple, *sur la croix ;* et aussi, au jour même où votre Église

encore l'invention de votre Croix, vous le dérobâtes secrètement au monde, qui s'en vit plus tôt privé qu'il ne se fût avisé de votre dessein. Peut-être vous eût-on fait une sainte violence, par une infinité de prières, pour en empêcher l'exécution. Il ne fallut point l'arracher de la vie, ni détacher peu à peu son âme de son corps par une longue maladie; c'était un fruit mûr pour le ciel, qui tomba sans violence dans vos mains : il cessa de mourir et commença à vivre dans cet heureux moment où vous l'endormîtes doucement dans votre sein, sans que ni la douleur qui est envoyée pour avertir de loin ceux qui ne sont pas préparés, ni les défaillances qui sont les marques des blessures que le péché nous a faites, ni les frayeurs de vos jugements qui sont les indices d'une âme encore imparfaite, ni les larmes d'une famille affligée, ni le funeste attirail de la mort, eussent aucune part dans le passage de cette âme, qui s'envolait avec joie dans les délices de votre éternité.

Votre grâce, ô divin Rédempteur! l'a fait triompher du monde d'une manière extraordinaire; car, au lieu que dans la plupart même des grands Saints, la vertu a paru timide, en fuyant le siècle pour le surmonter, craignant d'être affaiblie par sa contagion ou surprise par sa malice; lui, également résolu de suivre avec fidélité les maximes de l'Évangile et de mépriser avec générosité celles du monde qui lui sont opposées, a vaincu ce tyran des âmes *jusqu'au milieu de* son empire. Sous le même

extérieur, il s'est formé un autre intérieur; sans quitter l'habit séculier, il a pleinement banni le siècle de son âme; et sans s'engager dans une autre profession que celle d'un parfait chrétien, il a excellemment pratiqué la vie des religieux les plus austères. Plus admirable que ces fontaines qui conservent toute leur douceur au milieu des amertumes de la mer, il ne conservait pas seulement la pureté de l'esprit du christianisme au milieu de la corruption du siècle; mais même il l'étendait, et savait faire à petit bruit de notables conquêtes dans l'empire du démon, séduisant pieusement des serviteurs du siècle, pour les engager au service et à l'amour de son divin Maître.

Ainsi l'on peut bien dire que le monde n'eut jamais un plus grand ennemi. Il ne crut pas devoir s'en séparer, pour mieux traverser ses desseins; il se tenait avec lui, pour lui enlever ses plus grands confidents; il s'exposait à combattre contre lui, pour faire connaître sa faiblesse et montrer, avec évidence, qu'on peut être un parfait chrétien, malgré les contradictions de ce grand ennemi de Dieu. Son exemple a fait voir à toutes les personnes de condition; qu'on peut se créer une solitude au milieu des villes, qu'on peut aimer la pauvreté évangélique et même la pratiquer au milieu des richesses; que l'humilité chrétienne et le vrai mépris de soi-même ne sont pas impossibles aux personnes que la naissance *ou les emplois élèvent* aux honneurs; que sans être un

apôtre ni un prédicateur de l'Évangile, on peut bien le prêcher, et que pour en établir partout les maximes, la pratique est plus éloquente et plus efficace que les paroles.

C'était une merveille de voir la sympathie de son cœur avec tous ceux qui en avaient avec le vôtre, ô très-aimable Jésus! Il n'avait rien de cette faiblesse qui paraît en la plupart de ceux qui pratiquent la dévotion : ils ne l'aiment pas, si elle ne porte un tel habit, ou si elle n'est de telle profession ; et souvent ils y attachent leur estime bien plutôt qu'à la vertu. Mais dans toutes les conditions et sous toutes sortes d'habits, sans exception de personne, tous ceux qu'il savait être de vos vrais serviteurs, il les considérait comme ses amis très-particuliers.

Quoique l'attrait de vos grâces l'eût appelé principalement à la contemplation et à une profonde retraite, il avait néanmoins des adresses merveilleuses pour toutes les affaires qui regardent votre service. Formant son intérieur sur le modèle du vôtre, qui, sans perdre un moment de la contemplation de l'Essence divine, remplit toute la terre des merveilles que vous opériez pour le salut des pécheurs, il tenait les yeux de son âme arrêtés sur vous, sans que cette attention l'empêchât d'étendre ses mains pour le service du prochain, comme s'il eût été tout entier dans la vie active. Son zèle ne se *bornait pas à notre pays;* se regardant comme votre ser-

viteur, il croyait de son devoir d'exercer sa charité pa
tout où était son divin Maître, et le nouveau mon
même en a ressenti les effets.

Comme les stratagèmes de la piété sont admirable
il sut parfaitement allier l'attrait que Dieu lui donn
pour les exercices de la vie intérieure avec le commer
du monde. Les personnes que sa vertu avait touchée
cherchaient à avoir des rapports avec lui pour le bi
de leur âme ; c'est ce qui lui a donné l'occasion d'écri
plusieurs lettres ; nous avons trouvé le moyen de rend
public ce qu'il traitait en secret avec les saintes âm
qui, comme lui, cachaient aux profanes les mystères
sanctuaire.

Sa manière de s'énoncer est toute conforme à ses se
timents, et il en est ici comme de l'Évangile, où les e
prits enflés de superbe et qui ne cherchent dans les livr
qu'une éloquence profane ou la grâce de la nouveau
ne trouveront rien qui les satisfasse ; mais quiconque
du goût pour l'Évangile, en aura certainement pour
livre, dont la naïve simplicité en exprime si bien l'e
prit et les sentiments. C'est votre voix, ô miséricordie
Jésus ! qui s'est fait entendre à cette âme sainte. Fait
qu'elle soit entendue jusqu'au fond du cœur de tous ce
entre les mains de qui vous conduirez ce livre. Parle
leur très-sensiblement, aimable Sauveur, engagez-l
efficacement dans votre service et dans votre saint amou

Ainsi soit-il.

LE

CHRÉTIEN INTÉRIEUR.

LIVRE PREMIER

OU IL EST TRAITÉ COMMENT IL FAUT MOURIR A LA VIE PÉCHERESSE ET AUX SENTIMENTS IMPARFAITS D'ADAM.

CHAPITRE PREMIER.

Comment il faut entrer dans la vie spirituelle par la haine du péché.

L'état où le péché de notre premier Père nous a réduits, est si misérable que, non-seulement il nous éloigne de Dieu, mais qu'il nous oppose à lui; en sorte qu'il nous est impossible de nous en rapprocher, de goûter son Esprit et les choses qui lui plaisent, et de mourir à la vie d'Adam, qui est toute dans le péché, si nous ne sortons de cet état. C'est le premier pas qu'il faut faire, pour entrer dans la vie de Jésus-Christ, qui est toute dans la grâce et dans la pureté de l'Esprit de Dieu. Le péché est un poids qui accable l'âme, et la plonge dans un abîme affreux de misères; elle ne saurait jamais s'élever à Dieu, si elle n'en est délivrée. Le péché est une nuit ténébreuse, qui l'aveugle et l'égare

dans l'erreur et le mensonge; elle ne peut voir la lu-
mière de la vérité, si elle n'en sort. Le péché est une
chaîne qui la tient captive sous l'esclavage du monde,
de la chair et du démon; il lui est impossible d'entrer
dans la liberté des enfants de Dieu, si cette chaîne n'est
rompue.

Quiconque pourrait voir la laideur du péché, telle
que Dieu la voit, en tremblerait de frayeur; et si une
personne connaissait combien elle déplaît à Dieu, quand
elle est en état de péché, elle mourrait de regret de l'a-
voir commis. O mon Dieu! pourquoi donc mon cœur
n'est-il point touché d'une sensible douleur? Pourquoi
mes yeux ne sont-ils point deux fontaines de larmes,
puisque j'en ai tant commis en ma vie? Quel désordre
est comparable à celui-ci: que je sois sensible aux pe-
tites offenses qu'on me fait, et que je sois aussi insensi-
ble aux grandes injures que j'ai faites à votre Majesté
infinie! D'où viennent cette indifférence pour ce qui
vous regarde, et cette extrême sensibilité pour tout ce
qui me touche, sinon de ce que j'ai bien moins d'a-
mour pour vous que je n'en ai pour moi-même, et que
mes intérêts me sont plus chers que les vôtres? Quelle
perversité et quel renversement le péché a causés dans
mon intérieur!

O péché, que tu es abominable! Je ne cesserai de
m'affliger de ceux que j'ai commis; je les aurai tou-
jours en horreur, et je les vengerai sur moi par les
austérités de la pénitence. Que ne puis-je mourir, pour
empêcher seulement une faute vénielle! Vous voyez,
mon Dieu, le fond de mon cœur, et les sentiments
que vous m'inspirez; je donnerais, ce me semble, vo-
lontiers ma vie, et je la croirais bien employée pour un
tel sujet. Il est écrit dans l'Évangile: *Quiconque comme*

le péché, se rend par là même esclave du péché (1). Le serviteur est moins que le maître ; quelle extrême humiliation, et que deviens-tu donc, ô mon âme ! quand tu as péché ? Le péché est moins que le néant, et tu es moins que le péché. O abaissement ! O avilissement qui ne peut se penser ni s'exprimer !

Quel sentiment dois-je donc avoir de moi-même, en voyant la multitude et la grandeur de mes péchés, sinon d'être tout confus, et pénétré de regret de les avoir commis, et ensuite me reconnaître digne de tous les tourments dont un corps peut être accablé, de toutes les inquiétudes et des remords de conscience les plus cuisants, dont une âme peut être déchirée ? Enfin, je confesse que je mérite toutes les confusions, soit temporelles, soit éternelles, dont une créature puisse être couverte ; et s'il y avait quelques peines au-delà, je les mériterais encore. Oui, je reconnais que c'est le juste châtiment qui est dû à la grandeur de mes péchés et de mes ingratitudes envers mon Dieu, que je sais être digne d'un honneur et d'un amour infinis, et qui m'a comblé de tant de bienfaits. Et toutefois, lâche que je suis, je me plaindrais d'une petite douleur, d'un petit mépris, d'une petite perte ! Oh ! que mon néant m'est peu connu ! J'ai beau en chercher le fond, pour m'abîmer dans le mépris de moi-même, je ne le trouverai jamais. O mon Dieu ! conduisez-moi par vos grandes miséricordes à la connaissance de mes misères, et, puisque vous vous plaisez à voir le pécheur à sa place, faites-moi voir si clairement ma bassesse, que je conserve toujours, dans l'intime de mon cœur, ce vérita-

(1) Qui facit peccatum, servus est peccati. *Joan.* VIII, 34.

ble sentiment, que je suis la plus indigne de vos créatures.

Vous m'avez donné l'être par votre miséricorde, me destinant dès-lors à une fin surnaturelle, qui est de vous connaître, vous aimer et vous servir, pour vous posséder éternellement : et quand je vous ai offensé, je suis tombé dans un autre néant bien pis que le premier, et je n'en savais rien : *J'ai été réduit au néant, et je ne l'ai point su* (1). Vous m'en avez tiré de nouveau. Quel excès de bonté ! Vous n'aviez point, Seigneur, d'autres desseins sur moi que de me faire tendre à cette fin si relevée, en me donnant les moyens de vous connaître et de vous aimer, pour vous posséder éternellement. Oh ! combien est grande mon ingratitude, de n'avoir pas mieux correspondu aux vues de votre amour !

Maintenant donc, mon Dieu, que vous m'éclairez de vos divines lumières, et qu'il vous plaît de toucher mon cœur par les doux et puissants attraits de votre grâce, j'ai un grand repentir de mes égarements passés, et d'avoir suivi mes inclinations naturelles, en recherchant les satisfactions des sens et la jouissance des créatures, plutôt que la conduite de votre divin Esprit. Je veux désormais marcher dans vos voies, et tendre de toutes mes forces à cette grande et unique fin pour laquelle vous m'avez créé, n'ayant plus d'autre volonté, ni d'autres désirs que les vôtres.

(1) Ad nihilum redactus sum et nescivi. *Psal.* LXXII, 22.

CHAPITRE II.

Que le premier pas de la perfection est de mourir parfaitement au péché.

Lorsqu'une âme a reçu de Dieu la grâce de comprendre l'énormité du péché, (grâce insigne et qui est la source de beaucoup d'autres), elle donne tout son amour à son Créateur et toute sa haine au péché. A proportion que la lumière augmente en elle, elle croît aussi en cet amour et en cette haine. Elle considère les croix, les pertes, les mépris et les autres maux qui peuvent lui arriver, comme autant de moyens de glorifier le Seigneur et de satisfaire à sa justice; et elle se livre avec d'autant plus d'ardeur aux pratiques de la pénitence, qu'elle sait que ce sont des moyens d'éviter ou d'expier le péché.

Hélas ! je n'ai encore rien fait. Je ne dois donc plus différer d'embrasser généreusement les austérités. Saint Elzéar commença de si bonne heure à pratiquer la pénitence, qu'il jeûna le carême à douze ans; et sentant un peu de rébellion en son corps, il prit une ceinture fort piquante qui lui entamait la chair, et lui fit verser beaucoup de sang : il se frappait avec une discipline armée de pointes de fer fort aiguës; et cette austérité lui semblait douce, tant par la vue de l'horrible tourment de la Passion de Jésus-Christ, qu'à cause de la haine qu'il portait au péché, et de l'ardent désir qu'il avait de s'en garantir. Si mes amis s'étonnent de ma manière de vivre, je leur dirai que chacun doit faire en toute liberté ce qu'il sait être agréable à Dieu. Il faut vaincre le respect humain et se soucier peu des discours

des hommes. J'envisage d'avance les différentes croix qui pourront m'arriver, dans l'exécution des résolutions que j'ai prises de mener une vie retirée, de m'appliquer à l'oraison et à la pénitence; mais en entrant au service du Seigneur, il faut préparer mon âme à la tentation.

Le démon me tourmentera de mille manières par des lâchetés, des faiblesses, par des craintes de ruiner ma santé, par des raisonnements humains, par la révolte de mes passions, par des obscurités, des tristesses, des craintes de tomber dans la pauvreté, etc. Ce sont des croix, sans doute; mais il faut souffrir et boire le calice : car il faut faire pénitence; et on ne la fait point véritablement sans souffrir.

Quelquefois vous ne trouverez nulle consolation, je le sais; mais il faut persévérer, quand bien même Dieu paraîtrait vous délaisser, et que vos directeurs ne vous donneraient aucun secours. Supportez en paix ces diverses épreuves, et que votre amour pour Dieu soit généreux et constant, en quelque état que vous soyez. Il est plus aisé de vivre frugalement qu'on ne pense. Il faut essayer; cela donne toujours bon exemple. Si l'on s'en étonne, qu'on dise qu'il peut y avoir de la vanité, il faut répondre : Je suis assez misérable pour cela; mais il ne faut pas cesser de faire pénitence.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a faite toute sa vie pour nos péchés, qu'il n'avait point commis. Il en a porté la honte devant son divin Père, il en a eu la contrition, et il en a fait satisfaction pour nous. C'est une bonne pratique d'offrir à Dieu, lorsqu'on se confesse, les dispositions de notre Sauveur, pour suppléer au défaut des nôtres. Nous trouvons en l'Ame de Jésus tout ce qui *nous manque :* amour, remercîments, contrition,

anéantissement, etc., etc.; car c'est notre trésor que cette sainte Ame de Jésus : aussi quand il plaît à Dieu de nous l'ouvrir, en nous y attirant par le mouvement de sa grâce, nous devons profiter de cette faveur; et, par une douce et amoureuse union de notre volonté à la sienne, entrer dans ses dispositions. Cela vaut mieux que toutes nos opérations propres, qui, sans lui, ne sont que défaut, imperfection et misères.

C'est du Cœur de Jésus que les nôtres reçoivent la grâce de haïr le péché, et de concevoir de vrais sentiments de pénitence. Je me suis trouvé en telle disposition, qu'une seule imperfection, ou une infidélité me donnait beaucoup de remords, parce que je voyais en elle le mépris de Dieu. Quitter ce divin Maître et lui déplaire, pour suivre son inclination naturelle, oh! que cela est pénible à l'âme, quand elle a le bonheur de voir l'horreur d'un tel mal!

J'ai été très-affligé d'avoir voulu cacher quelque chose contre la simplicité chrétienne; ce qui est une insigne bassesse. De telles fautes me sont aujourd'hui si insupportables, que je préfèrerais mille fois la mort. Je conçois maintenant plus de regret d'un péché léger, que je n'en avais de ma confession générale, il y a quelques années. Je vous dis bien plus (à vous, pour qui je n'ai rien de caché) : que la moindre imperfection, c'est-à-dire le moindre manquement à la fidélité que je dois à Dieu, dans les occasions où il m'a fait connaître sa sainte volonté, me cause d'extrêmes déplaisirs, et me fait verser des larmes. La raison en est que, m'ayant donné plus de connaissance de ses divines perfections, je sens mon âme remplie d'une si grande estime de cette excellence infinie, que je ne puis lui déplaire, ou satisfaire mes inclinations naturelles, ou les vues des

créatures, sans en ressentir de grands remords. Je n
suis satisfait qu'autant que je veux, toujours et absolu
ment, ce qui est le plus agréable à Dieu.

CHAPITRE III.

Qu'il faut s'efforcer d'arracher le péché de l'âme jusqu'à la racine.

Qu'est-ce que l'homme depuis le péché d'Adam? Ce
un abîme d'orgueil et d'aveuglement. Qu'est-ce qu
l'âme une fois infectée par le péché originel? Une sour
de corruption, dont toutes les inclinations tendent a
péché. Quiconque pourrait sonder toute la profonde
de la dépravation de l'âme, depuis la rébellion de not
premier père, n'aurait qu'une très-basse estime de so
même, une défiance continuelle de son extrême frag
lité, et ne voudrait faire autre chose que s'humilier, s
mépriser, et s'abîmer dans son néant.

Le péché est la chose du monde la plus abominable
et le seul mal qui soit vraiment à craindre en cette vi
Il n'y a ni pauvreté, ni maladie, ni stupidité, ni igno
rance qui ne soient un moindre mal; en sorte qu'
vaudrait mieux souffrir toutes les misères possibles
que de commettre volontairement le plus petit péché
Le monde, ignorant et aveugle comme il est, ne com
prend point cette vérité; puisque pour acquérir un pe
de bien ou d'honneur, on en commet un si gran
nombre tous les jours, et on pense que ce n'est rien
Ah! que la laideur du péché est peu connue! Cepen
dant l'Esprit de Dieu nous apprend qu'il n'y a pas d
plus grande humiliation que celle que nous portons a
milieu de nous-mêmes : *Vous trouvez en vous-même*

dans le plus intime de votre cœur, *toute la cause de votre confusion* (1). Et si l'on connaissait tous les malheureux penchants que nous avons, et auxquels nous nous sentons portés naturellement, nous en mourrions de honte.

Oh ! quelle humiliation pour vous, mon âme, de vous sentir toujours captive sous la loi du péché, ce pesant fardeau qui vous abaisse, et vous empêche de vous élever à Dieu ! Quelle misère, que vous ne puissiez vous porter vers votre souverain bien que par violence, tandis que vous n'avez qu'à suivre votre inclination naturelle pour vous en éloigner ! O maudit péché, que ta tyrannie est détestable ! Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'après qu'il a été banni d'un cœur, il ne laisse pas en quelque façon d'y régner, parce qu'il laisse toujours après lui une certaine inclination d'y retomber sans cesse.

Il est vrai cependant qu'une âme qui en a conçu une véritable horreur, et qui est bien résolue d'être fidèle à son Dieu, ne suit pas cette pente naturelle, et que la grâce lui en donne une autre surnaturelle, qui est toute contraire; mais elle ne laisse pas de la ressentir, et d'en souffrir la peine, ce qui la retarde toujours un peu dans sa voie. Elle n'a point toute la liberté qu'elle voudrait, pour s'avancer à grands pas vers la perfection où elle aspire. Mais plus elle se fortifie dans la grâce, plus elle sent son inclination naturelle au péché s'affaiblir. Elle s'efforce de mourir toujours de plus en plus à la vie d'Adam, pour vivre plus purement de la vie de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'elle puisse dire véritablement comme saint Paul : *Je ne vis plus, mais Jésus-*

(1) Humiliatio tua in medio tuî. *Mich.* VI, 11.

Christ vit en moi (1). C'est en quoi consiste toute l'œuvre de sa perfection.

L'esprit d'Adam nous a communiqué trois mauvaises inclinations, qui sont la source de tous les maux du monde. La première est l'attachement aux biens périssables; la seconde est l'affection aux plaisirs, qui enchaînent et captivent les voluptueux, et les rendent esclaves de leurs sens; la troisième est le désir de la gloire, qui enivre les ambitieux et les porte à mille extravagances qui les rendent ridicules et méprisables, quand ils pensent avoir de l'honneur. Pour faire mourir en nous ces malheureux penchants, il faut absolument détruire l'esprit d'Adam qui en est la source; s'il lui reste le moindre souffle de vie, ils vivront toujours et renaîtront sans cesse.

L'Esprit de Jésus-Christ, qui est tout contraire, donne à l'âme où il règne trois inclinations opposées : il la porte à la pratique de la pauvreté, c'est-à-dire au mépris des richesses, au parfait détachement de toutes les créatures, pour mener une vie humble, austère pénitente, pauvre et anéantie, si telle est la volonté de Dieu, parce que ces moyens sont plus propres à la faire avancer dans la vie spirituelle : car ce n'est pas assez d'avoir quitté le péché et l'affection à tout péché; il faut encore faire mourir la nature et ne cesser jamais de travailler à cette mort, avec une fidélité et une générosité infatigables, jusqu'à ce que non-seulement elle soit tout-à-fait libre du péché, mais qu'elle n'en sente pas même, ou du moins que faiblement, les inclinations. C'est le grand ouvrage de la grâce, ouvrage

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus *Galat.* II, 20.

impossible à toutes les forces de la nature. Mais, confiance, mon âme! *nous pouvons tout en celui qui nous fortifie* (1).

J'ai vocation à la vie spirituelle : je n'en puis douter, puisque Dieu m'y attire par des mouvements si doux et des inspirations si fortes, que je ne puis goûter autre chose. C'est donc là l'unique but auquel je dois tendre de toutes mes forces, le reste n'étant point mon affaire. Or, je n'en puis venir à bout qu'en me dépouillant du vieil homme, et pour cela il faut combattre et vaincre les inclinations vicieuses et les passions déréglées, savoir : l'attachement aux créatures, la faim des plaisirs et la soif de la vaine gloire du monde. C'est donc à ces trois points que je veux réduire tous mes exercices, pour lutter contre ces trois ennemis de la gloire de Dieu et de la perfection à laquelle il veut que j'aspire.

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.* IV, 13.



PREMIER TRAITÉ

QUI CONTIENT LES LUMIÈRES ET LES SENTIMENTS QUI CONDUISENT L'AME AU PARFAIT DÉPOUILLEMENT DES CRÉATURES.



CHAPITRE PREMIER.

Nous ne sommes pas hommes pour mener une vie purement naturelle.

L'homme chrétien n'a que deux soins en ce monde: l'un est d'entretenir sa vie naturelle, et l'autre celle de la grâce, pour arriver enfin à celle de la gloire. On ne pense qu'à la première et l'on oublie la seconde, en vivant dans les ténèbres de l'imperfection et de l'aveuglement des sens. Oh! quel malheur! Et qu'heureux sont ceux qui n'estiment que la vie de la grâce, et dont tous les efforts tendent à l'augmenter en eux! Je dois songer sérieusement à me délivrer des vaines occupations, afin de vaquer pleinement aux exercices propres à nourrir cette bienheureuse vie, c'est-à-dire la prière et l'oraison.

Je veux tendre à la perfection sans réserve et avec ferveur, gardant une exacte fidélité à la grâce, et la suivant jusqu'où elle voudra me conduire, quoi qu'il puisse arriver de mon honneur, de mes biens et de mon corps: je fais peu d'état de quitter tout, pourvu que je [redacted]ssède Dieu. Qu'il est indigne d'un chrétien de mener

une vie purement naturelle, de se laisser entraîner aux inclinations des sens, aux manières d'agir du monde, aux lâches complaisances, sans se soucier de la grande affaire de sa perfection, qui est la seule que Dieu demande de lui ! Oh ! que l'aveuglement des hommes est général ! Que la misère humaine est grande ! Un bien petit nombre travaillent à l'acquisition des vertus, parce qu'on a d'autres intérêts qu'on ne veut pas quitter, et le courage manque pour suivre les inspirations divines et la voie de perfection à laquelle nous sommes appelés.

Je vis un jour une grande servante de Dieu, embrasée d'un extrême désir de le voir, et ennuyée de cette vie, qu'elle dépeignait comme un cachot, pour une âme à qui Dieu fait la grâce de donner une vraie lumière. Qu'est-ce que cette vie, disait-elle ? Que fait-on ici ? On y boit, on y mange, on y dort, on s'occupe des choses qui touchent les sens : c'est faire ce que font les bêtes. On a soin du corps et des affaires de la terre qui font oublier Dieu et perdre la vue de sa présence. Quel tourment de vivre parmi tant de distractions et de périls ! Une âme éclairée de la lumière d'en haut a, pour ainsi dire, toutes ses pensées et ses affections, sa confiance et toute sa joie en Dieu ; en sorte que, hors de lui, tout lui paraît imagination et illusion. Dieu seul peut la contenter, et elle a un désir immense de le posséder dans le ciel. Oh ! que la vive connaissance de Dieu donne de martyre et de captivité à une âme, qui ne fait que languir en l'absence de ce qu'elle aime !

Je prenais grand plaisir à l'entendre parler sur ce sujet, car je languis aussi quelquefois (quoique faiblement) après la jouissance de Dieu. Je lui disais : Ma sœur, votre captivité est grande, il est vrai ; mais néan-

moins vous êtes dans la solitude, vous pouvez contenter votre amour dans le silence et dans les soupirs ; mais moi, je suis tourmenté par les affaires qui me jettent, par leur importunité, dans une captivité bien plus dure : je mérite bien cet exil, en punition d'avoir été aussi éloigné de Dieu dans ma vie passée ; j'accepte donc mes privations et la peine de ma prison, ne voulant pour l'objet de ma volonté que le bon plaisir de Dieu.

CHAPITRE II.

Il faut mourir à toutes les choses du dehors pour vivre de la vie intérieure.

Notre condition mortelle nous fait mener sur la terre plusieurs sortes de vies bien différentes : l'animale, la naturelle, la civile, la spirituelle et l'intérieure qui est une habituelle élévation de l'âme vers Dieu, pour entretenir une perpétuelle union avec lui. Cette vie est entretenue, outre le fréquent usage des Sacrements et de l'oraison, par une rigoureuse mort des autres vies, et de l'affection aux sens et à la chair, aux parents et au monde, ne vivant de ces vies qu'autant que Dieu le permet, ou que son ordre nous y oblige. Mais la vie intérieure doit être notre vie ordinaire et constante.

Pour que la grâce nous possède donc pleinement, et que nous soyons à Dieu sans réserve, jouissant de lui dans le secret de notre intérieur, il faut lui sacrifier tout ce que nous pouvons lui donner. La vie animale et sensuelle doit mourir en nous, par une généreuse mortification dans le boire, le manger, le sommeil, retranchant *tout ce qui se* pourra. On donne trop à la nature, sous *prétexte de nécessité.* Il n'y a jamais eu de Saint qui

n'ait traité rudement son corps. Essayons de gagner chaque jour quelque chose sur lui, au lieu de le laisser dominer sur l'âme, comme il fait lorsqu'on le laisse suivre ses goûts. Un pécheur ne doit jamais être sans quelque instrument de pénitence, soit en santé, soit même en maladie; il faut toujours qu'il souffre quelque douleur: c'est l'ornement qui le pare, pour le rendre agréable à Dieu.

La vie mondaine doit aussi mourir: ce sera quand nous rechercherons tout ce que le monde abhorre. Estimez-vous heureux, lorsque vous serez réduit à la pauvreté, à la souffrance, ou que la privation des biens de la terre vous fera tomber dans le mépris des hommes. La nature en frissonnera d'horreur, mais la grâce s'en réjouira. La vie naturelle des parents et des amis doit être aussi sacrifiée, ne les aimant qu'en Dieu, et ne leur désirant que les vrais biens, ceux de l'éternité.

Après ces mortifications, la grâce nous fait entrer dans la pauvreté: c'est un détachement de toutes les créatures : c'est un état où l'âme, étant dégagée généralement de toutes les choses créées, n'est riche que de la seule possession de Dieu. Il faut bien se persuader que tout ce qu'on gagne ici-bas au service de Dieu, lorsqu'on s'y adonne particulièrement, c'est d'être méprisé moqué, contredit et crucifié. Quiconque cherche autre chose se trompe lui-même. On ne comprend point assez qu'il faut s'attendre à être traité comme un ennemi de la part du monde, de la nature et du démon, quand on entreprend de les combattre, et de faire tout le contraire de ce qu'ils voudront. Si vous vous déclarez leur ennemi, ils se déclareront le vôtre, et vous susciteront sans cesse quelque nouvelle opposition, et un grand nombre de piéges, pour empêcher le progrès de votre

perfection. Mais on passe par-dessus tout, par ur
gard sur la sainte folie de la croix, qui est une gr
sagesse de la grâce, avec laquelle on néglige et on
prise tout le reste, pour contenter Dieu.

Il faut faire entrer doucement les âmes dans le
mières du christianisme, et ensuite les laisser un
agir, sans trop les presser : car, bien qu'elles r
conduisent pas d'abord si parfaitement, et qu'elle
tournent encore aux imperfections, aux manière
monde et aux goûts de la nature, néanmoins ayan
couvert les beautés et les grandeurs du procédé
grâce, elles y aspirent et y retourneront bientôt ;
que leur cœur, qui a joui de ces douceurs, ne peut
ver de satisfaction en rien autre. Mais l'excès de l'
rance et la souveraine misère, c'est de n'avoir au
idée, ni connaissance des lumières du christianism
désordre si déplorable vient de ce que la plupar
chrétiens ne s'appliquent point à la méditation, ni
raison, comme le prophète Jérémie s'en plaint,
qu'il dit : *Il n'est, pour ainsi dire, personne qui rent
soi-même par de sérieuses réflexions* (1). Car, c'est
l'oraison que nous apprenons de Dieu ce que le m
ne pourra jamais nous apprendre. Un des plus gr
empêchements que nous ayons à la perfection, e
laisser notre âme se remplir trop des créatures ; l
mières de la grâce alors ne peuvent y avoir entré
donner le mouvement à notre volonté, pour la fair
d'une manière conforme à l'Évangile et aux vérités
tiennes : c'est pourquoi elle demeure toujours dans
naturelle, terrestre ou mondaine.

(1) Nullus est qui recogitet corde. *Jerem.* XII, 11.

CHAPITRE III.

Différence entre une âme qui vit de la vie de la grâce, et celle qui vit de la vie de la nature.

La vie de la grâce consiste dans un renoncement total à soi-même, pour accomplir le précepte de l'amour de Dieu et du prochain; au contraire, celle de la nature ou même de la raison, est toute dans l'amour de soi et des choses d'ici-bas. Jésus-Christ, le nouvel homme sur lequel nous devons nous former, est venu nous enseigner la première de ces vies, par ses exemples et par ses paroles; quant à la seconde, nos inclinations naturelles nous y portent, dès notre entrée en ce monde; renoncer à celle-ci pour suivre celle-là, c'est ce en quoi réside toute la difficulté de la perfection. Ceux qui entreprennent de la surmonter, doivent sacrifier ce qu'ils ont de plus cher: les honneurs, les plaisirs, l'attachement aux richesses, et y opposer un esprit d'humilité, de détachement et de mortification, tout le reste doit être abandonné; la perfection chrétienne devant être recherchée de préférence à tout intérêt quel qu'il puisse être, autrement on n'y arrivera jamais.

Moins on est attaché aux choses créées, plus on possède le Créateur: la suprême pauvreté des créatures procure la suprême pureté du cœur. Tendons donc à nous appauvrir de tout ce qui n'est pas Dieu, autant que nous le pourrons. Réjouissons-nous dans la privation des biens de ce monde; acceptons avec amour cette heureuse perte que Dieu procure à ses amis, par un effet de sa Providence, pour les obliger, en quelque sorte, à s'approcher davantage de lui, par un détachement plus

parfait. Oh! qui pourrait comprendre les trésors de grâce accordés à une âme qui possède cet esprit de pauvreté! Mais, hélas! combien il y en a peu qui en connaissent l'étendue!

Une âme vraiment pauvre n'a que Dieu seul en vue et en amour, n'a d'autre volonté que son bon plaisir, et d'autre prétention que sa pure gloire : elle ne veut et ne goûte que Dieu dans les richesses, quand l'ordre de sa Providence l'oblige de ne pas les abandonner. L'âme n'est jamais plus satisfaite que lorsqu'elle n'a rien ; car, appréciant la pauvreté, elle possède tout, et ce tout est Dieu. Pourquoi y a-t-il si peu de personnes intérieures? C'est parce qu'on tient aux choses de la terre, sous prétexte que le service de Dieu y est intéressé ; on se trompe étrangement, car le plus signalé service que nous puissions rendre à un si bon Maître, c'est de l'aimer uniquement : et c'est ce qu'on ne fait pas, quand on possède quelque créature que ce puisse être, à moins qu'on n'en soit entièrement détaché d'esprit et de cœur.

Tout mon secret, pour tendre à la perfection, est de me délivrer des vaines sollicitudes, pour être seul avec Dieu seul, en mon intérieur. être seul avec Dieu dit une suprême pauvreté : alors Dieu se fait connaître à l'âme par des expériences très-douces ; la nature se revêt de tout, n'a jamais assez d'honneurs, de richesses ; la grâce se dépouille de tout ce qui est créé : *Dieu seul, et il suffit*. Quand l'âme a le bonheur de connaître ce secret, elle vole rapidement dans les voies de la grâce. Le premier pas que les Saints ont fait dans la perfection a été de tout quitter, et aussitôt ils ont trouvé Dieu : car, ce qu'il y a de plus pénible à l'âme, c'est de s'appauvrir des créatures. L'Esprit de Dieu est en nous, et nous conduit en tout, quand nous sommes attentifs à ses divins

mouvements. La pratique de cette maxime tient l'âme dans une très-grande pureté, et une douce union avec son Sauveur, dont elle connaît la présence et les mouvements, par une paix et une tranquillité intérieure, par une liberté d'esprit et une onction secrète de la grâce qui les accompagnent; lorsqu'elle a suivi au contraire es inclinations de la nature, un certain remords lui fait sentir qu'elle l'a eue pour règle de sa conduite et non pas l'Esprit de Dieu; et elle en est reprise.

Mais quand nous tomberons, ne soyons pas imprudents au point de nous arrêter à considérer nos chutes avec trouble et anxiété d'esprit : retournons avec confiance à Dieu qui est notre unique centre, et soyons assurés qu'il nous recevra avec bonté, puisque c'est lui qui nous attire. Courage, mon âme! allons à la pure union avec Dieu par les pures vertus de Jésus-Christ, qui sont la pauvreté, l'humilité, la souffrance : ne nous attendons à rien qu'à des croix, qui nous viendront de tous côtés. Quiconque veut appartenir à Jésus-Christ doit s'attendre à être comme lui, en butte à toutes sortes de contradictions : on ne saurait entreprendre de suivre et d'imiter cet adorable Sauveur, qui a été crucifié, sans porter aussi la croix, selon qu'il nous le dit lui-même. Elle sera pour nous une source de vie.

CHAPITRE IV.

Des vaines occupations de la vie du monde.

O mon Dieu! délivrez-moi des soins de ce monde et des affaires temporelles, afin que je ne vive plus que de votre vie divine, et que je me repose en vous seul. L'Es-

sence de Dieu, dans laquelle nous sommes toujours plongés (quoique nous n'y pensions pas), n'est autre chose que ses perfections infinies, dont la vue charme les Bienheureux dans le ciel. N'est-ce point une occupation bien digne d'une âme raisonnable, de les contempler avec admiration et de s'y abîmer? Que peut-elle désirer de plus, et à quoi sert tout le reste?

Plusieurs travaillent beaucoup sur la terre et ne gagnent rien, parce qu'ils ne songent qu'à augmenter leurs richesses. Même les personnes qui font profession de piété, ne réfléchissent pas assez, ce me semble, sur l'inutilité de beaucoup de soins qu'elles prennent. On se procure mille occupations pour les intérêts de cette vie, pour s'élever et se maintenir dans le monde; peu, et très-peu se contentent du nécessaire, ce qui laisserait le temps de vaquer à la contemplation des perfections de Dieu, à son propre salut et à celui du prochain. Mais on veut toujours avoir davantage. Toutes nos affaires ordinairement ne tendent qu'à nourrir notre vanité. Nous sommes nés, dit-on, dans une condition plus élevée que les autres. On ne pense qu'à s'y maintenir. Oh! que ce travail est vain et indigne d'un vrai chrétien, qui ne doit aimer que Dieu, et n'avoir de prétentions que pour l'éternité!

Quiconque s'afflige tant soit peu des pertes temporelles, a encore le monde dans le cœur. Contentons-nous d'avoir de quoi vivre et nous vêtir; du reste, demeurons en Dieu, jouissons de sa chère et délicieuse présence: cela doit nous suffire. Si je n'ai point de succès dans mes affaires, je ne pourrai peut-être pas vivre selon ma condition; mais j'en aurai assez pour vivre en chrétien: que m'importe le reste? La vie mondaine *s'échappe bien* vite, et passe également pour le plus

riche, comme pour le plus pauvre. Cependant on s'y attache presque autant que si c'était là notre seule affaire.

Quel aveuglement dans toutes les occupations des gens du monde, qui courent après la vanité et ne se repaissent que de fumée ! Quelle bassesse de ne s'amuser qu'à des maisons, des jardins, des habits, des meubles, et d'autres semblables bagatelles ! Quelles ténèbres de ne s'occuper qu'à des études humaines, à des romans, à des comédies, à des nouvelles, qui ne remplissent l'esprit que d'inutilités ! L'oraison est la vraie étude des chrétiens, parce que c'est là qu'ils apprennent à connaître et à aimer Dieu, ce qui est leur unique affaire pour le temps et pour l'éternité. Où est notre trésor, là est notre cœur ; nos pensées sont aussi là où est notre cœur. Si tout votre trésor est Dieu et Jésus-Christ, ils occuperont toutes les puissances de votre âme, et vous ne trouverez point de temps pour penser à la fortune et à mille frivolités ; vous quitterez toutes les intrigues de ce monde, pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit, vous chérirez tout ce qui vous aidera à la nourrir en vous, et vous aurez horreur de tout ce qui vous en détournera.

Une âme qui n'est point partagée est tout à Dieu, tout à son amour, et ne vit que de lui seul. Lorsqu'elle prend, sans nécessité, des soins pour ce qui regarde le corps ; quand elle a des inquiétudes et des craintes pour la perte de ses biens, et des joies lorsque ses affaires prospèrent, c'est signe que le cœur est encore attaché à la créature ; et, en cet état, il n'est point susceptible des motions divines. Je ne m'étonne plus si tant de saints personnages se sont enfuis dans les déserts, pour être vides *de toutes créatures*, et ne s'y remplir que de

Dieu. Heureuses pertes, heureuses abjections, qui nous séparent de la vie mondaine et terrestre, et nous mettent dans le bienheureux éloignement de tout ce qui est créé !

Un jour j'entendis un grand serviteur de Dieu, parlant à quelques personnes qui avaient embrassé les voies de la perfection, leur dire qu'elles se donnassent bien garde du démon des affaires, et d'entreprendre d'elles-mêmes quelques emplois bons en apparence, qui les tireraient de leur contemplation et de leur union avec Dieu. Combien moins faut-il se laisser embrouiller dans les vaines occupations du monde, qui ne peuvent que nous en détourner ! Quand on devrait ne rien faire que souffrir patiemment l'impuissance de faire du bien, et de s'appliquer à Dieu, cela vaudrait encore mieux que les emplois des gens du monde. Si nous sommes dans l'impuissance de faire du bien, il se trouve toujours assez d'occasions de souffrir le mal. Pour contenter l'amour divin, il faut endurer quelque chose, puisqu'on ne peut rien faire de plus grand que de souffrir pour l'objet aimé. L'amour naturel fuit les croix, comme lui étant contraires, mais le surnaturel les cherche et les chérit comme l'aliment de ses flammes. Le propre d'un grand amour est d'aimer la croix de quelque côté qu'elle nous vienne ; et c'est la plus belle occupation que nous puissions avoir en ce monde, puisque c'est faire hautement sa fortune pour l'éternité.

CHAPITRE V.

Combien est grande la misère d'une âme qui s'amuse aux vaines occupations du monde.

J'eus un jour une vue du bonheur que Dieu possède en lui-même, bonheur infini et immuable. Après de douces complaisances et ravissantes joies que je ressentais en moi-même, je reconnus par la même lumière la pauvreté, la vanité et la mutabilité des choses de ce monde : elles me parurent infiniment fragiles et de peu de durée ; car tout ce qui n'est pas Dieu, ou qui n'a point de rapport à lui, n'est que fumée et vanité. En effet, le but des honneurs, des biens et des plaisirs de notre condition mortelle, c'est la vie, laquelle étant très-incertaine et fragile, fait périr tout le reste avec elle : ainsi tout passe en un clin-d'œil.

Cette vérité était si profondément gravée dans mon esprit, que je ne pouvais assez m'étonner de l'aveuglement des hommes qui ne vivent que pour les choses de la terre et du monde, se souvenant fort peu de Dieu et des vrais biens. Il me paraissait que Dieu exerce un très-grand châtiment sur ceux qu'il laisse dans cet aveuglement ; pendant la vie ils ne se repaissent que de la pauvreté des créatures, et en mourant ils trouveront qu'ils n'ont rien dans les mains, et que la lumière de la vérité ne les a point éclairés. Quel prodigieux étonnement pour eux, lorsqu'ils verront que ce qu'ils ont tant estimé n'était rien que de la fumée ! Quel mortel et inutile regret, quand ils connaîtront que la vie intérieure et l'application à Dieu, qu'ils regardaient comme rien, était tout ce qui devait *les occuper* !

Je reconnus aussi que, dans le commerce du monde, il y a à craindre de tous côtés pour une âme chrétienne, particulièrement si elle est contemplative : il y a péril de péché, péril de la vanité, péril de l'occupation des créatures et de l'éloignement de Dieu : car notre âme se remplit aisément de pensées et d'affections toutes humaines, lorsqu'elle n'est plus occupée de Dieu et de son amour. Elle est ainsi toujours en danger de s'éloigner de la vie de Jésus-Christ, qui est, dans le monde, comme elle était parmi les Juifs, folie et opprobre. On contracte aisément dans ces liaisons quelque opinion semblable, ce qui nuit beaucoup.

Après ces réflexions, j'avais un désir extrême de vivre en quelque solitude, au moins à l'égard des gens du monde, et de chercher seulement quelques bons serviteurs de Dieu, pour avoir la liberté avec eux d'être tout à notre divin Maître. Nous devons craindre infiniment de cesser d'avoir commerce avec le Seigneur. Il vaudrait mieux perdre toutes les créatures, quand bien même nous pourrions traiter avec elles innocemment, et y trouver notre profit, par la pratique des vertus de la vie active. Car Dieu veut qu'une âme qu'il attire à lui, lui soit fidèle. Il veut être seul à seul, un à un. Oh ! que le démon, jaloux de ce bonheur, cherche par le moyen des affaires temporelles à nous détourner de la vie parfaite et contemplative ! S'il peut réussir à nous faire perdre la vue de Dieu, pour nous occuper des créatures, il a tout gagné, et nous faisons une perte inestimable. Souvent même nos infidélités multipliées nous attirent cette grande punition de Dieu.

Je comprends mieux que jamais que je dois être très-fidèle dans mes voies, et qu'étant appelé à l'oraison, je *dois m'éloigner* du tumulte de toutes les choses tempo-

relles. A moi, puisque je suis appelé à la contemplation, il me faut du repos de corps et d'esprit. L'embarras des affaires empêche l'un et l'autre ; il faut donc les abandonner. N'avoir pas de fidélité à cet abandon, c'est mépriser les grâces, les recherches et les faveurs de Dieu, qui m'invite par ses douces inspirations à l'aimer purement, et le priver d'une gloire que je pourrais lui rendre, pour courir après une chose de néant. Détourner son esprit et son cœur de Dieu, pour les ouvrir à la créature, c'est commencer à mourir, puisque c'est diminuer l'amour, qui est notre vie chrétienne. Quelle plus sévère punition de Dieu, pour une âme qui le connaît, que de permettre qu'elle tombe dans cette mort ! O mon Dieu ! il me semble que la mort corporelle serait bien préférable.

Le silence et la solitude approchent une âme de Dieu, et les affaires l'en détournent. Les visites et la complaisance des amis nous égarent toujours un peu de notre voie, qui ne doit tendre qu'à Dieu seul. La retraite, le mépris et le délaissement des créatures nous y retiennent. Chérissons toutes ces choses, et tendons de bon cœur à les posséder. Mon âme ne sort guère des affaires temporelles, de la conversation du monde, et de la satisfaction des sens, qu'elle ne s'aperçoive après, combien ces distractions l'ont éloignée de Dieu, lors même qu'elle s'y est trouvée engagée innocemment.

En ce jour, je voulus aller trouver mon père spirituel, pour avoir une conférence avec lui : l'ayant vu occupé avec un autre, je revins avec cette pensée, que souvent notre faiblesse a besoin de secours, mais qu'il serait bon de s'adresser à Dieu, plutôt qu'à la créature. Je le fis, et m'en trouvai bien. J'appris par expérience qu'il vaut mieux *parler à Dieu*, dans une prière hum-

ble et fervente, qu'aux hommes; que c'est de lui seul qu'il faut attendre le secours dans nos besoins, parce que lui seul est notre vrai appui, et il nous suffit.

CHAPITRE VI.

Exemple étonnant d'une personne qui avait eu de fortes inspirations d'abandonner les créatures, pour se donner entièrement à Dieu.

Un de mes amis, homme très-accompli en piété, en sagesse, et autres qualités qui me le rendaient très-aimable, tomba malade. Il lui arriva pendant sa maladie des accidents bien étranges. Dieu le permit ainsi, par une conduite toute particulière sur lui, pour sa parfaite conversion, et pour celle de ceux de ses amis qui l'ont vu. Je crois qu'ils en feront tous un bon usage, et pour ma part je le désire aussi; c'est ce qui m'en fait remarquer quelques circonstances, afin de ne point perdre la mémoire des impressions que j'ai ressenties à ce sujet.

Avant de tomber malade, il avait eu de nouveaux désirs d'être à Dieu sans réserve. J'avais aussi conçu de bonnes pensées de me donner tout à ce divin Maître, qui a coutume de nous faire passer par de grandes épreuves, quand nous voulons être à lui entièrement. Il nous fait perdre quelquefois l'honneur, les biens, la santé, l'esprit, et nous met dans des dispositions intérieures et extérieures qui nous détachent de la terre, afin d'anéantir en nous les créatures, de nous faire sentir leur néant, en nous le faisant, pour ainsi dire, toucher au doigt, et nous faire voir le peu d'assurance *qu'il y a dans* la possession des biens corporels ou spi*rituels de cette* vie, dont nous ne devons faire usag

que pour lui, ou par rapport à lui. Oh ! que toute chose est vaine, et qu'il faut bien travailler pendant qu'on en a le temps ! C'est le secret de bien correspondre aux desseins du Seigneur dans de pareilles occasions, et d'en profiter, pour quitter absolument tout ce qui n'est pas Dieu.

La maladie dont je parle arriva à mon ami au moment où il y pensait le moins; il fut même aux portes de la mort; ce qui doit nous faire comprendre que nous devons nous y préparer sans cesse, mettre ordre à nos affaires spirituelles et temporelles, pendant que nous sommes en santé, et faire souvent l'exercice de la mort, de crainte qu'elle ne vienne nous surprendre, que nous ne soyons pas en état de rendre nos devoirs et nos hommages à Jésus-Christ. Oh ! qu'il est bon de prévenir ainsi le moment suprême ! Presque tout le monde y est trompé.

Le malade entra dans des furies et des rages pareilles à celles d'une âme damnée : il exprimait si naïvement les désespoirs d'être éternellement privé de la vue de Dieu, et destiné pour l'éternité aux flammes de l'enfer, qu'il nous parut croyable que les démons s'étaient mêlés dans les accidents de cette maladie. Je n'oserais répéter ici les blasphèmes qu'il paraissait prononcer contre Dieu, contre sa bonté et sa justice, et ses regrets de se voir sous sa main toute-puissante : *Il est juste*, disait-il quelquefois, *il est juste d'être damné.* Et puis tout d'un coup il paraissait dans des rages extraordinaires, et disait : *Non, il n'est pas juste, oh ! qu'il est injuste !* On ne saurait se figurer l'horreur d'un pareil état, et combien ses discours étaient épouvantables; car il renonçait à Jésus-Christ, à la sainte Vierge, aux Sacrements, *etc.*, *etc.* et il disait : Non, il n'est

plus temps de les recevoir, je suis perdu pour jamais. Pauvres gens, ajoutait-il en nous voyant prier Dieu, *cela ne me servira de rien, tout est perdu. O rage! O désespoir! Quelles horreurs d'être damné éternellement! Éternité! Éternité! Éternité!* Et toutes ces effroyables paroles, il les prononçait avec des gestes, des contorsions et des grincements de dents à faire mourir de frayeur. En effet, nous en étions tous si épouvantés, qu'il n'y avait aucun de nous qui ne fût saisi de terreur.

Dieu a voulu, sans doute, par un spectacle aussi affreux, nous donner quelque idée des désespoirs d'une âme condamnée au feu éternel; ses regrets d'avoir abusé des Sacrements et des grâces, pendant qu'elle était sur la terre; et ses douleurs déchirantes d'avoir perdu un Dieu infiniment aimable, et de l'avoir à jamais pour ennemi. Que le respect humain qui nous rend infidèles à ce que Dieu demande de nous, paraît donc alors une extrême folie! Que les plaintes de la nature et de la chair sont donc méprisables! Que tout autre soin que celui de servir Dieu et de travailler à son salut, semble illusoire! Ah! nous n'avons rien tant à craindre que la colère d'un Dieu irrité. Tous les tourments et les supplices de l'enfer ne sont rien en comparaison. Un homme qui ressusciterait, après avoir vu l'état misérable des damnés, n'aurait certainement point de respect humain ni de crainte de se mortifier; il ne ferait pas la moindre démarche pour obtenir les honneurs et les biens de ce monde: au contraire, il aurait un grand mépris pour eux, s'appliquerait uniquement à contenter Dieu, et tiendrait le reste pour folie et aveuglement d'esprit, comme il l'est en effet.

J'entrai dans tous ces sentiments, après que j'eus vu

mon ami dans l'état fâcheux où je l'ai dépeint, et je veux entrer plus que jamais dans la voie de la sagesse, par le détachement des choses du monde, dont l'affection empêche que nous ne soyons à Dieu sans réserve. Combien est grande la misère et la faiblesse de l'homme ! Dans quels accidents ne pouvons-nous point tomber à chaque instant ! Pendant que nous avons la santé du corps et de l'esprit, travaillons pour le ciel, et ne perdons pas un seul moment. Ne nous appuyons point sur notre bon esprit, que nous pouvons perdre en moins de rien. N'ayons point bonne opinion de nous-mêmes, et ne méprisons point les autres : car, hélas ! si Dieu nous abandonnait un seul instant, nous tomberions dans un abîme de malheurs éternels pour le corps et pour l'esprit.

Admirons la conduite du Seigneur sur ses élus : il permet qu'ils soient insensés, afin de les rendre sages ; qu'ils soient presque morts, afin de leur donner une nouvelle vie en la grâce ; qu'ils soient le jouet des hommes, afin qu'ils vivent dans une profonde humilité, et qu'ils reconnaissent les obligations infinies que nous avons à Jésus-Christ, de nous avoir délivrés de l'enfer. L'impression qui m'est restée de l'éternité malheureuse est si forte, qu'il n'y aurait rien que je ne fisse, si Dieu le voulait, pour aider à sauver les âmes. Je comprends bien maintenant que c'est la plus sainte œuvre, et le plus grand bien qu'on puisse faire sur la terre, et qu'il ne faut épargner ni soins, ni veilles, ni travaux pour y réussir ; que nous devons sans cesse solliciter la bonté divine, afin qu'elle fasse miséricorde aux pécheurs, appliquer toutes nos oraisons, nos mortifications et nos bonnes œuvres à cette noble fin, en nous abandon-

nant à Dieu, pour souffrir autant qu'il le voudra sur la terre.

Heureuses, mille fois heureuses, les personnes dont la vocation est de travailler au salut des âmes! Jésus, pendant qu'il était sur la terre, s'y est appliqué avec le zèle le plus ardent : aussi est-ce un emploi infini dans son importance, et immense dans sa grandeur, que celui de garantir une âme de peines si cruelles et éternelles, et de lui procurer une éternité de joies, telles que sont celles de la possession de Dieu. L'amour du prochain, et le zèle du salut des âmes, sont également les exercices des contemplatifs, et de ceux qui mènent la vie active. Chacun de nous doit travailler en sa manière au salut des âmes, puisque Dieu nous ordonne à tous d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

CHAPITRE VII.

Encouragement à profiter de cet exemple.

Je veux recueillir au moins ce fruit de la croix de mon ami, d'être plus fidèle à Dieu, et plus zélé pour le salut des âmes. Oh! qui pourrait comprendre le bonheur qu'il y a dans la possession du bien suprême, sans crainte de le perdre jamais! Quel avantage l'on procure au prochain, de lui aider à opérer son salut! Je proteste que j'abandonnerais tout, si ce n'était la volonté de Dieu bien reconnue, qui veut m'humilier en me retenant si longtemps engagé dans l'embarras des affaires. Tout ce que j'ai vu me presse de ne plus différer de me donner entièrement à mon Créateur, en la manière qu'il le veut *de moi. La* pauvreté ne m'effraie plus; au contraire, je

voudrais être pauvre, et je souffrirais volontiers le mépris, pourvu que je fusse dans la voie où je suis appelé. Mon âme désire exécuter ces bonnes résolutions; mais elle le désire, ce me semble, avec paix et avec force. Le seul souvenir de ce que j'ai vu, fait évanouir tout respect humain, toute vaine considération des hommes et tous les plaisirs des sens; il n'y a rien de vrai ni de solide que Dieu et son service. *La figure de ce monde passe*, il n'en reste que des regrets, et l'enfer qu'il traîne après soi.

Dieu prend plaisir à nous faire voir certaines grandes vérités, dans des occasions où nous y pensions le moins, et ce sont des grâces toutes particulières: rendons-nous attentifs, et n'oublions point de telles rencontres, dont il faut bien se souvenir, pour persévérer dans les tempêtes qui s'élèvent souvent, contre ceux qui veulent tendre à la perfection. Le démon, le monde, la nature leur font souffrir mille peines; mais plus ils souffrent, plus ils seront heureux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

Plusieurs reçoivent des inspirations, des lumières, des vues, de bons mouvements de la grâce, mais très-peu font de véritables progrès dans ces voies, parce qu'ils ne sont pas fidèles à les suivre. En voici les causes les plus ordinaires: 1° Ou c'est faute d'attention, parce qu'ayant reçu des grâces, nous les laissons perdre, en nous livrant trop aux choses extérieures, même bonnes; et l'esprit dissipé au dehors, oublie ce que Dieu lui avait donné dans l'intérieur, et par conséquent n'y est pas fidèle. 2° Ou c'est parce qu'on n'a point de force et de courage pour vaincre les répugnances de la nature: la grâce nous tire d'un côté, et la nature de l'autre; et faute de se faire violence, on en demeure là.

La fidélité à y correspondre attire d'autres grâces plus abondantes; car Dieu est un si bon maître, qu'il ne demande qu'à donner. Il a coutume de récompenser une grâce bien ménagée, par une autre encore plus grande, laquelle étant aussi mise à profit, nous en procure encore de plus précieuses : et voilà pourquoi les âmes fidèles font des progrès si rapides dans la perfection, et qu'en peu de temps elles deviennent riches. 3° Ou enfin, c'est parce qu'on ne fait point assez de cas des inspirations, qui nous portent à la perfection des conseils : on croit souvent n'être obligé qu'à remplir les préceptes, et ainsi, l'âme négligente ne fait pas les progrès qu'elle aurait pu, si elle ne faisait point de différence de la volonté de Dieu, quand elle lui est manifestée par les commandements ou par les conseils. Oh! que c'est avoir peu d'amour, de ne vouloir obéir que lorsqu'on y est forcé par l'obligation du commandement! Pour une âme qui cherche à lui plaire en tout, c'est assez que la volonté divine lui soit connue; elle ne voudrait point s'en écarter en rien.

Le partage d'une âme qui veut être tout à Dieu, c'est Dieu seul : et c'est assez pour elle; que lui faut-il de plus? Celle qui est appelée à la contemplation, ne doit point se mêler d'autre chose : les affaires de ce monde la consumeraient, c'est-à-dire consumeraient les plus beaux jours de ses années et les meilleures heures de ses jours, qu'elle ne peut employer à s'appliquer uniquement à Dieu, lorsqu'elle est occupée aux besoins du corps et de la vie présente. Elle dérobe presque tout le loisir, en sorte qu'il ne reste que peu de temps pour vaquer à l'oraison et à la vie du pur amour. Ainsi poursuivons notre dessein de quitter tout, pour vivre en liberté *dans l'oraison* pure : pour cela, il faut être pauvre, car

les biens temporels occupent l'âme par leurs soins, et l'occupent d'une manière peu digne d'elle.

Dieu étant ce qu'il est, veut être uniquement et singulièrement aimé, et que l'âme fasse tout son plaisir de s'occuper uniquement de lui sans réserve. Il vaut bien mieux perdre le temporel, que le temps qui est si précieux ; car avec les biens temporels nous ne pouvons pas glorifier Dieu, comme nous pouvons le faire avec le temps, qui nous procure le moyen de vaquer à la vie intérieure ; il nous le déclare lorsqu'il nous dit : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.* Il est des temps où une âme qui s'est mise à la suite de Jésus-Christ, résolue de ne jamais l'abandonner, marche par ses états pauvres et abjects avec de grandes douceurs ; et d'autres, où elle n'y tend qu'avec de grandes frayeurs et répugnances de la nature. Mais qu'elle ait bon courage. Que les murmures de la partie inférieure ne lui fassent pas quitter les voies de la grâce, qu'elle l'écoute se plaindre sans pitié ; il ne faut pas pour cela reculer d'un pas. Elle a besoin, il est vrai, du secours de Jésus-Christ ; car s'il ne l'attire puissamment et continuellement, elle ne peut marcher après lui, dans des voies où la nature trouve un si grand dégoût ; mais si elle est fidèle, il ne lui sera pas refusé.

La première de toutes nos obligations est de vivre de la vie de Jésus-Christ : toutes les autres doivent céder à celle-ci. Nous ne nous attachons pour l'ordinaire qu'à vivre selon notre condition, selon le rang que nous tenons dans le monde ; et nous oublions la principale de nos conditions, qui est d'être de parfaits chrétiens. Oh ! quel aveuglement dans notre conduite ! Et combien nos procédés sont vides de la grâce !

CHAPITRE VIII.

Avis pour les commençants.

Je m'entretenais avec le directeur d'une âme que Dieu attira à son service après une maladie, et qu'il conduisit dans les voies de la perfection pendant quelques années, par des vues extraordinaires : en voici une entre autres assez étonnante, et qui peut être utile à ceux qui commencent à servir ce divin Maître.

Notre-Seigneur lui fit voir un grand chemin dans lequel il marchait, et qui devenait toujours plus étroit. Cet homme avait beaucoup de peine à le parcourir ; il lui semblait porter sur ses épaules le monde, la chair et le démon, qui le chargeaient extrêmement. Au bout de ce chemin, il trouva un grand abîme, près duquel se tenait un personnage qui lui était inconnu. Se voyant en cet état, il ne savait quel parti prendre. L'inconnu qui n'était autre que Jésus-Christ, lui dit qu'il se donnât à lui, et qu'il jetât ce fardeau qu'il portait, dans l'abîme qui était devant lui. Celui-ci secouait les épaules, et tâchait, mais en vain, de s'en débarrasser. Néanmoins, après beaucoup d'efforts, étant aidé par Notre-Seigneur, il jeta tout dans ce gouffre. Ensuite Jésus-Christ le conduisit dans un chemin dont le commencement était rempli d'épines ; il avait beaucoup de peine à y marcher, mais Notre-Seigneur le fortifiait, en lui disant : Courage ! j'ai passé par-là le premier. Enfin, il rencontra un chemin semé de roses, et puis un grand fleuve tout de feu. Alors il dit : Seigneur, que ferai-je? je ne puis passer dans ce feu. Notre-Seigneur eut pitié de lui, le mit sur ses épaules, et lui dit : Regarde la

différence qu'il y a entre le monde, la chair, le démon, et moi : ils étaient sur tes épaules pour te précipiter dans l'abîme, et moi, je te charge sur les miennes pour t'en délivrer : aie confiance en moi, je suis le bon Pasteur. Il lui faisait connaître ainsi combien nous devons avoir de confiance en sa bonté, et nous appuyer sur ses promesses, nous tenant assurés qu'il nous portera dans les voies les plus rudes de la perfection, dans lesquelles nous ne pourrions marcher de nous-mêmes.

Ce même directeur me disait qu'il faut avoir beaucoup de courage au service de Dieu; qu'il ne fallait point se rebuter des difficultés, mais les surmonter généreusement : que les âmes trop timides, qui craignent les croix, ne sont point propres à la perfection. Il ajoutait, qu'un excellent moyen pour avancer dans la perfection du christianisme, est d'envisager souvent Jésus-Christ marchant devant nous, et nous animer à le suivre, c'est-à-dire faire les mêmes choses que ce divin Sauveur, et de la manière qu'il les a faites, pour marcher, parler, prier, opérer, converser comme lui, et dans les dispositions qui l'animaient. Il assurait que ce regard habituel vers notre modèle, a une force merveilleuse pour imprimer son image dans nos âmes.

Il me disait encore qu'il fallait manger pour vivre, et conserver sa vie afin de souffrir plus longtemps, en servant Jésus-Christ; car, en qualité de chrétiens, nous ne devons point avoir d'autre fin que de souffrir, et d'être crucifiés avec Jésus-Christ. La vie présente nous est donnée pour porter la croix. La vie future est toute dans le repos, les plaisirs et la gloire : chaque chose a son temps : il ne faut s'attendre présentement

qu'à souffrir, et souffrir beaucoup; aussi sommes-nous bien assurés que plus nous aurons de souffrances dans le temps, plus nous aurons de joie dans l'éternité bienheureuse.

Il y a beaucoup d'âmes qui sont dans l'exercice de la vie purgative, et n'entendent pas la voix de Dieu qui les appelle à la parfaite pureté de cœur, pour les conduire ensuite à la perfection de son amour; au lieu de se jeter entièrement entre les bras de Dieu, on lui résiste, on ne coopère point à ses aimables desseins, parce qu'il faut souffrir, être abject, et passer pour indiscret. On s'étonne quelquefois, on se décourage, quand on voit le renversement de quelques entreprises saintes en elles-mêmes, mais que Dieu ne demandait point de nous. Oh! combien d'âmes sont ainsi arrêtées! Et qu'il faut de lumière et de générosité, pour se vaincre soi-même en de semblables occasions!

Ce n'est point à nous de prescrire des bornes aux desseins de Dieu sur nous : tout désir de ce qui passe les grâces communes, doit être suspect de présomption, en nous si pauvres et si misérables, et considéré comme un effet de l'amour-propre, et du peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes; car si nous ne méritons pas que la terre nous porte, nous devons nous reconnaître tout-à-fait indignes d'une grâce élevée. Nous ne devons jamais désirer ces faveurs par un amour secret de notre propre excellence, mais les recevoir avec une grande humilité, quand il plaît à Dieu de nous les communiquer. S'il ne le fait pas, il faut s'estimer encore très-indigne de la grâce commune de bien garder les commandements, et de vivre avec pureté dans notre condition.

Quand nous souffrons avec trouble et inquiétude,

c'est signe qu'il y a beaucoup d'amour-propre en nous, et des attaches que nous ne savons pas sacrifier : la vraie et bonne souffrance est paisible, humble et résignée, et elle avance l'âme dans la pureté. Il y a une grande différence entre les peines de la nature et les inquiétudes de la nature. La croix cause les peines de la nature qu'elle humilie, mais la tranquillise tout à la fois ; les inquiétudes au contraire la troublent et la découragent. Jusqu'à ce que l'âme soit bien résolue à tout sacrifier, tout quitter, elle demeurera troublée dans ses peines, et n'aura la paix que dans le dégagement de tout ce qui n'est pas Dieu. Nous ne jouirons de ce grand bien, qui surpasse tous les autres, qu'autant que nous le laisserons faire de nous tout ce qu'il voudra, et que nous nous plairons à souffrir et à perdre toutes choses.

Saint Paul disait : Nous sommes traités comme la balayure de ce monde. En effet, aux yeux des personnes qui ne vivent que selon la raison, sans consulter la foi, un homme qui tend à la perfection chrétienne est regardé comme la balayure du monde : il passe pour faible, pour indiscret, on ne saurait guère le traiter avec un plus grand mépris, au sens des gens du monde, que de dire : C'est un dévot ; on n'en fait aucun cas dans les compagnies ; on ne croit point qu'il soit digne d'être dans l'esprit, ni dans l'affection de personne : il semble qu'il soit anéanti.

Réjouissez-vous, mon âme, quand vous serez ainsi traitée ; reconnaissez que c'est une grâce très-précieuse, que celle qui donne un tel esprit d'anéantissement, qu'on prenne plaisir quand on a été regardé comme la balayure de ce monde, quand on est foulé aux pieds, jeté hors des *emplois, et rebuté* même des charges de

la religion, comme une personne inutile et qui n'est propre à rien. Aussi, pour correspondre à cette grâce, il ne faut jamais se plaindre, quelque mauvais traitement qu'on nous fasse, non plus que la boue qui se laisse piler et repiler sous les pieds des valets et des maîtres, des sages et des fous, enfin de toutes sortes de personnes, recevant patiemment toutes les indignités commises contre nous. Mais, ô mon Dieu, que ce vrai et parfait anéantissement est rare !

CHAPITRE IX.

Autres bons avis pour ceux qui veulent marcher sincèrement dans la voie de Dieu.

En vérité, la lumière de la foi ne nous conduit point, mais la nature seule et la raison. Nous ne marchons qu'en tremblant dans les pratiques de la vertu, qui nous paraissent épineuses. Toutes nos craintes et nos frayeurs viennent de ce que nous ne regardons point les choses à la lumière de la foi, mais sous le faux jour de la nature et de la raison humaine. O pure foi, ô pur amour ! que ne régnez-vous en nos cœurs ! Le moindre petit rayon de la lumière de Jésus-Christ crucifié, qui paraît folie aux insensés, vaut mieux que toute la sagesse des prudents du monde; car il fait voir à l'âme des vérités éternelles qui la désabusent de la fausse illusion des sens; au lieu que la prudence humaine ne lui fait voir que des vanités passagères qui la trompent misérablement. Dire, par exemple, qu'après Dieu, il n'y a rien d'aussi bon que la croix, c'est une vérité éternelle, et les Bienheureux qui ont été sauvés par là, jouiront à jamais des fruits de cette belle vérité, que le

monde ne connaît point, et ne connaîtra jamais. Dire, au contraire, que tout le bonheur de l'homme consiste dans les plaisirs, les honneurs, et les félicités de la vie présente, ce n'est qu'une vanité passagère; et tous les damnés qui se sont perdus en s'y attachant, regretteront éternellement de s'en être laissé abuser.

C'est une chose bien étrange, que les hommes ne se contentent point d'un Dieu d'une majesté infinie, qui daigne les rechercher, et qui veut se donner à eux. S'ils connaissaient un peu ses grandeurs et sa bonté, ils quitteraient cent mille mondes pour courir après lui, et surtout ils se quitteraient eux-mêmes, parce qu'ils verraient bientôt que c'est là le plus grand obstacle qui les empêche d'aller à Dieu. Il faut toujours prendre le parti de ce divin Maître contre soi-même. Cette pratique est très-douce, très-sûre, très-efficace pour vaincre nos passions, et nous faire exercer les pures vertus, particulièrement quand la vue nous en est donnée après celle des grandeurs de Dieu.

Nous devons soigneusement étouffer les maximes de la raison humaine, si nous voulons être susceptibles des lumières de Jésus-Christ. Ses lumières et nos lumières, sa raison et la nôtre, ne s'accordent pas : il dit qu'il faut aimer les croix; et nous disons qu'il faut aimer les plaisirs : il dit qu'il faut rechercher les humiliations et le mépris; et nous disons qu'il faut rechercher les honneurs et la gloire : il dit qu'il faut se plaire dans la pauvreté, et que le plus grand dénûment des créatures est le meilleur pour faire le parfait bonheur d'une âme; et nous disons qu'il faut prendre plaisir à posséder beaucoup de richesses, et que les plus riches sont les plus heureux. Ses divines maximes n'entrent point dans notre *âme, parce que* celles du monde y parlent

trop haut; jusqu'à ce qu'elles se taisent, Dieu ne sera point écouté, ni par conséquent obéi.

Aimons toujours, et pratiquons la mortification du corps. Ce n'est point la voie des spirituels de ce temps; mais je crois qu'ils se trompent, puisque tous les Saints ont eu une autre conduite. Je sais bien qu'il faut modérer les austérités corporelles, selon la grâce, les emplois, les forces physiques et morales; mais le défaut qui me paraît le plus grand parmi ceux qui veulent vivre de la vie de l'esprit, c'est de ne pas bien étudier leur grâce, et de n'y être pas assez fidèles, quand elle leur est connue.

Nous devons croire comme un article de foi, que la nature tend toujours à la corruption et au relâchement. Elle se défend tant qu'elle peut des souffrances et des mortifications; elle est fort ingénieuse à nous représenter ses besoins plus grands qu'ils ne sont: c'est pourquoi il faut se défier d'elle, et ne point écouter facilement les propositions qu'elle nous fait, de diminuer nos exercices et de changer notre plan de conduite, quand la grâce nous les a une fois inspirés, quelque belles raisons qui nous viennent dans l'esprit. Tous les adoucissements tendent souvent à changer la ferveur de la vie spirituelle en tiédeur, et à nous faire tomber peu à peu: c'est pourquoi il faut beaucoup se roidir contre soi-même, et ne se rien pardonner.

N'entreprenons point la pratique des vertus selon notre inclination, mais selon le besoin que nous en avons pour nous réformer. Par exemple, un homme bon naturellement voudra exercer la vertu de douceur, et ne se mettra point en peine de pratiquer la fermeté, dont il a cependant plus de besoin. La vertu ne consiste pas à suivre nos bonnes inclinations, mais à combattre

courageusement les mauvaises : la plus forte, celle qui domine en nous, est celle qu'il faut attaquer avec plus de courage et de constance. Les âmes lâches n'osent l'entreprendre, parce qu'elles croient qu'elles n'en viendront pas à bout. Mais rien n'est impossible à la grâce, quand elle trouve une bonne volonté bien résolue de tendre à la perfection sans s'épargner : il n'y a point de difficulté, quelque grande qu'elle soit, qu'elle ne surmonte avec la persévérance.

Quelqu'un me demandait, il n'y a pas longtemps, comment il découvrirait son intérieur à son père spirituel, qu'il ne pouvait rien dire, et qu'il demeurait muet. Il me vint tout de suite en pensée de lui répondre : Dites que vous voulez être tout à Dieu, selon votre vocation et votre état ; dites-lui les obstacles que vous trouvez en vous-même de la part de vos péchés, de vos passions, de vos imperfections ; dites-lui quel profit vous retirez de l'oraison, des bonnes lectures que vous faites, et de la fréquentation des Sacrements ; rendez-lui compte de votre fidélité à suivre les petites lumières que vous recevez, les répugnances que vous sentez à souffrir, les craintes que vous avez du monde, et de porter chaque jour votre croix. Voilà, lui dis-je, comment vous pourrez vous faire connaître à votre directeur ; et quand vous en aurez l'usage, vous trouverez bien d'autres choses à dire.

Une âme bien décidée à suivre Jésus-Christ dans les états de sa vie mortelle, doit s'attendre qu'il la conduira plus souvent sur le Calvaire que sur le Thabor : mais, courage ! c'est sur cette sainte montagne que se forment les saints. Quand vous serez une fois résolu à tout souffrir, laissez le monde, et même vos amis se récrier, cela ne vous fera pas grand mal : au contraire, ces contradic-

tions vous aideront à marcher dans les voies de la perfection chrétienne, qui sont toutes dans le mépris du monde et de vous-même. Tendez de toutes vos forces à vivre petit, abject et anéanti aux yeux des autres; vous trouverez alors la paix de votre âme, et la pureté du divin amour, comme le Seigneur nous l'a promis.

CHAPITRE X.

Que l'âme qui veut être à Dieu sans réserve, doit être dénuée de tout.

Je crois me sentir à présent plus détaché que jamais de toutes créatures. Puisque je suis obligé de vous découvrir le plus intime secret de mon cœur, je vous dirai que je ne sens de l'affection pour quoi que ce soit en ce monde. Ce qui a renouvelé en moi ce détachement des choses d'ici-bas, c'est la nouvelle que j'ai reçue de l'extrémité où ma sœur était réduite; je la crois plutôt morte que vivante; j'avais encore quelque affection pour elle, étant la seule qui restât de notre famille. Je me suis donc préparé à cette séparation, et je remercie Dieu de ce qu'il lève ainsi tous les obstacles qui pourraient m'empêcher d'être tout à lui.

A cette occasion j'ai eu une vue de la miséricorde qu'il exerce sur mon âme, en me procurant tant de sollicitudes depuis un an. Je vivais auparavant trop délicieusement, dans le repos de l'oraison et les pratiques de la piété, avec mes amis spirituels. J'aurais peut-être eu trop d'attache à cet état qui m'était si agréable. Dieu qui veut épurer mon cœur, m'a fait quitter ce genre de vie, si doux et si excellent en apparence, pour *me jeter dans* l'embarras et la bassesse des affaires tem-

porelles. J'avoue que d'abord je me suis un peu plaint de sa rigueur; car je disais : Mon Dieu, pourquoi me donnez-vous tant d'attraits à vous aimer, et m'en ôtez-vous le moyen? Vous me faites voir que le plus grand bonheur est de se tenir auprès de vous, appliqué à vous seul dans la retraite; et vous disposez tellement les choses que je suis toujours en voyage!

O stratagème de l'amour divin ! pour procurer la pureté de mon âme, il la met dans un dénûment réel et effectif de tout. Je connais ses desseins, et suis bien résolu d'y correspondre de toutes mes forces : donc je ne veux, ni la solitude, ni le monde, ni la paix, ni la guerre, ni les affaires temporelles, ni les spirituelles, ni leur éloignement; je ne veux plus que l'unique bon plaisir divin, et sa pure disposition sur moi, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Je ne puis dire que je veuille quelque chose. Tout ce que je reconnais en moi à présent, c'est que je veux ne vouloir rien. Pendant que le dépouillement s'opère, la pauvre nature est, sans doute, dans des angoisses et des peines sensibles. Dieu lui cachant qu'il la dépouille pour la purifier, elle sent seulement alors sa douleur; mais sitôt qu'il plaît à la divine Providence de lui découvrir son admirable procédé, elle sent une joie et une paix inexprimables. Je bénis maintenant les desseins de Dieu, de m'avoir mis dans le trouble des affaires, dont je sortirai par sa grâce plus dépouillé que je n'y étais entré. Je suis confus d'avoir fait tant de plaintes touchant ma chère solitude; je n'en veux plus d'autre que celle du bon plaisir de Dieu, dans laquelle je veux me tenir très-caché, pour que mon âme y réside purement.

Toute autre joie que celle qu'on prend dans le bon plaisir de Dieu, est vaine et très-impure. Une âme pour

être tout à Dieu, doit être si détachée de tout, qu'elle ne prenne pas même plaisir délibérément au goût intellectuel qu'elle trouve dans les croix, mais au seul bon plaisir de Dieu, qui veut la crucifier et la rendre semblable à son Fils.

J'ai remarqué un pas des plus périlleux dans le chemin de la perfection, auquel souvent on ne prend point assez garde : c'est lorsque nous sommes délivrés d'une croix bien pesante, à laquelle nous avions grande répugnance. Car alors la volonté adhère comme imperceptiblement à la satisfaction que la nature en reçoit, plutôt qu'au bon plaisir de Dieu, qui veut en ce moment nous décharger de cette croix, ou à cause de notre faiblesse, ou pour d'autres raisons qui nous sont inconnues. C'est une grande infidélité, qui diminue beaucoup la pureté de l'âme, qui tend au parfait dénûment de tout ce qui n'est pas Dieu, parce qu'elle la fait retomber dans les sens et la nature.

Il ne faut pas se contenter de mourir à tout ce qui n'est point Dieu, si l'on veut vivre uniquement à Dieu. Il faut encore vouloir ce qui lui est le plus agréable.

Mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, c'est renoncer à tout autre procédé que celui de la grâce ; c'est estimer folie les maximes du monde ; c'est crucifier sa chair ; c'est ne détourner jamais volontairement sa vue du souverain bien pour se rechercher soi-même ; c'est ne vouloir, ne désirer que Dieu seul, tenant tout le reste pour rien.

Vouloir ce qui est plus agréable à Dieu, c'est tendre aux plus grands mépris, aux croix les plus pesantes, et aux souffrances les plus amères ; au plus grand amour, et à la plus parfaite conformité aux états humbles et abjects de Jésus-Christ ; au plus grand dénûment et à la

la plus profonde des créatures. C'est ne pas se ɔnter d'être à Dieu d'une façon commune, mais , manière la plus pure et la plus absolue, qui n'éne rien pour lui plaire en tout, quoi qu'il puisse en coûter. Pour cela, il faut une fidélité contie, et une grande générosité dans les occasions que vine Providence nous présente, ou dans l'exécution inspirations que Dieu nous donne, sans en rien ttre, pourvu qu'elles soient approuvées par le diur.

CHAPITRE XI.

ellent état d'une âme tout-à-fait dénuée des créatures, n'est bien connu que de Dieu seul.

and la grâce rend une personne (soit régulière, séculière) bien mortifiée, pauvre et abjecte pour érieur, mais bien unie à Dieu par l'oraison, et : à toutes ses obligations, et que cette personne, dénuée de tout, ne fait rien au dehors, et qu'elle oint de talents, elle est inconnue et méprisée. Qu'un :, au contraire, fasse des ouvrages à l'extérieur, s'il on économe, s'il a une grande prudence humaine, qu'il soit vide de l'Esprit de Dieu, tout le monde en grand cas; et même dans les maisons religieuses, ersonnes passent pour l'appui des communautés : s regarde comme les colonnes principales qui les iennent. O mon Dieu, que vous en jugez bien autret! Ces gens-là ne sont que les valets de votre armée, t l'emploi est de chercher à manger aux capitaines. valets vont à la petite guerre et au fourrage, tandis les capitaines et les braves de l'armée sont employés

à donner des batailles. O Dieu ! quelles victoires ne remportent point ces belles âmes mortes au monde, contre ce monde séducteur, contre l'enfer, contre les vices, et contre elles-mêmes ! Tandis qu'elles sont appliquées à combattre et à vaincre, Dieu, par sa Providence, ordonne que les autres âmes si favorisées de talents naturels, et qui sont vides de grâces, leur cherchent à manger, et les mettent à couvert. Quelle différence de ces emplois devant Dieu!

Il ne faut point craindre que Dieu abandonne de telles âmes qui sont méprisées, passant pour être inutiles, parce qu'elles n'ont pas soin du temporel. Pourrait-il abandonner ses meilleurs amis, lui qui a soin même des pécheurs ? Pourrait-il négliger ceux qui négligent tout pour ne s'occuper que de lui ? S'il paraît quelquefois les délaisser, c'est pour les rendre plus semblables à son Fils unique et bien-aimé, qu'il a si souvent abandonné de cette manière, pendant sa vie mortelle, à la faim, à la soif, à ses ennemis et aux souffrances de toute espèce.

Un homme privé des biens de la fortune, et même des dons de la nature, s'il est uni à Jésus-Christ, pauvre et abject, vaut mieux que tous les grands de la terre, favorisés des plus beaux talents, mais qui n'ont point cette union ; comme la pauvre étable de Bethléem, avec Jésus, valait mieux que les palais les plus riches de l'univers. Car enfin, puisque nous mettons notre gloire à être disciples de Jésus-Christ, notre plus grande gloire doit être de passer pour insensés, à cause de l'union que nous voulons avoir avec lui : *Nous sommes insensés pour l'amour de Jésus-Christ*, nous dit saint Paul (1),

(1) *Nos stulti* propter Christum. I. Cor. IV, 10.

parce que nous tendons à être pauvres et abjects avec Jésus-Christ, on nous regarde comme des insensés. Quelle faveur ! Mais prenez garde de ne point chercher la gloire jusque dans l'abjection même. Si jamais vous êtes pauvre et méprisé, dites, si vous le pouvez sans mentir, que ce sont vos péchés qui en sont la cause, et cachez l'amour que vous avez pour cette belle vertu de pauvreté et d'humilité ; afin qu'on ne s'aperçoive point que c'est une conduite de la grâce que vous suivez et que vous aimez, de crainte que l'objet de votre amour étant découvert, ne diminue la beauté de votre abjection, qui sera d'autant plus glorieuse et estimable devant Dieu, qu'elle sera plus méprisée par les hommes.

Le vrai amour que nous avons pour Dieu ne consiste pas à communier souvent, à faire de longues oraisons, à y avoir des consolations, mais à se vaincre soi-même, à résister à ses mauvaises inclinations, à aimer à souffrir pour Jésus-Christ, en se rendant de plus en plus conforme aux différents états de sa vie mortelle. Oh ! que la pureté de la vie de Jésus-Christ sur la terre est belle ! Qu'elle est sublime et qu'elle glorifie dignement la Divinité ! L'âme ne saurait mieux glorifier Dieu que dans les états de la vie voyagère de Jésus. Vivre donc purement, c'est vivre comme ce divin Sauveur a vécu ici-bas, en portant continuellement la croix, et mourant à tout ce qui est humain. La nature en est effrayée, et trouve toujours mille prétextes pour s'en exempter. Le démon s'y oppose, mais la grâce nous y appelle, il faut la suivre avec fidélité ; la fidélité ne se trouve guère que dans une âme fort généreuse. Il faut, en effet, plus de courage pour suivre Jésus-Christ à la conquête du ciel, que pour aller avec les Césars conquérir l'univers entier.

Courage ! mon âme, heureux celui qui sait tout perdre, en s'abandonnant à Dieu, pour parvenir à posséder Dieu même! Celui qui connaît ce secret, sait une science admirable. L'orgueil ne trouve point d'aliment dans l'abjection et dans la pauvreté. L'esprit du monde y est anéanti. J'ai toujours eu un grand attrait pour cet état : ce sentiment ne vient point de la nature, sans doute; la grâce l'a imprimé dans mon cœur. Ce n'est point en vain qu'elle me le donne ; peut-être que Dieu, par un effet de sa bonté, m'enverra quelque humiliation en ma vie ou en ma mort, quoique je sois indigne d'une si grande faveur.

Ce n'est rien d'aimer l'abjection en spéculation, il faut en exercer les actes dans la pratique : on ne saurait trop le répéter. Le fond d'une âme qui veut être entièrement à Dieu, doit être une grande mortification du corps et de l'esprit, une sainte et généreuse tendance à l'abjection, et la pratique qui la porte à embrasser avec ardeur l'humiliation lorsqu'elle se présente, sans écouter la nature ni les raisons humaines : il faut aussi une grande fidélité à l'exercice de l'oraison, sans laquelle nous demeurons enveloppés dans les ténèbres des sens.

CHAPITRE XII.

Une âme qui ne tient à rien, court à grands pas dans la voie de Dieu.

Saint Paul dit fort bien que personne ne veut être dépouillé, au contraire nous voulons tous être revêtus; mais il faut être nécessairement dépouillé du vieil homme, qui est Adam, si nous voulons être revêtus du

nouveau, qui est Jésus-Christ. Chose étrange qu'on ne puisse faire vivre notre cœur qu'en le faisant mourir! Il ne saurait vivre à Dieu, s'il n'est mort à tout ce qui n'est pas Dieu. Les coups qu'il reçoit pour mourir sont les privations de ce qu'il aimait : ces coups se reçoivent avec une douleur naturelle et sensible, mais avec un grand profit pour l'esprit.

Les pertes de la nature sont les progrès de la grâce, et les maux de cette vie sont les vraies béatitudes des serviteurs de Dieu, parce qu'ils rompent les chaînes qui les rendaient misérables, en les éloignant de leur fin, et les rendent bienheureux par une plus parfaite possession du souverain bien. La jouissance des créatures est très-dangereuse en l'état de cette vie corrompue où nous sommes : il est extrêmement difficile qu'elles n'entretiennent quelques liaisons secrètes, dont nous ne nous apercevons presque pas, et qui ne laissent point d'affaiblir notre union avec Dieu : séparation d'esprit de toutes les créatures, tant qu'il vous plaira; mais le dépouillement réel est toujours le plus sûr.

C'est pourquoi Dieu use d'une grande miséricorde envers nous, quand il permet que les hommes nous dépouillent de ce que la nature chérit avec tant d'ardeur. Nous n'aurions jamais le courage de faire de si grands retranchements, et nous demeurerions éternellement vivants en nous-mêmes. C'est mal prendre ses mesures de désirer la perfection, et de ne pas accepter de bonne grâce toutes les croix que Dieu nous envoie. Laissons-le faire de nous tout ce qu'il voudra : souffrons sans résistance qu'il nous dépouille de tout, et de nous-mêmes, si nous voulons qu'il nous revête de son Esprit. On voudrait bien faire oraison, et jouir des douceurs de la contemplation; mais on ne voudrait point souffrir,

c'est une illusion. Il est vrai que le repos de l'oraison avance la sanctification de l'âme, mais la croix l'achève. Oh ! qu'il est vrai, je ne l'avais jamais si bien compris, que les souffrances sont des fournaises dans lesquelles les justes se purifient comme de l'or très-pur !

Dans la ferveur, nous nous sentons fort dépouillés, et nous croyons ne tenir à rien ; mais, hélas ! que nous cachons dans le fond de notre cœur de secrètes attaches aux créatures ! Nous ne les découvrons pas à cause de notre ignorance, et nous ne les romprons jamais entièrement, si Dieu lui-même n'y met puissamment la main pour nous aider. Nous devons toujours beaucoup nous défier de notre cœur, qui étant fait pour aimer, s'attache aisément au moindre bien qui lui paraît aimable. Si on pouvait lui interdire tout amour pour les créatures, il aimerait Dieu ardemment, parce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

Les attachements que l'on regarde souvent comme permis sont encore imparfaits, et doivent être rejetés. Les inclinations qu'on ressent pour la perfection sont bonnes, mais rarement sont-elles exemptes de l'attache à nos intérêts et des recherches de l'amour-propre. Nous prétendons toujours pour nous quelque chose d'excellent ; c'est à la vérité si secrètement, qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Il faut cependant mourir à tout cela, si nous prétendons à la pureté de l'amour. Je ne dois point désirer d'être vertueux pour moi-même, pour mes intérêts, et pour être dans un état plus élevé que les autres, mais seulement pour Dieu, en la manière et selon la mesure qu'il voudra ; car je ne dois avoir en vue que sa pure gloire et son bon plaisir, même dans les meilleures choses. En cela consiste le parfait dépouillement *de l'âme :* elle doit toujours y tendre, et elle sera

heureuse de s'y trouver un peu avant sa sortie de cet exil.

Je voyais la mort de mon frère presque assurée, et bien des croix qui devaient en être la suite pour moi; je souffrais, surtout en songeant que ma solitude en serait fort troublée; mais enfin Dieu me fit la grâce de demeurer tranquille et dans une fort grande paix, disposé à faire tout ce qu'il voudrait. Je renonçais à ma chère solitude avec liberté d'esprit, et ne me sentais plus attaché à rien, qu'au seul bon plaisir du souverain Maître de tout, qui détruisait notre maison. Je prenais plaisir à celui qu'il semblait prendre à cette destruction, et il me paraissait que j'aurais été content de la voir réduite au néant. J'avais même quelque peine, quand on me parlait tant des croix que nous souffrions: j'aurais mieux aimé qu'on m'eût parlé de la croix, des souffrances de Jésus-Christ, et des bontés infinies de Dieu; car, après tout, nous devons toujours être occupés, autant qu'il est possible, de Dieu et de Jésus-Christ.

Me trouvant alors auprès d'un de mes amis, homme très-intérieur, qui était sur la fin d'une longue maladie, je reconnus que Notre-Seigneur l'avait mis dans un tel dépouillement de toutes choses, qu'il n'avait pas même le sentiment de cette nudité: ce qui le portait à un oubli général de tout; en sorte qu'il ne se souvenait, à ce qu'il lui paraissait, ni de Dieu, ni des créatures. Il n'avait point d'autre occupation dans son état, que de ne point offenser son Sauveur, ce qu'il faisait aisément, soutenu par la grâce; parce que s'il n'éprouvait point d'amour sensible pour les vertus, il n'en avait point non plus pour les vices.

Les autres en jugeront comme il leur plaira; mais

pour moi, j'ose dire, d'après mes faibles lumières, qu'étant ainsi dépouillé de tout, il était dans une très-excellente disposition. En effet, quoiqu'il pût être dans une extrême sécheresse, il faut avouer que le divin amour régnait en son cœur, et pendant que la partie inférieure gémissait sur la croix, la supérieure jouissait avec avantage des faveurs du divin Époux. Il me fit l'aveu que la privation totale où il se trouvait le faisait mourir à toutes les choses créées, et le poussait si vivement à les abandonner, que la possession d'un royaume ne l'arrêterait pas, pour l'empêcher de quitter tout, afin d'être désormais uniquement à Dieu. O dépouillement absolu, que tu es précieux! tu mets une âme dans une liberté vraiment admirable.

CHAPITRE XIII.

Plus une âme s'éloigne des créatures, plus elle approche de Dieu.

Il n'est point possible à l'âme qui aime véritablement Dieu de vivre séparée de ce divin objet: plus il lui semble qu'il s'éloigne d'elle, plus elle s'efforce de s'en approcher; et plus il se cache à elle, plus elle se sent vivement pressée du désir de le trouver. Quand elle voit que les créatures l'empêchent de s'appliquer uniquement à contempler ce souverain Être, et interrompent sa jouissance, elle en conçoit de l'indignation contre elles; elle les méprise et les fuit. Allez, dit-elle, créatures, bannissez-vous de mon esprit: laissez-moi m'occuper uniquement de Dieu.

Notre-Seigneur m'a fait connaître qu'il m'appelle à *vivre de la* vie intérieure et à la contemplation; que

pour être fidèle à ma vocation, je dois tendre efficacement à la solitude et au dépouillement de toutes choses; qu'en attendant que je sois entièrement établi en cet heureux état, je dois me procurer le plus de retraite que je pourrai, pour vaquer à Dieu seul. Je vois qu'autrement je ne saurais contenter le désir de ce divin Maître, ni le servir comme il le veut. Il faut donc renoncer au commerce des créatures, quelles qu'elles soient, à moins qu'un motif de charité ne m'y oblige; et si la charité me conduit, je dois l'exercer premièrement envers moi-même, autrement je ne satisferai point Dieu qui m'en fait des reproches intérieurs, et mon âme ne jouira pas de sa paix ordinaire.

La pureté d'amour où la grâce m'a mis serait d'être continuellement uni à Dieu, et de m'éloigner de toutes pensées, affections et occupations qui m'en détournent: il faut plutôt hasarder et perdre tous les biens extérieurs, que ma fidélité, quoique le monde me condamne, ne comprenant point qu'elle doive aller jusque-là. Faisons ce que le Seigneur désire de nous, et négligeons tous les autres intérêts. Ma manière d'être en Dieu, quand je suis tout-à-fait libre des occupations importunes des créatures, est quelquefois par une simple vue et attention à sa présence, et à ses divines perfections que j'adore, mais principalement par une secrète et intime union de ma volonté avec la sienne, et un abandon total à son bon plaisir, recevant de moment à autre ce qu'il lui plaît de me donner; me tenant dans les dispositions intérieures où il me met, et les quittant quand il veut, mon unique attache étant à son bon plaisir.

Ce n'est point à nous à choisir l'état de jouissance ou de privation: c'est à nous à recevoir celui qu'il plaira à Dieu de nous donner. *Le pur* amour peut se pratiquer

dans tous les deux, pourvu que dans la jouissance l'âme n'aime que son divin Époux, qui la fait jouir de son aimable présence, et non la douceur qui accompagne cette jouissance; et que dans la souffrance, l'âme n'admette non plus, avec réflexion, rien de tout ce qui pourrait la consoler hors de Dieu, mais qu'elle fasse toutes ses délices de la volonté divine qui se plaît à la crucifier: de cette manière, elle souffre et aime purement. Dans les douceurs de la jouissance, notre nature est comme enivrée, en sorte qu'elle ne sent point les répugnances à souffrir, mais elle n'est point morte: car la douceur une fois passée, elle se trouve souvent fort sensible; au lieu que dans les rigueurs de la souffrance, après avoir enduré sur la croix mille dégoûts et afflictions, l'âme devient comme insensible et comme morte.

L'homme intérieur, fortifié de la grâce et éclairé des lumières de la foi, se comporte à l'égard de son homme extérieur et terrestre, comme le Père éternel en a usé envers Jésus-Christ, son Fils. Il le maltraite, le fait souffrir, et enfin mourir sans aucune tendresse, ce semble, ni compassion: aussi, malgré les résistances de la nature, notre esprit est content, lorsqu'il fait souffrir à son homme extérieur les croix, la pauvreté, le mépris: c'est l'âme qui en conçoit l'estime et le désir. Mais la seule affection de souffrir ne nous rend point semblables à Jésus crucifié: il faut entrer dans la pratique effective des souffrances, et prendre part aux amertumes de sa Passion.

Dieu qui, connaissant nos faiblesses, nous donne ses grâces avec mesure, ne nous laisse pas toujours sur la croix, et n'augmente pas toujours nos souffrances; mais nous devons avoir sans cesse au fond de notre *cœur une pente* vers les croix. On peut dire que c'est la

principale inclination de la grâce du christianisme et le caractère du vrai chrétien. Le propre de l'aimant est de se tourner toujours vers le pôle : il n'y a que cette seule pierre qui ait cette inclination ; de même aussi, il n'y a que le chrétien qui ait une tendance vers la croix ; c'est ce qui le distingue des autres hommes qui en ont de l'aversion, et qui la fuient autant qu'ils le peuvent.

L'âme n'aime la croix que parce qu'elle la sépare des créatures et l'approche de Dieu. En effet, il n'y a point d'homme un peu intérieur qui n'éprouve que lorsqu'il est sur la croix, il sent un mouvement secret au fond de son âme, qui le porte hautement à Dieu, et avec une sainte générosité : au contraire, quand il ne souffre plus, il aperçoit au fond de son cœur une certaine faiblesse qui le porte à adhérer à la satisfaction que la nature ressent à ne point souffrir : il n'est plus aussi porté à rechercher Dieu purement, mais à suivre les inclinations des sens. Dans cet état, on ne saurait dire combien l'âme vit d'une manière peu digne d'un vrai chrétien, et de combien d'imperfections elle se trouve environnée, lesquelles l'éloignent d'autant plus de Dieu, qu'elle se plonge davantage dans les créatures ; elle ne fait que languir dans une vie toute naturelle : pour la relever, il lui faut de bonnes croix qui lui fassent trouver de l'amertume dans les choses de la terre, et qui l'en dégoûtent, en sorte qu'elle s'en sépare : autrement elle court risque de ne jamais sortir de ce fâcheux état.

CHAPITRE XIV.

Dieu seul suffit à l'âme, le reste lui nuit.

C'est s'appuyer sur de faibles roseaux, que de compter sur les créatures, pensant y trouver de grands secours pour sa perfection. Je ne veux que Dieu pour aller à Dieu, pour trouver Dieu et pour glorifier Dieu. Cet Être, souverainement parfait, qui se suffit seul à lui même, ne sera-t-il donc point suffisant à l'âme? Qu'elle se dépouille de toutes les choses du monde, et tout-à-fait abandonnée au Seigneur, elle trouvera tout en lui, et tous les moyens de lui plaire.

Comme Dieu n'a besoin que de lui-même, et ne sort point de lui-même pour s'aimer et se glorifier, ainsi l'âme n'a besoin que de Dieu, et ne sort point de Dieu pour l'aimer et le glorifier. On dit que la multitude des médecins est souvent cause de la mort d'un malade, qui se serait rétabli, s'il n'en eût appelé aucun, et qu'il eût laissé agir la nature : de même la multitude des secours que l'on va chercher, pour s'avancer dans la voie de la perfection, en est souvent le grand obstacle; car ce sont des satisfactions humaines, et l'amour-propre qu'on cherche à contenter. Cette âme aurait eu tous les secours nécessaires pour devenir parfaite, et elle eût infailliblement trouvé Dieu, si elle ne se fût point adressée à d'autres qu'à lui-même; en effet, s'adresser à lui directement et dans la simplicité du cœur, c'est déjà l'avoir trouvé; et jamais sa bonté ne rebute une âme qui s'adresse sincèrement à lui.

Je ne dis pas, au reste, qu'un bon directeur ne soit

nécessaire, non pas pour nous conduire à Dieu selon ses lumières, mais pour nous avertir si nous y allons bien selon les lumières divines et la grâce de notre vocation. Prenons bien garde d'y mettre notre appui comme à des causes ou des principes de notre perfection. Regardons nos directeurs comme des instruments de la miséricorde du Seigneur, dans laquelle seule il faut mettre toute notre espérance; mais pour bien désabuser une âme du vain appui et de la consolation qu'elle cherche dans les créatures, il lui faut une connaissance expérimentale de leur misère, de leur faiblesse, de leur inconstance et de leur insuffisance; l'expérience de tout cela la désabusera parfaitement, et lui donnera du regret d'y avoir mis sa confiance.

J'ai perdu tout mon appui spirituel en perdant mon directeur, et en n'en rencontrant point d'autre qui connaisse ma voie comme celui que j'avais, je me trouve dans le suprême dépouillement : je dois néanmoins demeurer en paix, et vivre ainsi dénué de tout, me confiant en Dieu, qui doit seul m'être toutes choses; je connais assez, par les mouvements intérieurs de la grâce et par la direction que j'ai eue jusqu'à présent, quels sont les desseins de Dieu sur moi : je n'ai qu'à y entrer, sans faire d'autre réflexion, sinon qu'il faut lui être fidèle. Mon attrait me porte au détachement des créatures et à l'oraison, suivons-le : tout ne consiste pas à connaître la volonté de Dieu, mais il faut la mettre en pratique. A quoi sert-il de savoir bien son chemin, si l'on n'y marche avec constance?

Oh! combien grand est le bonheur d'une âme qui se rend habituellement attentive à connaître les ordres de Dieu par les motions intérieures qu'elle reçoit de son divin Esprit! *Oh! qu'elle est* heureuse, lorsqu'elle se

rend fidèle à les suivre, sans s'arrêter à ses raisonnements, ni à aucune vue humaine! Quel directeur peut être comparable au divin Esprit, qui est toujours présent à l'âme? Il voit tous ses mouvements, et l'avertit de ce qu'elle doit faire, quand elle y est attentive. Notre peu d'application actuelle à la présence de Dieu est la cause de toutes nos fautes : être distrait et être égaré de son chemin, c'est une même chose : nous ne devons jamais tendre qu'à nous approcher de notre tout; et quand nous ne sommes pas appliqués à lui, nous n'y allons pas comme il faut.

Il est vrai qu'il en est des âmes comme des corps : les uns sont forts et robustes, ils marchent sans appui, et peuvent même soutenir les autres; mais il en est aussi de faibles comme les petits enfants, qui ne sauraient marcher, si on ne les mène par la main : de telles âmes ont besoin d'être soutenues dans leur enfance spirituelle, par les conseils et les bons exemples des serviteurs de Dieu ; c'est même une bonne pratique d'humilité, que de reconnaître sa faiblesse dans un bas sentiment de soi-même, et d'implorer pour cela le secours des autres : c'est un grand bonheur, quand, dès le commencement de notre conversion, nous pouvons bien connaître par quel chemin Dieu veut nous conduire : il faut alors y marcher courageusement. Soyons en garde contre l'activité de notre esprit, qui souvent s'empresse trop pour les choses spirituelles, et se retarde par là au lieu d'avancer.

Quand nous faisons tant de lectures, que nous voulons entendre tant de conférences, et avoir tant d'entretiens sur la vie intérieure, il s'y rencontre souvent plusieurs choses qui ne sont pas convenables à nos dispositions surnaturelles : il faut retrancher tout ce qui ne

nous est point propre, ou le passer légèrement : car le plus grand secret de l'âme chrétienne est d'être fidèle en sa voie, pour se laisser posséder par Dieu et pour le posséder aussi en la manière qu'il le voudra. Quand il parle au fond de notre cœur par ses inspirations, ou par les mouvements secrets de sa grâce, il faut les écouter, et imposer silence alors aux créatures, quelque saintes qu'elles soient, quand elles feraient des miracles.

CHAPITRE XV.

La pauvreté et l'abjection sont des livrées qui parent bien ceux qui vont à la suite de Jésus-Christ.

Considérant un jour le désordre que les taxes et les autres misères publiques pourraient apporter à mon bien, j'examinais ce qu'il me resterait enfin pour vivre, faire l'aumône et autres bonnes œuvres, et cela la nuit; en m'éveillant le lendemain matin, j'eus de douces et d'agréables pensées sur l'état de la pauvreté, qui nous rend plus semblables à Jésus-Christ, et elles firent de bons effets dans mon âme.

1° Je considérais qu'en agréant de bon cœur la pauvreté, nous faisons de grandes affaires pour Dieu, auxquelles, faute de lumière, on ne fait point assez réflexion; car on rend un honneur particulier à la Divinité, comme notre Sauveur lui a rendu, lorsqu'à son exemple on se fait pauvre volontairement. Tout ce qui provenait de la Personne de Jésus-Christ honorait la majesté de Dieu d'une manière ineffable; mais sa pauvreté le faisait admirablement. Paraître à ses yeux avec les mêmes livrées que son Fils unique a su qu'il fallait prendre pour lui plaire, *n'est-ce pas le servir* et lui rendre de l'honneur?

Dans le ciel, les Anges et les Saints honorent les états divins; les Séraphins, l'amour infini; les Chérubins, la connaissance; les Trônes, son éternité invariable : ainsi du reste. Sur la terre, les chrétiens doivent honorer les états humains de Jésus-Christ; les uns, ses souffrances extérieures; les autres, ses mépris; quelques-uns, sa pauvreté; plusieurs, ses souffrances intérieures. Lui rendre honneur en quelqu'une de ces manières, n'est-ce pas faire l'affaire de Jésus-Christ? Il ne faut donc pas que l'âme craigne que le défaut de biens lui ôte les moyens de faire les affaires de Dieu; au contraire, elle fait, non ce qui est visible aux yeux des hommes, mais ce qui est caché, intime, tout spirituel et divin, et qui n'est connu que de lui seul.

Cette acceptation continuelle de souffrances et d'abjections, qu'on fait dans un état pauvre, honore Dieu continuellement, et détruit en l'âme ses principaux ennemis, qui sont l'orgueil et l'esprit du monde, qui ne vivent plus dans un cœur où règne l'amour de la pauvreté : une âme où le monde et l'orgueil sont ainsi anéantis, entre dans un état bien pur, qui la dispose à être élevée à la contemplation. J'ai un attrait particulier à honorer deux perfections dans la Divinité, et deux autres dans la très-sainte Humanité. Dans la Divinité, la bonté et la beauté; je veux les honorer par l'amour et les langueurs : et dans la sainte Humanité de Jésus-Christ, la pauvreté et la bénignité, qu'il a fort chéries : pour les honorer, je trouve que l'état de pauvreté y est très-propre.

Je me mets donc au service de la pauvreté de Jésus-Christ; je la prends pour ma dame et ma maîtresse; je veux la servir toute ma vie et lui être fidèle, lui rendant *tout l'honneur* que je pourrai, puisque je suis de sa

suite et de sa maison. Il me semble qu'elle me dira quelquefois : Vous êtes trop bien vêtu, vous êtes trop honoré au dehors, vous faites trop bonne chère, mes serviteurs fidèles ne font pas cela ; il faudra, pour lui plaire et être obéissant, que je m'accommode à ce qu'elle voudra. J'avoue que pour ne manquer à rien des devoirs et des obligations que doit remplir un bon serviteur de cette sainte pauvreté, il faut correspondre à des inspirations, pour l'exécution desquelles il faut s'élever au-dessus de ses inclinations naturelles.

J'ai pensé ensuite que pour lui plaire encore davantage, il serait bon que je fusse regardé comme un insensé. J'eus alors un grand désir de paraître tel, et de passer dans le monde pour un homme de fort petit sens : cet état me semble fort agréable au goût de la grâce, il produit en l'âme une grande pureté et le plus entier dénûment des créatures et de soi-même ; par conséquent il est fort propre à la contemplation. Les idiots ne cherchent que Dieu : je parle des idiots que la grâce rend tels, et non la nature, ou si la nature (à cause de ses défectuosités) y contribue, il faut que la grâce s'en mêle.

Par exemple, lorsque des personnes de bon sens renoncent à paraître tels, anéantissant leur raison humaine pour laisser briller celle des autres ; c'est la grâce qui fait cela : d'autres, qui ont à la vérité peu de jugement, mais qui sont bien aises d'être et de paraître tels aux yeux du monde ; c'est aussi de la grâce que vient l'acceptation de cette abjection : ainsi, les créatures raisonnables meurent-elles parfaitement à elles-mêmes, lorsqu'elles sont dégagées de ce monde présent, où rien n'est plus estimé que la sagesse humaine, et où il n'y a presque personne qui ne s'efforce de faire paraître qu'il

a de l'esprit. De pareils idiots, que la grâce forme quand il lui plaît, sont méprisés du monde, qui ne connaît pas la cause de leur apparente stupidité, mais ils vivent contents et heureux, cachés en eux-mêmes et séparés des autres, dans l'agréable solitude de l'abjection.

Je trouve que cet état est encore plus propre au contemplatif que celui de la pauvreté : le premier le délivre du soin de plaire aux hommes, desquels il est méprisé ; le second donne l'embarras de chercher de quoi vivre, ce qui détourne toujours l'âme de la vue et de l'affection à son objet, sans compter que cette imbécillité affectée ruine mieux l'amour de la propre excellence et de notre propre jugement, et par conséquent détruit plus parfaitement l'orgueil de notre esprit, qui s'oppose toujours à la pratique de l'humilité. Je ne voudrais point faire exprès des sottises, quoique je sache que plusieurs Saints en on fait dans la vue de se faire mépriser ; mais quand elles sont faites, les avouer pour être mon ouvrage, et agréer de bon cœur l'humiliation qui m'en arrive, je trouve dans cet acquiescement la paix de mon âme et beaucoup de bénédictions de la part de notre bon Maître.

Ceux qui sont à la suite des grands doivent paraître en bon équipage, bien vêtus et bien parés, pour faire honneur aux maître qu'ils servent, car s'ils n'avaient que des haillons, et qu'ils fussent mal en ordre, ils lui feraient honte ; les grands du siècle aimant mieux paraître riches et éclatants dans leur suite que dans leurs personnes. Il faut donc aussi que ceux qui sont de la suite de Jésus-Christ soient parés comme il faut, pour lui plaire et lui faire honneur ; vêtus, comme ce divin *Sauveur* l'a été, de pauvreté, d'abjections, de mépris, de souffrances, et qu'en qualité de ses serviteurs ils soient

rebut de la terre; c'est en quoi il a voulu mettre la auté de son cortége, aussi bien que celle de sa Pernne. N'est-il pas évident que si les serviteurs de Jésusurist vivent comblés de biens, d'honneurs, de plaisirs de grandeurs comme les serviteurs du monde, ils font jure à leur divin Maître, puisqu'ils portent les livrées : son ennemi?

CHAPITRE XVI.

Quelle est la pauvreté qui rend une âme agréable à Dieu.

Ce bon Seigneur Jésus, mon Sauveur, fut pauvre dès moment de sa naissance; il ne se dépouilla jamais de s biens pour embrasser la pauvreté; car il n'eut la ›ssession d'aucun bien temporel, quoiqu'il eût droit : les posséder tous, comme étant le Souverain de l'unirs. Il a préféré une pauvreté honteuse et abjecte à une ıtre plus honorable, telle qu'est celle qui suit le dé›uillement volontaire des richesses, qui est sans doute un grand prix, puisqu'elle est conseillée par Notre-Seiıeur Jésus-Christ dans l'Évangile, qu'elle a été pratiıée par les Apôtres, et qu'elle est encore aujourd'hui :ofessée par les personnes que la grâce élève au-dessus : la nature, pour les séparer du monde, et les consaer à Dieu par les vœux solennels de religion. Mais la :emière a ce grand avantage, qu'elle est toute cachée ıns l'abjection, et que Dieu seul en connaît la beauté. on cœur, l'ayant découverte, eut beaucoup d'amour our elle, et demeura tout joyeux, agréant volontiers 'avoir part à la pauvreté honteuse de Jésus-Christ par ı perte de mes biens, qui me jettera dans l'humiliaon et le blâme *de ne m'entendre* point aux affaires.

Je n'aurai garde désormais de me plaindre de quelque accident qui puisse m'arriver, puisque j'en tirerai le grand avantage d'être conduit au bienheureux état de la pauvreté humiliante de Jésus-Christ. Oh ! qu'il fait beau la voir dans la lumière de la grâce, et que son excellence alors l'emporte sur toutes les richesses du monde ! Il est vrai qu'elle ne donne rien au prochain ; mais elle procure à l'homme spirituel qui la possède des trésors d'anéantissement qui sont inestimables. On est bien plus caché dans celle-ci que dans l'autre, qui donne au prochain l'utile, et retient l'honorable pour soi (quoique sans le vouloir) ; au lieu que celle-ci est tout abîmée dans le néant et dans le mépris ; et par conséquent elle bannit le monde du fond de notre cœur bien plus puissamment. Donc tous les évènements qui traverseront ma fortune seront mes bons amis ; quand ils viendront me visiter, je les recevrai avec joie, puisqu'ils me procureront un aussi grand bien qu'est la pauvreté honteuse. J'en connais la beauté, et je dois en aimer la pratique, qui se trouve dans les oppressions, le mépris, l'impuissance, le défaut d'amis, l'inutilité, le rebut de n'être appelé à rien, comme étant incapable de servir à aucun ouvrage qui regarde le bien du prochain ou la gloire de Dieu.

Oh ! qu'une âme qui saurait bien apprécier cette divine et admirable pauvreté, se trouverait contente et heureuse ! Mais c'est une grâce qui n'est point accordée à tous. Je me sens puissamment attiré à vivre et à mourir au moins dans la pauvreté volontaire ; puisque la divine Providence n'a point voulu me faire naître aussi indigent que Jésus-Christ. Je puis le devenir par *la grâce,* me dépouillant de tout pour le suivre dans la *pauvreté.* Plusieurs Saints l'ont embrassée sur la fin de

leur vie, quand ils ont été libres comme je le suis. Je dois y tendre sans réserve, quoi qu'on puisse dire de moi. Quelque mépris qu'on ait pour ma manière d'agir, je dois passer outre, et dire, quand il faudra : C'est ce qu'ont fait les Saints; que la prudence du monde s'en moque, la prudence des Saints a été telle. Quoique cet état soit stérile en bonnes œuvres extérieures, il produit pourtant la grâce de la perfection dans l'âme ; pour y tendre, cela est aisé ; je n'ai qu'à payer mes dettes exactement, me vêtir pauvrement, au moins par-dessous, coucher pauvrement sur un grabat, me contenter de pain sec, me défaire de ma charge, et me passer même d'un valet, s'il est possible.

Il me semble qu'on honore beaucoup la divine Providence dans l'état de pauvreté, par la confiance qu'on a en elle; d'ailleurs il n'y eut jamais de plus belles souffrances que celles qui viennent de la pauvreté ; elle est mille fois préférable aux soins et aux prévoyances que les hommes ont pour l'entretien de leur vie. Oh! qu'il vaudrait mieux nous oublier pour ne penser qu'à Dieu! Croyons-nous qu'il nous abandonnerait? Quand même je devrais abréger ma vie par la pauvreté, quel mal peut-il m'en arriver? Si pour avoir donné toute mon attention à m'appliquer à Dieu, j'avais négligé le soin des choses de la terre, et que par ma pauvreté j'eusse souffert jusqu'à abréger mes jours, ne serait-ce pas une mort très-heureuse, qui me mettrait plus tôt en possession de Dieu? Je ne dois écouter aucune considération; ma grâce m'appelle à la profession de la pauvreté. Quoi qu'il en arrive, il faut enfin en faire le vœu, j'en consulterai avec mon directeur.

Dès qu'il est vrai que je trouve tout en Jésus-Christ, je n'ai besoin *que de lui seul*, et puisqu'il est vrai qu'en

ses états humains, il est la voie, la vérité et la vie, qu'en eux est le pur amour, et qu'enfin c'est en eux que consiste la béatitude de la vie présente, il faut donc les embrasser avec fidélité et générosité. J'ai bien à craindre que les vues humaines ne me retardent dans l'exécution des desseins de la grâce sur moi ; mais il faut tout anéantir, et ne rien craindre du mal qui peut m'arriver, sinon d'être infidèle à Dieu, ce qui serait pour moi le plus grand de tous les maux. Il ne faut rien espérer des hommes, ni mettre son appui dans aucune créature; marchons plutôt à l'aveugle dans les voies de Dieu, et jetons-nous généreusement dans les bras de sa Providence.

Entrons dans l'état de pauvreté, malgré tous les raisonnements qui me feront envisager des souffrances pour l'avenir; que c'est une chose qui passera pour imprudence; que c'est trop entreprendre, et que les grands Saints seuls peuvent marcher par une voie si rude; mais qu'étant faible comme je le suis, assurément je succomberai. Il ne faut avoir que cette seule vue, que Dieu veut et exige de moi ce sacrifice, et que mon directeur me l'a assuré, c'est assez. L'âme pure doit se contenter de cette vue de Dieu seul et de sa volonté, et s'encourager en songeant que Jésus nous a montré le premier l'exemple. Alors elle va à Dieu d'une manière bien plus parfaite. Je considère que si je diffère, je pourrais bien perdre ma grâce; car Dieu ne veut point qu'on soit lent à suivre les mouvements de son divin Esprit : et puis, avec l'âge, je deviendrai moins généreux. Allons à Dieu où il nous appelle, sans différer davantage.

CHAPITRE XVII.

Jésus-Christ veut loger dans l'âme chrétienne avec tout son cortége.

Il n'y a point de chrétien qui ne voulût bien recevoir Jésus-Christ, et même lui donner une possession entière de soi-même, s'il n'était question que de lui; car il est tout aimable et tout désirable; mais il mène un cortége qui ne plaît à personne: la pauvreté, le mépris, les douleurs avec toute leur suite: voilà ce qu'il a choisi, voilà le cortége dont il a toujours voulu être accompagné, depuis son entrée dans le monde jusqu'au dernier moment de sa vie mortelle. Il les mène partout avec lui, parce qu'il les aime, et qu'il y met sa grandeur; en sorte que celui qui veut avoir le bonheur de le loger dans son cœur, doit aussi se résoudre à les recevoir: c'est ce qui fait perdre courage à bien des personnes; car ces choses leur déplaisent beaucoup; et il est vrai que par elles-mêmes elles ne sont ni aimables, ni agréables. Mais celui qui aime vraiment Jésus-Christ doit aussi aimer ce qu'il aime; et quiconque désire sa gloire doit estimer et aimer tout ce en quoi il lui a plu de la mettre.

Ces paroles de saint Paul me paraissent admirables: *Qui sera capable de nous séparer de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou la vie, ou la mort?* Cette grande âme aimait si généreusement Jésus-Christ, qu'il n'y avait rien de si répugnant aux sens et à la nature, qu'elle ne fût prête à recevoir, pourvu qu'elle *possédât* ce précieux trésor; et nous,

nous serions assez lâches pour hésiter là-dessus, et avoir de la répugnance à ouvrir toutes les portes à Jésus-Christ, pour le recevoir jusque dans le plus intime de nos cœurs, parce que le cortége qu'il mène à sa suite, n'est pas au gré de nos sentiments humains!

O bon Jésus! les âmes qui ont le bonheur de vous connaître, qui vous aiment, qui vous désirent uniquement, ont bien un autre goût que celles qui aiment le monde: votre pauvreté, vos douleurs, vos mépris, vos profonds anéantissements ont pour elles une bonne odeur qui les embaume et les fortifie, en sorte qu'elles courent après vous à l'odeur de vos parfums, au travers de toutes les répugnances de la nature, sans s'arrêter seulement à les écouter: odeur toute divine, qui purifie et tranquillise l'âme, qui rend le cœur propre à prendre ses délices où vous avez pris les vôtres. On ne croirait jamais, si l'on n'en faisait soi-même l'expérience, le goût que Jésus-Christ y fait trouver à une âme, lorsqu'il la dispose à le recevoir, pour prendre ses délices avec elle.

J'ai compris qu'il fallait me priver de certaines commodités temporelles, que j'aurais eu bien de la peine à sacrifier auparavant, me persuadant que j'y trouverai de l'avantage pour ma solitude et pour ma santé. A la vue de cette privation, qui pouvait contrister la nature, mon âme ne s'est point troublée; au contraire, envisageant les vues de l'Esprit de Jésus-Christ, et reconnaissant l'obligation qu'elle a de le suivre sans réserve, elle commença à prendre des complaisances de se voir, en cette occasion, privée de quelques commodités, et à tendre plus fortement à un grand dépouillement des *créatures; oui*, même à la plus extrême pauvreté, aux

souffrances et aux mépris qui lui paraissaient de bonne odeur; odeur qui lui semblait douce, agréable, et qui la réjouissait.

En m'éveillant la nuit, je dis d'abord : Allez, créatures, sortez de chez moi ; laissez la place de mon esprit et de mon cœur à Dieu, afin que lui seul les possède tout entiers. Venez, privations, adversités, mépris, douleurs, puisque vous êtes la suite de Jésus-Christ, et qu'il se plaît avec vous : je vous agrée, je vous ouvre les bras, et vous recevrai de tout mon cœur ; j'accepte sans résistance la privation de toutes les commodités que je pouvais avoir : une belle maison, un beau jardin à un homme qui aime la solitude, c'est presque toute sa joie extérieure. Je trouvais quelque consolation en ces objets; mais les beaux lieux donnent toujours un peu d'élévation. On ne passe point pour pauvre, quand on est bien logé, bien vêtu, bien traité. Tout cela est plus propre à l'esprit du monde qu'à celui de Jésus-Christ, qui se plaît dans les pauvres cabanes et les petits réduits, où sa pauvreté, son abjection, ses souffrances et toute sa suite trouvent mieux leurs appartements.

Faisons donc un sacrifice de tout cela au Seigneur, avec joie, et témoignons-lui que sa grandeur seule est digne d'être aimée. Pour cet effet, je dis en moi-même : C'est l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne veut rien qui sente la mondanité, ou les satisfactions de la nature. Qu'il règne en nous, ce divin Esprit ! soyons dépouillés, souffrons, perdons tout ; c'est le mieux qui puisse nous arriver, cela nous menant droit à la pauvreté et aux mépris, avec qui nous avons de grandes affaires à traiter et les plus grandes qu'on puisse avoir en cette vie, car elles nous abîmeront en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ *en Dieu. Courage donc,* mon âme ! non-seulement

en cette occasion qui est petite, mais préparez-vous à de plus grandes : faisons mourir la prudence humaine, celle même qui paraîtrait la plus raisonnable, mais qui est condamnée par la folie de la croix. Suivons Jésus pas à pas dans ses souffrances, ses confusions et sa pauvreté ; par là on va droit au pur amour, qui est la perfection du christianisme. Oh ! qu'il se rencontre d'amertume en chemin, mais il faut la mépriser courageusement !

CHAPITRE XVIII.

Après avoir tout quitté au dehors, il faut encore se quitter soi-même, et c'est en quoi consiste la très-haute pauvreté.

Ma disposition présente est un certain repos, une joie, un contentement de ce que Dieu est. Que Jésus soit Dieu ; que Dieu soit ce qu'il est, tout-puissant, tout sage, tout bon, la beauté et la grandeur mêmes. Mon âme, retirée des créatures et d'elle-même, dormait pour tout le reste, ne veillait que pour Dieu, et ne voulait que lui. Elle était tout en ce divin objet, et si fortement, qu'elle ne pouvait désirer, ni aimer autre chose. Elle ne goûtait que Dieu, étant pleinement satisfaite de ce qu'il est Dieu, de ce que Jésus est Jésus, et l'objet béatifique des Bienheureux dans le ciel.

Mon âme s'occupait donc seulement de l'idée du Souverain bien, toute ravie, et dans un si délicieux transport, qu'elle ne pouvait ouïr parler que de lui, ni penser qu'à lui. La crainte de retourner aux nécessités du corps lui donnant de la peine, elle criait au Seigneur en gémissant, et lui disant avec le Prophète : *Délivrez-moi des*

soins de cette vie (1). En cet état, elle se sentait sans vigueur pour les choses qui n'étaient point de Dieu, et y avait une grande antipathie. Pour entretenir le goût qu'elle avait, que Dieu fût Dieu, elle cherchait la solitude, et se retirait des compagnies, pour demeurer dans le seul goût de son Seigneur. Au reste, sa satisfaction n'est point en ce goût, mais plutôt en Dieu même. Je comprends que les Saints dans le ciel se réjouissent en cette manière ; non pas dans la gloire qu'ils possèdent, mais dans celle que Dieu possède, et qu'il leur communique, et de ce qu'il est Dieu.

Ma volonté, ce me semble, recevait cette consolation, sans s'apercevoir qu'elle était satisfaite, mais seulement elle se reposait dans la vue, l'admiration et les perfections de son Dieu, vivant en lui seul, avec un oubli et un grand mépris de tout le reste ; aussi me semblait-il que mon âme, toute comblée de joie, disait en secret au fond de mon cœur :

Je vis dans mon époux, dont les yeux m'ont blessée ;
Je ne puis, sans dégoût, avoir d'autre pensée.

Il me semble que je n'eusse point fait autre chose, si je me fusse vu au moment de mourir, que de goûter que Dieu est Dieu, sans songer autrement à me préparer à la mort, excepté les Sacrements que j'eusse voulu recevoir avec cette même disposition, si Dieu me l'eût conservée. Enfin mon âme n'était capable que de se réjouir, sans faire aucune autre réflexion. Tout le Paradis n'est qu'une assemblée d'âmes contentes et satisfaites de ce que Dieu est ; car Dieu, plein d'une joie et

(1) De *necessitatibus meis* erue me. *Psal.* XXIV, 17.

d'une félicité infinie, la fait couler de lui-même par torrents, et répand de sa surabondance sur les Saints, pour les rendre heureux de sa même béatitude; en sorte qu'ils ne sont heureux que par la part qu'ils prennent à la félicité de Dieu, et non en la jouissance de la leur particulière; c'est parce qu'ils ont le très-pur amour, qui n'envisage que les intérêts de leur bien-aimé.

Que je suis différent de moi-même, quand je suis appliqué à Dieu dans la solitude, et que j'en sors pour vaquer aux affaires extérieures ! Car alors les puissances intellectuelles, qui sont la plus noble partie de moi-même, n'opèrent presque point : il n'y a que la partie animale et les sens qui s'emploient vers leur objet. Mais quand mon âme est occupée en Dieu, mon entendement et ma volonté sont appliqués à lui, et les facultés intérieures s'emploient à leurs opérations. Aussi me semble-t-il, lorsque je descends aux affaires de la terre et aux nécessités du corps, que je mène une vie toute terrestre; et quand je suis élevé à la contemplation de Dieu, je vis de la vie d'un Ange et d'un Bienheureux.

Afin de me conserver en ce bienheureux état, je veux me retirer dans la solitude, et me rendre indépendant des créatures, qui, par mille engagements, m'attirent aux choses extérieures. Le monde visible et les objets sensibles emportent nos âmes, qui, aveuglées par la fascination des amusements, ne voient pas le beau monde spirituel caché à nos yeux de chair. Fuyons, mon âme; sortons de cette fâcheuse captivité; quittons la terre, et entrons dans la société des Saints, pour nous réjouir avec eux de ce que Dieu est Dieu. Dieu est : il *est par lui-même*, nécessairement et éternellement. Tout *ce qui n'est point* Dieu n'est rien : ne regardez plus la

terre, avec toutes ses grandeurs et ses plaisirs, que comme des ombres qui disparaissent à la présence de ce grand soleil de l'Être de Dieu, comme des songes qui s'évanouissent aussitôt qu'on est éveillé, et qu'on a ouvert les yeux pour voir le grand jour de la vérité éternelle. Oh! qu'il est vrai que tout ce qui nous paraît quelque chose dans les créatures, n'est qu'une apparence sans réalité! C'est illusion, c'est vanité, c'est pur néant : mon âme, vous amuserez-vous à ces bagatelles?

Aimons purement celui qui est infiniment aimable, lequel je dois aimer plus que tout autre objet quel qu'il soit, et plus que moi-même, qui ne suis que corruption et misère. Une seule vue de mon Dieu, quoique dans l'obscurité de la foi me plaît infiniment davantage que les pompes les plus éclatantes du monde. Je voudrais bien ne parler, ni n'entendre parler que de Dieu, encore ne voudrais-je pas beaucoup de paroles, mais seulement quelques termes courts, comme ceux-ci : Dieu est ; ou les perfections infinies de Dieu : l'éternité, la beauté, la bonté infinie de mon Sauveur. Une seule parole me suffit : pourvu qu'elle soit de Dieu, j'y trouve un goût et une saveur du Paradis, qui augmente mon dégoût pour toutes les choses du monde. Je sais bon gré à mon cœur de ce qu'il s'épanouit même sensiblement à la simple vue de Dieu, et qu'il est insensible à tout le reste comme ne lui étant rien.

7967

CHAPITRE XIX.

Pour peu qu'une âme conserve de tout ce qui n'est point Dieu, elle ne sera pas pleinement possédée de Dieu.

L'esprit du christianisme est de tendre sans cesse à n'être rien, et à ne rien posséder sur la terre : l'esprit du monde, au contraire, tend toujours à y dominer. Les saints Apôtres et les disciples de Jésus-Christ furent remplis du Saint-Esprit, qui leur donna le vrai esprit du christianisme, qu'ils devaient ensuite répandre partout, parce qu'ils avaient tout quitté pour suivre le Seigneur; ils avaient même quitté leur divin Maître, selon sa présence corporelle. Enfin ils étaient vides de leur propre esprit, et ils s'étaient quittés eux-mêmes : n'ayant donc plus rien, et n'étant plus rien sur la terre, ils étaient tout propres à être remplis de l'esprit du christianisme, qui les établit solidement à demeurer toujours en Dieu seul; en sorte qu'ils furent confirmés en grâce, et qu'ils n'en devaient pas déchoir. Tant qu'ils avaient eu l'Humanité sainte de Jésus-Christ présente et visible, ils y avaient eu quelque attachement naturel : il fallut qu'ils en fussent privés, pour être en état de demeurer en Dieu purement par la foi.

Ce qui empêche en nous la pleine communication du Saint-Esprit, qui seul peut nous donner le vrai esprit du christianisme, c'est que l'esprit humain et naturel nous remplit avec ses inclinations imparfaites. Si cette attache à l'Humanité sainte du Sauveur était un obstacle aux Apôtres, pour atteindre à la perfection à laquelle Dieu les appelait, quel attachement, quelque innocent qu'il paraisse, pourrait ne pas être un obstacle à celle où

l nous veut? Une âme qui a le désir d'être parfaitenent pure, et d'être tout en Dieu, doit avoir une contiuelle, mais paisible crainte, dans la possession de quelque créature que ce soit, non-seulement des choses de e monde, mais des consolations spirituelles, des lunières, du désir des vertus, des emplois qui procurent a gloire du Seigneur, et généralement de ce qui n'est as purement Dieu, puisque tout l'attachement de nore âme doit être purement et uniquement pour lui eul.

Cette âme doit se réjouir et remercier la divine Providence, quand il lui arrive des dépouillements effectifs, par la pauvreté, le mépris, la privation des consolations même divines, et les délaissements des créatures, n'y ayant rien qui nous purifie autant que le dépouillement réel. Pour être parfaitement dépouillé, il faut être dans la disposition où était saint Paul, lorsqu'il disait : Je ne veux me glorifier qu'en la Croix de Jésus-Christ, par laquelle le monde est crucifié pour moi, et je le suis pour le monde. Jusqu'à ce qu'une âme tienne à gloire les opprobres de la Croix, qu'elle estime la pauvreté un vrai trésor, et les misères de cette vie des béatitudes, elle demeurera toujours en quelque façon dans les créatures, et ne pourra point faire sa demeure paisible et continuelle en Dieu. O mon Seigneur, que nous avons besoin d'un puissant secours de vos grâces, pour nous tenir toujours élevés au-dessus des sens et de nous-mêmes ! Notre nature est toujours nature : c'est-à-dire toujours trop vivante en nous. Elle ne meurt entièrement qu'après de grandes convulsions, et de longues agonies.

Il a fallu que la sainte Humanité de notre Sauveur fût unie à la *nature divine*, pour demeurer toujours en

Dieu; il faut aussi que l'âme soit privée de tout appui humain, et qu'elle n'ait pas où reposer le pied pour être en état de faire sa demeure continuelle en Dieu. Il faut qu'elle n'ait, avec vue, de pensées que de Dieu ou pour Dieu, c'est-à-dire des choses nécessaires et rapportées à Dieu ; qu'elle n'ait délibérément d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ; qu'elle ne cherche point d'autre gloire que la sienne, ni d'autres plaisirs que les siens : par conséquent il faut qu'elle ne fuie point les croix, la pauvreté, le mépris, puisque c'est ce qui a fait toute la gloire de Jésus-Christ et ses délices. Il faut qu'elle se laisse attirer aux sentiments de la grâce, et qu'elle résiste à ceux de la nature; qu'ainsi elle se débarrasse tant qu'elle le pourra des affaires de la terre, qui empêchent ou diminuent son actuelle application à Dieu. Pour se conserver dans la pureté où la grâce du christianisme nous veut, il faut se renoncer, se mortifier et mourir continuellement à soi-même.

Quelqu'un me disait qu'il est aisé de comprendre comment on glorifie Dieu par les bonnes œuvres; quand on donne l'aumône aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, parce qu'on les regarde comme les membres de son corps; quand on travaille pour la conversion des pécheurs; quand on attire les âmes à la dévotion par de bons conseils ou de bons exemples : mais qu'on ne voit pas quelle gloire peut lui procurer quelqu'un qui demeure toujours abstrait dans le repos de la contemplation, où l'on ne fait que penser à lui. Quelle gloire peut-il recevoir d'un état si oisif? Ma réponse fut que l'âme ne peut jamais rendre plus de gloire à Dieu en cette vie. Car glorifier Dieu et ses perfections, c'est proprement en avoir une claire connaissance, avec louange, estime et amour. Or, c'est ce que fait admirablement

l'âme dans la contemplation, et tant qu'elle demeure bien unie à Dieu; mais elle ne saurait le faire, lorsqu'elle est occupée aux bonnes œuvres, quoique ce soit de très-saintes occupations, et fort agréables à Dieu.

Les Saints qui sont dans le ciel, où ils demeurent éternellement en Dieu, ne font plus les bonnes œuvres qui les occupaient autrefois sur la terre, mais ils sont absorbés dans la contemplation, où ils connaissent clairement l'Être de Dieu et ses divines perfections. Ils les louent, les estiment hautement, et les aiment parfaitement. C'est en cela qu'ils lui rendent une gloire toute spéciale, bien plus noble que toute celle que nous lui rendons ici-bas par nos bonnes œuvres. Une âme donc qui s'efforce d'imiter ces Saints, tâchant de demeurer en Dieu le plus continuellement qu'elle peut, de contempler ses grandeurs, les admirer, les louer et les aimer de toutes ses forces, le glorifie plus qu'elle ne pourrait faire par les œuvres les plus saintes. Cependant il y en a que Dieu destine à le glorifier ainsi par la contemplation, et d'autres par les bonnes œuvres. Chacun doit suivre la grâce de sa vocation, et s'appliquer à s'y rendre fidèle, en mettant toute son étude à faire ce que veut de lui sa divine bonté.

CHAPITRE XX.

Qu'il faut mettre son âme en liberté d'être tout à Dieu.

Ce n'est rien faire que de ne se donner à Dieu qu'à demi; il faut s'y donner tout entier, et n'avoir dans le monde que cette seule affaire. Pour y parvenir, il faut se procurer une suprême liberté d'esprit, quoi qu'il en coûte. On ne regrette pas quelque petite partie de son bien pour le *donner* aux pauvres, et les soulager

dans leurs misères : or, je suis le premier pauvre à qui je dois donner l'aumône, me privant d'une bonne partie de mon bien et même de tout, pour me soulager dans ma grande misère, qui est d'être si fort embarrassé dans les créatures. Nous nous portons volontiers à délivrer un prisonnier, auquel nous prenons grand intérêt. On n'épargne pour cela ni la peine, ni la dépense : mais je suis le premier prisonnier que je dois délivrer, dût-il m'en coûter tout mon bien ; je suis obligé de sortir de la captivité et de la sollicitude inutile des choses de la terre.

Quand on me demandera ce que je fais, je répondrai en riant : Je délivre un prisonnier ; je travaille à le faire sortir de sa prison, voulant dire que je me débarrasse des créatures, pour vaquer à Dieu, suivant son dessein sur moi. Il ne faut point craindre de quitter quelquefois la maison et la compagnie de ses amis, pour se retirer dans la solitude ; on le ferait bien, si l'on allait en voyage, pour quelques affaires temporelles. L'affaire à laquelle je m'occupe dans la solitude, est la principale de toutes, en comparaison de laquelle les autres ne sont rien que vanité et déception. L'âme qui est attirée à la vie intérieure, ne saurait trop souvent s'éloigner du monde, pour se tenir seule avec Dieu seul.

Étant en retraite, mon âme se trouva pendant la Messe et à la Communion, dans une pleine liberté, et dégagée de tout. J'eus une grande facilité à m'occuper de Dieu dans le centre de mon cœur ; là, je lui offrais le saint sacrifice de la Messe ; là, je l'adorais ; là, je m'abîmais dans ses grandeurs ; je me réjouissais de sa sainteté infinie ; je lui offrais tout ce que je trouvais de pur amour dans les Saints ; mais ne trouvant rien de digne de lui que lui-même, que sa divine Essence remplie de

erfections infinies, je lui offrais cette divine Essence, et i joie qu'il a d'être ce qu'il est. Sitôt que Jésus est entré n ma bouche, je l'ai logé dans la sainteté de Dieu qui ;ule est digne de le recevoir : je me reconnais très-indi-ne qu'il repose en moi ; mais ainsi placé dans sa pro-re sainteté, je me réjouis de le voir infiniment content ans ce divin sanctuaire. Je l'adore, je le remercie, et roduis les affections qu'il m'inspire. Il me semble que ion âme étant libre de tout, je ne trouve aucune diffi-ulté à rien.

L'âme qui est pure et bien dégagée, devient toute sim-le, et garde en toutes choses une très-simple attention Dieu. Elle le regarde toujours présent en simplicité de)i, sans mélange d'aucune opération propre et sienne. i elle est attaquée de tentations, elle se rend encore lus fidèle à son Sauveur en toute simplicité, se con-entrant en lui plus fortement et plus intimement, par ne conversion toute simple, qui suffit pour la garantir es liaisons aux créatures. Ce retirement de l'âme en ieu, par une parfaite simplicité, suppose qu'elle est ans une pleine liberté ; et c'est un exercice bien cher à âme, dans lequel le Seigneur lui donne des impres-ions de sa Divinité, qui lui procurent des onctions dou-es, et des attraits délicieux pour la retraite ; c'est aussi e qui la met dans une parfaite solitude intérieure, et ui la sépare de tout ce qui n'est pas Dieu. Si elle est affligée de croix, elle ne quitte point pour cela sa sim-plicité ; elle souffre purement ce qu'il plaît à Dieu, sans chercher aucune consolation, sans réflexion volontaire sur ses maux, et sans tendresse sur elle-même ; mais elle demeure tout simplement très-soumise à son divin Maître, pour se laisser crucifier comme il lui plaira. Si elle est occupée *aux affaires*, elle se garde bien de s'y

laisser enchaîner, en s'y enfonçant trop avant ; mais elle conserve sa liberté, n'ayant que Dieu en vue et en amour; sa simplicité l'ayant rendue habile, avec le secours de la grâce, pour le trouver en toutes choses, et ne regarder que son bon plaisir.

Ses états intérieurs changent comme il plaît à Dieu, et elle s'y laisse aller simplement, éprouvant diverses vicissitudes de lumières, de ténèbres, de ferveur, de joie, de paix, ou de trouble ; mais sa simplicité demeure la même, puisqu'elle est uniquement à Dieu, et qu'elle ne veut que lui en la manière qu'il lui plaît. La simplicité fait que l'âme est tout à Dieu, et rien aux créatures ; qu'elle n'aime que Dieu, ne soupire qu'après Dieu, ne recherche en tout que les choses de Dieu. La simplicité et la pleine liberté de l'âme sont un état si sublime, que la seule pointe de l'esprit, qui est la souveraine région, en est capable. La basse et la moyenne reçoivent différentes altérations et changements, et par conséquent ne sont pas capables de cette parfaite simplicité et pureté.

La grâce m'a fait connaître que mon âme est encore bien imparfaite, en ce que les sentiments de la partie inférieure, qui se font sentir dans les occasions de tristesse ou de joie, l'offusquent quelque peu de temps, et lui dérobent la vue et le sentiment actuels de Dieu ; au lieu que la lumière et le sentiment de Dieu devraient anéantir ceux de la nature et de la corruption. Il me semble que mon âme peut être en même temps en différentes dispositions actuelles : être en paix et jouir de Dieu dans la partie supérieure, et être troublée dans l'inférieure. Cet état est conforme à celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était en même temps sur la terre voyageur et compréhenseur ; il faut que l'âme s'y accoutume, car dans cette vallée de larmes on ressent toujours quel-

que souffrance de corps ou d'esprit, et cela est même à désirer ; mais la suprême pointe de l'esprit est en paix avec Dieu, en joie et en consolation.

Ce doit être une grande humiliation à l'âme, quand elle est toute remplie de passions, quoiqu'elle combatte pour les vaincre ; et lorsqu'il ne reste pas quelque petite cime d'elle-même, libre et exempte de ces troubles, pour demeurer toujours attachée à Dieu, c'est preuve que la grâce n'a pas encore bien établi son règne, que la nature n'est point morte, que les vieilles habitudes et les anciennes attaches aux créatures ne sont pas entièrement détruites. Oh ! qu'il y a à travailler pour parvenir à ce bienheureux état ! Qu'il faut s'humilier devant Dieu, et reconnaître son néant et son impuissance à se défaire de soi-même et des créatures ! Mais surtout qu'il faut prier ardemment et avec persévérance, pour demander le puissant secours de la grâce ! Et Dieu le donne tôt ou tard quand il lui plaît.

CHAPITRE XXI.

Bonnes résolutions de vivre en vrai chrétien.

J'eus en ce temps des nouvelles d'une affaire qui devait me dépouiller entièrement de mes biens, et par conséquent me rendre fort abject. Notre-Seigneur m'avait fait connaître le jour précédent, qu'étant déjà avancé en âge, il fallait tout de bon, pendant le peu de temps qui me restait à vivre, aller à la perfection de toutes mes forces : j'eus ensuite des consolations et de grandes douceurs en mon âme ; en rappelant les pensées que Dieu m'avait données depuis si longtemps, sur la pauvreté et les mépris. Alors reconnaissant mieux que jamais,

que la grâce m'appelait à la parfaite et pure conformité des états et dispositions de Jésus-Christ, en le suivant dans sa pauvreté et sa vie abjecte, je résolus de ne point reculer comme un lâche, mais d'avancer généreusement pour être fidèle au divin attrait qui se faisait sentir.

Je voyais avec consolation la conduite de la Providence sur moi, et ses miséricordes de me mettre dans l'occasion d'exécuter les bons desseins que j'avais formés. Je me réjouissais dans l'espérance que je pourrais vivre et mourir pauvre. Je me sentis alors délivré des craintes de la pauvreté; les frayeurs qui avaient glacé mon cœur en la partie inférieure s'évanouirent, et les répugnances naturelles de m'abandonner tout-à-fait à la Providence disparurent. Il me sembla que Jésus-Christ me disait, par un excès d'amour et de bonté: L'hiver est passé, les pluies sont écoulées; venez, tout rempli de mon amour, prendre part aux états de ma vie mortelle, que toutes vos richesses à l'avenir soient d'être pauvre, votre félicité d'être crucifié avec moi. Ensuite j'entrai dans de grands désirs d'exécuter mes résolutions, d'être une bonne fois tout à Dieu, en vivant de la vie de Jésus-Christ; embrassant de bon cœur les occasions de pratiquer la pauvreté, et de souffrir les mépris, comme étant les sources de mon bonheur. Ceux qui voudront plaider avec moi, pour diminuer mon bien et me réduire dans un état abject, travaillent bien plus pour moi que pour eux; je veux les aimer comme étant mes vrais amis, parce qu'ils procurent mon vrai bien. Mon grand désir c'est de mourir et de vivre quelque temps, absolument pauvre et abject, comme Jésus-Christ, et finir ma vie dans cette conformité avec lui;

voici donc à quoi il faut se résoudre et pratiquer dès à présent.

1° Accepter avec joie les occasions qui se présenteront de souffrir les mépris et les douleurs, et dans les pertes des biens ou de l'honneur, ne point m'occuper de ce dépouillement ni des remèdes qu'il faut y apporter, qu'autant qu'il sera nécessaire pour l'intérêt d'autrui et par pure charité ; mon grand désir étant de perdre tout ce qui n'est pas Dieu, pour ne m'occuper que de Dieu, de ses bontés et de ses grandeurs. Je dois même désirer et demander un plus grand dépouillement, si tel est le bon plaisir divin. La fidélité à cette pratique réparera toutes les pertes que je pourrais faire d'ailleurs.

2° Je ne dois jamais manquer à mes exercices de dévotion et d'oraison, quelque embarras qu'il me vienne pour les affaires. Il ne faut point préférer le temps à l'éternité. Toutes les affaires que nous avons à négocier en ce monde, quelque importantes qu'elles nous paraissent, ne sont que comme des amusements d'enfant, à l'égard de notre éternité, qui seule nous importe. Tout le reste s'évanouit avec le temps et devient à rien ; cherchons premièrement, et sur toutes choses, le royaume de Dieu, et le reste nous sera donné comme par surcroît. Mon âme, soyez fidèle en toute occasion, et Dieu prendra soin de vous ; gardez toujours une très-pure intention, qui vous fasse aimer à dépendre en tout du bon plaisir de Dieu ; et quand il permettra que la pauvreté, le mépris ou les croix vous affligent, dites en vous-mêmes : O quel bonheur, que la pauvreté et les états abjects de Jésus-Christ viennent à moi !

3° Je dois beaucoup aimer à vivre dans une vie cachée avec Jésus-Christ *en Dieu*, et pour cela travailler au

plus tôt à disposer le petit ermitage que j'ai en vue, pour m'y retirer le plus souvent et le plus longtemps que je le pourrai. Il n'est rien de tel que d'être seul avec Dieu seul. Pour bannir entièrement les créatures de son esprit et de son cœur, il faut les ôter même de devant ses yeux.

4° Pour me fortifier dans ma faiblesse, je rappellerai dans mon souvenir les exemples des Saints : de sainte Élisabeth, de saint Roch, du bienheureux Bernard de Limoges, et des autres parfaits chrétiens, qui se sont portés avec tant de zèle à vivre de la vie de Jésus-Christ. Je dois imiter leur fidélité, qui consiste à exécuter avec promptitude et amour les volontés et les inspirations de Dieu qui me sont manifestées. Hélas! faut-il, après tant d'années et de grâces reçues, avoir encore tant de peine à faire une chose que tant d'illustres chrétiens ont faite dès le commencement de leur conversion? Je vois bien en ceci que je n'ai point encore commencé la vie parfaite. N'est-il point temps que la chair et le monde, aussi bien que la nature, meurent en moi, pour donner place à la grâce et à la vie de l'esprit?

5° Je ne dois pas juger de mon avancement dans la vertu, par les ferveurs sensibles ou par les douceurs de la dévotion, ou par la réception de plusieurs lumières dans mon entendement; mais par une détermination forte et vigoureuse de ma volonté à souffrir, à m'humilier et à me mortifier en tout, et par la répugnance moindre, ou plus grande, que j'éprouverai à suivre les exemples de Jésus-Christ. Quand je n'aurai que peu ou point de répugnance au mépris, à la pauvreté et aux souffrances, pour lors j'aurai avancé. Heureuse insensibilité que la grâce et la mortification nous donnent! C'est le plus haut point de la vertu.

r la pratiquer dans toute sa pureté, je ne dois faire
intes à personne dans les disgrâces qui m'arrive-
Je n'en parlerai qu'à mon directeur, pour appren-
lui quelle fidélité j'y dois apporter, et ce que je
aire pour plaire davantage à Dieu. J'éviterai aussi
e connaître à tout autre qu'à lui mes dispositions
ures, concernant les grâces que Dieu me fera dans
nblables accidents ; au contraire, si j'y commets
ne imperfection, je serai bien aise qu'on l'aper-
et qu'on connaisse mon peu de vertu.

Y 3273



DEUXIÈME TRAITÉ

QUI CONTIENT LES LUMIÈRES ET LES SENTIMENTS QUI PORTENT L'AME A LA FUITE DES PLAISIRS ET A L'AMOUR D'UNE VIE SOUFFRANTE ET AUSTÈRE.



CHAPITRE PREMIER.

Celui qui n'est point austère dans sa manière de vivre, ne vivra jamais de la vie spirituelle.

Pour aller efficacement à Dieu, il faut renoncer à la bonne chère et à mille petites commodités qu'on se permet trop souvent sans scrupule; autrement l'âme devient sensuelle et toute corporelle, tandis que le corps même doit devenir comme tout spirituel par la mortification. Une personne bien éclairée dans les voies de Dieu, disait que la délicatesse du corps rend l'âme délicate, en sorte qu'elle envisage les travaux de la vertu et les croix comme des choses affreuses. Une austérité modérée fortifie le corps et l'esprit, qui trouve de la douceur dans les souffrances, lorsque la répugnance de la nature est vaincue. Les véritables consolations de l'âme ne se goûtent que par les croix et dans les croix. Dieu nourrit les âmes du lait de ses jouissances et de ses consolations, pour les immoler ensuite sur l'autel de la croix; mais il ne donne communément ce lait qu'à *celles qui se* privent des satisfactions des sens, et qui *mènent une* vie austère.

Jésus-Christ, notre Sauveur et notre modèle en tout, n'a eu un corps que pour le sacrifier sur la Croix. Pouvons-nous faire un meilleur usage du nôtre? Nous craignons trop de nous faire mal : nous appréhendons trop d'intéresser notre santé. Eh! pourquoi donc conservons-nous notre corps avec tant de soin? Est-ce afin qu'il vive plus longtemps sur la terre? Qu'il retienne notre âme plus long-temps prisonnière dans cette vallée de larmes, privée de la jouissance de Dieu? N'est-ce pas là un beau dessein? Si notre corps pouvait être raisonnable, il jugerait qu'il ne peut lui arriver un plus grand bonheur, ni un plus grand honneur, que d'être sacrifié à la gloire de Dieu par la croix de la pénitence; il souhaiterait d'être affaibli et puni de ses fautes, afin de donner plus de force à l'âme, pour s'élever continuellement à Dieu.

Ne devrions-nous pas tâcher d'associer toujours notre corps aux exercices de la vertu que l'âme pratique, puisqu'il doit un jour partager avec elle la béatitude dont elle jouira dans le ciel? C'est le privilége de l'âme, de pouvoir connaître Dieu et de l'aimer dans cette vie mortelle. Le corps ne l'a point; mais ne doit-il pas être content de se voir consumé par les flammes de l'amour sacré, qui doit sans cesse brûler dans l'âme? Elle est comme le fil de la chandelle qui brûle, et le corps est comme la cire qui se consume à l'ardeur de ce feu, en se sacrifiant à la justice divine pour ses péchés et ceux des autres. Un tel corps vit alors en quelque façon d'une vie spirituelle et divine, puisqu'il vit d'une vie mourante pour la gloire de Dieu.

Tous les jours nous commettons quelque péché, et tous les jours aussi il est juste de souffrir pour expier nos offenses. Ce n'est point assez d'en détester la coulpe, il *faut aussi en porter* la peine. Une âme qui est en

Purgatoire exempte de coulpe, n'ayant pas encore payé à la justice suprême les peines qui lui sont dues, n'entre point dans la claire vision de Dieu. Ainsi, une âme en cette vie est retardée de la parfaite connaissance de Dieu dans l'oraison, si elle ne se purifie aussi bien de la peine que de la coulpe. Or, la pénitence et l'austérité du corps produisent cet effet; c'est la raison pour laquelle le Seigneur fait beaucoup souffrir les âmes bien fidèles, afin de les conserver toujours pures : autrement elles ne seraient pas bien disposées à recevoir ses divines communications. Nous devons traiter nos corps à peu près comme on fait d'un cheval. On lui donne de la paille, du foin et de l'avoine; s'il est malade, on le panse, on le promène quelquefois : et tout cela, parce qu'on en a besoin, et qu'autrement il ne pourrait rendre de service à son maître. De même, il faut faire manger nos corps, les promener, les panser, parce que l'âme s'en sert en ce monde; il faut leur fournir le nécessaire, pour leur conserver la vie et la santé. On ne peut faire autrement, ou l'âme ne pourrait s'en servir pour faire ses opérations; mais enfin nous ne devons pas en faire plus d'état que de bêtes de charge.

La plus noble fin de l'austérité n'est point de réduire le corps à la parfaite obéissance de l'âme; mais c'est de le crucifier pour le rendre conforme à la sainte Humanité de notre Sauveur. Heureuses les austérités qui crucifient le corps! bienheureuses les peines intérieures qui crucifient l'âme! car, après tout, nous ne sommes jamais mieux que quand nous ressemblons plus parfaitement à Jésus-Christ qui a été crucifié à l'extérieur et à l'intérieur. La plus belle situation où puisse être un chrétien, *est sur* la croix, puisque c'est être élevé jusque sur le *trône de la majesté* d'un Dieu anéanti, d'où il a triomphé

de tous les ennemis de sa gloire. Désirer de souffrir et d'être crucifié, cela est aisé; mais la pratique en est amère et fort difficile.

CHAPITRE II.

Quelques pratiques d'austérités.

Je continue l'exercice de ma sobriété avec grande santé de corps et bonne disposition de l'âme, Dieu merci. Plusieurs m'attaquent sur ce sujet en différentes manières; mais il faut suivre la grâce selon son attrait, et non selon la pensée des hommes, qui ne connaissent point ses secrets ressorts dans mon âme, ni les mouvements intérieurs que Dieu m'inspire de faire pénitence. Le démon me donne quelques assauts de gourmandise, et me représente le bon goût des viandes dont je me prive. Afin de vaincre sa tentation, je m'en représente d'autres encore plus exquises; et, à la fumée de celles-ci, je mange courageusement mon morceau de pain. Le démon s'enfuit bientôt et me laisse en repos. Je deviens comme insensible à tous les goûts de chair ou de poisson. Le pain et mon potage me semblent fort bons.

Je ménage cependant encore trop mon corps, en lui donnant trop de soulagement par le sommeil et au chauffer; mais il faut peu à peu le mettre dans la privation, de crainte qu'il ne reste en chemin, et qu'on ne m'ôte la possession de la vie que je mène. Faisant réflexion sur ce que quelques-uns me disent, que la trop grande sobriété pourrait à la fin me troubler le cerveau, il me vint un désir secret de paraître pendant quelque temps *l'avoir un peu altéré*, et que mes jeûnes en fus-

sent la cause. Mon âme goûtait cet état abject, et y découvrait une manière de plaire à Dieu bien belle et bien solide. Oh! que l'âme ainsi séparée des créatures ferait de grands progrès dans la pureté de l'amour et de la contemplation! O Jésus! abject et méprisé, faites-moi part de vos divines abjections; que j'y sois caché en ma vie et en ma mort. Pour nous porter mieux à nous appliquer à notre anéantissement, et au fonds infini de misères que nous avons en nous-mêmes, il faut entrer dans la connaissance que Dieu en a, et le connaître par cette divine connaissance.

Préparez-vous, mon âme, préparez-vous à la tentation, puisque vous commencez à faire un peu pénitence, et à servir Jésus-Christ. Tout le monde crie à l'indiscrétion : que je me ferai mourir, et que je ne serai plus bon à rien. On épie le moment où je serai malade, pour me faire retourner en Égypte manger de la chair; mais, courage! la fidélité doit l'emporter. C'est une inspiration examinée par le directeur. Quelle apparence y a-t-il que je ne puisse souffrir d'être malade à présent, puisque je l'ai tant été, lorsque je vivais comme les autres? D'ailleurs, qu'importe donc que je meure? Hélas! la terre serait déchargée d'un grand pécheur, le monde en irait mieux, et Dieu en détournerait ses fléaux. A quoi suis-je bon, sinon à mourir, en faisant pénitence? Les autres sont utiles au public, et méritent de vivre plus longtemps. Mais moi, à quoi puis-je servir, sinon à être immolé à la justice divine? Et, comme je ne trouve personne qui le fasse, je veux le faire moi-même, en faisant une bonne pénitence. Comment pourrait-on y trouver à redire? Que fais-je, en comparaison de tant d'ordres religieux, et de tant d'âmes saintes qui vivent sur la terre? Rien du tout, et cependant on se récrie.

Voici quelques pensées qui me sont venues dans l'esprit, et que je veux communiquer à mes amis spirituels, pour nous animer, tous ensemble à travailler mieux que jamais à notre perfection en l'année qui va commencer. Durant cette année, il faut prendre la foi pour guide de notre vie, et suivre les lumières de la grâce avec simplicité, sans faire tant de réflexions sur ce que dira le monde, sur les plaintes de la nature, et même sur les raisonnements de plusieurs spirituels; et cela avec générosité, donnant lieu aux opérations de la grâce en nous : grâce qui s'établit toujours par la ruine de tout ce que nous avons de plus cher, et de ce qui nous paraît même de plus raisonnable, qui nous touche de plus près, comme certaines satisfactions du corps et de l'esprit.

Nous ne devons jamais donner à nos sens que le simple nécessaire. Nos appétits doivent de même être si mortifiés, qu'ils n'aient de plaisir que par surprise, et comme à la dérobée. Quant à l'esprit, il ne doit avoir d'autre contentement, même intellectuel, que celui qu'il prendra comme par larcin, et sans s'en apercevoir. On dira que cela est dur à la nature, j'en conviens sans peine; mais comment pourrons-nous ressembler à Jésus crucifié, et n'être pas en effet attachés à la croix ? La grâce porte les âmes à cette conformité avec Jésus crucifié, souffrant, abject et pauvre; et plus elle fait faire de progrès dans cette conformité, plus elle les porte à de grandes pratiques de mortification.

Chose étrange ! nous voulons être chrétiens, et même passer pour parfaits : cependant nous voudrions ne pas souffrir plus que ceux qui vivent dans la vie commune des chrétiens du monde : la grâce, quand elle règne dans une âme, ne peut souffrir ce procédé. Nous vou-

lons être pauvres avec Jésus-Christ, et garder nos richesses : être abjects comme lui, et cependant être honorés : souffrir, et avoir nos aises modérément; mais dans une vie douce on ne peut aller que bien doucement à la perfection.

Il n'y a pas de sacrifice, si pénible qu'il soit, que la grâce n'exige d'une personne qu'elle a entrepris de former à la ressemblance de Jésus-Christ. Le corps a beau se plaindre, les sens se révolter; la volonté captive sous l'obéissance a beau vouloir secouer le joug : la grâce n'écoute rien, elle encourage, excite, fortifie, anime, presse, enflamme, transporte; elle fait passer généreusement sur tout, fait tout sacrifier, tout souffrir par la ferme et inébranlable espérance qu'un jour, dans le ciel, on sera richement, libéralement, magnifiquement récompensé de tout ce qu'on aura fait et souffert, et récompensé infiniment au-delà de tout ce qu'on aura fait et souffert ici-bas, pendant cette vie mortelle. Souvent même, l'amour de Jésus fait ajouter de plus rudes mortifications que celles dont on aurait à se plaindre.

Un homme qui a entrepris de se rendre riche dans le monde, ne se contente pas d'avoir de quoi se nourrir. Il amasse des richesses en abondance, pour se loger superbement, pour avoir un bel équipage et vivre avec honneur. De même, un vrai chrétien ne se contente point des mortifications, qui lui suffiraient pour vivre de la grâce commune, il veut en avoir abondamment pour vivre avec honneur auprès de Jésus-Christ crucifié, qui ne peut souffrir dans sa compagnie ceux qui ne font pas grande dépense, pour lui ressembler, en paraissant comme lui tout parés de croix et d'abjections. Le royaume du ciel souffre violence, nous dit-il lui-même dans *son Évangile* : il n'y aura que ceux qui auront le courage

de se la faire, qui l'emporteront. Que diriez-vous d'un grand prince qui, ayant le dessein de conquérir un empire, serait détourné de son entreprise par les pleurs d'un pauvre ou d'une misérable? En qualité de chrétiens, nous sommes appelés à la conquête du royaume de Dieu qui est au dedans de nous; et la misérable nature, ou le pauvre corps nous détournera d'un si beau dessein! O quelle faiblesse! Quelle folie!

CHAPITRE III.

Combien les souffrances servent pour purifier l'âme,

Nous connaissons dans les voies de la vie intérieure trois degrés, ou trois sortes de pureté: 1° la pureté de la conscience; 2° la pureté de la vertu; 3° la pureté de la perfection. Quiconque évite jusqu'aux péchés de fragilité, n'en commettant jamais de volontaires, possède la première. Ceux qui pratiquent la vertu purement en toute occasion, c'est-à-dire sans nul mélange de vues humaines, quoique ce ne soit pas encore dans un degré parfait, ont la seconde. Mais ceux qui, dégagés de tout et vraiment morts au monde et à eux-mêmes, ne veulent que Dieu seul, et ne s'occupent que de lui, sont arrivés à la troisième.

Pour en venir là, il faut beaucoup aimer l'oraison, soit pour y jouir, soit pour y souffrir, selon la volonté divine. La jouissance produit en l'âme la pureté, puisqu'elle la détache des créatures et d'elle-même, l'élève et l'unit à Dieu, qui la remplit entièrement, lui communique une pureté merveilleuse, tellement que les regards de l'âme jouissante ne sont que pour Dieu seul; et si elle porte quelquefois les yeux sur les créatures, ce n'est

que par l'ordre même du Seigneur, et c'est sans la moindre attache qui la rende impure, parce qu'elle ne prend aucun goût dans ces objets, en la présence de son bien-aimé. Il y a donc une grande pureté dans cette jouissance, et cette pureté appartient principalement à l'état des Bienheureux qui sont dans le ciel; mais c'est la souffrance qui opère la pureté dans l'âme des justes sur la terre; c'est elle qui les dépouille du vieil Adam par une sainte violence, rompant toutes les attaches aux créatures, dans lesquelles elle ne leur fait trouver que des amertumes. Plus les croix sont grandes, et paraissent dures à porter, plus nous devons les estimer et les aimer, puisqu'elles nous font plus efficacement arriver au pur amour, qui est le souverain bonheur auquel nous aspirons. Dans les grandes souffrances intérieures ou extérieures, lorsque nous ne trouvons rien d'aimable que la volonté de Dieu qui nous y met, que pourrons-nous aimer qu'elle seule? C'est là où se trouve le pur amour.

Il est vrai que c'est le même Dieu que nous aimons dans la jouissance et dans la souffrance; mais nous l'aimons bien plus purement dans l'une, que dans l'autre; car, dans les consolations de la jouissance, si Dieu est aimable, la douceur de la jouissance l'est aussi. Il peut arriver que nous prenions le change, et qu'au lieu d'aimer le Dieu des consolations, nous aimions les consolations de Dieu, ce qui n'est plus qu'un amour impur, et qui regarde la satisfaction de nous-mêmes, ou du moins il est fort à craindre que nous n'y fassions du mélange, aimant l'un et l'autre, ce qui n'est plus un amour pur, puisqu'il est infecté de quelque amour-propre; mais dans *la souffrance*, où il n'y a rien d'aimable ni d'agréable *que Dieu seul*, nous n'aimons que lui; et l'âme ne trouve

rien à quoi elle puisse s'attacher que son bon plaisir, qu'elle aime d'autant plus purement, qu'elle se voit abîmée dans les amertumes. Faute de savoir cela, on s'afflige souvent, comme si l'on était malheureux; au lieu qu'on devrait se consoler et s'encourager, parce qu'on n'est jamais plus heureux, que lorsqu'on est dans l'occasion de pratiquer le pur amour; mais parce que nous avons des attaches secrètes aux lumières et aux douceurs de la grâce, où nous trouvons notre consolation selon la nature, quand Dieu demeure seul dans nos cœurs, nous ne pouvons être contents, si nous ne ressentons sensiblement la satisfaction de sa présence.

Dans cet état pénible à la nature, cette pauvre âme crie miséricorde, comme si Dieu l'avait abandonnée, parce qu'il ne lui fait plus ressentir ses divines suavités. Elle prouve par là qu'elle ne l'aime pas encore purement pour lui-même, mais qu'elle l'aime pour les douceurs qu'elle reçoit de lui. Elle a donc besoin du secours de la croix, pour la porter dans le chemin du pur amour, jusqu'à ce qu'elle y soit arrivée. Elle doit remercier la bonté divine des faveurs qu'elle lui fait, au travers de toutes les angoisses intérieures et les traverses extérieures. Au lieu de chercher du soulagement, ou de descendre de la croix, si cette âme est bien fidèle, elle s'y attachera plus fortement avec Jésus crucifié. Mon Dieu, dira-t-elle : Tant qu'il vous plaira, pourvu que je sois avec vous; je ne vous demande rien de plus, parce que je n'aime que vous seul. Attachez-moi à votre croix, et faites-moi mourir avec vous, malgré les plaintes des sens et de la nature. N'écoutez point, Seigneur, les tristes soupirs de mon cœur; mais percez-le encore plus avant du glaive de la douleur, afin qu'il meure à tout *ce qui n'est pas vous, et* qu'abîmé dans l'amertume,

jusqu'au point de s'oublier soi-même avec tout le reste des créatures, il demeure tout abandonné et tout perdu dans votre bon plaisir. On ne saurait concevoir une plus grande pureté d'amour que celle qui est procurée à l'âme par ces pures souffrances, jamais elle ne l'aurait eue aussi grande dans les douceurs de la jouissance de Dieu.

Une âme qui a le pur et parfait amour s'oublie elle-même, pour ne penser qu'à son bien-aimé, et au milieu de ses misères elle s'abîme dans la félicité de Dieu. Jamais Jésus-Christ ne nous a fait paraître un plus pur et parfait amour que sur sa Croix. C'est aussi du milieu de nos croix que nous lui offrons le plus pur amour. Il n'avait en vue au milieu des souffrances que notre bonheur, qu'il désirait uniquement, après la gloire de Dieu son Père ; c'est en cela que consistait la pureté de son amour pour nous. Le pur amour ne fait point de réflexion sur soi-même, pour s'occuper de ses peines ; mais il se porte directement à Dieu, dans le sein duquel il repose purement pour se réjouir de son éternelle félicité. Oh ! qu'heureux est celui qui goûte bien cette vérité, que la souffrance purifie beaucoup mieux l'âme que la jouissance !

CHAPITRE IV.

Qu'il faut avoir un grand courage pour marcher dans la voie de la perfection, et qu'on ne doit pas craindre la peine.

Plusieurs sont appelés à la perfection par des grâces très-particulières, et néanmoins il y en a peu qui y arrivent : pourquoi ? Faute de courage et de fidélité. On commence avec ferveur les pratiques de la pénitence,

de la mortification et de l'oraison ; et puis on les quitte par lâcheté, parce qu'on a trop de tendresse pour sa chair ; on s'épargne, on craint de perdre sa santé, on se laisse conduire par la raison humaine : on a trop de considérations et de prévoyances pour tout ce qui pourra arriver, si l'on quitte les voies de la vie commune ; on écoute ce qu'on dira, et l'on défère aisément aux avis de ceux qui flattent nos inclinations naturelles.

Si vous écoutez la nature, les amis, les parents, les prudents du siècle, plutôt que la grâce, vous n'avancerez pas beaucoup dans les voies de Dieu. Vous savez à quoi il vous appelle, c'est assez. Allez donc, fermant les yeux à toute autre vue qu'à celle de son bon plaisir. Faites ce qu'il demande de vous, et méprisez tout le reste. Abandonnez-vous totalement à la conduite de la grâce, et suivez-la fidèlement, quoi qu'il puisse vous en coûter. Soyez indifférent à tous les états, par lesquels il plaira à la divine Providence de vous faire passer ; c'est-à-dire pour servir Dieu à sa mode, et non pas à la vôtre. Gardez-vous bien de suivre les lumières ou d'écouter les doutes de votre propre esprit. Il ne faut pas qu'une âme une fois déterminée, et qui connaît, par l'avis d'un sage directeur, par quel chemin elle doit marcher, aille s'occuper de nouveau à reconnaître quelles sont les volontés du Seigneur sur elle. Il y a bien de l'amour-propre dans ces nouvelles recherches. Dieu se plaît qu'on s'abandonne à lui, qu'on marche un peu à l'aveugle, se fiant à sa parole : il ne souffrira pas que nous nous égarions, quand nous désirons sincèrement aller droit à lui. Il nous laisse en ce monde dans l'incertitude de notre salut ; car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Pourquoi voulons-nous savoir *le reste plus clairement* ?

La croix d'incertitude est grande, et Dieu veut quelquefois qu'une âme la porte au milieu même de toutes les assurances apparentes qu'elle peut avoir, permettant qu'elle tombe en de grands doutes de son état et de ses dispositions, et que d'autres y tombent aussi pour augmenter ses défiances. C'est alors qu'elle peut pratiquer plus purement les vertus, abandonnant tous ses intérêts dans la main de Dieu ; marchant avec force et générosité dans les voies obscures de la foi, sans avoir d'autre assurance, sinon qu'elle veut aller à Dieu ; croyant comme Abraham, espérant contre l'espérance même; ce qui demande une grande mort à soi-même et une grande pureté d'amour.

O Jésus, que vos voies sont belles ! Qu'il est doux de vivre comme vous ! Je vous suivrai partout, quand il devrait m'en coûter la perte de mes biens, de l'honneur, de la santé, de la vie même. Conserver la fidélité à vos conseils vaut mieux que de conserver tout le monde. Je ne veux point mettre de bornes à votre grâce en moi ; mais qu'elle agisse librement, sans trouver d'obstacles qui l'empêchent de faire tout ce qu'il lui plaira, malgré les répugnances de la nature. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, il vaut mieux vivre un an en menant une vie parfaite, que trente années dans une vie commune. Pourquoi nous ménageons-nous tant? A quoi réservons-nous nos forces et notre santé ? Quel temps attendons-nous pour faire pénitence ? Mon âme, soyez fidèle en la voie de votre perfection, oraison, anéantissement, pauvreté et pénitence ; marchez-y fidèlement, et ne faites jamais un pas en arrière, quelque opposition que fassent la nature, le monde et le démon ; car si vous écoutez *leurs suggestions*, vous cesserez de suivre Jésus-*Christ*.

Lorsque je considère ce qui sert souvent d'empêchement à notre perfection, j'en suis tout confus. Mépriser les attraits de Dieu, pour obéir aux désirs humains des chétives créatures, c'est une infidélité qui mérite d'être châtiée par la privation des grâces qu'il aurait daigné nous accorder : aimons-le, puisqu'il est si aimable ; et pour le faire parfaitement, dégageons-nous de tout ce qui n'est pas Dieu. Le sacré Cœur de Jésus est la porte du sein du Père éternel. Il n'est possible d'y entrer, pour se perdre heureusement, qu'en se perdant dans cet abîme d'amour. Pourquoi tardons-nous à nous jeter dans ce salutaire précipice, où nous devrions être perdus il y a déjà longtemps ?

Fuyons le monde, ses vanités et ses voluptés, et nous aurons fait le premier pas. Ensuite, embrassons l'abjection, le mépris et les pratiques de la pénitence, et nous avancerons. Enfin, cachons-nous dans la folie très-sage de la croix, et nous serons tout étonnés de voir que nous perdrons terre, et que nous nous trouverons dans cette aimable retraite, que le saint amour nous a préparée dans le Cœur de notre Sauveur. Que faisons-nous ? A quoi nous amusons-nous ? Peut-on avoir la vue de Jésus qui marche devant nous par les croix, les humiliations et la pauvreté, nous invitant si amoureusement à le suivre ; et ne pas brûler d'un ardent désir d'aller après lui ? Je pardonne aux enfants du siècle de ne pas concevoir ces vues : peut-être n'en ont-ils pas la lumière. Mais pour nous, quelle excuse ?

Mon âme, qui vous empêche d'entrer tout présentement dans la pratique de ce que vous savez que Dieu demande de vous ? La lumière céleste vous éclaire, l'ardeur divine vous anime ; qu'attendez-vous, mes amis ? Diffère qui voudra de tout quitter pour suivre Jésus-

524746

Christ; pour moi, je suis résolu de n'attendre personne. Je vous déclare que je pars pour aller où Dieu m'appelle: que celui qui voudra venir, parte aussi. Jésus est la voie; voilà le chemin ouvert. J'y veux marcher, sans perdre un moment. L'amour qui me presse ne me le permet pas.

CHAPITRE V.

Jésus-Christ nous a appris à aimer la croix et les souffrances.

Chacun a son goût. Celui de Jésus-Christ n'a point été pour les richesses, ni pour les plaisirs, ni pour les honneurs de ce monde; mais au contraire pour la pauvreté, les croix et les mépris. La nature ne nous donne de l'amour que pour les choses qui n'ont point été de son goût; mais la grâce nous en éloigne, nous en donne de l'horreur, en nous montrant qu'elles ne sont pas bonnes, puisque Jésus ne les a point aimées. Il est la sagesse infinie qui fait discerner le bien d'avec le mal. Il n'a aimé que ce qui crucifie la nature, ce qui l'humilie et la dépouille. Quand une âme a le même goût que lui, il prend plaisir à converser avec elle et à la combler de ses faveurs toutes divines. Je suis porté à croire que c'est pour cela qu'il me donne tant de consolations dans l'oraison; car il me semble que tout ce qui est de son goût est aussi fort du mien. Par exemple, j'aime tant la pauvreté, que tout le mal qu'elle peut me faire ne me sera que très-agréable. Si je souffre la faim, la soif, le froid, les mépris, pourvu que ce soit en conséquence de la pauvreté choisie pour imiter Jésus pauvre, tout me

sera agréable. Quand on a donné ses biens aux pauvres de bon cœur, Jésus, en récompense, nous donne sa riche pauvreté, et nous fait mourir pauvres. Quelle grâce! Mais peu de personnes en connaissent la valeur.

O Jésus! que vous avez peu de purs imitateurs de votre chère pauvreté et de votre abjection; et peu d'amoureux de votre Croix, que vous avez tant aimée! Quelques-uns l'honorent et l'estiment dans la spéculation; mais qu'il en est peu qui l'aiment assez pour la porter volontiers! au contraire, presque tous la fuient comme uue chose infâme. Je ne saurais souffrir une pareille conduite; car, ô mon Jésus! n'est-ce pas compter pour rien vos exemples, et vous condamner de folie, vous qui êtes la sagesse même? Ah! vous imiter dans votre pauvreté, c'est participer à votre souveraine sagesse. Quand serai-je pauvre avec Jésus pauvre, abject avec Jésus abject? Je ne vois rien de plus beau; la grâce y donne à mon âme une tendance continuelle. Allons, mon âme, à la suite de Jésus pauvre; vivons crucifiés avec lui, et en cela témoignons-lui notre amour et notre fidélité. Il verra par là le grand respect que nous lui portons, puisque son exemple nous détermine à le suivre, par cette voie, contre tous les raisonnements humains. Quand je devrais en mourir, être le rebut de toute la ville, et passer pour le plus indiscret des hommes, pourvu que je possède la croix de la pauvreté, que tout le reste se perde, il m'importe peu.

On me dit qu'un bon prêtre quittait l'hôpital pour être curé; et je me disais : Mon Dieu, qu'un vrai pauvre est rare! Qu'il est difficile de se plaire à n'avoir rien, et qu'il est facile de désirer de sortir de la pauvreté! Combien peu de personnes aiment l'obscurité de l'Évan-

gile ; c'est-à-dire la pratique des vertus qu'il enseigne, et qui n'ont point d'éclat, comme la pauvreté, l'humilité, la patience ! L'homme est né avec l'inclination de paraître ; et partout, jusque dans les exercices de la vertu, il désire se montrer. Les raisons spécieuses ne manquent point à l'esprit. On dit qu'il faut assister le prochain au spirituel et au temporel, et que la charité est la plus grande des vertus. Je sais bien que nous devons travailler pour le prochain, et qu'on ne peut le faire sans paraître au jour : cela est vrai. Mais aussi qu'il est rare que la pureté de la vertu n'y fasse point naufrage ! Jamais l'homme ne devrait, par goût, désirer des emplois qui le dissipent au dehors, et où il y a trop de dangers à courir, mais seulement quand Dieu lui fait connaître que telle est sa volonté. Lorsqu'il se présente un bon emploi pour le salut des âmes, aussitôt sous prétexte de zèle nous l'embrassons, et souvent nous embrassons en même temps une occasion de perdre notre petite vertu. Il ne faut y entrer que par obéissance à la volonté divine, et avec une grande défiance de nous-mêmes. La vie cachée, pauvre, abjecte et souffrante, est toujours la plus assurée, quoiqu'elle ne soit pas la plus éclatante, ni la plus approuvée du monde. Quand je ne ferais que vivre en pauvre, par conformité et par obéissance à Jésus pauvre, qui me l'inspire, sans servir le prochain, je ferais plus que de travailler beaucoup pour les autres, parce qu'ici il y aura plus de fidélité et plus d'amour ; or, que pouvons-nous désirer de mieux que le pur amour ? Par conséquent nous devons chérir tout ce qui le produit : la pauvreté abjecte est la racine épineuse qui produit les belles roses des pures vertus.

L'exemple de sainte Élisabeth, reine, qui, se voyant

réduite par son beau-frère à une extrême pauvreté, s'en réjouissait, doit m'encourager et me fortifier dans les voies de ma perfection. Dans les occasions de perte de biens, d'amis ou d'honneur qui nous anéantissent, un vrai chrétien doit se réjouir, au moins dans la partie intellectuelle, les regardant comme un trésor de grâce, de vertu et de pureté d'amour : il doit remercier la Providence des soins qu'elle prend de sa perfection, reconnaissant combien Dieu le prévient de son amour, et le préfère à ceux qui demeurent paisibles dans leurs richesses et leurs honneurs.

L'amour de Jésus donne à l'âme de la complaisance jusqu'à aimer non-seulement sa Personne adorable, mais encore tout ce qu'il a aimé, une vie pauvre, méprisée, souffrante; et lui fait avoir en horreur tout ce qu'il a haï, comme les états de la vie mondaine, qui éloignent l'âme de la ressemblance avec son Sauveur. Cette complaisance amoureuse ne saurait laisser l'âme en repos, si elle ne se voit dans les dispositions qu'elle sait être les plus agréables à son bien-aimé. Elle lui fait sentir de saintes impatiences de se voir dans une profonde retraite, où elle ne pense qu'à lui plaire. O vie solitaire, que tes beautés me charment ! O vie abjecte et crucifiée, mais débarrassée de tous soins et propre pour vaquer au divin amour; vie qui nous sépares des hommes et qui nous approches de Dieu et des Anges, que tu renfermes de douceurs, de délices !

CHAPITRE VI.

Celui qui n'aime point les souffrances, n'a point l'Esprit de Jésus-Christ.

Jamais nous n'étudierons assez l'Esprit de Jésus-Christ pour nous y conformer et le mettre en la place du nôtre, que nous devons mépriser. Sa divine science est ignorée. Il y a fort peu de personnes qui la connaissent, et encore moins qui la pratiquent en pureté et en vérité. Il veut que nous soyons humbles, pauvres, chargés de croix, méprisés, cachés, solitaires, dégagés des créatures et occupés de Dieu, et nous, au contraire, nous voulons être estimés, vivre à notre aise dans les plaisirs, que rien ne nous manque, et être toujours répandus au dehors. L'amour-propre rend notre nature si gluante, qu'elle ne saurait presque s'approcher des choses créées sans s'y attacher : à moins d'être dans un petit réduit séparés de tout le monde, il n'y a pas moyen, ce semble, de conserver la suprême pureté qui nous unit à Dieu ; car Dieu est jaloux, et ne veut point souffrir la moindre impureté dans l'amour qu'on lui porte, ni qu'on prenne d'autre repos et d'autre joie qu'en lui. Oh ! combien l'Esprit de Jésus-Christ est-il pur, et que la pureté de son amour est délicate ! Pour la conserver, il faut mourir continuellement à soi-même et aux choses du monde ; et pour y mourir efficacement, le meilleur moyen est de s'en priver autant qu'on le peut.

Dieu n'est point cruel, et ne se plaît point à la destruction de sa créature, pour prendre plaisir à la voir

souffrir. Les desseins de son amour sont admirables. Quand il nous pousse à aimer les croix, les mépris et les souffrances, c'est afin de nous faire passer jusqu'à la jouissance et à la possession de son Esprit et de son amour, qui, à cause de notre corruption, ne peuvent s'établir en nous, que par ces saintes rigueurs. C'est lui-même qui renverse et détruit les inclinations de la nature où l'amour-propre s'était fixé, pour élever dans l'âme un palais à son divin amour, qui n'est tout que de croix, d'abjections et de privations. O Jésus! démolissez donc, afin de bâtir; ruinez de fond en comble, et ne laissez pas pierre sur pierre du vieux bâtiment où logeaient mon amour-propre, l'esprit du monde et celui de la nature; et élevez-vous ensuite à vous-même, en moi, un temple selon votre Esprit, tirez-moi puissamment après vous dans les états de votre vie mortelle, puisque je ne puis espérer que votre Esprit demeure en moi qu'autant que je vous serai conforme.

L'Esprit de Jésus-Christ a des vues toutes contraires à l'esprit du monde. Celui-ci ne tend qu'à acquérir des richesses, qu'à jouir des plaisirs, qu'à s'élever aux honneurs, aux emplois les plus éclatants; et celui qui se distingue en cela, est le plus heureux, selon l'esprit du monde. L'Esprit de Jésus-Christ donne du goût pour tous les contraires; il n'aspire qu'à dépouiller de tous ces faux biens ceux qui s'abondonnent à lui, et à leur faire aimer les mépris, les abjections, les souffrances; il les exclut des charges, les retire des emplois; il veut qu'ils n'aient point d'autres affaires, que de se rendre fort attentifs à recevoir ses divines motions; qu'ils soient solitaires, dégagés de tout; et celui qui excelle en ce point, est le mieux selon l'Esprit de Jésus-Christ.

L'esprit *du monde* s'apprend aisément; car, outre

que nous y avons de très-grandes dispositions naturelles, on en tient école partout. Tous ceux qui vivent dans le monde, selon le cours de la vie commune, sont autant de maîtres qui l'enseignent; mais l'Esprit de Jésus-Christ ne s'apprend que très-difficilement: car la sagesse humaine n'y entend rien et ne saurait le comprendre. L'homme charnel ne conçoit point les choses de Dieu. Le seul maître qui puisse nous l'enseigner, c'est Jésus-Christ. Il n'y a que fort peu de personnes qui veuillent fréquenter son école et s'y attacher, parce qu'elle n'est point en estime dans le monde, ne voyant point que ceux qui en sortent, se soient rendus plus capables de faire une grande fortune, ni d'acquérir une grande réputation: au contraire, on voit que leur esprit est abaissé et tout simplifié, en sorte qu'on n'en fait aucun cas. O Sagesse éternelle! vous passez donc pour stupidité et pour folie aux yeux du monde! O Esprit adorable de Jésus, que vous êtes peu connu! Combien êtes-vous rebuté et méprisé!

Si nous voulons bien comprendre quel est l'Esprit de Jésus-Christ, qui est proprement celui du christianisme, regardons-le dans son principe. Depuis que le Fils unique de Dieu s'est fait homme par le mystère de l'Incarnation, la vie chrétienne a commencé; c'est-à-dire l'esprit de la croix et d'anéantissement a pris naissance en Jésus-Christ, pour être communiqué à tous les chrétiens, et être comme l'essence de leur vie chrétienne; en sorte que quiconque est chrétien, s'il veut vivre conformément à la grâce de son Baptême et à l'esprit du christianisme, il doit tendre incessamment à l'anéantissement et aux souffrances, comme Jésus-Christ, qui en est l'auteur et l'exemple. Depuis l'instant de son Incarnation jusqu'à sa mort, il n'a cessé de tendre aux mor-

tifications et aux souffrances. Si je veux le suivre dans son vêtement, dans sa nourriture, dans son logement, et vivre selon son Esprit (c'est-à-dire si je veux être chrétien), je dois agir comme lui, aimant les viandes communes et grossières, un habit simple et pauvre, autant que ma condition pourra le permettre, et un petit logement mal meublé, comme celui d'un pauvre. C'est là être vraiment anéanti, n'y ayant rien qui nous anéantisse comme la pauvreté. Notre nature corrompue, qui est toute pétrie d'orgueil, fuit plus la pauvreté, parce qu'elle anéantit devant les hommes, que parce qu'elle incommode le corps : témoin les pauvres honteux, qui souffrent plutôt toutes sortes de misères corporelles, que de porter l'abjection et la confusion de paraître pauvres : c'est parce qu'ils ont le corps, et non pas l'esprit de la pauvreté, qui est l'amour de la croix et du mépris.

Jésus-Christ veut que le chrétien qui désire vivre de son Esprit, soit tout dans les croix : c'est-à-dire qu'il soit mort civilement, n'étant plus et ne vivant plus dans l'esprit des hommes ; qu'on ne parle plus de lui, ou si l'on en parle, que ce ne soit qu'avec mépris, comme d'un petit rien, qui ne vaut point la peine qu'on pense à lui. Être méprisé des autres, ce n'est point vertu ; mais se mépriser sincèrement soi-même, c'est entrer un peu dans l'esprit d'anéantissement. Si l'on peut parvenir à se réjouir plus d'être méprisé des autres que d'en être loué, on comprend l'Esprit de Jésus-Christ : notre amour doit toujours tendre de ce côté-là.



CHAPITRE VII.

Qu'il est doux à l'âme chrétienne de porter la croix après Jésus-Christ.

Jésus a fait retomber entièrement sur lui le juste courroux de son Père, qui était sur tous les pécheurs, et sur moi en particulier, lui seul a voulu en éprouver toute la rigueur. Que ces paroles disent de choses: *Jésus seul a porté tout le juste courroux de son Père!* C'est pour cela qu'il n'a vécu que d'amertumes, d'abjections, de souffrances : aussi est-il appelé l'Homme de douleurs. C'est pour cela qu'il a porté sa Croix jusqu'au haut du Calvaire, et que la justice de Dieu son Père, le poursuivant jusqu'à l'extrémité, lui fit souffrir une soif insupportable, et pour tout soulagement on lui donna du fiel à boire : il en goûta ; mais il ne le but pas tout entier, parce qu'il veut que ses amis, ses élus, qui sont les membres de son corps, en boivent après lui. Ceux qui en boivent le plus, le glorifient davantage, témoignent à ce divin Sauveur plus d'amour, et lui rendent plus d'honneur. Que nous comprenons mal l'esprit du christianisme, lorsque nous rebutons les croix et les mépris. Le plus grand honneur qui puisse arriver aux chrétiens, n'est-ce point de participer à la gloire de leur Rédempteur, qui n'a jamais été plus grande, qu'au milieu de ses souffrances ?

Mais cet honneur, quelque véritable qu'il soit, n'est point connu des hommes, parce qu'ils sont charnels, et ne goûtent point les choses de Dieu. Ils ne comprennent pas le plaisir qu'il prend à faire souffrir ses élus, *pour les façonner* à la ressemblance de son Fils unique,

dans lequel, prenant toutes ses complaisances, il les prend aussi en ceux qui lui sont semblables. Un cœur vraiment chrétien ne peut avoir un plus grand plaisir, que de savoir qu'il en procure à Dieu même dans ses souffrances; et plus elles sont grandes, plus elles lui donnent de la joie. Ceux qui souffrent peu participent aussi beaucoup moins à cette joie. Une personne de mes amis me disait un jour que j'étais saint à bon marché, Dieu me traitant fort doucement, ne m'envoyant le plus souvent que des jouissances, et rarement des privations. En effet, je dois beaucoup m'humilier, reconnaître combien je suis abject dans la vie de la grâce, et tenir à grand bonheur quand il m'arrivera quelque croix.

Le monde m'en ayant fourni quelques-unes qui m'étaient sensibles, mon âme, par la grâce, s'éleva au-dessus d'elle-même, en désira de plus fortes, et bénit la divine Providence de l'en avoir favorisée. Ensuite elle sentit tant de joie, qu'elle paraissait même à l'extérieur. Elle entra alors dans des désirs très-grands de la pure union en solitude. Oh! que de bon cœur je quitterais tout, s'il m'était permis! Tout ce qui est dans le monde me paraît un embarras, qui dans la vérité a ses croix, lesquelles donnent souvent occasion de pratiquer la vertu (et c'est le seul bien que j'y trouve); mais étant aussi un obstacle à la parfaite union avec Dieu, je ne puis m'empêcher de désirer d'en être délivré. Quand sera-ce, ô mon Dieu! que je serai seul avec vous seul? Je ne puis douter de ma vocation à la contemplation, Notre-Seigneur m'y attirant par une douceur si efficace, qu'il me serait difficile de lui résister. Je sens des attraits qui me pénètrent, comment pourrais-je ne pas les suivre? En *voici un que je ressens* présentement.

Après la Communion de ce jour, j'eus une vue de l'ardent et ineffable désir que Jésus a de s'unir à l'âme en ce saint mystère, et de la fidèle correspondance à laquelle elle est obligée, après un si grand témoignage d'amour. Cette union incompréhensible avec Jésus, nous désunit des créatures et de nous-mêmes, pour devenir une même chose avec lui ; elle est forte comme la mort pour nous séparer de tout. Je sentais ce que je ne puis expliquer ; car mon âme était puissamment sollicitée à correspondre à ces désirs du Sauveur. Et voyant clairement que Jésus avait souffert tant de mépris, de privations, d'abjections et de croix, et qu'il s'était anéanti dans cet ineffable mystère, pour se disposer à cette intime union avec mon âme, je connus aussi que l'amour des croix et des mépris lui était nécessaire pour la disposer à une faveur si insigne, qui demande une sublime pureté. Après cette vue, je ne les regarde plus qu'avec estime et amour, comme les sources de mon bonheur. Oh ! qu'il est doux à l'âme chrétienne de faire et de souffrir pour Jésus-Christ quelque chose de semblable à ce qu'il a fait et souffert pour elle !

CHAPITRE VIII.

L'âme qui a des croix, a des ailes qui la font voler dans la voie de la perfection.

Quand Notre-Seigneur fait le partage d'une âme qu'il attire après lui, la première chose qu'il lui donne sont des croix ; car il dit : *Quiconque veut venir après moi, qu'il porte sa croix et me suive.* C'est comme s'il *disait : Celui* qui veut s'élever jusqu'à moi, au-dessus *des basses* inclinations de la nature, doit prendre des

ailes, et ces ailes sont toutes les croix. Notre Sauveur même a été élevé au-dessus du monde par la Croix, et il a promis qu'en cet état il attirerait tout à lui. Cela veut dire que pour attirer puissamment nos âmes à son imitation, en méprisant les désirs des sens; il les mettra tout en croix, pour être élevées comme lui. Il se montre à leurs yeux avec des charmes qui les transportent, et qui les font voler après lui au milieu de toutes les croix: témoin tant de Martyrs qui ont couru après Jésus crucifié, à travers des brasiers ardents, et sur les roues. Contempler Jésus-Christ souffrant, c'est le voir éclatant d'une beauté admirable, au milieu de ses plaies et des pâleurs de la mort. Les crachats, les blessures, et le Sang qui coule de son divin visage ne le défigurent point à mes yeux; au contraire, tout cela l'orne d'une beauté ineffable; et c'est en cet état qu'il me paraît le plus beau des hommes, beaucoup mieux que sur le Thabor.

O Jésus souffrant, que vous êtes admirable! Vous ravissez les yeux de Dieu, votre Père; vous enlevez puissamment les cœurs qui vous contemplent avec une sérieuse attention. O Jésus en Croix! le plus défiguré des hommes, vous êtes l'objet de mon amour. Je vois des choses en vous que j'adore, que j'admire, et que je ne puis exprimer; votre vue seule fait vivre mon âme. En cet état, ô bon Jésus! vous êtes le plus misérable des hommes, mais vous êtes aussi le plus beau. Car la pureté de votre amour, et les pures dispositions de votre sainte Ame s'y découvrent avec un éclat extraordinaire. O Jésus! flagellé, vêtu d'une robe de confusion, couronné d'épines, je ne saurais détourner mes yeux de dessus vous. Il me semble qu'il rejaillit de tout ce triste équipage une beauté qui me pénètre et charme mon cœur. Au lieu d'avoir de la compassion de vos douleurs,

je ne pense qu'à me réjouir de vos beautés. O Jésus souffrant ! qui êtes la beauté même, rendez-moi amoureux de votre état souffrant et abject, pour m'unir à la pureté de votre amour ; car, il faut en convenir, les souffrances ne sont agréables qu'à cause qu'elles produisent la pureté de l'amour dans l'âme.

Il est vrai que Jésus est médiateur entre Dieu et les hommes d'une manière admirable. Il n'apaise pas seulement la justice divine par sa Croix ; il ne rend pas seulement à Dieu son Père, l'amour que tous les hommes lui doivent, en l'aimant pour eux ; mais il leur enseigne comment ils doivent aller à lui, l'aimer et lui plaire, marchant après lui par les mêmes voies de souffrance et d'amour : en sorte que l'âme en cette vue s'abîme en Jésus-Christ souffrant et méprisé, pour être en lui, aimant et glorifiant le Père éternel. Elle apprend que la voie du pur amour et de la pure gloire qu'on doit rendre à Dieu est celle de la pure souffrance. Dieu dispose peu à peu ses élus à la croix ; il leur en fait voir la beauté, il leur en fait naître l'amour et le désir ; puis il les jette et les plonge dans des pratiques de patience, les chargeant de croix, alors elles ne leur sont point pesantes, comme elles le sont à ceux qui n'en connaissent point la beauté, ni la bonté ; au contraire, ils s'en servent, comme font les oiseaux de leurs ailes, pour s'élever vers le ciel. Oh ! qu'une âme chargée de croix est délivrée d'un grand nombre d'obstacles qui l'empêchent d'être tout à Dieu ! Le séjour de l'âme doit être sur le Thabor ou sur le Calvaire ; elle doit passer de l'un à l'autre ; mais de n'être ni sur l'un ni sur l'autre, c'est la souveraine misère. Quel meilleur succès veut-on dans *les affaires de ce* monde, que d'acquérir ce que *Jésus-Christ a tant* aimé, la pauvreté et l'abjection ?

Quand on nous a fait quelque tort, ou de la peine, il ne faut jamais s'en plaindre, mais plutôt s'en réjouir; puisque nous avons par là occasion de témoigner notre amour à Dieu, et de pratiquer plusieurs vertus qui nous dédommagent bien de ce qu'on saurait faire contre nous : si nous perdons du bien ou de l'honneur, la perte n'est pas grande ; car, par la pratique des vertus, nous acquérons d'autres biens plus considérables. Les créatures, quand elles nous flattent et que tout nous réussit dans le monde, nous font souffrir la plus cruelle persécution, parce qu'elles nous détournent de Dieu, pour nous attacher à elles par quelques satisfactions qu'elles nous procurent, et dont il est difficile de se défendre ; mais quand nous ne recevons de leur part que des amertumes, l'âme acquiert une grande facilité pour se convertir entièrement à Dieu, et c'est le plus grand service qu'elles puissent nous rendre. Je me suis trouvé, dans mon oraison, fort uni à Dieu, et, ce me semble, plus élevé qu'à l'ordinaire. Je serais trompé, si ce n'est pas un signe des bonnes croix qui doivent m'arriver. Qu'elles soient donc les bienvenues, je tâcherai de m'en servir pour m'unir davantage à Dieu.

CHAPITRE IX.

Si nous considérons la justice divine, nous nous condamnerons nous-mêmes à de grandes pénitences.

Que de beautés en Jésus-Christ pénitent et satisfaisant pour les hommes à la justice de Dieu son Père, pendant toute sa vie mortelle ! Cet esprit de pénitence privait l'Humanité sainte de Jésus de la gloire qui était due à

son Corps, et de tous les plaisirs qu'il pouvait et même qu'il devait prendre. Cet esprit lui donnait une soif insatiable des mépris et des souffrances, et il ne l'a jamais quitté depuis le premier moment de sa vie jusqu'à celui de sa mort. Cet esprit contient un amour très-pur de la justice de Dieu et de ses intérêts. Toute autre vue que celle de la justice de son Père ne le touchait point. Il ne vivait que pour elle, n'étant venu sur la terre que pour la servir, la glorifier et lui faire la réparation d'honneur qui lui était due pour toutes les injures qu'il avait reçues par les péchés des hommes. L'amour qu'il portait à cette divine justice, lui faisait aimer la destruction de lui-même. Il prenait plaisir à voir sa sainte Humanité déchirée, percée de coups, et toute couverte de son Sang, sachant bien que cela plaisait à Dieu, qu'il s'en glorifiait, et que c'était le moyen de le satisfaire.

Une âme sur qui cette vue fait impression, prend un plaisir très-grand à voir les beautés de la justice divine. Elle l'aime en elle-même, et dans ses effets, qui tendent tous à détruire et à anéantir; car elle fait souffrir le corps du pécheur par des maladies, par des douleurs de toute espèce, par le froid, le chaud, la faim et toutes sortes de misères; et enfin elle le sacrifie à la mort et le réduit en pourriture. C'est une consolation pour l'âme qui est bien chrétienne, de voir que Dieu est vengé, et que le pécheur est châtié. Quiconque est vraiment touché de l'amour divin, n'a point d'autres intérêts que les siens, et n'est brûlé que par le feu qui embrase la Divinité même. C'est pourquoi il se réjouit de souffrir beaucoup pour glorifier la suprême justice, qui ne veut pas qu'aucun péché demeure impuni. Il se réjouit de sa propre destruction, de son anéantissement, qu'il estime le plus haut point de son exaltation.

J'envisageais cette vérité terrible à la nature, mais très-douce à mon cœur. Je prenais plaisir à me représenter tous les maux que souffrent les hommes, et particulièrement ceux que je souffre en ma personne, ou que je souffrirai un jour; car j'aurai des maladies et des douleurs, et enfin la mort me sacrifiera, et fera de mon corps une corruption qu'on ne pourra supporter. Et c'est ici le parfait anéantissement, qui fait triompher la justice de Dieu de l'orgueil du pécheur. Je vois, ce me semble, tant de beautés dans cette corruption, que je ne saurais en avoir de l'horreur; et, pour dire la vérité, je ne vois rien de mieux que le pécheur au milieu de l'infection et des cadavres. Mon âme, dans cette vue, ne peut se plaindre, quelque mal que mon corps puisse éprouver, ou si elle se plaignait, ce serait de ce que ses maux ne sont pas assez grands, pour glorifier autant qu'elle le voudrait la justice divine qui la charme par ses beautés. O belle et divine justice, que vous êtes aimable! Vous êtes l'objet de mes complaisances, votre beauté me ravit. Quand on vous aime, ce ne peut être que d'un amour très-pur, et pour les seuls intérêts de votre gloire. Quand on aime la miséricorde ou la beauté, il peut s'y glisser quelque chose du nôtre: car il y a de la douceur, et nous aimons à jouir de cette douceur; mais il faut aimer Dieu pour lui-même et dans la destruction de nous-mêmes.

O pur amour! régnez dans mon cœur. O amour! laissez-moi souffrir, laissez-moi mourir, laissez-moi pourrir dans la terre. O amour! que la justice de Dieu se satisfasse en me sacrifiant à sa gloire. J'ai beaucoup de complaisance à dire avec le saint homme Job: *J'ai*

dit aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur (1). Vous êtes ma mère, parce que je repose dans votre sein ; vous êtes ma sœur, parce que nous reposons dans le même sein. L'amour de la justice divine rend l'âme toute triomphante, car elle n'est plus captive de son corps, des créatures, ni de ses intérêts. L'anéantissement de toutes choses est le sujet de toutes ses joies ; et ne voyant plus rien que Dieu, elle n'est attachée qu'au seul amour que le Créateur se porte à lui-même. Combien la beauté de la justice divine pacifie l'âme ! Elle la met dans la disposition de dire avec le Roi-Prophète : *Qu'est-ce que je veux au ciel et sur la terre, sinon vous seul, ô mon Dieu* (2) *?*

La beauté de cette perfection bien pénétrée, rend l'âme plus puissante dans ses maux que dans les douceurs qui lui sont communiquées par la miséricorde. Il semble qu'on ne souffre point à la vue de la justice de Dieu, et de la satisfaction qu'il prend à nous voir souffrir. Jésus-Christ seul et sa sainte Mère l'ont glorifiée dignement par leurs souffrances et par leur mort. Quand nous souffrons, nous la glorifions à la vérité, mais c'est d'une manière bien différente ; car lorsque nous souffrons, ce sont des coupables qui méritent d'être punis ; mais quand Jésus et Marie ont souffert, c'était l'innocence même qui souffrait ; en sorte qu'on a vu la sagesse accusée de folie, la vertu méprisée, l'innocence opprimée. Mais en nous, qui sommes des coupables, la justice ne punit que des fautes, et nous méritons trop bien tout ce que nous souffrons. Lorsque dans quelques

(1) Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea, et soror mea vermibus. *Job.* XVII, 14.

(2) Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram ? *Psal.* LXXII, 25.

occasions nous ne sommes pas actuellement coupables, nous devons nous réjouir de souffrir quelque chose qui nous rende participants des souffrances de Jésus-Christ, qui a tant souffert sans l'avoir mérité ; et lorsque nous voyons que la divine Providence nous met dans des occasions pénibles, qui nous paraissent injustes, qu'on nous persécute de gaîté de cœur, qu'on nous calomnie, qu'on nous censure même pour nos bonnes œuvres, nous devons beaucoup profiter de pareilles occasions. Au lieu de nous plaindre, comme on fait si souvent, ou de blâmer l'injustice des hommes, nous devrions louer et remercier la justice de Dieu, qui se sert par bonté de ces moyens pour se glorifier en nous, prenant plus de plaisir à nous voir souffrir innocents que coupables. *Vous êtes juste, ô Seigneur, et vos jugements sont équitables* (1).

CHAPITRE X.

L'amour des croix les rend douces et profitables.

Mon âme toute chargée de croix et accablée d'affaires, fut un peu élevée après la sainte Communion par quelques lumières qu'elle y reçut, qui la fortifièrent. 1° Plus une âme vit de la vie de la grâce, et plus la vie mondaine et humaine meurt en elle, plus aussi Dieu se plaît dans cette âme. Or, dans les humiliations et la pauvreté, l'âme fidèle vit davantage de la grâce; car cet état crucifié fait mourir la vie humaine et mondaine. Nous devons donc nous réjouir d'être dans les occasions de priva-

(1) Justus es Domine ; et rectum judicium tuum. *Psal.* CXVIII, *137.*

tions et de mépris : elles nous seront douces, si nous les aimons.

2° Il faut que l'âme fidèle s'aime du même amour dont Dieu l'aime. Or, s'il l'aime pour la faire vivre seulement dans la nature, et lui donner tous ses contentements selon la vie humaine et mondaine, il l'aime de l'amour qu'il porte aux réprouvés ; mais les âmes qu'il aime de l'amour des élus, il les fait vivre dans la grâce, et par conséquent dans la croix, qui est la source des grâces. Une âme donc doit s'aimer de cette manière, puisque c'est celle dont il l'aime; et ne pas fuir les croix, les abjections, les mépris, qui sont les aimables présents que Dieu fait à ses bons amis.

3° J'eus une vue, que d'entrer dans la joie du Seigneur, ce n'est pas seulement entrer dans les délices du Paradis, mais c'est entrer dans les croix en cette vie, auxquelles Notre-Seigneur prend ses délices. C'est le paradis par lequel Dieu récompense en ce monde les âmes fidèles. Dans les répugnances que la nature ressent pour les croix, il faut bien prendre garde que la volonté n'y adhère. Il est vrai qu'il faut quelquefois y apporter du remède, ou même les éviter; mais c'est seulement quand Dieu le veut, parce qu'elles nous sont contraires. Notre faiblesse nous défend de nous jeter dans les croix sans savoir quel est l'ordre de Dieu; mais la qualité de chrétien veut que nous les embrassions de bon cœur, quand elles se présentent.

La miséricorde de Dieu ne m'abandonne point, me chargeant pour l'ordinaire de plusieurs croix que sa grâce me rend toujours douces. Je goûte de toutes les privations les unes après les autres, et c'est mon plaisir, puisque tel est l'ordre de Dieu sur moi. Parmi toutes ces peines, la nature en souffre quelquefois et se plaint.

Quelquefois aussi elle ne souffre point, parce qu'elle entre dans la joie de l'esprit, que Dieu récrée et fortifie par plusieurs consolations. Il ne faut pas que le lait manque aux petits enfants; autrement ils ne vivraient pas longtemps. Puisqu'il plaît à Notre-Seigneur de m'attacher aux choses basses et temporelles, en me chargeant d'affaires qu'il veut que je négocie, et qu'il m'éloigne des grandes et des spirituelles, j'adore son bon plaisir, et j'aime mon abjection. L'indifférence à tout état adoucit l'amertume de mon exil, dans lequel rencontrant l'ordre de Dieu, je m'abandonne à lui sans réserve, et je vis content. Je souffre, mais je veux souffrir. Je ne considère point que ma souffrance déplaît à la nature ; mais je regarde qu'elle plaît à Dieu, et c'est assez pour me la rendre douce. Mon cœur est aimant et souffrant, tout ensemble. Il aime son Dieu, et ne peut désirer ni goûter que lui ; mais il souffre de ne pouvoir assez aimer actuellement. Les affaires lui dérobent beaucoup de saillies amoureuses ; mais il est vrai aussi qu'il se dérobe souvent aux affaires, pour s'appliquer uniquement à Dieu. Toutefois lorsqu'elles sont grandes et pressantes, il demeure sous le pressoir de la souffrance, gémissant de regret de ne pouvoir assez aimer l'unique objet de son amour.

En vérité, tout ce qu'on fait en s'occupant des affaires de ce monde, me paraîtrait un jeu d'enfant, si je ne voyais l'ordre de Dieu, qui veut, en punition de nos péchés, humilier nos âmes jusqu'à ces riens. Il me semble que c'est comme si l'on m'avait donné une fusée à démêler, où il ne s'agit que de petits filets embrouillés. Il faut cependant y donner son attention, autrement on ne saurait par où s'y prendre. Le souverain Maître le veut ainsi; c'est assez. C'est toujours une fort grande

affaire, que de faire sa volonté. Je m'abandonne donc absolument à elle pour toute disposition. Ce que je souffre, ou ce que je fais m'importe fort peu, pourvu que je fasse sa volonté.

Il se fit hier une fort grande affaire, selon le jugement du monde : le Roi et la Reine passèrent avec toute leur cour dans une grande magnificence, pour aller chanter le *Te Deum* à Notre-Dame. On courait en foule pour voir ce triomphe. Mon âme, au contraire, se retira plus profondément en elle-même, pour y contempler son Dieu, qu'elle y regardait régnant et plein d'une gloire infinie. Elle ne pouvait regarder par la fenêtre, c'est-à-dire par les yeux, la grandeur vaine de la créature. Celle du Créateur lui était présente, et elle ne pouvait assez l'admirer. Elle s'étonnait de ce que les hommes épanchent si facilement leurs âmes au dehors, pour ne voir que la vanité, et qu'ils ne sachent pas mieux jouir du souverain bonheur, qu'ils ont en eux-mêmes, où ils pourraient contempler la grandeur divine. Pendant toute la cérémonie, qui dura plus de deux ou trois heures, mon âme envisageait aussi quelquefois le triomphe du Verbe incarné, dans l'abjection, le mépris et la pauvreté. L'anéantissement et les souffrances d'une Majesté infinie me semblaient mille fois plus admirables que la gloire et l'élévation d'un homme mortel. Ma curiosité était beaucoup plus satisfaite de ce saint, de ce divin spectacle, que de celui de la foule du peuple qui courait après la vaine grandeur du siècle. O mon Dieu ! détournez pour jamais mes yeux de la vanité, et convertissez-les à la vérité.

CHAPITRE XI.

Dieu adoucit toujours nos croix par beaucoup de consolations.

Si vous vous jetez entre les mains du Père éternel, il vous traitera, s'il vous aime, comme il a traité son Fils unique : il prendra plaisir à vous crucifier. Si vous vous mettez entre les bras du Fils, il vous traitera comme son Père l'a traité, et vous mettra en croix avec lui. Si vous vous adressez au Saint-Esprit, il vous donnera des mouvements vers les croix et les souffrances, comme il les a donnés à Jésus-Christ. Si c'est à la sainte Vierge, elle croira vous favoriser beaucoup de vous conduire sur le Calvaire, et de vous obtenir de son cher Fils quelque part à ses douleurs et à ses mépris. Si vous priez les Saints de vous obtenir quelque grâce, aussitôt ils vous chargeront la croix sur les épaules, afin que vous soyez de la suite de Jésus-Christ, comme ils furent, et que vous ayez part avec eux à ce qui a été la source de leur grandeur, de leur gloire et de leur bonheur. Ainsi, attendez-vous à ne trouver personne au ciel qui ne vous procure la croix, comme la souveraine félicité des chrétiens qui sont sur la terre. En effet, c'est le trésor le plus riche qu'ils puissent vous donner.

Malgré la frayeur et le dégoût qu'elle inspire, la joie de l'âme serait très-grande, si elle en connaissait la valeur ; car si la gloire de l'homme, selon la nature, est d'être créé à l'image de Dieu son Créateur, sa très-grande gloire et son parfait bonheur, selon la grâce, c'est d'être conforme à l'image de son Rédempteur. Quoique cela ne se connaisse point par les yeux de la

chair, la révélation du Père éternel sait bien nous le faire comprendre; et c'est en cela que l'âme est bienheureuse, quand la chair et le sang ne le lui révèlent point, mais qu'elle s'attache aux lumières divines que le Père céleste lui a communiquées. Avoir reçu de telles lumières, et trouvé le goût de la croix, c'est le comble des consolations pour une âme que Dieu favorise ainsi, parce qu'elles sont purement divines. Dieu le Père n'envoie point seulement son Fils unique sur la terre pour être Jésus, c'est-à-dire Sauveur des hommes; mais pour être Christ, c'est-à-dire Oint de la Divinité, comme le Grand-Prêtre de sa gloire, afin qu'en cette qualité il présente des sacrifices à sa grandeur. Jésus n'a fait autre chose dans tout le cours de sa vie mortelle, que lui sacrifier tous les biens du monde, par sa très-haute pauvreté; tous les honneurs, par sa vie abjecte et méprisée; tous les plaisirs, par ses souffrances continuelles; tout le commerce des créatures, par la profonde solitude où il a passé la plus grande partie de sa vie, qu'il a terminée par la Croix.

Tous ses sacrifices étant infiniment agréables aux yeux de son Père, il y prenait toutes ses délices, et n'avait point de pensées plus douces et plus consolantes, que de s'acquitter sans cesse de son office de sacrificateur. Toute sa gloire et toute sa joie, c'est d'être le Christ, l'Oint de la Divinité, pour lui faire des sacrifices continuels; mais il ne réserve point cette qualité pour lui seul; il veut avoir des chrétiens, auxquels il fait part de son onction sacrée, afin qu'ils aient part à sa joie, les destinant pour faire comme lui et avec lui des sacrifices à Dieu son Père. C'est pour cela que saint Pierre les appelle : *Un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple*

choisi (1); car, étant unis à Jésus-Christ comme les membres le sont à leur chef, et animés du même esprit que lui, leur vie est sainte. Ensuite, étant appelés par une grâce particulière à l'imitation parfaite du Fils de Dieu, et à la profession de sa même vie, ils sont un peuple choisi. Enfin, étant destinés par un privilége particulier, qui les élève au-dessus du reste des hommes, à lui offrir des sacrifices continuels, qui lui soient d'agréable odeur, par leur vie toute crucifiée, ils sont un sacerdoce royal, plus heureux en cela, et plus chéris de Dieu que ne le sont les rois de la terre. Aussi Dieu ne veut pas qu'on les touche, non plus que les choses sacrées : *Ne touchez pas à ceux que l'onction sainte m'a consacrés* (2).

Si c'est une maxime générale, que pour vivre heureux et content en ce monde, il faut se plaire dans sa condition, et en aimer les obligations ; il faut donc que le chrétien aime la sienne, qui est en effet la plus sublime et la plus heureuse qui soit sur la terre, et qu'il se plaise dans les exercices de cette divine profession. Or, la plus ordinaire, est de souffrir et de porter sa croix à la suite de Jésus-Christ. C'est une grande erreur de vouloir être chrétien, c'est-à-dire vivre de la vie de Jésus, et ne point accepter les différents états de souffrance, par lesquels le Seigneur nous fait passer en cette vie ; car nous ne vivons de sa vie qu'autant que nous sommes dans les états de sa vie mortelle, qui n'ont jamais été sans croix. Estimez donc, mon âme, qu'il ne peut vous arriver de plus grand sujet de joie que d'être éprouvé par toutes sortes de tribulations. Quand nous disons :

(1) Vos... genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. *I. Petr.* II, 9.

(2) Nolite tangere Christos meos. *Psal.* CIV, 15.

O mon Jésus ! faites-moi vivre de votre vie; c'est comme si nous disions : Faites-moi entrer dans vos états de pauvreté, de douleur, d'affliction et de mépris. Oh! si l'on savait goûter les douceurs divines que vous y avez renfermées, on en serait si altéré, que la vie sans croix serait un supplice. Mais, ô Verbe incarné, que vous êtes peu connu! O Jésus, qui êtes les délices de votre Père, que vous êtes peu aimé des hommes! O sagesse infinie, que vous êtes cachée à ceux qui vivent dans l'ignorance de vos mystères! *Répandez sur moi, ô mon Dieu! votre divine lumière qui me conduise dans la vérité* (1) ; car tout ce qui n'est point conforme à vos maximes, à votre Esprit et à vos pratiques, est folie, perdition et mort; en vous seul, on trouve la vraie sagesse, la vie et le salut.

C'est une vérité qui sert beaucoup pour le salut de notre âme, lorsque nous savons en profiter, que jamais nous ne serons sans croix pendant cette vie mortelle. Choisissons tel genre de vie, telle occupation qu'il nous plaira, elle ne nous manquera point. C'est folie de changer de demeure ou de condition pour éviter la souffrance; nous la trouverons partout. C'est dans la patience seule, et dans l'amour de la croix, que réside le repos de l'âme.

(1) Emitte lucem tuam et veritatem tuam. *Psal.* XLII, 3.

CHAPITRE XII.

Une âme bien abandonnée entre les mains de Dieu, demeure paisible dans ses croix.

Passer une vie qui devrait être consacrée entièrement à la pénitence et à l'exercice du saint amour, dans les vanités du siècle, en donnant toute son attention aux choses de la terre, quel désordre! Quel abus! Quel aveuglement! Comme si Jésus-Christ, notre Père, notre Créateur, notre Rédempteur, le divin Maître que nous servons, qui nous tient dans sa maison, pour nous nourrir délicieusement de son propre Corps; et de plus, qui est le très-miséricordieux Sauveur, lequel nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, ne devait prendre aucun soin de ses créatures, et les laisser manquer du pain nécessaire à l'entretien de leur vie. Nous devrions avoir honte, quand nous lisons que le démon dans le désert lui dit, qu'il peut faire du pain des pierres elles-mêmes; et nous douterions qu'il y ait une Providence spéciale pour ceux qui par son attrait abandonnent tout, pour l'aimer plus purement! Quand nous serions dans le fond d'un désert, où il n'y aurait que des pierres, il saurait nous fournir le nécessaire. Quoi donc! se laisserait-il vaincre en amour, si l'amour que nous avons pour lui nous fait tout quitter?

Dieu en veut quelques-uns dans sa Providence générale, et qui doivent avoir soin des choses de la terre. Il veut les autres tout pour lui, et les dispense de la sollicitude de fournir à leurs besoins. Ainsi qu'il pourvoit à la nourriture des oiseaux, qui ne font que voler vers le ciel et chanter ses louanges, il pourvoit aussi à leur

subsistance; et dans quelque extrémité que ces personnes se trouvent, la défiance ne doit jamais avoir d'entrée en leur esprit. S'il les laisse quelque temps accablés de misères, c'est qu'il veut bientôt achever son ouvrage en eux, et en faire des martyrs de sa Providence. Mon âme, puisque vous êtes appelée à la pauvreté, ne craignez point; Dieu fera plutôt des miracles, que de vous laisser dans le besoin. Le moindre maître parmi les hommes nourrit bien ses serviteurs; et Dieu, qui est un maître infiniment riche et bon, abandonnerait-il les siens, quand ils accomplissent sa volonté?

L'abandon à la spéciale Providence de Dieu, est élevé au-dessus des sens et de la raison humaine. Celle-ci ne s'occupe que des choses qu'elle voit et qu'elle possède; au contraire, une âme de Providence ne met toute sa confiance qu'en Dieu seul. Dieu se plaît à nous appauvrir des créatures, et à nous ôter l'appui des biens de ce monde, pour nous faire entrer dans sa Providence spéciale, où il veut que dégagés des embarras et de tous les soins de la terre, nous ne pensions qu'à le glorifier hautement par une foi vive en ces paroles, une ferme confiance en ses promesses, un grand amour de sa bonté et de sa miséricorde, qui nous fait tout oublier et tout abandonner pour lui. Oh! combien est profonde la paix dont jouit l'âme, lorsqu'elle en est venue jusque-là! Une âme qui quitte les créatures, pour mieux vaquer à son salut, pour aimer Dieu plus purement, et pour imiter Jésus-Christ pauvre et abject, n'a point à craindre que Dieu l'abandonne, tant qu'elle demeurera dans la ferveur de ces voies; car il l'assistera toujours de sa Providence spéciale. Quand on se relâche et qu'on mène une vie commune, avec toutes ses industries naturelles, on a souvent bien de la peine à vivre. Combien de bon

ermites et de religieux zélés pour le salut des âmes, ont été assistés dans leurs nécessités en des lieux où d'autres seraient morts de faim !

En voulant éviter de la peine, on s'en donne quelques fois beaucoup. Cela arrive, lorsque pour éviter d'être chargé de la croix de la pauvreté, et du mépris qui l'accompagne, on se charge de mille soins et inquiétudes, qui sont souvent plus pénibles que la pauvreté même. Quiconque veut bien s'abandonner à Jésus-Christ, pour porter sa croix après lui avec paix et patience, se délivre de mille autres fardeaux, et jouit d'un profond repos. Un chrétien qui sait qu'en toutes les souffrances que Notre-Seigneur a supportées sur la terre, consistent notre bonheur et notre sanctification, comment peut-il les fuir pour se charger d'autres croix plus pesantes et inutiles ? Dussions-nous en mourir, il faut les aimer et les porter, surtout quand c'est la Providence qui nous en charge. Vivons peu, pourvu que nous souffrions beaucoup, c'est assez. Mais vivre longtemps et souffrir peu, c'est une grande misère. Venez, bienheureuse croix, venez fondre sur moi, et unissez-moi à Jésus crucifié, pour entrer par lui en la pure union de la Divinité, où je trouverai la paix parfaite de mon âme. O Jésus crucifié ! vous en êtes la voie. Personne n'a jamais autant aimé la souffrance que cet aimable Sauveur. Depuis le premier moment de sa vie, jusqu'à sa mort, il n'a jamais eu que la vue amoureuse de Dieu son Père, et de ses divines volontés, qu'il voyait toutes accomplies dans la croix : aussi n'aspirait-il à autre chose, et jamais il n'a eu de repos, que ce désir n'ait été rempli.

Combien d'heures nous perdons inutilement à chercher ce que nous appelons notre satisfaction, notre paix, notre repos, sans pouvoir le trouver, parce que nous

ne le cherchons pas dans l'abandon à Jésus-Christ, et dans l'amour de sa croix ! Si au contraire nous cherchons là notre bonheur, nous le trouverons aisément; car la souffrance ne nous manquera pas. En vain pensons-nous pouvoir le trouver dans la fuite de la croix : plus nous voudrons l'éviter, plus elle nous suivra partout, et jamais elle ne nous donnera de repos, ni paix, que nous ne l'ayons embrassée de bon cœur.

Mon âme, soyez bien soumise, et confiez-vous à Jésus-Christ, qui vous aime assez pour ne pas vous laisser manquer d'amertumes. J'ai perdu tout mon appui spirituel en perdant mon directeur. Je dois néanmoins vivre en paix, et embrasser la croix d'un dénûment absolu, me confiant en Dieu, qui doit seul me tenir lieu de toutes choses. Je vais me dépouiller de mes biens, et me réduire à la pauvreté, puisque je sais que telle est ma vocation. J'aurai ensuite des peines, mais patience : vivons dans l'amour de la croix, et nous y trouverons notre consolation. Je voudrais jouir de la solitude, et je ne le puis pas. Demeurons en paix, Dieu seul doit nous suffire ; et quelque part qu'il nous donne de sa grâce et de ses états différents, sachons nous en contenter.

CHAPITRE XIII.

Nous ne pouvons glorifier Dieu qu'en suivant l'exemple de Jésus-Christ, qui l'a glorifié par la croix et par les souffrances.

Ce qui me touche beaucoup, c'est de savoir que le Fils de Dieu étant dans la gloire de toute éternité, entre le Père et le Saint-Esprit, a bien voulu se faire homme, mourir en Croix entre deux larrons, et que c'est pour l'a-

mour de moi, misérable, qu'il fait une chose aussi incompréhensible. Il sort du principe de la vie éternelle, et vient chercher la mort temporelle. Il sort d'une gloire infinie, et vient pour vivre dans des humiliations extrêmes. O Dieu, quelles démarches, du ciel sur la terre! De la grandeur dans des abîmes d'abjection! De la vie dans la mort, des joies infinies dans des douleurs épouvantables!

Jésus nous sauve en se perdant; nous établit dans la grâce en s'anéantissant; il nous acquiert toute l'éternité d'un bonheur infini, par les jours de ses cruelles souffrances. Que nous reste-t-il à faire, sinon de l'imiter et d'aimer la pénitence, par laquelle nous nous détruisons selon la nature, pour nous établir dans la grâce? La pauvreté ruinera nos richesses; la croix, nos plaisirs; les mépris, nos vanités. Telle est la voie et la vie de la grâce; c'est la source du pur amour: et jamais nous ne glorifions Dieu, qu'en imitant Jésus-Christ dans ses différents états. Si nous n'avions pas des yeux de chair dans nos afflictions et dans les pertes de nos biens, nous y verrions les beautés de la grâce et du pur amour, par la conformité avec Jésus crucifié, qui n'a jamais rendu plus de gloire à Dieu son Père, qu'en cet état d'une ruine universelle de tout lui-même, sans biens, sans honneurs, sans plaisirs; mais pauvre, abject et souffrant. Jamais aussi nous ne pourrons lui rendre plus d'honneurs, que lorsque nous aurons plus de conformité avec lui. Bannissons donc l'esprit de la chair, qui nous porte à prendre des consolations selon les sens, quoiqu'elles soient innocentes par elles-mêmes; évitons toutes les délicatesses, quoiqu'elles nous paraissent sans excès. Aimons l'esprit de la croix et de la pénitence, à

elle ne sent point les attraits. Ainsi, elle est très-humiliée, ne croyant faire aucun bien, et étant occupée de la seule vue de son exil. Toutefois, si en cet état elle se trouve résignée, bien soumise aux desseins rigoureux de Dieu, qu'elle s'assure qu'elle lui est fort unie, et bien avant dans les états de privation et de souffrance de Jésus-Christ; la manière dont elle est en Dieu ne lui est pas connue, mais elle ne laisse pas d'être réelle et véritable. Elle possède tout, quand elle croit tout perdu: elle est tout en Dieu purement et parfaitement, quand elle s'imagine n'être remplie que d'elle-même, de ses répugnances et de ses imperfections. Puisque Jésus-Christ s'est anéanti dans nos misères, quand nous y sommes anéantis avec lui, nous l'y trouvons aisément, et il est alors notre seule consolation.

CHAPITRE XIV.

Remarques générales pour les âmes qui veulent aller à Dieu, portant leur croix à la suite de Jésus-Christ.

1° Dans le temps présent, il a beaucoup d'âmes qui sont dans les exercices du purgatoire, lesquelles n'entendent pas la voix de Dieu, qui les appelle à la parfaite pureté de cœur, pour les mener ensuite à la perfection de son amour. Le bruit du monde et des créatures, dans lesquelles elles sont trop engagées, les empêche d'entendre cette aimable voix et d'aller où elle les attire: il leur faut du repos, du silence, du dégagement des choses créées, enfin la retraite, si elles veulent entendre Dieu parler à leur cœur : *Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur* (1).

(1) Ducam eam in solitudinem : et loquar ad cor ejus. *e. II, 14.*

2° Il y en a aussi d'autres qui entendent assez cette voix de Dieu, pour connaître ce qu'il demande d'elles; mais au lieu de se rendre, on lui résiste, et l'on ne coopère point à ses aimables desseins, parce qu'il faut souffrir, être abject, passer pour indiscret, et qu'on n'a point le courage de vaincre les répugnances de la nature. On ne veut point supporter le mauvais succès de quelques entreprises que Dieu ne demande pas de nous. Oh! combien d'âmes sont ainsi arrêtées! Et qu'il faut de lumière et de générosité, pour se vaincre soi-même dans de pareilles occasions!

3° Quand nous souffrons avec trouble et inquiétude, c'est preuve que l'amour-propre nous attache à quelque créature, dont nous ne voulons pas souffrir la privation. Cette espèce de souffrance inquiète et forcée ne profite point à l'âme; au contraire, elle lui est nuisible. La vraie souffrance est pure, paisible, humble et très-résignée au bon plaisir de Dieu, qui se plaît tant à voir souffrir ses amis pour l'amour de lui, que s'ils manquaient de croix, il en ferait plutôt exprès, et remuerait ciel et terre pour leur en fournir, afin de les rendre conformes à son Fils unique. Des croix de cette nature, reçues paisiblement et avec résignation de la main de Dieu, purifient et perfectionnent l'âme.

4° Il y a une grande différence entre les peines de la nature dans les croix, et les inquiétudes de la nature. La croix cause de la peine qui se fait sentir; mais c'est notre amour-propre et notre imperfection, qui nous causent de l'inquiétude, et qui nous font chercher avec empressement à nous délivrer des croix. Jusqu'à ce que l'âme soit résolue à tout quitter, elle demeurera troublée dans ses peines, et ne saurait avoir la paix que dans un parfait dégagement de tout ce qui n'est pas Dieu.

Dans la privation des lumières et des goûts, elle ne doit pas être troublée, car il ne faut jouir de Dieu qu'autant qu'il le voudra.

5° Jamais nous n'aurons de vraie paix que dans les croix toutes pures, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous nous plaisions à souffrir et à perdre pour le pur amour tout ce qu'il plaira à Dieu. Il y a un certain goût dans la croix, qui fait jouir l'âme ainsi éprouvée, de la paix la plus profonde qu'elle puisse avoir sur la terre; et dans cette paix, elle devient le sanctuaire de Dieu, qui prend avec elle ses délices. Le Prophète nous le fait entendre, lorsqu'il dit: *Son séjour est dans la paix* (1).

6° Le pur amour se trouve en ce monde dans les pures souffrances, et en l'autre vie dans les pures jouissances. L'état de notre corruption naturelle demande un état de croix, pour y demeurer purement au service de Dieu. Il ne faut point écouter là-dessus la raison humaine, ni la prudence de la chair. Le moindre rayon de la sagesse de Jésus-Christ crucifié, qui passe pour folie aux yeux du monde, vaut mieux que toute la sagesse des prudents du siècle. Enfin, on a beau raisonner, la vraie paix, la joie et la pureté de la vertu ne se trouvent que dans la croix, dans les mépris et dans l'abandonnement général de toutes les choses créées.

7° Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, quelques mauvais traitements qu'ils reçoivent de la part des créatures. C'est toujours une conduite tout aimable de la providence de leur Père céleste, qui fait enfin tout réussir à sa gloire et à leur avantage. Dieu cache ses justes et adorables desseins sous les injustes et infâmes procédés des hommes. Ils ont leurs prétentions, et Dieu a

Factus est in pace locus ejus. *Ps.* LXXV, 3.

les siennes. L'âme bien instruite dans les voies du christianisme ne s'arrête pas à la volonté de la créature, pour s'en plaindre, pour y trouver à redire; mais elle passe jusqu'à celle du Créateur, pour le louer et s'y soumettre. Le Père éternel avait son dessein de sacrifier son Fils pour les pécheurs, parce qu'il s'était mis à leur place, et les Juifs le faisaient mourir par envie. La charité du Père éternel était cachée sous la haine de ces gens passionnés; et Jésus, pénétrant dans les dispositions de son divin Père, les agréait et y prenait ses complaisances, laissant la rage des Juifs avoir son cours. Ainsi, quand les créatures nous abandonnent ou nous outragent, ne considérons point leur dessein; mais celui du Père éternel, qui se sert d'elles pour nous faire souffrir et nous faire mourir à nos attaches humaines. Cette vérité, bien méditée et établie en notre âme, y apporterait tout d'un coup trois grands biens : 1° un abandon parfait à Dieu, qui dispose de tout comme il lui plaît, soit que nous le voulions, ou non; 2° elle nous fait conserver la paix avec le prochain, puisque nous voyons que lorsqu'il nous afflige, il ne fait qu'exécuter les ordres de Dieu; 3° elle nous procure une grande tranquillité, assurés que nous sommes qu'il ne peut jamais nous arriver que du bien de la part de Dieu, qui est une bonté infinie.

8° Quand on plaide contre nous, il faut quelquefois se défendre, si l'on juge qu'il soit à propos de le faire; alors ce n'est pas simplement pour repousser l'injure, ou pour se garantir de la pauvreté, car ce serait fuir la croix, mais pour obéir à la disposition de Dieu, qui veut que nous soyons quelquefois troublés dans la possession de nos richesses, et qu'en soutenant le parti de la justice qui l'honore, nous nous opposions à l'injustice qui l'offense. De même quand nous sommes malades,

d'une légère tribulation devait leur procurer ; mais surtout dans les ravissantes délices qu'ils goûtaient de souffrir la mort et mille tourments pour Jésus-Christ, le Dieu qu'ils aimaient de tout leur cœur et glorifiaient par leurs souffrances. Si l'or avait du sentiment, n'aurait-il pas un grand plaisir de se voir dans la fournaise, où il devient plus fort et plus beau ? Il y perd sa dureté, on le fond, on le sépare de la crasse qui l'enveloppe ; en un mot, il perd tout, excepté le feu dont il est pénétré. O mon Dieu ! dit une âme dans la fournaise la plus brûlante de la tribulation, faites-moi souffrir tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je perde ma dureté, pourvu que mon cœur soit vivement touché et pénétré de douleur, pourvu que je sois purifiée de mes péchés ; que je souffre tout, pourvu que je vous aime, avec votre amour je suis assez riche. Souffrir ainsi n'est pas souffrir, c'est pour moi un bonheur, c'est la plus précieuse récompense que je puisse recevoir en ce monde.

J'ai une dévotion particulière pour les saints Martyrs, en sorte que mon âme se sent excitée d'un grand zèle pour les souffrances aux jours qu'on célèbre leurs fêtes. Quand je vois qu'ils ont triomphé d'eux-mêmes, du monde, de la mort et de tous les supplices, par l'acte le plus héroïque de la charité ; je dis en moi-même : Leur amour n'était pas d'une autre nature, que celui que je dois avoir pour mon Dieu. Pourquoi donc ne combattrai-je pas contre moi-même pour me vaincre, quand il devrait m'en coûter la vie ? Lorsque je considère que les supplices les plus épouvantables les animaient, et ne faisaient qu'exciter davantage leur amour à vouloir en souffrir encore de plus grands, je dis en moi-même : Ne fais-je pas profession d'aimer le même Jésus-Christ qu'ils *ont tant aimé?* Faut-il donc que je sois assez lâche pour

craindre les moindres petites souffrances, et que je sois un membre délicat sous un chef couronné d'épines? En vérité, nous devons avoir honte de porter le nom de chrétiens, si nous ne sommes pas crucifiés avec notre Sauveur. N'est-il pas écrit que le divin Jésus souffrant pour nous, nous a laissé l'exemple, afin que nous marchions sur ses traces; et que celui qui ne porte point sa croix tous les jours après lui, n'est pas digne d'être son disciple? Vouloir mener une vie commode, contenter ses sens, en suivant leurs inclinations, et après cela, dire qu'on est chrétien, c'est un mensonge.

Il faut souffrir nécessairement; il faut être crucifié pour être vraiment chrétien, si ce n'est par les mains des bourreaux, comme les Martyrs, ce doit être du moins par les mains de l'amour sacré, qui a succédé aux bourreaux, pour faire souffrir mille supplices aux âmes qu'il tient en sa puissance; car il les prive de toutes consolations humaines, et leur donne en échange les pratiques austères de la pénitence. Il les consume par les jeûnes, les veilles et les macérations; il les dépouille de leurs biens; il les exclut de la société des hommes; il les déchire à coups de discipline; il les charge de fer; en un mot, il n'y a point de rigueur que l'amour divin n'exerce sur eux. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus il les afflige, plus il les console; et il veut que lorsque ces âmes souffrent le plus, ce soit alors qu'elles s'estiment les plus favorisées et les plus heureuses.

Voici donc ce qu'il faut faire pour souffrir tous les jours de notre vie un petit martyre sous l'aimable règne de l'amour divin, au défaut du martyre des Saints, dont nous ne sommes pas dignes: 1° N'accorder jamais rien aux inclinations de la nature, qui s'efforce toujours de nous éloigner de la souffrance, et par conséquent de

Jésus crucifié. Elle voudrait jouir en repos de ses consolations; il faut au contraire la faire travailler aux pratiques de la vertu. Elle voudrait jouir de ses plaisirs; il faut lui faire porter la croix, et s'étudier à la contredire en tout: quelques plaintes qu'elle fasse, elle ne mérite point d'être écoutée, parce qu'elle n'est pas raisonnable.

2° Il faut aimer les mépris et les contradictions, et affectionner en tout ce qui est le plus abject. Chercher, ou du moins accepter de bonne grâce les occasions qui se présentent de s'humilier et de souffrir des confusions; car si nous voulons être les disciples d'un Dieu anéanti, il faut nécessairement faire mourir dans notre cœur cette ridicule vanité, qui nous est si naturelle. Elle voudrait l'estime et l'honneur, tandis que Jésus-Christ, le Roi de gloire, a préféré le mépris, les opprobres de la Croix. Apprenons donc à aimer pour l'amour de Jésus, ce qu'il a tant aimé pour l'amour de nous.

3° Il faut travailler tous les jours de notre vie à rompre quelques-unes des chaînes qui nous attachent à ce monde, et à l'amour des créatures, afin que nous puissions dire, comme saint Paul: *Je meurs tous les jours* (1). Oui, mon Dieu, je ne laisserai passer aucun jour de ma vie, que je ne me dégage de quelqu'une de mes affections humaines et naturelles, qui m'ôtent la liberté d'être tout à vous, et si je ne le fais pas, Seigneur, je vous en conjure, mettez-y la main, et brisez-les vous-même, sans avoir pitié de mes répugnances ni de mes plaintes.

J'avoue qu'il faut un grand amour et une âme bien généreuse pour être fidèle à ces pratiques; mais il est

(1) *Quotidiè morior. I. Cor.* XV, 31.

vrai aussi que c'est remporter toute la gloire des Martyrs dans la pleine paix de l'Église. En effet, il serait plus aisé de donner une fois sa tête à couper pour Jésus-Christ, ou même de se laisser dévorer par les lions comme saint Ignace, que de se faire ainsi une guerre et une violence continuelle pendant le cours de sa vie, pour mourir à soi-même autant de fois que nous sentons des inclinations qui ne sont pas conformes à Jésus crucifié, c'est-à-dire presque continuellement. Oh ! que de morts tous les jours ! Mais aussi que de couronnes éternelles ! Que d'amertumes aux sens, que d'ennuis à la nature, qui ne saurait goûter ce procédé ! Mais aussi que de consolations intérieures dans une âme qui ne peut plus quitter ces pratiques, quand elle a commencé une fois à en goûter les douceurs ! Elle sait par expérience que les plus souffrants en ce monde sont les plus heureux ; et, comme dit saint Augustin, que les larmes des justes sont plus douces que les faux plaisirs des pécheurs.

CHAPITRE XVI.

La vue de Jésus-Christ souffrant, doit embraser l'âme chrétienne du désir de souffrir.

Jésus a été prédestiné de toute éternité aux souffrances et aux abjections, par le décret de Dieu son Père, pour satisfaire à sa justice ; et il est certain que tous les chrétiens prédestinés le sont pour être conformes à Jésus-Christ, par conséquent ils le sont aussi à la croix et au mépris, pour satisfaire à Dieu qu'ils ont offensé, et pour réparer sa gloire. Ainsi donc celui qui se retire de la croix, abandonne la voie de la prédesti-

nation ; et au contraire, plus l'âme participe aux états de la vie mortelle de Jésus, plus elle est prédestinée. Je veux dire que plus elle est semblable à Jésus, plus elle rend de gloire à Dieu, et plus grande sera sa couronne dans le ciel. Estimez par conséquent toutes les croix de vraies béatitudes, et que leur estime et leur amour ne cessent jamais de régner dans votre intérieur ; autrement vous cesserez de vivre de la vie de Jésus crucifié. C'est la bonne fortune des vrais chrétiens que la croix, et leur véritable malheur, c'est le bonheur temporel. Mon Dieu, soumettez-moi aux plus rudes épreuves, chargez-moi de croix, autrement je n'aurai pas de part à votre amitié, et je ne trouverai pas grâce devant vos yeux. Rendez-moi sage, Seigneur mon Dieu, afin que je marche dans vos voies. Détrompez-moi une bonne fois, afin que mon cœur n'affectionne rien que les amertumes et les mépris ; qu'il soit toujours dans le trouble, jusqu'à ce qu'il en goûte la possession et qu'il s'y repose comme dans son centre,

Après de telles lumières, dont la grâce éclaire mon âme, si elle fuit les abjections et les croix, ne sera-t-elle pas étrangement infidèle ? Ne méritera-t-elle pas d'être en ce monde sans croix et sans abjection, ce qui est le plus terrible châtiment qui puisse lui arriver ici-bas ? Je n'aurais jamais cru, si l'expérience ne le faisait voir tous les jours, qu'une âme que Dieu favorise de ses grâces et de ses lumières, puisse en venir à un tel état d'éprouver une joie extrême de se voir chargée de croix, et abîmée dans l'abjection. Ces consolations sont si pures, si élevées, si douces à l'âme, qu'après en avoir savouré l'excellence, elle ne peut plus rien goûter sur la terre. Elle s'étonne de l'horreur qu'elle a eue autrefois pour *les humiliations*, les croix et les souffrances. Maintenant,

dans la jouissance de telles délices, il lui semble qu'elle est en Paradis; elle se tient si heureuse, qu'après le Paradis de la gloire elle n'en veut point d'autre que celui-ci ; en cela toute conforme à Jésus, qui jouissait en même temps des délices du Paradis dans la partie supérieure de sa très-sainte Ame, et des rigueurs de la croix dans l'inférieure.

Ce qui fait le bonheur de l'âme en cet état, c'est qu'elle connaît que Dieu en est excellemment glorifié, et comme elle prend ses délices à procurer sa gloire, elle conçoit par là même un amour extraordinaire pour les croix et les mépris; ce qui lui fait goûter des douceurs si ineffables, au milieu même de toutes les horreurs des plus cruelles tribulations, qu'elle ne voudrait pas perdre une occasion de souffrir, pour toutes les délices de ce monde; et elle ne saurait assez plaindre l'aveuglement des hommes, qui cherchent les honneurs, les grandeurs et les plaisirs qu'elle abhorre. Une âme en cet état ne peut plus dire qu'elle se renonce elle-même, ni qu'elle porte sa croix, ou qu'elle souffre; car elle jouit en effet. Elle voit clairement que la créature dans les honneurs ne cherche que de la vanité et de la fumée; et que tout cela n'est rien; mais que par les croix et les mépris, elle cherche la gloire de Dieu qui est tout. Cela suffit pour la faire entrer dans des désirs immenses de toutes sortes d'afflictions.

O mon très-doux Jésus ! l'ami de mon cœur, donnez à ce cœur votre divin Esprit, qu'il l'anime de la vraie vie, et qu'il le possède absolument. Oh ! que vos humiliations me paraissent honorables, que vos abjections me semblent nobles, que votre pauvreté m'est un riche trésor, et que vos croix me sont délicieuses ! Mon cœur, plein d'amour pour ces vrais biens, languit après la pos-

session de votre divin Esprit, qui vous les a fait aimer ardemment, il le désire de toutes ses forces, et tout ce qui n'est point lui, lui est un supplice. Permettez-moi donc, ô aimable Jésus ! d'entrer dans la possession et la pratique de votre vie souffrante et crucifiée. Je ne saurais être content, si je n'en viens aux effets. Je voudrais être plein d'honneur et de félicité dans le ciel, parce que vous y êtes dans un état de gloire ; mais je veux être auparavant pauvre, méprisé, souffrant sur la terre, puisque vous y avez été ainsi traité. Hélas! je ne suis pas digne de grandes souffrances; mais au moins je dois chérir les petites, quand elles se présentent.

Je sens que mon âme chercherait volontiers au dehors des croix et des abjections, s'il lui était permis. L'appétit lui vient en mangeant, et cette viande lui semble si délicate, qu'elle a peine à s'en passer. Peut-être sa faiblesse naturelle l'en détournerait bientôt: mais le manger n'en serait pas moins exquis. Rassasiez-moi d'opprobres, comme vous l'avez été vous-même, ô bon Jésus ! Donnez-moi part à vos souffrances, et mon âme sera contente. Donnez vos douceurs à quelqu'autre; mais, faites-moi goûter le fiel que vous avez pris sur la croix. Je crie et je me plains que je meurs de soif : *J'ai soif* (1), et vous me refuserez à boire ! Que voulez-vous donc que je fasse, ô Jésus ! Vous prenez plaisir à me faire languir, souffrir, et presque mourir au milieu de vos délices. Je souffre dans l'ardeur des désirs d'humiliations et de souffrances. Hélas ! vous me donnez toujours trop : mais vous connaissez ma faiblesse, et vous me traitez comme un enfant. C'est à moi de reconnaître mon

(1) Sitio. *Joan.* XIX, 28.

néant, et de confesser que je n'ai ni force ni vertu, voyant que je ne suis bon à rien, et que je vous imite si peu.

CHAPITRE XVII.

L'âme qui a goûté la douceur de la croix, se trouve crucifiée d'avoir l'abondance des consolations divines.

Après avoir été dans les ténèbres ces deux jours passés, je m'aperçois maintenant qu'elles se dissipent, et que les peines intérieures me quittent peu à peu ; je ne suis point cependant sans croix, et des croix fort intimes et très-pressantes, quoiqu'elles soient d'une autre nature que les premières. Le délaissement et les ténèbres m'étaient une croix qui me faisait souffrir, et à présent que la lumière me fait voir l'excellence de la pure souffrance, je souffre de ne plus souffrir, et je demeure ainsi dénué de toute consolation. L'état de lumière et de consolation me paraît maintenant bien au-dessous de celui des ténèbres. La douceur m'est revenue, mais elle ne m'est plus si agréable qu'elle l'était ci-devant, parce que j'ai découvert que l'amertume des délaissements est une voie plus élevée du pur amour. Dans les ténèbres, je m'appliquais à l'indifférence pour tout état ; j'en ai besoin dans les lumières. Je les souffre sans les goûter. Elles ne me semblent agréables, que dans le bon plaisir de Dieu, qui nous les envoie pour nous fortifier dans nos faiblesses, et non pas, comme je croyais autrefois, pour nous faire exceller dans les pratiques du divin amour, qui est beaucoup plus pur et plus éminent dans l'état contraire.

Si vous m'avez consolé quelquefois dans mes peines, ô mon Dieu ! consolez-moi davantage dans ce qu'on

appelle joie et amour. Je vous ai dit autrefois que je ne croyais plus souffrir jamais rien, tant j'étais consolé; maintenant je crois que je souffrirai toute ma vie, puisque je trouve des croix aussi bien dans la jouissance que dans la privation. Mais puisqu'il y a des croix de côté et d'autre, je me rends indifférent à recevoir celles qu'il vous plaira de m'envoyer. Autrefois je disais avec l'Epouse, au livre du Cantique des Cantiques, enivré comme je l'étais de consolations : *Soutenez-moi avec des fleurs aromatiques, fortifiez-moi avec des fruits odoriférants, parce que je languis d'amour* (1). Maintenant je dis plus volontiers : Appuyez-moi de croix, environnez-moi de confusions, chargez-moi de souffrances; car languissant d'amour, je veux aimer plus parfaitement que je n'ai jamais fait.

C'est une chose étonnante; je me trouve plus pauvre que je n'étais même dans la privation de toute consolation. Oh! que je n'ai garde de recevoir trop avidement le retour de la lumière et de la douceur, puisqu'elles me rendent encore plus pauvre! Je m'étonne qu'une âme se trouve contente dans les consolations. Ce n'est point leur douceur qui me réjouit; mais les abandonnements ineffables du Fils de Dieu, dans le Jardin des Olives et sur la Croix, sont les chères délices de mon âme, laquelle goûte avec plaisir ces adorables mystères. Dans les désolations, la partie inférieure de l'âme souffre; dans les consolations, c'est la partie supérieure qui souffre; cette croix est plus élevée et bien plus excellente, mais connue de très-peu de personnes. Jésus voulant se faire connaître à ses Apôtres après sa résur-

(1) Fulcite me floribus stipate me malis quia amore langueo. *Cant.* II, 5.

rection, ne leur montre point les éclats de sa gloire; quoiqu'il en fût en pleine jouissance; mais il se manifesta à eux, en leur montrant ses plaies et leurs cicatrices, malgré l'état de gloire qui l'exemptait de souffrir à l'avenir : il ne faut donc pas s'attendre à connaître ni à goûter autrement Jésus-Christ ici-bas sur la terre. Il se fera voir un jour dans le ciel tout éclatant de gloire et sans aucune abjection, il sera goûté par des consolations si pures, qu'elles n'auront aucun mélange de croix; mais pendant que nous sommes dans ce lieu de misères, de bannissement et de larmes, nous n'aurons point Jésus-Christ sans sa croix, ses plaies et les amertumes de sa Passion.

C'est pourquoi l'âme qui veut s'attacher à Jésus-Christ, doit s'attendre toujours à souffrir, tandis qu'elle sera en cette vie. En quelque état qu'il la mette, de privation ou de jouissance, elle souffrira toujours. Si elle veut vivre de son Esprit, il ne se donne, ne se conserve, et ne se perfectionne qu'en ceux qui sont morts à leurs sens, austères dans leur manière de vivre, pénitents et dégagés de tout ce qui n'est pas Dieu. Il est vrai qu'il faut prendre conseil pour l'austérité, quand le corps est faible; mais il faut toujours craindre de trop s'épargner, car nous ne sommes pas assez animés du vrai esprit de pénitence. Tendons, mon âme, à faire souffrir notre chair, et privons nos sens de tous leurs plaisirs. C'est se moquer, de vouloir être à Dieu, ou vivre dans un état de pénitence, et prendre encore goût aux créatures. Quoiqu'on puisse le faire sans crime, on ne le peut sans infidélité. Ce qui peut se faire au commencement de la vie dévote, ne doit pas être permis dans son progrès. L'âme doit toujours avancer dans les pratiques de la mortification et de la pénitence.

L'homme n'est par lui-même que néant et péché. Comme néant il doit toujours s'humilier très-profondément, aimer les états abjects, et vivre dans le mépris de soi-même, puisqu'il ne peut se rendre agréable à Dieu que par ce moyen : mais l'orgueil l'en tire continuellement, et c'est ce qui fait qu'il déplaît au divin Maître. Comme pécheur, il doit avoir non-seulement du mépris, mais de la haine pour lui-même, et se maltraiter pour se punir de ses péchés; il doit donc aimer les croix, et toutes les infirmités qui lui arrivent, se réjouir quand il voit la justice de Dieu qui se venge de lui, y ajouter même d'autres souffrances, et des pénitences austères, selon l'inspiration qu'il en reçoit, et les avis de son directeur.

O Jésus! c'est vous seul qui êtes descendu dans le plus profond abîme de l'anéantissement; et vous seul aussi avez nourri en votre Cœur les vrais sentiments de la pénitence, qui vous ont porté à vouloir souffrir et mourir pour satisfaire à la justice de votre Père céleste. Quand je vous vois dans cet état, je dis : Voilà l'ouvrage de mes péchés; j'en conçois une horreur extrême, j'entre dans vos sentiments. O Jésus! donnez-les moi, je vous en conjure, ils ne vous sont pas nécessaires. Il me semble que je serais insatiable de mépris, d'humiliations, d'anéantissements et de pénitences, si je suivais les mouvements que je ressens dans mon cœur.

CHAPITRE XVIII.

Avis pratiques pour se conduire avec perfection dans les souffrances.

Être privé de toute consolation humaine, se voir pauvre, méprisé, abandonné, persécuté, n'avoir personne qui vous soutienne ni vous console, mais que chacun ajoute à vos croix ; c'est assurément un état bien amer et très-affligeant à la nature, mais c'est le chemin royal par lequel Dieu fait marcher toutes les grandes âmes, un état dans lequel vous pouvez faire des merveilles. Pour en user avec perfection, voici ce qu'il faut faire :

1° Bien loin de vous décourager ou de vous abattre, il faut vous élever vers le Dieu de toute consolation, et n'en attendre que de lui seul : *Le Seigneur est le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux* (1), dit saint Paul. — Saint Thomas de Cantorbéry a été éprouvé de la manière la plus cruelle, voyant tout soulevé contre lui, parce qu'il défendait généreusement la cause de Dieu et les intérêts de l'Église. Au milieu de toutes ses persécutions, il n'avait recours qu'à Dieu seul, et il était inébranlable.

2° Au lieu d'entretenir dans votre cœur des sentiments d'aversion contre ceux qui vous persécutent, regardez-les plutôt avec respect, et honorez-les comme étant les instruments dont Dieu se sert pour vous humilier et vous faire souffrir. Si vous voulez du mal à ceux qu'il emploie pour exécuter ses volontés sur vous, c'est à lui

(1) Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni *tribulatione nostrâ. II. Cor.* I, 4.

que vous en voulez. Ne vous plaignez donc pas d'eux, puisqu'ils ne font qu'exécuter ses ordres. Souvenez-vous de la parole de David, en pareille occasion : *C'est le Seigneur qui a commandé à Séméi de maudire David* (1). Sachez qu'ils ne font pas un seul acte, qu'ils ne disent pas une parole, que par l'ordre de la divine Providence qui conduit tout cela, ou du moins qui le permet.

3° N'ouvrez point votre bouche aux plaintes, mais aux louanges de Dieu et aux actions de grâces de son infinie bonté, car c'est son ouvrage qui s'exécute sur vous, pour votre sanctification. Ceux qui paraissent vous faire le plus de mal, vous font le plus de bien, et sont vos meilleurs amis. Un grand directeur dans la vie spirituelle donnait cette règle : *Aimez plus tendrement tous ceux qui vous traitent le plus durement* (2). Un grand martyr donna le tiers de ses biens à celui qui l'avait dénoncé au juge, comme étant chrétien, un tiers aux bourreaux qui devaient le faire mourir, et le reste aux pauvres.

4° Il ne faut pas même vous attendre à ce que Dieu vous console, ni vous plaindre ou vous décourager, s'il suspend ses divines consolations; car, puisqu'il veut vous faire souffrir, s'il vous consolait, il agirait contre ses desseins. Quand il est temps de souffrir, ce n'est pas le temps de jouir : lorsque nous voyons que Dieu veut nous faire porter la croix, il ne faut point alors penser à autre chose qu'à nous livrer en proie à la souffrance, jusqu'au point et en la manière qu'il lui plaira. Il n'y a rien de meilleur pour nous, que l'accomplisse-

(1) Dominus enim præcepit ei, ut malediceret David. *II, Reg.* XVI, 10.

(2) *Qui te duriùs premunt, hos arctiùs amabis.*

ment de sa sainte volonté dans nos souffrances, puisqu'il se plaît à traiter ainsi ses enfants. Il nous donne pour exemple son propre Fils, qui lui est consubstantiel. Il s'en faut bien que nous soyons traités comme Jésus-Christ l'a été.

5° Lorsque vous vous trouvez sous les coups de votre Père céleste, qui vous châtie, prenez courage; c'est une preuve qu'il prend soin de vous, comme de son cher enfant, qu'il veut corriger. Vous savez bien que vous ne l'avez que trop mérité. S'il vous passait toutes vos fautes, comme on le fait à un incorrigible, vous auriez sujet de trembler.

6° Quand même, par supposition, vous ne l'auriez point mérité, n'est-il pas bien juste que vous souffriez quelque chose pour l'amour de lui, après qu'il a tant souffert pour l'amour de vous? N'eût-il rien souffert pour vous, les bienfaits dont il vous comble chaque jour, ne méritent-ils pas que vous receviez aussi quelque mal ou quelque souffrance, lorsqu'il juge à propos de vous en envoyer : *Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux* (1)?

7° Enfin, quand tout cela ne serait point, vous êtes sa créature, il a droit de faire de vous tout ce qu'il voudra : or, il ne saurait vous vouloir que du bien, puisqu'il est votre Père céleste qui vous aime. Si donc il vous envoie des croix, c'est un bien qu'il vous accorde, quoique votre ignorance vous fasse croire quelquefois que ce sont des maux; mais il sait mieux que vous ce qui doit s'appeler *bien*, et ce qui vous est nécsssaire :

(1) *Si bona suscepimus* de manu Dei, mala quare non suscipiamus? *Job.* II, 10.

Il est le souverain Maître, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux (1).

8° Puisque les croix qu'il envoie procèdent de son amour, il faut donc aussi les recevoir avec amour. Elles en sont plus agréables, et à celui qui les donne, et à celui qui les reçoit. C'est ainsi qu'il a aimé sa sainte Mère, ses Apôtres, ses Martyrs, et tous ses vrais amis. La reine Esther était perdue, si le roi Assuérus ne l'eût touchée de son sceptre ; et une âme est en grand péril, si elle n'est touchée de la croix de son Rédempteur : c'est la marque de l'application de ses grâces. Aucun n'entrera jamais dans la gloire, quelque moyen qu'il cherche, s'il ne passe par la porte de la croix et de la souffrance : *C'est par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (2).

9° N'ayez pas égard à la récompense ; souffrez purement, parce que c'est le bon plaisir de Dieu. Est-ce donc peu de chose que d'avoir donné du plaisir à Dieu ? Une âme qui l'aime peut-elle prétendre à une plus riche récompense ? Combien de gladiateurs ont exposé leur vie, pour donner du plaisir à des spectateurs oisifs ! Oh ! que Dieu voit avec complaisance un chrétien environné, et comme accablé d'une armée de croix, demeurer ferme et paisible dans la soumission à son bon plaisir !

10° Quand vous êtes contrarié dans le bien même que vous voulez faire, ne vous troublez pas : ce sont deux couronnes que vous remportez au lieu d'une ; la pre-

(1) Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat. *I, Reg.* III, 18.

(2) *Per multas* tribulationes oportet nos intrare in regnum *Dei. Act.* XIV, 21.

mière sera donnée à votre bonne volonté ; la seconde récompensera votre patience, votre humilité et votre abandon aux décrets de la Providence.

11° Lorsque quelqu'un vous méprise, rentrez en vous-même, et dites-vous : N'est-il pas juste que je sois méprisé, moi qui ai tant méprisé Dieu, lorsque je l'ai offensé ? O Seigneur, que je suis heureux, si vous daignez accepter ce petit mépris en amende honorable, et en réparation de ceux dont je suis coupable envers vous !

12° Si quelqu'un vous outrage par des paroles, répondez-lui en peu de mots ; que vos paroles soient douces et humbles, et vous avez fait évanouir sa colère ; il est vaincu, et vous avez remporté une glorieuse victoire. Il n'y a pas de vertu à montrer un visage doux et agréable à ceux qui vous flattent ; mais être affable et gracieux à l'égard de ceux qui vous maltraitent, voilà la vertu.

13° Celui qui s'en prend aux créatures, des maux qu'elles lui font souffrir, ressemble à un enfant qui voudrait se venger sur la verge dont son père s'est servi pour le corriger. C'est nous seuls qui nous faisons du mal par nos impatiences. Ayons une patience douce et constante, nous convertirons tous les maux en biens.

14° N'est-ce pas une chose merveilleuse, que notre divin Maître ne nous ait donné qu'une seule leçon à apprendre, d'être doux et humbles de cœur ? L'école où l'on apprend cette leçon, ce sont les souffrances. Étudions son exemple, et voyons ce qu'il a pratiqué lui-même, dans ses persécutions et dans ses cruelles souffrances. A-t-il dit un seul mot qui témoignât de l'impatience ? N'a-t-il pas baisé et même appelé son ami, *Judas qui le trahissait* ? A-t-il dit quelques injures à ses

bourreaux ? N'a-t-il pas, au contraire, versé son Sang pour eux ? Nous ne devons pas nous glorifier d'être chrétiens, c'est-à-dire ses imitateurs, si nous nous plaignons, si nous nous défendons, si nous nous vengeons, si nous repoussons l'injure par l'injure. Laissons-lui notre cause en main, il saura la défendre mieux que nous. Pour nous, ne pensons à rien qu'à bien étudier la leçon qu'il nous a donnée, pratiquant en toute occasion la patience, la douceur et l'humilité.

15° Si nous croyons encore qu'on nous fait tort, nous n'avons pas bien appris comment il faut souffrir. Si nous fuyons l'occasion de souffrir, nous ignorons le bonheur que nous recevons de la croix. Regardez comment Jésus-Christ, votre Sauveur et votre modèle, va au-devant de ses bourreaux. « Qui cherchez-vous ? leur dit-il. — » Jésus de Nazareth. — C'est moi-même... Me voilà, » faites tout ce que vous désirez. » Croyez que le jour où vous n'aurez rien souffert est un jour perdu pour vous. Oh ! si vous connaissiez le fruit des souffrances, vous aimeriez tendrement ceux qui vous en procurent. Oui, certes, ils vous font plus de bien que s'ils vous donnaient un royaume.



TROISIÈME TRAITÉ

QUI CONTIENT LES LUMIÈRES ET LES SENTIMENTS CONTRAIRES A L'ORGUEIL NATUREL, POUR ÉTABLIR LA PARFAITE HUMILITÉ DANS L'AME.



CHAPITRE PREMIER.

On ne saurait être vrai chrétien, si on n'est vraiment humble.

Qu'un vrai chrétien est rare! Et cela, parce qu'il se trouve peu de personnes fidèles à la grâce du christianisme, qui nous porte à être membres de Jésus-Christ, animés de son Esprit, et à vivre dans les purs états de sa vie mortelle. Une telle fidélité demanderait que l'âme aspirât incessamment à la parfaite possession des trois compagnes de Jésus-Christ crucifié, qui sont, la pauvreté, les mépris, la douleur, et que dans les occasions elle s'estimât heureuse d'être pauvre, méprisée, et chargée de croix, vivant ainsi au-dessus des inclinations naturelles.

On dit d'un homme qui a rendu l'esprit, qu'il est mort à la vie naturelle ; de même, si nous perdons le vrai Esprit de Jésus-Christ, qui consiste dans une profonde humilité, nous mourons à la vie chrétienne. Nous ne devrions jamais agir que dans cet esprit d'anéantissement, principalement dans les occasions qui peuvent le plus nous en éloigner, comme dans la prospérité et le bon succès des affaires qui pourraient faire ressentir

quelque vaine joie. Il faut recevoir cela en esprit d'humiliation, comme étant indignes de vivre de la vie de Jésus-Christ, et trop faibles en la grâce, pour supporter les mauvais succès et les grandes adversités, qui sont le partage des Saints. Ainsi, nous témoigne-t-on du mépris? Nous fait-on des injustices? Nous dit-on des injures? Il faut les accueillir dans un esprit d'anéantissement, sans écouter les raisonnements humains qui voudraient nous persuader que c'est l'injustice des hommes, et qu'on nous fait tort. Il faut agir par des principes éternels, selon les lumières de la grâce, qui font voir à l'âme le bonheur qui lui revient de cet état de conformité avec Jésus crucifié; et confesser toujours, malgré les répugnances de la nature impatiente et orgueilleuse, qu'on est traité plus doucement qu'on ne le mérite, comme il est clairement exprimé au livre de Job : *J'ai péché, et n'ai pas été châtié comme je le méritais* (1). Ne vous plaignez donc pas des torts que vous font les hommes; mais adorez et remerciez la justice de Dieu, qui se sert d'eux pour vous punir et vous humilier.

De toute éternité il a été résolu que les membres vivront de la vie du chef, et se conformeront à son exemple. Jésus qui est notre chef, glorifie très-parfaitement Dieu son Père, mais c'est en s'anéantissant. Avant qu'il se fût humilié au-dessous de lui, il était son égal, et ne lui rendait ni obéissance, ni service, ni gloire. Depuis qu'il s'est anéanti, un Dieu glorifie un Dieu. Il faut donc que nous, qui sommes ses membres, suivions l'exemple de notre chef, pour glorifier ce même Seigneur par de profonds abaissements. Si le chef n'a pu

(1) *Verè deliqui*, et ut eram dignus non recepi. *Job.* XXXIII, 27.

glorifier Dieu autrement, comment les membres pourraient-ils le faire d'une autre façon ?

S'il n'y avait point de Dieu fait homme, il n'y aurait point de Jésus-Christ, par conséquent il n'y aurait point de chrétiens. C'est par l'Incarnation du Fils unique de Dieu que la Divinité, s'unissant personnellement au néant de notre humanité, rehausse notre néant jusqu'à la Divinité. Tout l'Être de Jésus-Christ n'est pas dans sa seule Divinité, ni dans sa seule Humanité ; c'est dans l'union de toutes les deux, et cette union est la source de toute la gloire extérieure de Dieu, et de toute la gloire surnaturelle et éternelle des hommes. Mais cette union admirable est un arbre planté dans l'anéantissement le plus profond, où le Verbe est fait chair, le tout est uni à notre néant. Les chrétiens étant comme les fruits qui naissent de cet arbre selon la grâce, quel goût peuvent-ils avoir, et de quel esprit doivent-ils être animés, sinon d'humilité et d'abjection : car telle est la nature de l'arbre dont ils sont les fruits ?

Celui qui vit selon les sens et l'esprit humain, n'est chrétien que de nom et en apparence. Pour l'être en effet, et selon la vérité, il faut vivre de l'Esprit de Jésus-Christ, et selon les inclinations de la grâce, qui sont toutes contraires à la nature. Oh ! que je vois de bassesses et de misères apparentes dans le procédé de la grâce ! Mais qu'il y a de véritable grandeur dans ces bassesses ! Un vrai chrétien est souvent un homme sans considération, sans élévation, sans éclat, selon le monde : mais il est si grand selon la grâce, qu'il est élevé au-dessus de toute la nature.

O vie de la grâce, que tu es admirable ! Tu élèves l'homme de la terre au ciel, tu le places dans le sein de Dieu, et tu le fais vivre de sa vie ; tu es pauvre à l'exil-

rieur, mais tu es très-riche à l'intérieur ; tu parais basse aux yeux de la chair, et tu es très-sublime aux yeux de Dieu ; tu m'as ravi par ta beauté, et je sens tant d'amour pour toi, que je ne veux plus vivre un moment sans toi. C'est dans les croix et les mépris qu'on vit de cette belle vie ; ainsi, quand les occasions de souffrir et d'être méprisé se présentent, il faut dire : Voici le temps de vivre de la vie de la grâce et de la vie divine. Réjouissons-nous, mon âme, quoique la nature et les sens se plaignent ; jamais il ne peut nous arriver un plus grand bonheur. O sublimité de la vie de la grâce, qui élèves une âme si haut, en la mettant dans son néant, que tu es ineffable ! Quand sa beauté est une fois découverte, l'homme quitte tout pour l'embrasser, et tout le reste ne lui paraît que vanité et misère. On abandonne le monde, les richesses, les honneurs, les plaisirs. On se condamne aux pénitences, aux mortifications, à la pauvreté, pour vivre de cette vie divine ; mais qu'elle est cachée ! Très-peu la connaissent, et beaucoup moins l'aiment, presque personne ne la recherche, parce qu'il faut des croix pour vivre de cette vie, et que c'est dans les plus grandes misères qu'elle est dans son plein exercice : ni la nature, ni les sens ne sauraient la goûter.

Que je la connaisse, ô mon Dieu ! Faites que je l'aime et que je la suive. Tirez-moi après vous dans les exercices de la vie de la grâce, et je courrai à l'odeur de vos parfums. C'est vivre dans sa propre mort ; c'est trouver son plaisir dans les mépris ; se glorifier dans ses faiblesses et ses infirmités, comme saint Paul ; c'est être ravi, quand on est rebuté, injurié, contredit et crucifié ; cette vie divine donne principalement l'esprit d'oraison, de retraite et d'abjection. Un chrétien qui goûte bien qu'il n'est *chrétien que* par les profondes abjections d'un

Dieu fait homme, aime les humiliations, les mépris; mais notre ignorance nous égare; notre grand mal vient de ce que nous ne connaissons point Jésus-Christ, et que nous ne l'étudions pas assez. O mon âme! qu'est-ce que Jésus-Christ? Qu'est ce qu'un Dieu anéanti pour toi? Qu'est-ce que cette belle vie qu'il a choisie par préférence à toutes les vies, comme la plus digne? Quel honneur pour toi, de vivre de cette même vie! Tu ne le sauras jamais, si tu n'es très-humble; car il est écrit, *qu'il se cache aux prudents, et qu'il ne se révèle qu'aux humbles* (1).

CHAPITRE II.

Pour vivre de la vie spirituelle, il faut tendre à devenir abject.

Puisque je suis si peu adonné aux pénitences corporelles, il faut que je m'applique à l'exercice des autres vertus, à la douceur, à la patience, au dénûment d'esprit, et surtout à l'abjection. Il n'est pas besoin pour cela des forces physiques, mais bien de l'Esprit de Jésus-Christ. Il faut aimer la vie cachée et solitaire, me retirer des affaires et des compagnies; donner pour le moins la moitié de ma vie à l'oraison, à moins que Dieu n'en dispose autrement. Il faut, s'il est possible, vendre ma charge, comme étant un sujet de distraction, et ne garder du bien que pour vivre petitement. Si la Providence me rend pauvre, à la bonne heure. La pauvreté,

(1) Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. *Matth.* XI, 25.

les souffrances, le mépris, sont les parties essentielles de la vie de Jésus-Christ.

Il m'est venu en pensée qu'il est fort aisé de quitter le grand monde, mais très-difficile de quitter le petit monde. On en voit qui renoncent aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, aux charges et à la fortune, et qui se retirent dans des monastères, ou mènent une vie privée et dévote; mais très-peu abandonnent absolument jusqu'aux petits et légitimes plaisirs du vivre, du vêtir, et autres semblables. Il y en a encore moins qui refusent d'être estimés par ceux qui sont de même état. Enfin, il en est bien peu qui n'aient leurs petites richesses secrètes, leurs satisfactions humaines, et le soin de conserver leur honneur; car presque personne ne veut totalement crucifier la nature. Les moyens de la faire mourir sont les austérités, et surtout les abjections. Jamais il ne faut cesser de la persécuter, chacun selon sa vocation et sa grâce. L'une des principales intentions de la mienne, est de me porter à ne vouloir rien être sur la terre.

L'abjection est un fruit excellent; mais il croît parmi les épines des souffrances, des disgrâces, des mauvais succès, de l'abandon des amis, de la perte des biens et de l'honneur. Toutes ces choses qui sont si crucifiantes pour la nature, produisent le bon fruit de l'abjection. Celui qui n'a point goûté de ce fruit, n'a pas encore commencé à vivre de la vie de Jésus-Christ, qui en a fait son aliment et ses délices, dans les jours de sa vie mortelle; quiconque n'a point goûté la douceur de ce fruit, n'a pas son Esprit. C'est un puissant contre-poison contre la plus dangereuse maladie de notre âme, c'est-à-dire l'orgueil et l'amour de notre propre excellence, qui se mêle à nos meilleures actions et les gâte.

Heureux et aimable contre-poison que celui des abjections, il nous guérit lorsqu'il mortifie notre orgueil! Cela nous est très-nécessaire si nous voulons entrer dans la vie spirituelle; car Dieu cache ses secrets aux superbes, et ne les révèle qu'aux humbles.

Lorsqu'on considère Jésus-Christ dans les états d'humiliation, où son amour pour nous l'a réduit, on y voit tant de beauté, que tout autre chose déplaît, et paraît fausseté : en cela seul est la vérité. Non-seulement la partie intellectuelle de mon âme en est pénétrée, mais même l'inférieure prend un plaisir sensible d'être comme Jésus en sa vie mortelle. Tout le reste m'est pénible. Ainsi les conversations m'ennuient, quand on n'y parle point de Jésus et de ses différents états. J'entends quelquefois parler de la cour, de ses grandeurs, et des plaisirs du monde : je regarde tout cela comme une pure vanité, et je n'ai pas besoin de raisonnement pour avoir ce sentiment.

Estimez-vous heureux, lorsque la Providence vous fournira des occasions de souffrir le mépris, et entrez avec grand respect dans les états de la vie de Jésus, qui font horreur aux insensés. Au milieu des sollicitations que je suis obligé de faire, par rapport à ma position présente, qui est temporelle, je considère les dispositions de Jésus, quand les hommes étaient contre lui chez Pilate et chez Hérode; sa douceur, sa bonté, son humilité, son amour pour ceux qui plaidaient contre lui, et qui voulaient le faire mourir; son abandon aux desseins de Dieu son Père, le désir qu'il avait de perdre sa cause et d'être condamné; le zèle ardent dont il brûlait de voir la justice divine satisfaite : je ne fus jamais si content que dans ces sollicitations. Sans crainte de *perdre, étant bien* aise de me voir abject, allant à pied,

appuyé de peu d'amis, et reconnu, je crois, pour être peu intelligent dans les affaires, c'était pour moi un bon exercice de patience et de confusion, je disais : Voilà qui va bien ; je suis traité comme je le mérite. Dieu prend plaisir à voir le pécheur dans l'humiliation que le péché apporte à l'âme.

La suprême abjection est la suprême pureté de l'amour. Pourquoi donc tant craindre la perte de l'honneur et des biens ? C'est être encore plein de la nature corrompue et infectée du poison de l'orgueil. Les vraies humiliations sont celles qui proviennent de nos fautes, défauts naturels, ignorances, etc., etc., dont le prochain ne s'apercevait point ; et lorsqu'il vient à les découvrir, c'est alors que l'abjection est bonne, car il n'y a point d'excuse à cela. Si je deviens pauvre, on dira que c'est ma faute, et que je ne m'entends point aux affaires ; et de mon côté, j'avouerai mon incapacité, et je serai ravi d'avoir cette occasion de m'humilier. Il faut que la créature soit toujours créature, c'est-à-dire rien. Voilà quel est son partage. Il faut qu'elle demeure toujours dans son néant par la connaissance de son indignité ; mais je dis par un aveu sincère et volontaire qu'elle n'est rien, qu'elle ne peut rien, et qu'elle ne mérite rien. Vouloir sortir de là, comme l'orgueil naturel nous y porte sans cesse, c'est vouloir être ce qu'on n'est pas. C'est vivre dans le mensonge, et c'est en ce sens que tout homme est menteur, parce qu'il est hors de la vérité, qui voudrait le faire demeurer dans son néant. C'est donc nous enorgueillir, et ensuite déplaire à Dieu en mille manières.

Dieu le Fils, pour remettre l'homme à sa place et dans *le chemin de la vérité*, pour tendre à lui et le trouver *(car Dieu n'est point* dans le mensonge), prend un corps

et une âme, daigne se faire homme. Il vient dans l'anéantissement, la faiblesse et le mépris, pour lui montrer la voie qu'il doit tenir, hors de laquelle l'homme n'est que mensonge et péché. Jésus donc vivait, comme doit vivre l'homme, c'est-à-dire dans l'anéantissement et les mépris ; cette vérité me paraît fort claire, et me donne bien du sentiment. Je ne saurais voir Jésus-Christ traité comme un scélérat, accusé, condamné, mis à mort par un supplice infâme, sans lui dire : Ce serait à moi d'être là, Seigneur, vous vous êtes mis à ma place ; ah ! ce serait à moi, pécheur, d'être ainsi traité, et c'est à vous de vivre toujours dans la gloire.

CHAPITRE III.

Combien une âme dans l'abjection est précieuse aux yeux de Dieu.

La souveraine perfection de Dieu est en lui-même, et par lui-même. C'est sa gloire et son élévation infinie qui lui plaît infiniment, et qu'il ne va point chercher hors de lui. Notre trésor est aussi en nous-mêmes, et en quelque façon par nous-mêmes. C'est notre néant, c'est la profondeur de nos misères, que nous trouvons en nous ; mais c'est le trésor caché dans notre champ, tout hérissé d'épines, que nous ne saurions trouver, si Jésus-Christ, qui est venu nous chercher, ne nous conduit, et si sa grâce ne nous le fait trouver. L'âme n'est jamais plus comblée de joie que quand elle a trouvé ce trésor, car elle se croit riche à jamais ; elle n'a rien de plus précieux à présenter à Dieu, ni qui lui plaise davantage.

Dieu *qui est*, et qui aime la vérité, se plaît infiniment

dans son élévation infinie, parce qu'il est véritablement et infiniment grand. Et il se plaît aussi dans le profond anéantissement de sa créature, parce qu'il est vrai qu'elle n'est par elle-même qu'abjection et néant. Une âme qui comprend bien cela, se plaît en ce qui plaît à Dieu. La grandeur infinie de son Créateur la charme, et son extrême petitesse la contente. Plus ses anéantissements sont grands, plus ils lui deviennent agréables, sans penser si elle devient moindre en nature, en grâce et en gloire. Il lui suffit de se voir toute plongée dans l'abîme de son abjection, puisqu'elle sait que Dieu aime de préférence une âme qui tend continuellement à s'humilier, et à n'être que ce qu'il veut. Tous les exercices d'anéantissement lui semblent si beaux, qu'elle n'en voudrait jamais sortir. Il lui semble qu'elle serait contente d'être tout-à-fait inconnue, délaissée, méprisée, et de terminer enfin son triste exil, quitter cette vallée de larmes, de quelque manière tragique, qui laissât dans le doute de sa perte, aimant ainsi l'abjection pendant la vie et à la mort.

Oh ! qui pourrait comprendre les transports amoureux de l'âme vers Dieu, au milieu de ses anéantissements, le réciproque d'amour que Dieu lui porte, et les délices qu'il prend avec elle ! Car en cet état l'âme fait à Dieu des sacrifices merveilleux de sa réputation, de son être, de sa vie, de ses intérêts, pour ne vouloir et ne regarder que lui seul. Elle ne veut rien, et elle veut tout : elle veut tout, parce qu'elle veut Dieu seul pour toutes choses ; et elle ne veut rien, parce qu'elle n'a qu'un fort grand mépris pour tout ce qui n'est pas Dieu : pourvu qu'elle soit bien anéantie, c'est tout ce qu'il lui faut. Se voyant sans lumières, sans ferveur sensible d'amour, dans la pauvreté et le délaissement,

elle est contente, parce qu'elle se voit tout anéantie. En cet état, l'âme dit : Mon Dieu, je ne puis vous glorifier par les lumières et par les ardeurs de l'amour, parce que je ne suis qu'impuissance, je ne peux rien, je ne suis rien; mais puisque je ne suis bonne à rien, glorifiez-vous vous-même dans mon profond anéantissement. L'âme, ainsi anéantie, aime purement. La grandeur de l'amour divin ne consiste pas tant dans la ferveur que dans la force, qui n'est jamais plus grande que dans l'anéantissement d'une âme qui s'oublie pour ne penser qu'à Dieu, n'aimer que Dieu.

Il est vrai néanmoins qu'il y a certaines occasions où il faut cacher l'abjection dans son intérieur, et paraître à l'extérieur comme les autres; mais quand Dieu envoie l'abjection intérieure et extérieure en même temps, oh ! que c'est une haute faveur, et un moyen très-puissant de lui rendre tout ce qu'on peut lui donner ! Il ne faut point craindre alors l'oisiveté ou l'inutilité; car l'homme ne travaille jamais davantage que dans cet état, où il porte une croix bien pesante. La faveur des faveurs, c'est de souffrir et d'être méprisé pour Dieu. *Souffrir, Seigneur, et être méprisé pour vous* (1). C'est l'aspiration du pur amour ; oui, souffrir, ô aimable Jésus ! et être méprisé pour vous, qui avez souffert tant de mépris pour moi.

Il faut haïr le mensonge et aimer la vérité, mon âme, quand vous devriez être anéantie dans l'esprit de tous les hommes. Dieu étant la vérité suprême, il règne où est la vérité, et il fuit le mensonge. C'est un mensonge de vouloir passer dans l'esprit des autres pour ce qu'on n'est pas. Si vous aimez la vérité, sans laquelle vous ne

(1) *Domine pati et* contemni pro te. Joan. à Cru.

sauriez plaire à Dieu, ne cachez point vos défauts, soyez bien aise qu'on les découvre, et plaisez-vous dans cette découverte ; car Dieu aime la vérité, et se plaît que l'âme l'aime aussi, qu'elle désire être connue, aussi abjecte qu'elle l'est en effet. Hélas ! quelle faiblesse de tant déguiser nos imperfections ! Combien il y a d'amour-propre et de vanité secrète dans cette dissimulation qui déplaît beaucoup à Dieu, et qui est incompatible avec son Esprit, qui est tout vérité ! Que la vérité est bien différente des apparences en moi ! Combien de péchés commis qui ne sont connus de personne ! Combien de faiblesses d'esprit ! Combien de recherches de moi-même ! Et combien de misères que je connais, sans compter celles que je ne connais pas, et qui sont beaucoup plus grandes ! En vérité, je ne suis qu'un sépulcre blanchi ; je le connais un peu, mais je voudrais le voir plus clairement, et que tout le monde le connût aussi, afin que personne ne se trompât dans le jugement qu'on porte de moi, et que je reçusse de tout côté les mépris qui me sont justement dus.

L'âme éclairée de la pure lumière de la grâce se soumet avec grande fidélité et amour aux croix et aux souffrances, de quelque part qu'elles viennent, et ne peut croire qu'on lui fasse tort. Quand nous nous plaignons, c'est dans la lumière de la raison et du monde. La chétive créature montre bien alors qu'elle est dans un grand aveuglement et une grande ignorance de la vérité; car la vérité est qu'elle mérite le mépris, les croix et toutes sortes de souffrances. Quand elle demande autre chose, elle cherche le mensonge, et n'aime point la vérité. Quand est-ce enfin que notre cœur cessera d'être collé à la terre, et si appesanti ? *Enfants des hommes, quand est-ce que vous cesserez* de ramper sur la terre,

n'aimant que la vanité et ne cherchant que le mensonge (1) ? Le mépris que j'aurai pour moi-même sera la mesure de l'estime que Dieu en fera. Plus j'aurai de haine contre moi, comme l'Évangile me le recommande, plus Dieu aura d'amour pour moi ; car, ce qu'il aime particulièrement, c'est l'abjection de sa créature qui s'anéantit pour l'amour de lui.

CHAPITRE IV.

Sentiments particuliers d'anéantissement.

Voici les sentiments que l'amour de l'abjection de Jésus-Christ m'a fait concevoir. Je suis engagé dans des affaires qui me font trop souvent perdre le souvenir de la présence divine. Je les regarde comme des prisons, où mon âme est retenue par l'ordre de Dieu, comme un criminel l'est dans un cachot. Je dois me tenir en paix dans cet état humiliant, et agréer cette captivité que j'ai bien méritée, pour m'être autrefois éloigné de lui volontairement. Oh ! que le bannissement de la présence de Dieu, où son oubli nous jette, quand on est appliqué aux affaires, est humiliant et pénible à une âme qui le connaît ! Je voudrais ne parler à personne de mes dispositions et sentiments intérieurs, parce que je trouve de l'abjection à me taire, et je serais bien aise qu'on me permît de me plaindre un peu plus que je ne fais dans mes maladies ; car si cela n'offense point Dieu, c'est une abjection que je désirerais avoir.

Mon cœur et mon âme se sentent en joie de voir que

(1) Filii hominum usquequò gravi corde, ut quid diligitis *vanitatem, et quæritis* mendacium ? *Psal.* IV, 3.

n'ayant pu être assez abject pendant ma vie, pour le moins, après ma mort, je serai dans la dernière abjection; car c'est la pourriture et la puanteur qui sont le centre de l'abjection. Je désirerais, si cela se pouvait, que mon âme demeurât avec mon corps quelque temps dans le sépulcre, pour goûter et savourer à mon aise la beauté et l'excellence de l'abjection; elle me semble si belle, depuis qu'elle a été l'objet des plus douces inclinations du Cœur de Jésus-Christ, que je l'aimerai jusque dans le ciel; en sorte que si Dieu me fait miséricorde, je serai bien aise d'être un des plus petits Saints du Paradis, si tel est son bon plaisir, afin de porter éternellement quelques traits de la gloire de Jésus-Christ, qui a voulu être pour l'amour de moi le dernier des hommes.

Je fis l'autre jour, par obéissance, une conférence avec plusieurs bonnes âmes. Nous n'y parlâmes que de l'abjection; mais je crains d'en avoir parlé sans que j'en eusse l'esprit. Il me semble que j'y parlai trop de moi. M'en étant aperçu, je m'imaginai que les autres l'auraient aussi remarqué; alors ma joie fut dans cette humiliation. Je prenais plaisir à me voir abject aux yeux de ces saintes âmes. Je suis bien coupable, si je ne suis très-fidèle sur ce point, et si je ne reçois pas les mépris de bon cœur; car il paraît que c'est ma vocation particulière, et que la grâce m'y appelle. J'y veux donc tendre et aller courageusement au-devant, quoi qu'il m'en puisse coûter.

Le secret de la vie anéantie, pour nous bien vider de l'esprit d'Adam, et nous remplir de celui de Jésus-Christ, pauvre et anéanti, c'est que l'on croie que nous sommes dans l'abjection, par notre faute, notre peu d'esprit, et le défaut de notre conduite; et que l'on ne s'aperçoive point de la tendance que l'âme y a toujours eue, en

sorte que l'on n'ait pour nous que du mépris. Oh ! que cette vie est belle et agréable à Dieu ! Mais qu'elle est rare ! Car bien que nous soyons contents de nous voir chargés de la croix, nous voulons cependant qu'on nous plaigne et qu'on loue notre patience. Personne ne veut le pur mépris, parce que c'est lui proprement qui anéantit, et il n'y a rien que la nature craigne tant que de n'être plus rien. Toutefois, mon âme, c'est là qu'il faut tendre de toutes vos forces, et préférer cet état à la possession des royaumes et des empires. Car, à dire vrai, Seigneur, pourquoi me faites-vous connaître si clairement la beauté de cette vertu, sinon afin que j'en sois charmé, et que je l'aime de tout mon cœur ? Oui, mon Dieu, je veux imiter votre Fils Jésus qui, sur la Croix, prit son plaisir à perdre l'honneur, la vie, les biens, tout enfin pour l'amour de moi. Et pourquoi ne mettrai-je point mon souverain bonheur à perdre tout, et à me perdre moi-même pour l'amour de lui ?

Puisque Dieu me veut à la suite de son Fils par la voie de l'anéantissement, qu'ai-je autre chose à faire que d'accepter cette disposition de sa Providence ? Quel mal peut-il m'arriver, quand je mènerai une vie pauvre, abjecte et toute méprisée, sans crédit humain, sans être utile à personne, et sans être employé à rien ? Le divin Maître ne voulant se glorifier en moi et par moi que par l'anéantissement, si je l'accepte de bon cœur, je lui rends toute la gloire et la pureté d'amour qu'il demande de moi. Laissons donc les autres le glorifier, comme il le désire d'eux : je dois me réjouir de leur voir faire des merveilles pour sa gloire, et, quant à moi, me plaire dans mon abjection ; autrement je n'ai point de pureté d'amour. Si je ne mets pas tout mon bonheur à voir Dieu *content*, mais que je recherche encore ce qui peut

terre! Il est vrai que cet état d'une extrême humiliation, est épouvantable à la chair et au sang ; mais il est agréable à l'âme amoureuse des intérêts de son Dieu. Oui, Seigneur, j'ai de la joie de savoir que je vous ferai un jour amende honorable de toutes mes vanités, quand je serai, non-seulement mis sous les pieds de tous les vivants qui me fouleront sans penser à moi, mais encore que mon corps sera la proie des vers de la terre, pour faire hommage à votre grandeur infinie.

Que Dieu hait donc et déteste l'orgueil! Quels prodiges d'humiliation, d'abaissement, d'anéantissement de la part de Jésus-Christ, son Fils, pour en réparer l'injure! Ce Fils unique de Dieu le Père, ayant la même nature, la même Divinité que Dieu le Père, en tout parfaitement égal à Dieu le Père, infini en toutes sortes de perfections infinies, voile, éclipse, fait disparaître tout l'éclat de sa gloire, de sa grandeur, de sa divine Majesté, s'unit à notre pauvre et misérable nature, prend un corps et une âme semblables aux nôtres, excepté le péché et le funeste penchant au mal, se fait homme comme nous : en sorte que la même Personne, Jésus-Christ, est à la fois Dieu et homme, vrai Dieu et vrai homme.

Et de là, ô cieux, soyez dans l'étonnement! De là, le Dieu engendré de toute éternité dans le sein de Dieu son Père, est enfant d'un jour dans les bras de Marie! Le Dieu immense que l'étendue des cieux ne saurait contenir, est enfant couché dans une crèche! Le Dieu qui fait la joie, la gloire, la splendeur, l'ineffable béatitude de la cour céleste, est enfant pleurant, gémissant de froid et de misère dans une pauvre étable! Le Dieu fort, *tout-puissant*, par qui règnent les rois : le Verbe de *Dieu, la connaissance* substantielle de Dieu le Père, est

petit enfant, sans forces, sans mouvement, sans parole, porté par sa sainte Mère ! Mais avançons : ce Dieu fait homme, Jésus-Christ, le juste par excellence, l'innocence même, la sainteté même, le souverain juge des vivants et des morts, à qui toute puissance a été donnée, devant qui tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre, et dans les enfers ; ce Dieu fait homme est accusé, jugé, condamné comme un criminel, horriblement déchiré, couvert de plaies, traité comme l'opprobre de la nature, un ver de terre, et non pas un homme ; car il s'appelle ainsi lui-même par la bouche de son Prophète : *Je suis un ver de terre, et non un homme* (1). Enfin il est cloué sur une croix, y meurt, déposé ensuite dans un tombeau ; c'est ce que nous professons hautement : « Je crois que Jésus-Christ a souffert, qu'il est mort, qu'il a été enseveli... »

Que dire encore ? On se perd dans la profondeur de ces abîmes d'abjection. Que dire ? Sinon le mot de saint Paul : « Notre Dieu, Jésus-Christ, s'est profondément humilié, il s'est anéanti ! » Oh ! que les humiliations sont donc quelque chose de précieux, d'excellent, puisque Jésus-Christ les a choisies et en a fait ainsi son partage ! Cependant, nous qui nous disons chrétiens et imitateurs de ce Dieu humilié, anéanti, nous avons un orgueil aussi grand que Lucifer ; et si la grâce de Dieu ne nous soutenait, nous tomberions peut-être plus bas que lui. Nous ne tenons à Dieu que par un fil de sa miséricorde ; et si sa justice le rompait, nous tomberions dans un abîme de péchés et de misères. Nous avons une si forte pente naturelle à l'élévation, que nous croyons presque toujours de nous ce qui n'est pas ; et nous voulons être estimés des autres ce que nous ne sommes pas, etc., etc. Ce ne sont là que des mensonges, lesquels

(1) *Ego autem sum vermis et non homo.* Psal. XXI, 7.

déplaisent beaucoup à Dieu qui est la souveraine et infinie vérité. Nous honorons cette souveraine vérité, quand nous nous reconnaissons pour ce que nous sommes véritablement, c'est-à-dire néant et pure misère.

Connaître son néant et son abjection, c'est le commencement de l'humilité ; mais l'aimer et être bien aise d'être anéanti aux yeux des autres, c'est le propre de cette aimable vertu : la fidélité à la mettre en pratique dans les grandes occasions, est ce qui en fait la perfection. Comme nous devons plus aimer Dieu ici-bas que le connaître, de même nous devons avoir plus d'amour que de connaissance de notre néant. La plus noble des puissances de notre âme, c'est la volonté : il faut beaucoup plus l'employer dans nos exercices spirituels, que les autres. Pourquoi faisons-nous si peu de progrès dans la perfection ? C'est que nous nous contentons de méditer les vérités chrétiennes, sans les mettre en pratique ; nous ne faisons que rassasier l'appétit naturel de notre esprit, dans les vues des vérités que nous méditons, au lieu que nous ne devons les connaître que pour les pratiquer.

CHAPITRE VI.

Jésus anéanti nous invite à le suivre et à l'imiter.

Qu'a fait Jésus notre Sauveur dans toute sa vie, si ce n'est de s'anéantir ? Il a voulu naître de parents pauvres ; il est demeuré pauvre jusqu'à la mort ; il a travaillé longtemps pour gagner sa vie comme un pauvre ouvrier ; il ne s'est montré que fort peu de temps dans le monde, encore n'y a-t-il paru que pour être chargé de mépris, d'injures, de calomnies, et pour être traité comme le *dernier des hommes*. Quel exemple d'humilité pour

nous chrétiens, ses disciples, ses membres! Pensons-y bien, et portons, fixons un instant les pensées de notre esprit sur ce divin objet, notre modèle. Que voyons-nous? Son Humanité sainte honorée de la claire vision de Dieu, enrichie de toutes les grâces, de toutes les vertus les plus sublimes, ornée de toutes sortes de perfections, ne semble avoir d'inclination que pour l'abjection, elle ne recherche que les humiliations les plus profondes, elle s'abaisse, s'anéantit devant la souveraine majesté de Dieu, par un acte de l'humilité la plus parfaite, acte qu'elle continue, sans interruption, depuis le premier moment de sa vie jusqu'à son dernier soupir. Oh! quel sujet de confusion pour nous, et comment nous dire chrétiens avec une conduite, des vues, des sentiments si opposés!

La folle prudence du monde ne goûte pas cette conduite de la sagesse infinie du Fils de Dieu; elle ne comprend pas pourquoi ce divin Sauveur a marché par une voie si rude; elle veut se persuader que les mépris qui tombent sur lui, rejaillissent sur son divin Père, et les déshonorent tous deux; mais quel aveuglement d'en juger ainsi!

N'est-elle pas en effet admirable cette conduite de la divine sagesse? Elle nous ravirait si nous pouvions la comprendre. Le Fils de Dieu fait homme, abîmé dans la gloire de Dieu son Père, s'abîme dans nos misères, afin de pouvoir ainsi s'abîmer encore, d'une manière toute nouvelle, dans la même gloire de son divin Père, en lui acquérant des âmes, des adorateurs qui sont les hommes; ils ne sauraient donc jamais mieux glorifier le Père éternel, qu'en s'abîmant, à l'exemple de Jésus-Christ, son Fils, dans les anéantissements, les croix et les souffrances.

Pour y parvenir, il faut beaucoup purifier le fond de notre âme de certains mouvements naturels, qui naissent de la corruption du péché, comme les craintes, les désirs, les prévoyances inquiètes, les respects humains : car bien que Dieu permette que ces mouvements s'élèvent quelquefois en nous, pour exercer notre vertu et éprouver notre fidélité ; néanmoins il veut que nous tâchions d'être si parfaitement morts au péché, que nous n'en ayons pas même les pensées ; si morts au monde, que nous ne conservions d'affection volontaire pour aucune créature ; si morts à nous-mêmes, que nous soyons au-dessus de tout intérêt humain ; et enfin si morts à tout, que nous n'ayons ni crainte ni désir délibéré, pour rien de terrestre. Jamais le fond de notre âme ne sera bien pur, que nous ne soyons parvenus à ce point. Nous n'arriverons au parfait anéantissement, auquel nous devons tendre, que lorsqu'on pourra dire de nous avec vérité ce que dit saint Paul : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (1).

Une des choses qui m'étonne le plus, c'est que Jésus-Christ tout anéanti, et ravissant les yeux de son Père éternel en cet état, attire si peu de monde après lui ; mais je suis encore plus surpris qu'étant si souvent reçu par nous dans la sainte Communion, il fasse si peu de changements en nos âmes. Pourquoi sa présence n'opère-t-elle point des merveilles ? Il doit être en nous comme un grain de bonne semence qui est jeté en terre, il devrait donc faire de grandes productions. Jésus devrait former Jésus en nous, y produire par sa grâce les mêmes sentiments, et remplir toute notre vie des états de la sienne. Cependant rien de semblable ne

(1) *Mortui enim estis*, et vita vestra est abscondita cum *Christo in Deo. Col.* III, 3.

s'opère en moi : je ne me dépouille point de mes faiblesses; je n'entre point dans les sentiments de son parfait anéantissement, cela me donne de grandes craintes que je n'y apporte point assez de préparation, ou que je ne sois du nombre de ces pécheurs endurcis et réprouvés, qui ne retirent aucun profit des Sacrements, non plus que ceux qui étant malades de la faim canine, ne trouvent point leur nourriture dans le pain ordinaire. Cela m'humilie puissamment devant Dieu, et me porte à invoquer ses divines miséricordes.

Ce ne sont pas les belles vues de la vertu qui nous rendent vertueux, mais ce sont les pratiques de la vertu. Les souffrances font les saints sur la terre en les travaillant, et ensuite elles les placent dans le temple de la gloire pour y être honorés : de même qu'un sculpteur fait l'image d'un saint, dans sa boutique, à coups de ciseau et de marteau, pour être placée dans l'église sur l'autel et y recevoir de l'encens. Un homme qui est sans croix n'est presque pas chrétien, et ne marche point par un chemin propre à arriver à la sainteté. La vraie joie, la paix du cœur ne se trouve avec abondance que dans les humiliations, et nous tâchons de la trouver dans l'exemption des souffrances. Abus et folie! Souvenons-nous de la leçon de notre divin Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (1). Étudions-la bien, cette divine leçon ; elle est le centre de notre vraie félicité ; nous ne trouverons rien ailleurs qui soit capable de nous contenter.

Quand l'âme a une fois goûté la douceur qu'il y a de reposer dans le sein de l'abjection avec Jésus-Christ,

(1) Discite à me, quia mitis sum et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* XI, 29.

rien ici-bas ne peut lui plaire, ni captiver son cœur. La scène du monde, avec ses honneurs et ses plaisirs, lui paraît un désert affreux; et demeurer avec les créatures lui semble un exil. Elle se déplaît partout et gémit sans cesse: mais depuis qu'elle a trouvé son Jésus anéanti, et qu'elle s'est jetée avec lui dans le sein de l'abjection, elle voit cesser toutes ses inquiétudes, et y trouve son parfait repos. Quand je sentirai mon âme agitée de quelque chose qui l'afflige, je lui dirai: Qu'as-tu? mon âme. Pourquoi es-tu triste? Pourquoi te troubles-tu? Tu sais où est ta paix et ton repos: va trouver Jésus dans le sein de l'abjection, où il s'est plongé pour l'amour de toi, et aussitôt tu seras contente.

CHAPITRE VII.

Divers motifs pour aimer l'abjection.

1° On peut aimer l'abjection par un motif de vérité, car enfin, il est vrai et très-vrai que nous sommes chétifs, pauvres, misérables et aveugles. Dieu se plaît à voir que nous reconnaissons cette vérité; et nous devons beaucoup nous déplaire à nous-mêmes, quand nous ne la connaissons pas, car nous vivons dans l'erreur.

2° Ou par amour de la justice divine: le mépris et l'abjection étant le vrai châtiment qui est dû au pécheur, après qu'il a été assez superbe pour s'élever contre Dieu, en désobéissant à ses commandements.

3° Ou par un motif de patience et de pénitence: puisqu'il n'y a rien qui fasse autant souffrir l'homme, orgueilleux comme il est, que de se voir méprisé. La honte est un supplice qui lui est particulier, les animaux ne sont pas capables de la ressentir; et nous voyons qu'il n'y a sorte de mal qu'on ne voulût plutôt souffrir qu'un

affront insigne, ou une confusion notable : ainsi, cela bien reçu, est une bonne pénitence.

4° Ou par humilité : le propre de cette vertu étant de nous faire aimer le mépris comme une chose qui nous est due. Craindre et fuir l'abjection, c'est être plein d'orgueil ; la souffrir patiemment, quoiqu'avec peine, quand elle se présente, c'est avoir une légère empreinte d'humilité ; l'estimer et la désirer, c'est avoir fait quelques progrès dans l'humilité ; mais la recevoir avec joie, la goûter et y trouver sa félicité, c'est être vraiment humble. Ainsi en jugeaient les Apôtres, lorsqu'ils s'en retournèrent comblés de joie, d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour les intérêts de leur divin Maître. *Ils sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ* (1).

5° Ou par amour de conformité avec Jésus-Christ abject et méprisé : n'y ayant rien qui lui plaise tant, ainsi qu'à son divin Père, que de voir les hommes dans les mêmes états. Si le Sauveur avait connu quelqu'autre état qui eût été plus agréable à Dieu que celui des croix, mépris et abjections, il l'eût infailliblement choisi, afin de lui plaire et de lui rendre plus d'honneur. Humilions-nous tant que nous voudrons ; nous ne saurions aller trop loin : nous n'avons point à craindre d'excès de ce côté, non plus qu'à aimer Dieu ; le mépris de soi-même et l'amour de Dieu sont des fruits qui sont toujours de saison ; il est bon d'en user chaque jour. Pour entretenir en nous cet esprit, il faut souvent nous remettre devant les yeux nos misères et nos péchés, n'y ayant rien qui nous humilie autant que l'expérience de nos défauts,

(1) Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* v, 41.

et l'aveu que nous sommes obligés d'en faire ; mais nous devons toujours être persuadés de cette vérité, que nous n'en connaissons pas toute la profondeur. Il y a en nous un fonds inépuisable de misères ; celles que nous connaissons doivent nous donner beaucoup de confusion ; mais celles que nous ignorons doivent nous abaisser encore davantage, car c'est une grande abjection que d'être si aveugle.

L'âme a deux abîmes où elle doit se perdre continuellement, qui sont l'amour de son Dieu et l'anéantissement d'elle-même. De l'un elle passe aisément à l'autre, ou plutôt elle les trouve tous deux l'un dans l'autre. Quand elle est tout abîmée dans l'amour de son Dieu, elle s'oublie elle-même comme un pur néant, et serait contente de ne penser jamais à elle. C'est être tout d'un coup dans les deux abîmes du tout et du rien : dans l'un, par l'amour de Dieu ; dans l'autre, par l'oubli et le mépris de soi. Quand l'âme se plonge dans l'abîme de son propre néant, elle trouve qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Alors elle donne toute son estime et son amour à Dieu, tout son mépris et toute sa haine à elle-même. C'est être encore en même temps dans les deux abîmes du tout et du rien : dans l'un, par de profondes adorations ; et dans l'autre, par de profonds mépris.

Oh ! qui pourrait connaître la gloire que rend à Dieu une âme bien anéantie, c'est-à-dire qui goûte bien l'abîme de son néant, et la croix qui lui est due, comme pécheresse ! Il semble que dans les autres états elle présente à Dieu de simples sacrifices ; mais dans l'anéantissement, c'est un parfait holocauste, où tout est consumé par le feu du ciel, sans qu'il reste rien de la victime.

Le temps de l'Avent est le temps de l'anéantissement *de l'Homme-Dieu*, par amour pour nous, dans le chaste

sein de la plus pure des vierges : car c'est la voie qu'il a choisie pour nous sauver. Pour cela le Verbe s'est fait chair. Le Fils unique de Dieu a uni notre nature à sa Personne divine, il s'est associé personnellement notre néant. Quel abîme d'amour et d'abjection ! Et que pouvons-nous faire de mieux, pour ce Dieu de bonté, que de nous humilier, nous anéantir pour l'amour de lui ? Serait-il possible, mon âme, que vous osassiez vous plaindre de quelque infamie ou de quelque abjection qui pût vous arriver ? La nature donne à l'âme de la crainte pour la honte et le mépris, mais la grâce lui en donne la soif et le désir. O mon Dieu ! quand me ferez-vous brûler de cette soif? Oh ! que je désire sentir en moi ce désir de participer à vos profondes abjections, où je me verrai perdu dans l'abîme de votre amour !

Nous voulons ordinairement sortir des états humiliants où la Providence nous place, et cela, disons-nous, pour être plus capables d'aimer et de servir Dieu. Hélas ! ce n'est ici que le langage de l'amour-propre ; car il n'est jamais aimé plus purement que lorsque nous ne voyons rien d'aimable que lui ; et jamais il n'est mieux servi que lorsqu'il est mieux aimé. Oh ! quelle ignorance de désirer de grands talents et de grands emplois pour servir Dieu ! Il est vrai qu'il est servi par ces moyens, mais il l'est aussi par les abjections, les misères, les dépouillements. Eh ! qu'a fait Jésus pendant presque tout le cours de sa vie, sinon s'anéantir, souffrir et se dépouiller? Dans son triomphe même, il n'a point voulu sortir de l'abjection, ne s'étant servi que d'une ânesse. Où es-tu, esprit du monde et de la nature ? Tu ne vois rien ici ! tu ne saurais comprendre que le plus haut point de l'élévation d'une âme, c'est d'être dans les anéantissements les plus profonds, à l'exemple de Jésus-Christ.

et que c'est là le vrai sejour de la pureté de l'amour. O esprit d'anéantissement, que vous êtes admirable ! Donnez-le moi, Seigneur, je vous en conjure par vos divins anéantissements : je ne saurais vous prier par une chose que vous aimiez davantage.

CHAPITRE VIII.

Que nous ne pouvons jamais voir toute la profondeur de nos misères.

Après avoir commis quelques imperfections et légèretés qui m'éloignèrent un peu de Dieu, la grâce me faisant rentrer en moi-même, je fis les réflexions suivantes. Que l'homme est profondément misérable ! Car il est porté à toutes sortes de défauts et de péchés. S'il n'y tombe pas, c'est par la pure miséricorde du Seigneur qui le soutient. Le péché originel nous a tellement corrompus que c'est une désolation comme infinie, et il semble que peu de personnes comprennent le mal de cette désolation, qui est une pente continuelle à nous éloigner de Dieu, et une secrète aversion contre lui ; puisque nous y pensons si peu, et que nous ne demeurons en lui que par violence. Notre âme, par de continuelles légèretés, se détourne de lui, pour être dans les créatures, et c'est ici la grande misère de l'homme ; car, de l'oubli de Dieu on tombe très-aisément dans le péché, qui est l'abîme d'un mal infini.

Puisque nous ne pouvons vivre en ce monde sans péché, entre tous les désirs, celui de mourir est le meilleur. La mort étant l'anéantissement de tout péché, est souverainement désirable ; car la faveur des faveurs serait d'être tellement confirmé dans la grâce, qu'on n'offensât jamais Dieu, et la mort nous procurant cet

avantage, est donc bien préférable à la vie. Sainte Thérèse qui allait toujours à la pureté de l'amour, et par conséquent à l'éloignement du péché, disait que si Dieu lui laissait la liberté de mourir, elle mourrait à l'instant sans différer, pour être hors du péché et en possession du pur amour, sans aucun mélange. Oh! qu'une âme plaît à Dieu, lorsqu'elle désire sincèrement la mort pour mourir au péché!

C'est ici un très-bon principe de la vie spirituelle, et de la conduite de quelques Saints. Le désir de la mort est un effet du grand amour de Dieu, puisque n'ayant rien de plus cher naturellement que la vie, nous désirons la perdre pour anéantir en nous le péché. Je sais que la vie des justes est bonne, parce qu'elle est remplie de bonnes œuvres; mais je crois que leur mort est encore plus précieuse devant le Seigneur, et qu'elle leur est plus désirable, quelque espérance qu'ils puissent avoir de lui rendre de grands services, soit en souffrant, soit en agissant. S'il est défendu de se mettre en danger de pécher, même pour faire de grands biens et procurer de la gloire à Dieu, quel moyen d'aimer la vie, et de ne pas désirer la mort, sous prétexte qu'on le servira plus parfaitement, puisque nous ne pouvons demeurer dans la vie mortelle sans l'offenser? J'appris plusieurs fautes commises par quelques personnes qui étaient estimées fort vertueuses, et qui en avaient l'apparence. Que la misère humaine est grande, me disais-je en moi-même! Que notre corruption est profonde! Quoi, tant de désordres et d'imperfections, au milieu de tant de secours spirituels, de lectures, de Sacrements, d'oraisons et de bons exemples! O fragilité de l'homme, que tu es profonde! Encore une fois, que *notre misère humaine* est lamentable! Esprit de Jésus-

Christ, que vous possédez peu de cœurs en ce monde! Humiliez-vous, mon âme, jusqu'aux abîmes. Connaissez votre néant et votre extrême pauvreté. Avouez que si Dieu ne vous soutenait pas, vous vous rendriez coupable de toutes sortes d'iniquités. Regardez-vous comme étant toujours en péril en cette vie; tremblez, et tâchez d'attirer les divines miséricordes sur vous par d'humbles sentiments de vous-même.

J'ai vu de très-bons et saints religieux persécutés dans leur communauté, moqués, calomniés, regardés comme de petits esprits ou des insensés. Où ne souffre-t-on pas, quand on veut être fidèle à Dieu? Partout et à tout moment la croix nous est préparée; le grand secret est de la bien recevoir. Jamais nous ne serons sans souffrir, soit d'une manière, soit d'une autre. Les saints se font, comme nous voyons faire une statue, à coups de marteau et de ciseau. Il faut recevoir patiemment les coups des calomnies, des persécutions, des censures, des interprétations sinistres de nos intentions, des douleurs du corps, des tristesses de l'esprit; car tout est conjuré pour nous faire souffrir : les hommes, les Anges, les démons, les bons, les méchants, nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, Dieu lui-même nous charge de croix, surtout quand il a des desseins particuliers de miséricorde sur nous. O souffrance, que tu es douce à celui qui a une vraie foi; mais que tu es amère à la nature et aux sens!

Mon état le plus ordinaire, à présent, est d'être dans une amoureuse affliction de ma corruption naturelle qui m'éloigne tant de Dieu; et je soupire après la liberté que la mort donne à l'âme. Quelle faiblesse de ressentir *si fort la perte* des créatures, et si peu celle du Créateur! *O aveuglement!* O ténèbres! O misère des misères! Mes

yeux sont comme deux fontaines de larmes, quand je pense que je suis si souvent éloigné de Dieu, et que je vis si peu en lui ; cette croix me devient chaque jour plus pesante, quand je surprends mon âme hors de lui, et que je lui demande : Où est ton Dieu ? Il faut enfin remédier à cette misère, et demeurer en Dieu le plus que nous pourrons ; pour cet effet lui demander cette grâce, mourir à tout ce qui n'est point lui ; croire que notre principale affaire est d'être en lui, et de nous occuper de lui, pour le contempler et l'aimer continuellement : c'est en cela que consiste la vraie béatitude de la terre, aussi bien que celle du ciel. Il faut éviter les compagnies où l'on ne parle point de Dieu, fuir les affaires qui ne nous sont pas d'une véritable nécessité, et regarder les inutiles comme une occasion de ruine pour nous, puisqu'elles nous font perdre le souvenir actuel du Seigneur ; nous devons les regarder comme un désordre, et nous efforcer d'accoutumer notre âme à ne jamais sortir de Dieu. Oh ! si nous savions quelle perte nous faisons ! Demandez aux Bienheureux s'ils voudraient sortir de l'application actuelle à Dieu. Hélas ! faut-il que nos misères humaines nous empêchent de participer à leur bonheur, par l'application actuelle au même Dieu qu'ils ont dans le ciel, et que nous avons aussi sur la terre ?

CHAPITRE IX.

La vue de nos misères nous donne de la douceur, et nous fait compatir à celles du prochain.

Hélas ! il ne faut jamais nous préférer à personne ; car si Dieu nous délaissait un seul instant, où en serions-nous ? Quand je considère que j'ai grandement péché,

que je puis pécher à chaque moment, si Dieu ne m'assistait, que je mérite de souffrir une éternité de peines, et toutes les humiliations des damnés, cette vue, si elle durait, me rendrait incapable d'être surpris par la vanité, tant elle me pénètre. Il me semble que si je tombais dans de grands péchés, cela ne m'étonnerait point; car je sais que je suis capable de tous ceux qui se commettent dans le monde: mais j'aurais recours à Dieu, qui seul est notre espérance. S'étonner quand on est tombé dans le péché, c'est ne pas se connaître soi-même; se troubler et se décourager, c'est ne pas connaître la bonté de Dieu.

Je dois avoir une tendre compassion des pauvres pécheurs, et non de l'indignation, puisque je vois que si Jésus-Christ n'avait pitié de moi, et s'il ne m'assistait continuellement, je tomberais dans les plus grands désordres. Il faut bien se garder d'un certain zèle amer, qui nous porterait à censurer aigrement les défauts du prochain; mais il faut regarder la bonté infinie de Dieu, si continuellement offensé par les hommes, dont il ne tire point vengeance sur-le-champ; il les souffre avec patience, et même les recherche par ses grâces; il a compassion de leur infirmité, et les gagne par son infinie douceur.

C'est le propre de Dieu, de souffrir et de pardonner toujours; c'est le propre de la créature, de ne vouloir rien souffrir ni pardonner. Pour nous transformer en Dieu, il faut nous corriger de ce défaut, et toujours souffrir, toujours pardonner. Il faut même compatir aux misères des plus grands pécheurs, prier pour eux, les rechercher pour les gagner par la douceur, et nous souvenir de ces paroles de Notre-Seigneur: *Je vous recommande de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai*

aimés. Faisons donc avec nos frères pécheurs ce que nous voyons que la divine charité fait envers nous, qui sommes de très-grands pécheurs. Si l'on ne tombait quelquefois, on oublierait sa fragilité et son néant; on pourrait avoir quelques vaines complaisances en soi-même; mais les chutes nous donnent une connaissance expérimentale de ce que nous sommes, et nous humilient puissamment. Nous aurions plus de peine à supporter les défauts des autres, si nous ne sentions pas les nôtres. Il semble qu'il faut savoir par expérience ce que c'est que la faiblesse humaine, pour avoir pitié des misères de son prochain. Notre Sauveur, comme Dieu, connaissait bien toutes nos infirmités; mais il a voulu se faire homme pour les éprouver dans son Humanité, et afin de nous donner la confiance que sa miséricorde aura toujours compassion de nous. On croit qu'une des raisons pour lesquelles il a établi saint Pierre chef et pasteur de son Église, plutôt que saint Jean, qu'il paraissait aimer davantage, c'est que Pierre, ayant péché, avait plus de disposition pour compatir aux misères des pauvres pécheurs.

Oh! que la vue de la profondeur des miséricordes de Dieu me pénètre, quand je considère qu'il me prévient et m'a prévenu au milieu de toutes mes infidélités! Combien d'autres, s'il les avait autant favorisés que je l'ai été, seraient meilleurs que moi sans comparaison! Les moindres fautes que je fais doivent, sous quelque rapport, me paraître plus condamnables que leurs grands crimes, parce que n'ayant pas été aussi prévenus ni si éclairés, ils ne sont pas aussi infidèles aux grâces de Dieu. Que ne dois-je point faire et souffrir pour celui qui a tant fait pour moi? Ne dois-je pas avoir un grand désir des croix et des *mépris*, pour satisfaire à la justice divine?

La grâce m'en donne le sentiment ; car il me semble que tout mon plaisir serait d'y être sacrifié. Je goûte si profondément mon néant, que quand on m'ôterait tout, je ne pourrais me plaindre, puisqu'on ne peut faire tort à un rien, qui ne mérite rien. *Je ne suis rien devant vous* (1). Je prends plaisir à n'être rien, afin que Dieu seul soit tout.

L'âme, quoique très-misérable, aperçoit rarement sa misère, si Dieu ne lui en donne la lumière ; c'est pourquoi elle s'humilie peu, ayant toujours une tendance naturelle à l'élévation. C'est une insigne faveur que le Seigneur nous accorde de nous faire voir quelquefois la profondeur de la pauvreté de notre âme ; elle lui demeure par là plus fortement unie, et est plus dégagée d'elle-même. Puisque seule elle est capable de tout mal, tandis qu'avec le secours de Dieu elle est capable de tout bien. Elle doit donc être continuellement dans une disposition de défiance d'elle-même et de confiance en Dieu. Quiconque se défie de soi-même, ne s'étonne pas de se voir tomber dans le péché et l'imperfection, il ne s'en trouble point : et celui qui a confiance en la bonté de Dieu, se purifie, s'attriste avec amour, se relève, et continue ses exercices intérieurs. Dieu qui se plaît à voir une âme vraiment humble, mais sans abattement, lui cache souvent le vrai état de son intérieur, et ne lui découvre ses misères que peu à peu, de crainte de la décourager ; car, hélas ! il y a bien des imperfections et des défauts dans notre pauvre nature. Quand cette âme aura plus de lumière et de vigueur, elle les verra sans découragement. Elle tâchera d'y porter remède avec le secours de la grâce, qui ne manque jamais à ceux qui travaillent sans réserve à leur perfection.

(1) *Tanquam nihilum ante te. Psal.* XXXVIII, 6.

CHAPITRE X.

Par quelle porte nous pouvons mieux entrer dans la connaissance de notre néant.

Il arrive souvent que l'âme, voulant entrer dans une profonde connaissance d'elle-même, et pratiquer intérieurement l'exercice de son anéantissement par la vue de son abjection, s'occupe avec ferveur et beaucoup de fruit, ce lui semble, de la considération de ses misères, de ses défauts et de ses imperfections, et même elle se plaît dans cette sorte d'occupation, comme produisant en elle beaucoup d'humilité. Je ne blâme point ce procédé, mais je croirais cependant que si l'âme voulait s'établir d'abord en Dieu, par un regard réfléchi sur ses perfections divines, elle pourrait ensuite considérer ses propres imperfections avec plus de lumière et d'utilité; car la même vue qui nous découvre les perfections de Dieu, nous fait voir nos imperfections et nos défauts d'une manière plus avantageuse, l'humilité qui en revient à l'âme est plus confiante, plus généreuse, et la met dans une plus grande dépendance de Dieu. Au contraire, l'humilité que produit en nous le seul regard de nos imperfections, nous cause souvent de l'abattement et du découragement. L'âme demeure à la vérité dans la connaissance de ses misères intérieures; mais elle y demeure aussi dans la lâcheté. Cet état ressemble à l'hiver naturel, dans lequel on ne voit rien que stérilité, parce que tout est dans la froideur.

Au contraire, l'âme qui demeure en Dieu voit ses infirmités, mais elle est pleine d'amour. La vue de sa bonté et de ses perfections allume en elle un feu qui la brûle *au milieu* de ses misères. D'ailleurs, il faut que

l'âme se tienne unie à Dieu autant qu'il lui est possible : or, l'exercice de l'anéantissement, par la seule vue de ses imperfections, l'en sépare en quelque manière, la faisant demeurer en elle-même, où elle se trouve appesantie et abattue par le poids de ses grandes misères. Il n'est pas si facile que de là elle s'élève à Dieu : au lieu que demeurant en son Créateur, d'où elle les regarde, elle est dans une disposition toute différente, l'amour la rendant plus légère, et lui portant dans les yeux plus de clarté pour les découvrir. Voilà pourquoi c'est un grand secret dans la vie spirituelle, de ne regarder toutes choses qu'en Dieu, et de ne sortir jamais de lui, puisqu'en lui on peut faire toutes choses.

Quelqu'un me dira peut-être : Mais qu'est-ce que demeurer en Dieu ? C'est un état trop relevé et qui n'appartient qu'aux âmes parfaites. Je réponds que demeurer en Dieu, c'est le regarder, contempler ses perfections divines par une vue directe, et ensuite voir les autres choses par réflexion, et en faveur de la lumière avec laquelle nous envisageons Dieu. L'âme qui est éclairée de la foi, connaît qu'elle est créée pour son Créateur ; et voulant suivre le dessein de sa création, elle se sépare de toutes choses pour s'unir au Seigneur, qui est son centre. Si donc elle a un peu de foi et de pureté, elle ne trouvera point que ce soit chose si difficile de demeurer en cet état, au contraire elle sera dans une inquiétude continuelle, tandis qu'elle sera dans les créatures, parce qu'elle n'est point faite pour elles, et qu'elles ne sont pas son centre. L'exercice de la vie intérieure, avec un peu de fidélité et de courage, nous mettra insensiblement en possession de cette heureuse contemplation, hors de laquelle l'âme sera dans la violence, parce

qu'elle ne sera pas dans son propre centre. L'expérience fera encore connaître cela plus clairement.

L'âme de Jésus-Christ qui est notre exemplaire, non-seulement demeurait en Dieu, à cause de l'union hypostatique, mais toutes ses pensées et affections étaient abîmées dans la Divinité, qui le remplissait de grâce, de lumière et de force pour l'exécution de ses décrets éternels, touchant la rédemption des hommes. Il exécutait les mystères de sa vie mortelle, mais c'était en demeurant en Dieu, dans leqnel il voyait tout ce qu'il devait opérer sur la terre. Nous devons par proportion faire de même, envisager en Dieu toutes les vertus que nous devons pratiquer, toute la perfection à laquelle nous devons tendre, comme l'humilité, la patience, la charité, ainsi des autres, et nous porter courageusement à leur pratique, mais toujours demeurant en Dieu : on ne saurait dire combien l'âme reçoit de force de cette précieuse demeure.

S'il paraît difficile d'entrer dans la connaissance de nos misères, et dans le vrai sentiment de notre néant, par la porte des grandeurs de Dieu, considérées par une vue directe de la foi, il semble fort aisé d'y entrer par Jésus-Christ, Dieu fait homme, descendu dans les pratiques du plus parfait anéantissement. Il nous dit de lui-même dans l'Évangile qu'il est la porte : *Je suis la porte* (1). Entrons donc par-là; cette porte nous est toujours ouverte. O Jésus, la porte, la voie, le centre du parfait anéantissement, que vous avez de charmes pour moi! Que vous me semblez admirable dans la pauvreté de la crèche, dans les faiblesses de votre enfance, dans la nudité de la Croix, dans les opprobres de votre mort! Quand je vois tout cela dans un Dieu d'une majesté in-

(1) *Ego sum ostium. Joan.* X, 9.

finie, qui a voulu s'anéantir jusque-là pour l'amour de moi, et que de la plaie de votre Cœur, comme de la bouche de votre amour, sort une voix qui me dit : *Je suis la porte*, entrez, vous serez bien avec moi, je me sens embrasé du désir de vous imiter.

Les Saints qui l'ont suivi dans cet état d'extrême misère, me plaisent plus que les autres. Je ne me lasse point de lire leur vie. Me voyant à la veille de perdre mon directeur, qui est un homme incomparable; un autre de mes amis intimes s'étant refroidi à mon égard; d'autres s'étant retirés de moi, mes biens de fortune s'en allant d'un autre côté, je me vois au moment, n'ayant plus aucun appui dans la créature, de demeurer très-abject et dans le mépris du monde. Je vois la pureté de ces états, et je m'y plais même sans vue d'aucun appui humain, étant bien assuré que le secours divin ne me manquera pas. Je sens redoubler en mon âme le désir d'être pauvre et abject avec Jésus-Christ, et je veux y tendre de toutes mes forces. La profession de la pauvreté et de l'abjection, même à l'extérieur, me satisfait infiniment, sachant bien que mon âme ne peut avoir de repos dans les richesses et dans les honneurs. La grâce me donne de certains attraits vers cet état de misère qui m'emportent, et m'élevant au-dessus de la chair et du monde, me font aspirer fortement à vivre et à mourir tout anéanti dans la nécessité, le mépris et le délaissement de toutes les créatures.

CHAPITRE XI.

Ce qui peut nous servir pour nous établir solidement dans l'humilité.

On définit l'humilité une vertu par laquelle l'homme concevant une claire connaissance de son néant, entre dans un vrai mépris de lui-même. Il faut donc que la connaissance précède pour éclairer l'esprit, et ensuite que l'affection de la volonté agrée son abjection, et consente à n'être rien, afin de ne plus s'estimer soi-même; et que l'occasion se présentant d'être méprisé, ou maltraité, l'âme puisse dire aussitôt : J'en demeure d'accord, je sais que cela m'est dû.

Le moyen d'en venir là, est de faire avec Dieu une espèce de partage, comme si deux frères veulent se séparer et demeurer chacun chez soi. On fait les partages, et chacun prend ce qui tombe dans son lot. Dieu aura donc pour sa part l'être, l'honneur, la grandeur, la puissance, la gloire, la bonté, la lumière et toute la perfection, car cela lui appartient; il le possède par lui-même, il ne l'a reçu de personne, et personne ne peut lui disputer ces vrais biens. Mais vous, quand il faudra faire votre partage, de quoi le composerez-vous? Ce ne sera point des objets qui sont dans celui de Dieu, car cela ne vous appartient pas : ce ne sera donc pas de l'être, mais ce sera du néant; ce ne sera pas de l'honneur, mais ce sera du mépris; ce ne sera pas de la grandeur, mais ce sera de l'abjection; ce ne sera point de la puissance, mais ce sera de l'infirmité; ce ne sera point de la gloire, mais ce sera de la confusion; ce ne sera point de la lumière ni de la connaissance, mais ce

sera des ténèbres et de l'ignorance ; ce ne sera point de la bonté, mais ce sera de la malice ; enfin ce partage ne sera composé d'aucune perfection ; il sera donc rempli de misères. Si vous prétendez autre chose, vous usurpez ce qui ne vous appartient pas. C'est sur cette vraie connaissance de soi-même que se fonde l'humilité chrétienne. Quiconque se connaîtra bien en tout ce qui lui appartient, ne verra point sur quoi il pourrait appuyer la bonne opinion de lui-même, mais au contraire il n'aura que du mépris pour sa personne.

Dieu, pour jouir des richesses de son partage, les trouve toutes renfermées dans son Être divin ; mais pour trouver les nôtres, il faut creuser dans le grand abîme du néant où nous étions il y a cent ans. Il est vrai que c'est un si profond abîme que nous n'y verrons rien, si le Seigneur ne nous accorde quelque petit rayon de sa divine lumière ; mais s'il daigne nous en favoriser, nous verrons clairement que nous ne sommes qu'un misérable petit néant par nous-mêmes. C'est déjà une grande richesse, si nous savons bien cela, et si nous en sommes intimement persuadés. Si je creuse encore plus avant dans cet abîme de mon néant, et que Dieu augmente un peu sa lumière, je verrai un fort grand nombre de péchés que j'ai commis, que je ne pourrai voir sans horreur, lesquels sont comme autant de très-grands abîmes sous ce grand abîme du néant ; car il est vrai que le péché est un abîme encore plus bas et plus misérable que le néant même, et qu'il eût mieux valu pour moi ne sortir jamais du premier, que de me plonger si misérablement dans ce dernier. C'est ainsi que j'entends ce que Notre-Seigneur dit du traître Judas, *qu'il eût été plus avantageux pour lui de n'être jamais né.*

Si la vue du premier néant dont je suis sorti m'humilie profondément, la vue de tant d'autres néants bien plus malheureux, où je suis tombé, doit me confondre encore davantage. Toutefois si je creuse plus avant, assisté d'une plus grande lumière, je trouverai toujours de quoi m'humilier; quand je verrai mes prodigieuses infidélités, l'abus que j'ai fait de tant de grâces, la corruption que j'ai répandue dans le bien que la bonté de Dieu a voulu faire en moi, où j'ai mêlé l'amour-propre, la lâcheté et le respect humain. En un mot, je ne verrai partout que des sujets de confusion. Quand je me compare aux autres qui sont sortis du néant, comme moi, et qui sont peut-être aussi tombés dans plusieurs péchés pire que le néant, j'ai toujours sujet de m'abaisser au-dessous d'eux; parce qu'ils n'ont pas reçu autant de grâces, ou leur ont moins résisté. Je ne vois pas le secret de leur intérieur, et je dois toujours en bien juger; mais je sais que pour moi j'ai reçu de puissants secours, et que je n'y ai point coopéré comme il fallait. En me considérant sous ce rapport, je peux donc me dire le plus méchant de tous les hommes.

Le fondement de la vraie humilité est la connaissance de soi-même; or cette connaissance étant plus grande à proportion de la lumière que Dieu donne, l'humilité l'est aussi. Dieu donne différemment cette lumière, aux uns plus, aux autres moins; cela dépend de sa pure libéralité. C'est en quoi il est vrai de dire que l'humilité est un don de Dieu; car s'il cache sa lumière, l'orgueil nous aveugle, et nous empêche de voir ce qui est méprisable en nous. Il l'a cachée aux sages et aux grands du monde, qui ne sauraient comprendre qu'ils doivent, ni qu'ils puissent être humbles, remplis qu'ils sont d'une haute estime d'eux-mêmes, et voulant que les autres en

soient pleins comme eux, cela ne peut procéder que d'un grand aveuglement. Nous devons donc demander souvent cette lumière à Dieu, et nous souvenir que nous pouvons toujours nous humilier davantage, pouvant toujours avoir une plus grande lumière. Comme jamais nous n'arriverons à connaître toute la sublimité des grandeurs divines, parce qu'elle est infinie; de même nous ne connaîtrons jamais toute la profondeur de nos misères, parce qu'elle est aussi presque infinie; mais, quelque faible que soit la lumière reçue; j'en ai assez pour connaître clairement que je ne suis rien, qu'un grand pécheur, le dernier des hommes, et que je dois désirer d'être traité comme tel, c'est-à-dire méprisé, blâmé de tous, et mis au dernier rang, comme digne de toute abjection.

CHAPITRE XII.

Comment il faut pratiquer l'humilité intérieure.

Un homme qui est entré nouvellement en possession de quelque grand héritage, est bien aise de s'y promener, pour le considérer à loisir, en voir la beauté, en estimer la valeur, et savoir au juste tout ce qu'il possède. Ainsi, de même, après que vous aurez fait votre partage avec Dieu, que vous serez demeuré d'accord de ce qui vous appartient, et de ce qui est à lui, vous ne sauriez mieux faire que de vous promener souvent en esprit dans toute l'étendue de votre partage, regardant aussi celui de Dieu, pour comparer les pièces de l'un avec celles de l'autre. A vous, mon Dieu, tout l'être, et à moi le néant, direz-vous alors. A vous l'honneur et la gloire, et à moi le mépris et l'abjection. A vous la grandeur, la puissance et les richesses, à moi les humilia-

tions, les faiblesses et la pauvreté. A vous toute perfection, toute joie et toute félicité, et à moi toute imperfection, afflictions et misères. A vous donc toute louange, estime et amour, cela vous appartient justement, et à moi le blâme, le mépris et l'aversion des créatures. Voilà ce qui m'est dû, car c'est la part de mon héritage.

Si en le visitant, cet héritage, vous rencontrez quelque chose de bon et d'estimable, comme des richesses, des honneurs, quelque consolation, quelque lumière, quelque bon sentiment, n'usurpez pas les biens d'autrui, et ne vous attribuez pas ces avantages. Depuis que les parts sont faites entre deux personnes, si l'une prétend s'attribuer ce qui est tombé dans le lot de l'autre; voilà un débat et un procès. Il faut pour avoir la paix, que chacun se contente de sa portion. Que l'homme de même, demeure dans son néant, il aura la paix avec Dieu. Mais voyez quelle funeste guerre s'éleva entre le Seigneur et l'homme, au moment où celui-ci ne se contenta pas de son rien, et qu'il voulut être quelque chose! Le démon fit entendre cette proposition : *Vous serez comme des dieux* (1). Elle fut bien accueillie; l'homme voulut s'élever, sortir de son état de dépendance. C'était usurper ce qui ne lui appartenait pas. A vous, ô mon Dieu! tout bien, tout honneur, toute gloire; mais pour l'homme, faible, misérable créature, son partage est la misère et le néant.

Quand un homme a fait le calcul de son bien, et qu'il sait à quoi monte son revenu, il règle là-dessus son train et sa dépense; il ne voudra pas faire le grand seigneur, quand il n'a que des facultés médiocres. De même, connaissant ce que vous pouvez tirer de revenu de votre partage, c'est à vous de régler votre façon de

(1) *Eritis sicut dii. Genes.* III, 5.

vivre dans le monde, et de traiter avec les autres. Vous n'êtes rien, vous ne devez donc vous préférer à personne; mais vous regarder comme le dernier de tous dans le secret de votre cœur, quoique pour l'extérieur il faille garder l'ordre qui est établi dans la société civile, pour ne point paraître singulier. Ne vous entretenez jamais volontairement d'aucune pensée de complaisance en vous-même, et ne vous arrêtez point à la satisfaction que l'amour-propre vous fera goûter, quand quelque chose aura réussi à votre avantage. Ces sortes de pensées sont des aliments pour la vanité, qu'elles nourrissent et fortifient. Il ne faut pas non plus vous attrister d'avoir des imperfections ou des défauts de corps ou d'esprit, ou d'éprouver de mauvais succès dans vos entreprises. Ne soyez pas ingénieux à trouver les moyens de cacher ce qui peut vous rendre méprisable aux yeux des autres, mais soyez plutôt bien aise (au moins dans la partie supérieure de votre âme) qu'on découvre vos défauts, et que par là vous soyez reconnu abject et digne de mépris. Cacher ou refuser d'avouer ses imperfections, c'est orgueil. Une âme vraiment humble les reconnaît et les avoue de bonne foi, elle les rappelle même souvent dans sa mémoire, et les met devant ses yeux, pour avoir occasion de rentrer en elle-même et de se confondre.

Notre divin Maître ne nous a donné que cette seule leçon à étudier : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur*. C'est donc à dire qu'il veut que nous fassions de notre cœur comme un cabinet secret, où notre grande occupation soit d'étudier sans cesse l'humilité et le vrai mépris de nous-mêmes. Je peux l'apprendre par deux voies qui sont fort assurées : la première, par la foi, qui m'apprend que je ne suis, et que *je ne peux rien* par moi-même; la seconde par l'expé-

rience de mes propres misères, et par la vue de celles d'autrui. Je suis tombé en plusieurs péchés, donc je peux tomber en plusieurs autres, et il n'y a point de crime, quelque grand qu'il soit, où je ne puisse me précipiter, si Dieu ne me retenait par sa grâce. Un tel a commis, dit-on, des crimes abominables; j'en ferais peut-être de plus grands, si Dieu ne me soutenait; car je ne suis pas plus fort qu'un autre. Je ne dois pas me glorifier, ni me préférer au plus méchant homme du monde, mais glorifier Dieu et le remercier du secours qu'il me donne.

CHAPITRE XIII.

Comment il faut pratiquer l'humilité extérieure.

Depuis que notre premier père Adam a péché, en se laissant emporter au désir d'être plus qu'il n'était, il nous est resté une certaine inclination qui nous pousse avec impétuosité à être recherchés et estimés des autres; à fuir le mépris et l'abaissement, que nous craignons quelquefois plus que la mort. Les hommes ne travaillent dans le monde qu'à s'agrandir ou à éviter l'abaissement. C'est pour cela qu'il se commet tant de crimes, mensonges, injustices, perfidies, personne ne voulant être moins que les autres, ni avouer son imperfection, de crainte de perdre l'estime qu'on a de lui; or, Jésus-Christ est venu en ce monde comme un grand médecin, pour guérir l'homme de toutes ses maladies, surtout de l'orgueil, qui est la source de tous nos maux. C'est pourquoi il nous ordonne de forts bons remèdes, tout contraires à ce mal, comme le silence, la retraite, l'abnégation de son propre jugement et de sa propre vo-

lonté, le désir d'être pauvre, moqué, méprisé. Tels sont les antidotes qu'il nous donne pour nous préserver de la vanité. Lui-même a bu cette médecine, pour en ôter la plus grande amertume, et nous encourager à la boire après lui.

Marchant donc gaîment à sa suite, je m'accoutumerai peu à peu à aimer le mépris, à souffrir les paroles piquantes, à découvrir librement mes imperfections, à me réjouir de ce que les autres sont plus parfaits que moi, à prendre plaisir à les entendre louer et préférer à moi. J'ajouterai même ce que je pourrai dire sans blesser la vérité, pour leur donner plus d'élévation, et à moi plus d'abaissement. Je ne dirai jamais rien à mon avantage, je ne publierai point le peu de bien que j'aurai fait, ni les grâces que j'aurai reçues de Dieu, ni je ne prendrai pas plaisir à entendre ceux qui voudront me louer ou me flatter; c'est l'orgueil qui nous donne ces mauvaises inclinations. Notre-Seigneur ne put souffrir qu'on l'appelât bon, lui qui mérite que tous les êtres publient hautement ses louanges. Comment donc pouvons-nous prendre plaisir à nous entendre louer? Comment souffrir qu'on nous encense de la fumée de tant de vaines approbations, aussitôt que nous faisons quelque bonne œuvre? Hélas! si l'on nous connaissait jusqu'au fond de l'âme, qu'on serait éloigné de nous estimer! Mais c'est qu'on a coutume de parler ainsi par une certaine civilité qui est en usage dans le monde.

Ne nous affligeons pas d'être dans l'imperfection du corps et de l'esprit, de n'avoir pas de beaux talents, comme quelques autres, mais au contraire des défauts et des incapacités qui nous rendent méprisables, faisant que nous ne sommes bons à rien. Le désir d'être et de *pouvoir quelque* chose de plus que ce que Dieu demande

de nous, n'est qu'orgueil et amour-propre; l'humilité se plaît et se repose dans son néant, sachant que tel est le bon plaisir divin. Il ne veut pas que vous soyez savant pour instruire, mais que vous soyez instruit. Il ne veut pas que vous ayez un bon esprit pour aider les autres, mais que vous soyez aidé. Il ne veut pas que vous ayez le talent de consoler les autres, mais que vous soyez consolé. Il ne veut pas que vous les conduisiez à Dieu, en leur commandant, mais que vous y soyez conduit en obéissant. Oh! alors que vous goûterez une profonde paix, si vous avez de l'humilité!

Quand je considère la vie cachée et inconnue que Notre-Seigneur a menée jusqu'à l'âge de trente ans, sans s'employer à rien autre qu'à servir son père et sa mère, faisant les choses les plus viles de leur pauvre maison; travaillant dans une boutique pour gagner sa vie, sans vouloir paraître au dehors, sans faire connaître sa science aux docteurs, non plus que son éloquence, et sa puissance capable de faire des miracles, mais demeurant toujours dans la bassesse de sa condition, sans rien faire en apparence de plus considérable que le dernier des hommes; quelle leçon, me dis-je en moi-même, d'une profonde humilité qui ravissait les Anges du ciel, et qui devrait confondre tous les hommes! Cela n'est-il pas admirable? Jésus brûlait du désir le plus ardent de travailler au salut des âmes, et de faire connaître au monde les grandeurs de son Père éternel; néanmoins il n'a voulu s'en occuper qu'après avoir donné trente ans à la pratique de l'humilité, de l'abjection, du silence, et d'une vie tout anéantie.

Combien fallait-il que cette vie lui fût agréable! Et combien voyait-il qu'elle rendait de gloire à Dieu! Quel désir *n'avait-il pas* que nous y prissions garde, pour

l'imiter autant que nous le pourrions ? Et moi, petit ver de terre, plein de vanité, je m'emploie en des œuvres qui éclatent ; je veux prêcher les autres, les instruire, les reprendre. Je veux me mêler de tout, à l'Hôtel-Dieu, aux prisons, aux renfermés. Je ne parle que des œuvres de piété que j'ai intention de faire. Je fais le zélé pour la gloire de Dieu, et je ne m'aperçois pas qu'en tout cela il y a peut-être bien de la vanité et de l'amour-propre ; car pourquoi faire tant de bruit ? Le peu de bien que nous faisons, fait en cachette, vaudrait beaucoup mieux.

CHAPITRE XIV.

Pratiquer l'humilité, en aimant et servant les pauvres.

Entre les pratiques de l'humilité, on met communément la visite des pauvres et le service qu'on leur rend : c'est bon pour ceux qui regardent cet acte comme quelque chose d'abject et d'humiliant, ainsi que le monde aveugle a coutume d'en juger ; mais une âme éclairée des lumières du ciel y voit quelque chose de si grand, qu'elle aurait peine à croire qu'elle fît en cela un acte d'humilité tant elle le trouve honorable. Combien de princes et de princesses, qui n'auraient pas voulu servir d'autres personnes de leur condition, et qui ont tenu à grand honneur de servir les pauvres !

Une reine de Sicile, entre autres, appelée Sarcé, fit bâtir plusieurs églises et fonda plusieurs hôpitaux. Elle disait : Puisque je ne suis bonne à rien, et que je ne peux servir Dieu comme il faut, au moins je veux aider ses serviteurs, afin que je pleure par leurs yeux, que je soupire par leur bouche, et que je l'aime par leurs cœurs.

Cette bonne reine se plaisait plus en la compagnie des pauvres que dans celle des courtisans. Elle employait tout l'argent de ses menus plaisirs à faire des aumônes, aimant infiniment mieux mettre ses perles et ses pierreries dans les mains des pauvres, que les porter pendues à son cou et à ses oreilles. Elle prenait plaisir à baiser les plaies les plus infectes. On faisait d'elle mille railleries à la cour; mais elles servaient à redoubler son zèle et à l'animer davantage à continuer ses charités.

O mon Dieu, que votre grâce a un grand pouvoir sur la nature ! Cette sainte reine mettait quelquefois dans son lit une de ces femmes couvertes d'ulcères, et passait la nuit auprès d'elle sur une petite couchette, s'estimant heureuse d'avoir mis Jésus-Christ dans son lit, et d'avoir dormi à ses pieds; puisque ce divin Sauveur nous a dit que tout ce qu'on fait au moindre pauvre du monde, on le fait à lui-même ; en effet, c'est ordinairement par la porte de l'hôpital qu'on entre en Paradis. Il ne faut pas écouter les répugnances de la nature. Ne vaut-il pas mieux que le cœur nous bondisse à la vue des objets désagréables qui se présentent à nos yeux, que d'être rongés en enfer par le ver dévorant de la conscience, qui ne mourra jamais ?

Pour faire bien chrétiennement la visite des pauvres, voici une bonne méthode : 1° En y allant, il faut exercer intérieurement les actes des grandes vertus, de la foi, de l'espérance et de la charité en cette manière : Je crois, mon Dieu, ce que vous avez dit, que ce qu'on fait au moindre pauvre, on le fait à vous-même. C'est donc à vous, Seigneur, c'est à votre propre Personne que je prétends rendre tous les services que je vais rendre à *ceux-ci*. J'espère fermement voir l'accomplisse-

ment de vos promesses : que quiconque donnera quelque chose pour l'amour de vous, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre ; et plein de confiance dans votre parole, je veux donner aux pauvres le plus que je pourrai. O mon Jésus ! j'aime les pauvres, parce que je vous aime. Je vous prie d'avoir pour agréable le petit service que je vous rends en leur personne. O mon Jésus ! je vous remercie de la noble mission que vous me donnez, d'être un petit Joseph en ce monde. Faites-moi la grâce de m'en acquitter fidèlement, et de vous plaire par ce moyen.

2° Il faut se remettre devant les yeux la grande charité dont Dieu le Père a usé envers nous autres, pauvres, misérables pécheurs. 1° Nous voyant dans la plus grande misère, il nous a donné tout son trésor, c'est-à-dire son propre Fils, qui renferme des biens infinis. 2° Il l'a fait par sa pure bonté, sans attendre de nous aucune reconnaissance ; au contraire voyant bien que nous serions des indignes et des ingrats, et que nous abuserions même de ses bienfaits pour l'offenser. 3° Il nous tient toujours ses trésors ouverts, et ne cesse point de nous faire du bien, quoique nous ne cessions pas de l'offenser. Remettons-nous cet exemple devant les yeux, et disons-nous à nous-mêmes : Mon âme, il vous est commandé de vous efforcer d'être parfaite, comme votre Père céleste est parfait ; voici l'occasion de l'imiter ; profitez-en pour vous en acquitter d'une manière digne de lui.

3° Dans la visite que je ferai des pauvres, je les exhorterai à avoir de la patience, à souffrir pour l'amour de Dieu, qui nous envoie les peines et les afflictions, ou pour châtier nos péchés, ou pour nous faire exercer la vertu ; je les engagerai à se confesser et à communier, et je leur

rendrai de bon cœur quelque petit service corporel, si l'occasion s'en présente. Hélas! que nous sommes délicats! Jésus-Christ lave les pieds de Judas, d'un réprouvé qui devait être damné éternellement, et nous faisons difficulté, misérables pécheurs que nous sommes, de laver les pieds du Sauveur en la personne de ces pauvres, qui seront peut-être un jour des Saints dans le Paradis!

CHAPITRE XV.

Qu'il faut pratiquer l'humilité en donnant l'aumône, et des circonstances d'une parfaite aumône.

Les charités que Dieu exerce envers nous, qui sommes si pauvres, que nous n'avons rien sans lui, sont inestimables et innombrables. Hélas! que les nôtres envers lui, en la personne des pauvres qu'il substitue en sa place, sont chétives! Il faut au moins que le peu que nous faisons soit accompagné de bonnes dispositions. Voici les principales qui me viennent dans la pensée. Afin que l'aumône soit bien faite et agréable à Dieu, il faut qu'elle soit :

1° Juste, c'est-à-dire qu'elle soit faite de notre propre bien, et non de celui d'autrui; autrement c'est comme un double larcin : le premier, d'avoir pris le bien d'autrui; le second, de donner ce qui n'est pas à soi.

2° Il faut qu'elle soit pieuse, c'est-à-dire donnée par un motif de piété, d'amour de Dieu et du prochain, et non par aucune considération humaine, par humeur, ni par une simple compassion naturelle, comme pourrait faire un bon païen, encore moins par vanité ou ostentation, ni autres fins vicieuses.

3° Il faut la rendre surnaturelle, la faisant en état de grâce, l'animant du motif de la divine charité; car saint

Paul dit expressément : Si j'avais distribué tout mon bien aux pauvres, et que je n'eusse pas la charité, je n'aurais rien fait.

4° Il faut donner avec allégresse et promptitude, ainsi que nous le recommande l'apôtre saint Paul : *Car Dieu aime celui qui donne avec joie* (1). D'ailleurs, n'a-t-on pas coutume de dire que donner promptement, c'est donner deux fois ? C'est une cruauté de faire languir le pauvre, quand on peut le secourir plus tôt.

5° L'aumône n'est pas moins une pratique d'humilité que de charité. Il faut donc, pour être bien faite, qu'elle soit humble. Ne jetez pas votre don aux pauvres, comme par mépris ; mais croyez-vous indigne de mettre votre main dans celle de Jésus-Christ, qui est celle du pauvre, car certainement vous n'êtes pas digne de donner à Dieu ni de lui faire l'aumône.

6° Il faut que l'aumône soit libérale, et, comme dit Tobie, donner aussi largement qu'on peut à tous les pauvres, aux uns de l'argent, aux autres du pain, à ceux-ci de bonnes paroles, à ceux-là un bon cœur et de la compassion ; à tous de bons désirs de les soulager, et le faire autant que nos facultés le permettront, sans crainte de s'appauvrir, en donnant à Dieu, puisqu'il a promis de rendre le centuple, même dans la vie présente : c'est se défier de lui, que de ne pas lui donner abondamment, pour recevoir cent fois davantage.

7° L'aumône cependant doit être discrète, donnant à qui il faut, quand il faut, et selon les besoins. Aux uns peu, aux autres beaucoup ; aux plus nécessiteux, aux plus honnêtes gens, à vos parents plutôt qu'aux étrangers, et jamais pour entretenir les pauvres dans la paresse. Il faut donc que l'aumône soit faite avec discerne-

(1) *Hilarem enim datorem diligit Deus.* II. Cor. IX, 7.

ment, ayant égard à la nécessité, l'honnêteté, l'équité dans la distribution des œuvres de miséricorde.

Oui ; mais, dit-on, si je fais beaucoup d'aumônes, je crains d'avoir de la vanité. Ce serait une grande simplicité, que, par crainte d'avoir quelques pensées vaines, on se dispensât de faire de bonnes œuvres. Il faut faire alors comme saint Bernard, qui, en prêchant, se sentit attaqué d'une pensée de vanité. Il s'en moqua, et dit : Je n'ai pas commencé pour toi, je ne finirai pas pour toi. Nous avons quelquefois de la vaine gloire en nous-mêmes, pour des choses dont nous devrions avoir de la confusion devant Dieu. Pour éviter de succomber à cette tentation, je conseillerais de faire ce qui suit :

1° Élever son cœur à Dieu, et lui protester humblement et sincèrement que c'est pour lui seul qu'on désire agir en tout.

2° Après avoir fait le signe de la croix sur son cœur, pour en interdire l'accès au démon, dire le *Veni Creator*, ou quelqu'autre prière, ou prononcer de cœur les noms sacrés de Jésus et de Marie.

3° Si l'on est devant le Saint-Sacrement, l'adorer et s'offrir à lui pour faire cette bonne œuvre, en union de celles que Jésus a faites pendant sa vie mortelle, avec les mêmes intentions qu'il a toujours eues en son divin Cœur.

4° Se représenter souvent que c'est Jésus-Christ même que nous voyons dans la personne des pauvres, que c'est à lui que nous donnons, qu'il voit le fond de notre cœur; et que tandis que le pauvre reçoit de nos mains, il étend les siennes jusque dans notre cœur, pour l'enrichir du très-pur or de sa charité. O mon Jésus ! vous paraissez pauvre en la personne des pauvres, et il semble que je vous donne quelque chose pour vous soula-

ger; mais c'est moi en effet qui suis le pauvre, et vous êtes le riche qui me donnez vos grâces qui valent mieux pour moi que tous les empires du monde; et ce qui est infiniment plus que tout cela, vous vous donnez vous-même à mon âme, vous qui êtes un bien infini. O Jésus! que ne faudrait-il point donner pour avoir le bonheur de vous posséder; et vous êtes si bon, que vous vous donnez à nous pour une légère aumône, que nous aurons faite à un pauvre pour l'amour de vous!

CHAPITRE XVI.

L'état d'une âme vraiment humble est une plénitude de paix et de joie en Dieu.

Une âme bien pénétrée de cette lumière, qu'elle n'est rien, que toutes les créatures ne sont d'elles-mêmes que de purs néants, et que Dieu seul est tout: une âme, dis-je, qui comprend et goûte bien cela, jouit d'une paix et d'une joie si abondante en elle-même, que rien n'est capable de l'altérer; car, regardant toutes choses comme un néant, Dieu seul excepté, elle n'en fait aucun cas: ainsi, quoi qu'il lui arrive, soit en bien soit en mal, c'est-à-dire de consolant ou d'affligeant, elle n'en fait pas plus d'état que de rien, toute son estime et sa joie n'étant que pour Dieu, qui est son centre et qui est tout pour elle, puisque le reste ne lui est rien. Son étude n'est pas de faire des efforts pour s'humilier ou s'anéantir devant Dieu, parce que sachant qu'elle n'est réellement qu'un pur néant, elle ne pourrait avoir d'autres sentiments d'elle-même: son humilité ne consiste pas tant dans les actes ou dans les pratiques particulières de *l'humilité, que* dans la connaissance et l'aveu sincère

de cette vérité, dans laquelle elle se repose, savoir, que Dieu est tout, et qu'elle n'est rien; ce qui fait qu'elle n'a qu'un grand mépris pour le rien, et que toute son estime est pour le tout. C'est en Dieu seul qu'elle met tout son appui, toute sa paix, toute sa joie, et il lui semble que ceux qui n'ont pas les mêmes sentiments sont dans l'erreur : aussi elle regarde toutes les louanges qu'on pourrait lui donner comme rien, parce que c'est une pure illusion d'estimer quelque chose qui n'est rien par soi-même; et au contraire elle regarde les mépris qu'on fait d'elle, comme des vérités estimables, parce qu'elle sait qu'il n'y a rien de mieux, ni de plus juste que d'avoir un fort grand mépris pour ce qui n'est rien.

Et comme il est vrai que l'opération suit l'être, et qu'elle est assurée qu'il n'y a que Dieu qui soit, elle sait aussi qu'il n'y a que lui qui opère tout le bien qu'il veut, et que pour elle, n'étant rien, elle ne peut rien faire d'elle-même; mais si elle fait quelque bien, grand ou petit, ou si elle souffre quelque mal, grand ou petit, elle n'en fait pas plus d'état que si ce n'était rien; c'est-à-dire elle regarde comme un pur néant ce qui vient d'elle. En tout cela, n'estimant autre chose que ce qui est de Dieu, à qui seul appartiennent l'être et l'opération. S'il lui venait quelque pensée de vanité ou de complaisance pour tout ce qu'elle peut faire ou souffrir, elle lui paraîtrait fort ridicule, voyant bien qu'elle serait dans l'erreur, si elle s'attribuait l'être et l'opération de quelque bien, puisque tout cela n'appartient proprement qu'à Dieu, et qu'elle n'a pour son partage que le pur néant.

Oh! que la paix d'une telle âme est profonde! Que sa joie est pure, sa félicité pleine, constante! Cette âme,

étant ainsi tout en Dieu qui est immuable, qu'elle agisse ou qu'elle souffre, elle n'a que Dieu en vue. Il lui vient quelquefois des prospérités et souvent des adversités ; mais soit qu'elle se sente consolée ou crucifiée, elle n'en fait aucun cas, puisque ce sont des choses qui passent avec le temps et retournent au néant. Toute son estime, tout son appui et sa joie sont en Dieu, dans lequel elle demeure également contente, laissant passer tout le reste sans y prendre garde, et ne s'attachant qu'à lui qui seul est durable, tandis que tout passe et s'anéantit. O mon Dieu, qui pourrait estimer les richesses de la paix et le bonheur d'une telle âme !

Quand celui qui est vraiment humble voit qu'il pèche ou qu'il tombe en plusieurs défauts, il ne s'en étonne point, parce qu'il sait que c'est le propre du néant de ne faire rien qui vaille; mais il apprend ainsi par de nouvelles expériences, qu'il n'est qu'un abîme de misères, et qu'il n'y a que Dieu qui soit bon. Cette expérience le rend plus sage, lui donnant un grand mépris de lui-même et une plus grande haine du péché ; alors il le hait d'une haine parfaite, c'est-à-dire non pas tant pour le dommage qu'il en reçoit, que pour l'injure qu'il fait à Dieu. S'il n'y avait ni injure faite à Dieu dans le péché, ni gloire rendue à Dieu dans les bonnes œuvres, le vrai humble serait en quelque façon plus content de ses péchés, qui lui font voir si clairement sa misère, que de ses bonnes œuvres qui pourraient lui cacher cette connaissance, s'il n'était fort attentif sur lui-même pour ne s'en rien attribuer.

Le vrai humble est fort éclairé, parce qu'il sait et connaît la vérité de l'Être de Dieu qui est tout, et la vanité de l'être de la créature qui n'est rien. Quand il marche *dans la lumière* de cette grande vérité, il ne saurait

penser qu'à Dieu, ne parler que de lui, ne vouloir que lui, n'agir que pour lui, ne pouvant avoir que du dégoût et du mépris pour ce qui n'est rien. Mais, ô Dieu, que cette connaissance qui fait les vrais humbles, est rare! Notre ignorance et nos ténèbres sont si profondes que nous ne nous occupons, pour ainsi dire, que de nous-mêmes ou des créatures, comme si c'était quelque chose de grand; tandis que nous oublions Dieu dont la connaissance et l'amour peuvent seuls occuper dignement et satisfaire notre esprit et notre cœur.

O mon Dieu! ayez pitié de nos misères; que je vous connaisse, et alors je serai parfaitement humble: j'aurai horreur de moi-même, et je mettrai toute ma gloire en vous; je m'oublierai pour ne plus penser qu'à vous. O Jésus! anéanti pour l'amour de moi, puisque vous êtes descendu jusque dans mon néant, c'est là que je vous trouverai, si je vous y cherche; mais comment vous y chercherai-je, si je n'y suis pas? Et comment pourrai-je y entrer, si vous ne m'y conduisez vous-même par vos divines lumières? *O mon Dieu! daignez éclairer mes ténèbres* (1).

CHAPITRE XVII.

Que ce n'est que sur les âmes vraiment humbles que la grâce opère ses plus grandes merveilles.

Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles: la foi nous l'apprend. Là-dessus Dieu me donna cette vue dans l'oraison, qu'il ne faut pas s'étonner s'il résiste aux superbes; parce que les superbes lui résistent, ne voulant point se soumettre à suivre avec simplicité et fidélité les mouvements de son divin Esprit, mais vou-

(1) Deus meus, *illumina* tenebras meas. Psal. XVII, 29.

lant suivre, malgré les lumières de la grâce, les mouvements déréglés de leur esprit propre. La grâce voudrait les conduire à aimer l'abjection, les souffrances, la pauvreté, le dégagement des créatures, et ils veulent toujours aimer et chercher la gloire, les plaisirs, les biens de la fortune, vivre à leur aise dans les honneurs et les plaisirs, selon les manières du monde et les inclinations de la nature qu'ils cherchent à satisfaire.

Tant qu'ils résisteront ainsi à Dieu, il leur sera toujours opposé, et jamais ils n'auront de paix avec lui, ni de repos en eux-mêmes : *Car,* nous dit le saint homme Job : *Qui a pu trouver la paix en résistant à Dieu* (1) ?

Pauvre et chétive créature, penses-tu donc avoir la paix en résistant à ton Dieu? Non; car il est tout-puissant, et tu es la faiblesse même. Il faut donc te soumettre à sa volonté, et suivre avec simplicité les inspirations de son divin Esprit; et quand tu seras bien humble et bien soumise, il te fera autant de grâces que tu auras de soumission et d'humilité.

Nous ne devons point être surpris que Dieu ne donne sa grâce qu'aux humbles; car la grâce est proprement l'amour que Jésus-Christ a pour l'âme. Or, il n'aime que ses semblables, c'est-à-dire ceux qui, comme lui, sont plongés dans le profond abîme de l'anéantissement, ou plutôt, il ne les aime que pour les rendre semblables à lui. Ce n'est que par une grâce spéciale que l'âme peut être vraiment humble, pour être en quelque façon semblable à Jésus-Christ, car il nous est impossible d'être vraiment humbles par les forces de la nature, qui n'est par elle-même que superbe et orgueil. C'est donc la grâce qui donne l'humilité, mais c'est aussi l'humilité qui attire la grâce dans l'âme, quand elle y est une fois

(1) *Quis restitit ei, et pacem habuit?* Job. IX, 4.

bien établie. Plus l'âme croîtra en humilité, plus elle augmentera en grâce; et plus la grâce croîtra en elle, plus elle augmentera en humilité.

Dieu, comme Créateur, n'a fait les grands ouvrages de sa toute-puissance que sur le néant; et parce que ce néant était parfaitement soumis et obéissant, laissant faire de lui tout ce qu'il voulait sans aucune résistance, il en tira cette belle machine de l'Univers, et y fit régner le bel ordre que nous y voyons. Il est vrai de même que Dieu, comme Rédempteur, ne fait les grands ouvrages de ses grâces et de ses miséricordes que sur les âmes très-humbles, par la connaissance qu'elles ont de leur néant. Lorsqu'elles sont parfaitement soumises et obéissantes, et qu'elles le laissent faire en elles tout ce qu'il veut, sans apporter aucune résistance à ses volontés divines, c'est alors qu'il en fait les ouvrages merveilleux de la sainteté et de la perfection, dont un seul vaut mieux que tout le monde matériel, et rendra plus de gloire à Dieu dans l'éternité. La toute-puissance divine ne demandait d'autre disposition au néant, pour faire sur lui des merveilles, sinon qu'il fut un parfait néant, qu'il ne fît rien du tout, mais qu'il la laissât faire tout ce qu'elle voudrait de lui. Il semble aussi que la grâce de Dieu, qui est la toute-puissance de son amour, ne demande d'autre disposition dans une âme, pour faire en elle les plus grandes merveilles de la perfection, sinon qu'elle soit un parfait néant, qu'elle ne présume rien d'elle-même, qu'elle ne fasse rien que se laisser conduire et façonner par la main de son divin Maître comme il lui plaira, sans y mêler ses efforts naturels, sans vouloir ni avancer ni reculer son ouvrage, mais simplement et fidèlement s'abandonner comme un pur néant dans

ses mains; et plus elle sera néant, plus elle deviendra grande et parfaite dans la main de Dieu.

Le Seigneur nous dit dans l'Évangile, qu'il faut devenir comme des enfants. Un enfant ne se mêle de rien, il ne prend autre soin de lui-même, sinon de demeurer paisible et en paix sous la garde de sa mère. Il la laisse faire de lui tout ce qu'elle veut, tout le reste ne lui est rien : que chacun s'empresse et s'applique à mille autres choses ; pour lui, il n'y pense seulement pas ; il ne songe point à ce qu'il sera, ou à ce qu'il deviendra, il s'en rapporte en tout sur les soins de sa mère ; il ne pense point qu'il y ait autre chose à faire pour lui en ce monde, que de reposer doucement dans ses bras. Si on lui offrait un royaume, ou les plus grands avantages de la fortune, il ne daignerait point les regarder : son bonheur est d'être en paix sous les yeux de sa tendre mère. C'est par là qu'il croît et se fortifie, qu'il devient grand, la laissant faire de lui tout ce qu'elle voudra. Voilà le modèle que Notre-Seigneur veut que nous imitions.

Si vous n'êtes comme de petits enfants, nous dit-il, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Si vous n'êtes si petits, si dociles, si humbles, que la grâce fasse librement de vous tout ce qu'elle voudra, sans vouloir marcher vous-mêmes d'un côté, quand elle voudra vous porter de l'autre ; sans vouloir agir de vous-mêmes, au lieu de vous laisser conduire par l'Esprit de Dieu, ce qui est le propre de ses enfants, selon ces paroles de saint Paul : *Ceux qui suivent l'impression de l'Esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu* (1) ; sans vouloir vous guider vous-mêmes, par les seules lumières de votre propre raison, au lieu d'anéantir toute votre sa-

(1) *Quicumque* enim spiritu Dei aguntur, ii sunt Filii Dei. *Epist. ad Rom.* VIII, 14.

gesse humaine pour suivre à l'aveugle la sage folie de Jésus-Christ, vous ne ferez jamais de grands progrès dans la perfection, où le plus grand secret est de n'être rien, et de ne rien faire de nous-mêmes; mais de laisser faire à Dieu en nous et de nous tout ce qu'il voudra, consentant simplement à ses opérations divines, et les suivant avec simplicité et générosité partout où elles voudront nous conduire, sans jamais faire un pas en arrière, quoi qu'il en puisse coûter.

O néant de la créature, qui pourra vous trouver? Que vous renfermez de trésors dans vos abîmes! Mais presque personne ne veut descendre jusque-là, parce qu'on y demeure perdu. O vraie humilité chrétienne, qui connaîtra bien ce que vous valez, et ce que vous pouvez faire dans une âme qui vous possède? Hélas! peu de personnes vous aiment et font cas de vous, parce que vous ne paraissez qu'un néant, et que vous ne leur promettez autre chose que de les anéantir. Mais si l'on savait bien que c'est dans le parfait néant de la créature que l'on trouve véritablement Dieu, et qu'on le possède par là aussi parfaitement qu'il peut être possédé sur la terre, tout le monde serait passionné pour vous. Allons, mon âme! et, puisque Dieu vous a donné assez de lumières pour vous faire voir les beautés de l'abjection et de la vraie humilité, suivons-les si fidèlement que nous mettions tout notre bonheur à n'être rien, rien, rien du tout en ce monde. Oh! que vous serez heureuse, mon âme, quand vous pourrez dire avec vérité: *Mon Dieu est mon tout* (1)!

(1) Deus meus et omnia. *Imit.* L. III, XXXIV, 3.

CHAPITRE XVIII.

Résolutions fortes de se donner tout à Dieu.

Oui, Seigneur mon Dieu, c'est tout de bon que je veux être tout à vous. Je le veux d'une volonté si absolue et si déterminée, que j'espère de votre miséricorde qu'elle ne changera jamais. Vous me pressez par vos instances infiniment douces de vous suivre, et j'y consens de tout mon cœur. Je suis gagné par vos attraits, ô beauté infinie ! Je ne veux plus y résister, je me rends, et je suis tout à vous : je fais dès ce moment un divorce éternel avec les créatures, pour n'être qu'à vous seul, pour ne vouloir que vous seul dans le temps et l'éternité, disant de grand cœur, avec le saint Roi-Prophète : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désirai-je sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu* (1)*?* Je ne voudrai jouir que de vous seul dans le ciel, pourquoi voudrais-je autre chose sur la terre ?

C'est une chose surprenante, que la simple vue de l'amour tendre que Dieu porte aux hommes fasse un si puissant effet sur moi qu'elle m'arrache, ce semble, les affections les plus innocentes et les plus légitimes. Mon cœur ne peut se partager, il veut être uniquement à Dieu, et ne croit pas vivre s'il ne vit de la pure vie de la grâce et du pur amour. Depuis que l'âme chrétienne a eu entrée dans l'intime communication avec Jésus-Christ, et qu'il lui fait voir les tendresses ineffables de son amour pour elle, elle est incapable de se laisser toucher aux affections des plus chers amis qui, en compa-

(1) Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super *terram ? Psal.* LXXII, 25.

raison de Jésus, ne sont rien. Il emporte tout, je dis tout sans réserve. On ne peut plus avoir que du dégoût pour toutes les communications humaines; on voudrait se cacher à toutes les créatures pour demeurer seul avec Jésus, car on veut être tout à lui seul.

O divin Jésus! la vie de mon âme, vous seul me suffisez; vous seul me contentez si pleinement que tout ce qui n'est point vous, quelque parfait qu'il soit, ne saurait trouver place en mon cœur. Continuez-moi vos bontés, afin que je ne me sépare pas un seul instant de vous, par aucune complaisance humaine envers les créatures, ni par la plus petite liaison avec elles. Je vous remercie, mon Dieu, de ce qu'il vous plaît de me faire l'insigne faveur de m'appeler à ne plus m'occuper que de vous-même, vous glorifier, vous contempler et vous aimer. Porter la croix des souffrances, vivre pauvre et abject avec Jésus-Christ, quelle grâce! M'appeler aux occupations de Dieu en lui-même, et me faire vivre de la vie de Dieu sur la terre, quel suprême bonheur! Mais, hélas! que j'ai commencé tard! Oh! que ma vie passée me déplaît! Et quels doux charmes m'offre celle dont je vivrai à l'avenir! Je suis pénétré d'étonnement et de regret, quand je fais réflexion sur ces paroles que j'ai entendues de la bouche d'une sainte âme: Qu'est-ce que Dieu? et qu'est-ce que l'homme? Faut-il donc que cet homme se refuse aux poursuites de Dieu qui le recherche, et qu'il se donne aux créatures qui souvent le rebutent? Quoi! l'homme se refusera à son Dieu qui désire le posséder! Dieu veut demeurer en l'homme, et le faire demeurer en lui; et l'insensé lui résiste, aimant mieux se jeter dans l'embarras des créatures! Oh! que cela est étrange! Et combien cette indigne préférence n'est-elle pas injurieuse à Dieu!

Que j'ai de regret d'avoir été si longtemps hors de vous, et d'avoir différé si longtemps à me donner à vous, ô Dieu, mon unique amour ! Mais puisque je vous ai trouvé, il n'y a rien qui puisse me séparer de vous à l'avenir : mourir plutôt, ô mon Dieu ! que de me détourner de vous, mourir plutôt que de vous refuser les pensées de mon esprit et les affections de mon cœur, à vous qui êtes la bonté et la beauté infinies. Mais aussi, pourquoi ne vous contentez-vous point de vous-même ? Pourquoi recherchez-vous une misérable créature ? Que peut-elle vous donner que vous n'ayez déjà ? Vos joies, que vous renfermez en vous-même, sont infinies et vos perfections sont incompréhensibles.

Mon Dieu, que je me représente de bonheur dans l'état de vie où j'aspire ! Quand je serai seul avec vous seul, inconnu et méprisé du monde, chargé de croix et de misères, n'ayant aucun appui humain ; c'est alors que je pourrai dire que vous seul m'êtes toutes choses. Je ne serai presque plus dans ce monde que comme les morts, qui n'ont que le corps dans la terre, encore est-il tout caché. Mais je serai, oui, je serai encore plus caché en Dieu ; et me voyant dans ce grand tout, rempli de perfections infinies, je perdrai facilement le goût de tout ce qui touche les sens ; je ne désirerai plus de voir de belles choses, puisque je verrai des beautés infinies en Dieu ; je ne ferai plus aucun cas des grandeurs du monde, parce que je serai tout plein de l'estime des grandeurs de Dieu ; l'ambition ne se remuera seulement pas en moi, car après Dieu tout me paraît bas, petit, abject ; les ennuis, les dégoûts, les tristesses, les choses les plus affligeantes de la vie présente ne m'accableront point, parce que je serai toujours au milieu des joies infinies de Dieu, dont je ferai l'unique objet de

mes complaisances. Je me soucierai fort peu d'être misérable, quand je verrai que mon Dieu est infiniment content et heureux. Le bonheur suprême dont il jouit, sera la source et la matière du mien.

Oh ! que je serai satisfait et heureux, dans le temps même où le monde me verra accablé de misères ! Que je serai riche, quand je serai le plus dépouillé ! Et que je serai dans une grande possession de tout, quand il semblera que je n'aurai rien ! Vous seul, ô mon Dieu ! me suffisez pour tout. Vous seul me valez tout, je trouve en vous seul toutes choses. Vous êtes mon univers, ma terre, mon ciel, ma cour, mes richesses, mon honneur, mon appui, mes amis, mes espérances; tous mes désirs ne tendent qu'à jouir de vous en toute liberté, dans le mépris et l'oubli de toutes les grandeurs mondaines, qui sont un pur néant en comparaison des vôtres. Hélas ! notre vie, qui est si courte, ne devrait être employée tout entière qu'aux grandes affaires de l'éternité; cependant, elle se passe en mille amusements. Combien d'occupations inutiles, combien de discours superflus, de pensées vaines qu'il faut retrancher, si l'on veut être tout à Dieu ! Il faut une grande fidélité à veiller sur nous-mêmes, et nous dire souvent : Allons, mon âme, allons à notre unique affaire, et laissons tout le reste, qui ne sert qu'à nous séparer de Dieu.

Pour y parvenir, nous devons mener une vie aussi retirée que notre condition nous le permettra; garder un profond silence, ne nous mêler de rien, si ce n'est de cela seul à quoi nous serons obligés de nous employer, par la volonté divine bien reconnue, afin d'avoir plus de temps et de liberté, pour vaquer à notre grande affaire. Il est vrai que cette vie devient un peu abjecte. On ignore *beaucoup de choses*; on ne plaît pas à plusieurs qui

n'ont du goût que pour les objets extérieurs, on n'apprend point de nouvelles ; on n'en débite point ; on ne dispute point sur ce qui se passe ; on ne cause avec personne ; on ne s'informe de rien ; on ne fait point parler de soi ; on s'occupe seulement de son affaire. Connaître et aimer Dieu, c'est ce qui doit nous occuper dans le temps et dans l'éternité ; le reste ne nous regarde pas : que nous importe s'il va bien ou mal, pourvu que nous conduisions bien cette unique affaire ? Et qu'aurions-nous gagné d'avoir bien réussi en tout le reste, si nous manquons celle-là seule ? *Que servirait-il, en effet, à un homme de gagner l'univers entier, s'il perdait son âme* (1), nous dit notre divin Sauveur Jésus-Christ ?

(1) Quid... prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? *Matth.* XVI, 26.



LIVRE SECOND

OU IL EST TRAITÉ DE QUELLE MANIÈRE NOUS DEVONS NOUS REVÊTIR DE JÉSUS-CHRIST, ET VIVRE DE SA VIE DIVINE.



CHAPITRE PREMIER.

Le chrétien doit avoir une association très-étroite avec Jésus-Christ.

Sur la pensée qui me fut donnée à l'oraison, que Jésus-Christ est appelé l'ange du grand conseil, je compris que ce grand conseil, était celui qui se tient éternellement entre les trois Personnes divines, pour étendre au dehors d'elles-mêmes la gloire, l'honneur et l'amour dont elles jouissent, se faisant rendre tout cela par la créature humaine, qui est pour ce sujet créée à la ressemblance de Dieu ; et que l'Humanité sainte de Jésus-Christ étant très-intimement associée avec sa Divinité, par l'union hypostatique, était appelée à ce conseil pour être employée à l'exécution de ce grand dessein, et pour être envoyée aux hommes comme l'ange de ce grand conseil, afin de leur déclarer que le conseil secret et éternel l'avait ainsi résolu. Mon âme s'épanouissait de joie, en voyant ces vérités qui s'imprimaient en elle avec une grande douceur, et qui lui donnaient une très-haute estime et un grand amour pour Jésus. Je ne me lassais point de regarder et de goûter cette économie admirable. O ineffable association de la très-sainte Humanité ! O très-sublime emploi auquel je

la vois destinée, d'étendre ainsi la gloire de Dieu au dehors de lui, faisant que les hommes l'honorent et le glorifient comme il se glorifie lui-même ! Je voyais ce divin Sauveur Jésus-Christ chargé d'une mission si noble, si glorieuse, venir déclarer aux hommes que le conseil en était pris, qu'il fallait qu'ils fussent tout employés à glorifier Dieu, qu'il leur servirait d'exemple pour la manière de lui rendre la gloire qui lui est due, qu'ils n'avaient qu'à l'imiter, et qu'ils verraient que c'est en deux manières bien différentes.

La partie supérieure de sa très-sainte Ame, glorifiant Dieu d'une manière très-sublime, par la contemplation de ses grandeurs, nous prouve que la plus grande gloire que nous lui puissions rendre, est par l'oraison et la contemplation de ses perfections divines; et l'inférieure, le glorifiant d'une manière souffrante et crucifiée, par les croix intérieures qu'il a bien voulu ressentir, nous apprend à le glorifier dans les privations, les sécheresses et les dégoûts qui nous arrivent souvent dans la vie spirituelle; enfin son très-sacré Corps, le glorifiant par le sacrifice de tout lui-même, par ses douleurs, par ses fatigues, ses jeûnes, ses larmes, par toutes ses souffrances et par sa mort, nous montre que c'est ainsi que Dieu veut être glorifié en nous. Car les croix, les travaux et toutes sortes de souffrances étant des sacrifices continuels de nos satisfactions humaines, lui sont très-agréables. Il ne faut jamais se lasser d'humilier son esprit, et de crucifier son corps par quelque mortification grande ou petite, jusqu'à la mort.

Jésus-Christ, notre Sauveur et notre modèle, qui est en même temps l'ange du Seigneur, n'a point d'autre conseil à nous donner, n'en ayant point reçu d'autre de *la Divinité*, à laquelle il est uni, et toutes les âmes qui

ont association avec lui ne sauraient en prendre d'autre. Celui qui croit plutôt le conseil du monde, de la nature ou de la raison humaine, que celui de cet ange du Seigneur, n'est point uni à Jésus-Christ et n'a point de part avec lui, c'est-à-dire qu'il n'est pas chrétien comme il doit l'être. Je vois, ce me semble, très-clairement cette vérité, que nous n'avons de vrai christianisme, qu'autant que nous avons une union très-étroite avec le Sauveur dans son Esprit, ses lumières, ses sentiments et toute sa conduite; car il ne faut pas croire que pour se séparer de lui, il faille absolument perdre sa grâce par le péché; mais c'est aussi quand nous perdons l'union de nos pensées et de nos affections d'avec les siennes. Je dois plutôt endurer les mépris, les railleries, les croix et les opprobres du monde, que de souffrir une telle désunion avec mon divin Maître. La plus parfaite manière de l'honorer est de ne pas lui faire l'injure d'avoir honte de le suivre dans sa vie abjecte et méprisée. Quand on lui est fidèle, on a un amour inconcevable pour les croix et les souffrances.

L'âme n'est point en état d'avoir une intime union avec Jésus, qui est la pureté et la sainteté même, si elle n'est très-pure; et jamais elle ne le sera, si elle n'est parfaitement libre de toute affection humaine et terrestre. Pour y parvenir, il y a beaucoup à souffrir; car cette disposition de l'âme ne se trouve que dans un entier renoncement à soi-même, dans les contradictions, les privations, les humiliations, les abjections et les croix. Ce n'est point assez d'avoir des vues passagères de cette grande pureté, qui dispose l'âme à cette union intime avec Jésus-Christ; les lumières intellectuelles demandent de l'âme chrétienne, non-seulement qu'elle les reçoive, mais qu'elle les conserve, et que pour cela elle

soit hors des embarras temporels, afin que de telles lumières aient leur opération efficace. Il faut être désoccupé des créatures dans la solitude. Il faut enfin être dans la tranquillité et hors du trouble.

Ce n'est pas le tout d'entreprendre beaucoup de bonnes œuvres extérieures; il ne faut pas faire tout ce qui est bon, mais tout ce que Dieu demande de nous, et surtout il faut beaucoup penser à régler l'intérieur, parce que c'est là où se fait chaque jour le grand ouvrage de la perfection. Quand nous voudrons voir quel est l'éloignement où nous sommes de Dieu, considérons quel est l'éloignement où nous sommes des dispositions intérieures de Jésus-Christ, dans lesquelles nous ne pouvons entrer, nous conserver ni demeurer, que par une continuelle mortification, et un parfait renoncement à ce que le monde et la chair estiment le plus. Oh ! que la vie parfaite est rare, parce que la mort totale et sans réserve ne se trouve presque nulle part ! Une vue attentive sur Jésus et son Esprit nous fait bientôt découvrir nos imperfections. Ce divin objet, souvent considéré par l'œil de la foi et de la contemplation, nous transforme en lui par une vertu admirable que l'expérience fait sentir. O Jésus ! soyez donc toujours l'objet de notre amour et de nos pensées. O bon Jésus ! que l'idée de vous seul demeure vivement imprimée dans mon esprit.

CHAPITRE II.

Quiconque étudie bien Jésus-Christ, devient aisément savant dans la vie spirituelle.

J'ai compris dans l'oraison que la lecture de l'Écriture sainte et de la vie des Saints faisait vivre notre

entendement d'une vie surnaturelle et divine, le remplissant des lumières de la foi. Il n'en est pas de même, lorsqu'il s'applique à l'histoire ou aux sciences naturelles. Dans la lecture que nous en faisons, quoique rapportée à une bonne fin, notre entendement n'est point élevé au-dessus de lui-même, comme il l'est quand il s'applique aux choses divines. De même la volonté, dans une vie remplie de mortifications, étant élevée au-dessus de ses inclinations naturelles, et n'aimant les croix que parce que Jésus-Christ les a aimées, est ravie au-dessus d'elle-même, ne vit plus en elle, mais en Dieu et pour Dieu. Toutes les lumières de l'entendement et les affections de la volonté étant divines, alors l'une et l'autre de ces puissances deviennent savantes, d'une science admirable que le monde ne connaît point.

Il faut se rendre savant en la Divinité par la sainte Humanité de Jésus-Christ, apprenant d'elle comment Dieu veut être honoré par les hommes ; car il dit que personne ne va à son Père que par lui, puisqu'il est impossible de plaire à la Divinité, si l'on n'imite pas les pratiques de la sainte Humanité : or, elle a honoré Dieu en toutes les manières possibles, c'est-à-dire par les voies divines et humaines, et a répandu une bénédiction spéciale sur les exercices semblables que ses membres peuvent pratiquer.

Les voies divines dont elle a usé pour honorer Dieu, sont semblables aux voies que la Divinité tient de toute éternité en elle-même pour se glorifier, c'est-à-dire la contemplation et l'amour de ses divines perfections. Elle avait donc sa volonté et son entendement toujours occupés à ce saint exercice. Les voies humaines sont les austérités, la pauvreté, les mépris, les travaux, les sueurs et autres choses semblables. Toutes les pratiques

et tous les exercices de la sainte Humanité, pendant sa vie mortelle, contiennent en eux tant de grandeur et rendent tant de gloire à Dieu le Père; ils donnent tant de joie et de satisfaction à l'âme, que tous les autres en comparaison sont bas et remplis de ténèbres, et ne rendent que peu ou point d'honneur à Dieu; ils éclairent aussi peu l'âme, et lui donnent peu de satisfaction, parce qu'elle ne peut trouver une véritable joie que dans ce qui contente son Créateur.

La souveraine félicité de l'homme est d'être créé pour Dieu et à la ressemblance de Dieu même, pour vivre comme lui, penser et agir comme lui. Que de choses sont comprises dans ce peu de paroles! Et qu'une âme pénétrée de ces vérités se désabuse bien des créatures! Elle considère que Dieu en lui-même ne regarde et n'aime que lui-même, et que hors de lui il n'aime rien que pour lui. L'âme sachant qu'elle a été créée à l'image de Dieu pour l'imiter, voit bien qu'elle ne doit regarder et n'aimer que lui, et hors de lui, rien que par rapport à lui, ne pouvant aimer aucune créature dont elle ne doive lui rapporter tout l'amour. Oh! que c'est une grande chose que d'être créé à l'image de son Créateur! C'est avoir la capacité de faire dans son intérieur ce qu'il fait en lui-même, de vaquer aux mêmes occupations et pour la même fin que lui. Or, nous savons que c'est sa connaissance infinie qui l'occupe éternellement, et qu'il contemple toujours dans son Verbe. C'est aussi son amour infini qui l'occupe éternellement, puisqu'il s'aime toujours actuellement dans le Saint-Esprit, Dieu n'a point d'autre occupation au-dedans de lui-même. Notre âme donc qu'il a créée à son image, exprès pour l'imiter, n'en devrait point avoir d'autre que de le con-

templer et l'aimer toujours, dans le temps comme dans l'éternité.

La vue de cette vérité, bien approfondie, fait agir l'âme d'une manière toute différente des autres hommes, qui ne s'occupent que de leurs petits intérêts, et suivent seulement les lumières de la raison humaine; elle reçoit cette vue quand elle s'occupe sérieusement à étudier Jésus-Christ, dans lequel elle voit la pratique de cette divine occupation, qu'il n'a jamais interrompue durant tous les jours de sa vie mortelle; et alors la vue de la foi qu'il lui donne, l'élève au-dessus d'elle-même, et la fait vivre en Dieu, dégagée de tout ce qui n'est point lui.

Puisqu'il est vrai qu'en Jésus-Christ sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, je n'ai donc qu'à m'adresser à lui, il m'apprendra tout. O mon âme! si vous connaissiez Jésus-Christ, vous sauriez toute la sagesse et la science de Dieu, car elle est toute renfermée en lui. C'est en vain que nous pensons trouver hors de lui les lumières pour nous élever à la connaissance de Dieu et de la vérité. Partout ailleurs on ne trouve que ténèbres, ignorances, mensonges et tromperies; mais en Jésus-Christ, tout est sagesse, science, vérité et lumière. Approchez-vous de lui, vous serez éclairé et détrompé de toutes les folies et vanités du monde. Attachez-vous à ce seul objet, il vous apprendra ce que nul autre que lui ne peut vous enseigner.

Il me semble qu'un seul regard sur Jésus-Christ me guérit de tous mes maux, il bannit toutes mes tristesses, il dissipe mes ténèbres, il comble mon âme d'une joie qui me ravit au-dessus de tout ce que les créatures pourraient me donner. O Jésus, que ne puis-je avoir les yeux sans cesse arrêtés sur vous! Que n'êtes-vous tout

l'objet de mes pensées et de mes désirs! En vous se trouvent cachés les vrais trésors; je n'y vois que contemplation de la Divinité, amour très-pur des divines perfections, union très-intime, repos, jouissance et une profonde application à Dieu; et toutes ces choses que le monde ignore, sont la suréminente sagesse et toute la science de Dieu. O mon Jésus, ma vraie lumière, l'unique désir de mon âme, que je vous connaisse et que j'ignore tout le reste! Si je vous connais, je saurai la science et la sagesse de Dieu; et si j'ignore le reste, j'ignorerai les ténèbres et les tromperies des créatures. Quel bonheur pour moi! Je vois clairement que le Cœur seul de Jésus pourrait me tenir lieu de lectures et de conférences. Dans lui, je rencontrerai les lumières, et les sentiments purs de la vie parfaite d'un véritable chrétien. Il en est la source; les amis spirituels ne sont que de petits ruisseaux, pour l'ordinaire pleins de boue et de fange. Quand nous nous entretenons avec eux, remontons souvent à cette source divine, et buvons-y de cette eau de vie. Nous serons plus fortifiés par un seul regard au Cœur de Jésus, que par les meilleurs entretiens que nous pourrions avoir avec les hommes. Ne croyons pas avoir tout perdu, quand nous perdons nos directeurs et nos amis; le Cœur de Jésus ne nous demeure-t-il pas toujours? Allons-y puiser les sentiments et les lumières nécessaires pour nous conduire. Si nous nous servons des hommes éclairés dans les voies de la vie spirituelle, que ce soit par esprit d'abjection, parce que nous sommes trop faibles pour remonter par nous-mêmes jusqu'à la source.

CHAPITRE III.

Chacun doit suivre sa vocation avec courage et fidélité.

Il n'y a point à balancer : il faut aller à Dieu. Mais comme il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père céleste; il y a aussi plusieurs chemins pour y aller. Ce n'est point à nous à choisir le nôtre, selon notre propre esprit, qui est très-aveugle pour les choses surnaturelles. Il faut consulter Dieu, qui a formé le décret éternel de notre salut et des moyens qui doivent nous y conduire. C'est le point le plus important de notre vie que de bien connaître notre vocation, et par quel chemin Dieu veut que nous y marchions. C'est néanmoins celui où l'on manque le plus souvent; et la plupart s'égarent dès ce premier pas. Lorsqu'une âme a reçu sa vocation de Dieu, et qu'elle a été déterminée par les divins mouvements de sa grâce à choisir une condition et une manière de vivre, elle doit y persévérer avec diligence, fidélité, amour, et croire que c'est la meilleure voie pour elle. Soit qu'il la laisse dans la vie commune des chrétiens qui sont dans le monde, soit qu'il l'attire dans une religion, soit qu'il l'élève à la dignité de l'état ecclésiastique, soit qu'il l'appelle à la vie active ou à la contemplative; il faut qu'elle soit docile entre ses mains pour qu'il dispose d'elle comme il lui plaît.

Il y a surtout deux vies pour ceux qui tendent à la perfection, la contemplative et l'active. Chacune a son prix et son mérite, et chacune a aussi ses difficultés. La vie contemplative demande une profonde retraite, un grand dégagement des créatures, et une mort géné-

rale à tout ce qui n'est que de la vie présente. Il faut peu de chose pour empêcher l'âme d'être élevée à la contemplation, et encore très-peu pour l'obscurcir quand elle y est élevée; enfin il faut une très-grande pureté de vertu au contemplatif pour se maintenir dans cet état. Il ne faut pas s'étonner quand on dira qu'il y a bien de la paresse et de l'amour-propre dans la vie contemplative, où l'on fuit le travail. Il est vrai que ces imperfections peuvent s'y trouver, mais pour cela, la vie n'en est pas moins excellente. Dans les autres genres de vie ne s'y rencontre-t-il pas aussi des défauts? Celle-ci a ses croix aussi bien que les autres vies. Un grand contemplatif doit être crucifié continuellement; car ce n'est que dans l'amour des croix et de l'abjection, que l'âme reçoit les communications de Dieu : aussi, celle qui entreprend la vie contemplative n'en manque jamais; elles lui viennent de tous côtés. Dieu la crucifie souvent par des sécheresses, des obscurités, des abandonnements qui la mettent à l'agonie. Les hommes la crucifient souvent par des mépris et des rebuts; parce que ne voulant point se mêler de ce que fait le monde, le monde aussi ne veut point d'elle. Le démon ne cesse de la crucifier par mille tentations qui la sollicitent de quitter cette vie comme oisive, lui disant qu'elle ferait beaucoup plus de bien dans la vie active. A tout cela il faut tenir ferme, laisser dire et demeurer constant dans sa voie.

La vie active, de son côté, a ses peines et ses difficultés. Il y a beaucoup à souffrir avec les gens du monde, avec lesquels il faut nécessairement se trouver. Les contradictions de ceux qui suivent son esprit et qui s'opposent au bien qu'on veut faire, le déplaisir de voir les mauvais succès des meilleures entreprises, les fati-

gues du corps, les chagrins de l'esprit sont un bon exercice de patience. On est souvent censuré par les sages selon la prudence humaine, car ils sont rigoureux à examiner la conduite de ceux qui se déclarent hautement les serviteurs de Jésus-Christ : on ne leur pardonne rien. D'un autre côté, ils sont exposés aux tentations de la vaine gloire, lorsqu'ils réussissent, surtout dans les choses qui ont de l'éclat, ou au découragement, si elles prennent une mauvaise tournure. Enfin, il y a beaucoup à souffrir dans l'une et l'autre de ces vies; mais il faut que chacun marche dans sa voie, sans regarder la difficulté qu'il faut vaincre, quoi qu'il en coûte. Ce qui nous perd, c'est que nous ne suivons pas avec assez de courage et de fidélité les mouvements de Dieu. Nous nous laissons vaincre par les obstacles provenants de la nature, du monde, des amis, et par mille terreurs paniques dont notre imagination est souvent agitée. Il faut de la vigueur et de la générosité. Les lâches ne sont point propres à la perfection.

Le monde fait ses affaires, sans considérer ce qui s'oppose à ses desseins; il dit que le point essentiel est de faire ses affaires et d'élever sa fortune. On ne laisse pas de s'embarquer sur mer, quoiqu'on en connaisse les dangers, et qu'on se sépare à regret de sa famille, parce qu'on veut s'enrichir. On va à l'armée exposer sa vie; on quitte le repos et la douceur dont on jouirait en sa maison, parce qu'on veut acquérir de l'honneur. Quoi donc! les enfants du siècle seront plus prudents que les enfants de lumière? Et quand il est question de suivre les inspirations célestes; les répugnances de la nature, les complaisances pour nos amis, et les vues humaines seront capables de nous en empêcher? C'est folie! Il faut faire fortune pour l'éternité, quoi qu'il

nous en coûte, et mépriser tout le reste comme de vains amusements.

La vie spirituelle est toute dans la grâce ; la nature ne s'en accommode pas, parce que leurs inclinations sont toutes contraires; car la nature veut avoir toutes ses commodités, ne rien souffrir et jouir des plaisirs; la grâce au contraire se nourrit de la croix et des amertumes d'une vie austère. La nature recherche avec passion les honneurs et ne se plaît que dans ce qui donne de la gloire : la grâce au contraire ne désire que les humiliations, et ne prend ses délices que dans l'abjection et le mépris. La nature ne s'empresse que pour les biens d'ici-bas , et ne peut vivre contente si elle n'a beaucoup de richesses : la grâce au contraire ne veut être riche que des biens du ciel, et s'applique de tout son pouvoir à se passer des biens temporels : c'est ainsi qu'elles vont d'un pas tout opposé. Celui donc qui veut vivre de la vie de la grâce, doit se résoudre à contrister en tout la nature et à mépriser ses plaintes.

Saint Paul dit que l'homme charnel ne connaît point les choses de Dieu. Il est vrai aussi que l'homme spirituel n'entend rien aux choses du monde : il ne sait ce que c'est que de prendre part à ses plaisirs, de s'élever aux honneurs, ni d'acquérir des richesses ; toute son affection n'est que pour les souffrances d'une vie austère et pénitente; toutes ses prétentions ne tendent qu'à mener une vie cachée et abjecte dans les pratiques de l'humilité, et toute son étude à trouver les moyens de s'appauvrir toujours de plus en plus, par un grand dépouillement des créatures, jusqu'à ce qu'il ne possède plus rien que Dieu seul. Je vais vous dire dans la suite comment il doit se conduire en tous ces points ; et *c'est ce que* vous trouverez expliqué dans les traités *suivants*.

PREMIER TRAITÉ

LEQUEL CONDUIT L'AME A ENTRER DANS LES VRAIES LUMIÈRES DE JÉSUS-CHRIST, POUR BIEN CONNAITRE SON ESPRIT.



CHAPITRE PREMIER.

L'âme qui considère attentivement la Personne de Jésus-Christ, est charmée d'abord à la vue de ses grandeurs.

J'ai été fort occupé du mystère de l'Incarnation, où l'Humanité sainte de Jésus est élevée à la Divinité; et par l'union personnelle, elle entre dans une union de pureté d'amour envers la Divinité si admirable, et qui surpasse tellement l'intelligence des hommes et des Anges, qu'il ne nous reste qu'à l'adorer. Que de grandeurs sont communiquées à cette très-pure Humanité en cet heureux moment! L'esprit, quoique éclairé par la révélation de la foi, se trouve perdu et abîmé dans ce grand océan de merveilles. La considération réfléchie de ce mystère imprime dans l'âme une estime et un amour de Jésus qui ne peuvent se concevoir. Elle se trouve si satisfaite de le connaître, qu'elle en est toute comblée de joie, et regarde tout le reste comme souverainement méprisable. Ici le désir de servir Jésus-Christ, de l'imiter, de vaquer à la contemplation et de souffrir pour lui, est donné avec abondance, accompagné d'un dégoût extrême de toutes créatures. Ici la grandeur du christianisme paraît avec éclat, et toutes

les grandeurs du monde ne sont en comparaison qu'un pur néant.

Dans la même lumière, on connaît l'amour incompréhensible de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, et dans sa douloureuse Passion sur le Calvaire. On n'estime la grandeur des mystères de Jésus qu'à mesure qu'on connaît sa Personne, et l'on n'entre dans cette connaissance que par les pures lumières de la foi et par l'oraison. Je demeurais fort pénétré de Jésus en ses grandeurs et ses mystères, et en ses voies divines et humaines. Jésus était seul dans mon esprit et dans mon cœur, sans pouvoir y donner place pendant toute une matinée à quelqu'autre bonne pensée. Je l'admirais dans ses occupations envers Dieu son Père, et dans ses amoureuses communications envers ses pauvres frères, les petits hommes de la terre. Après ces réflexions, j'entrai dans des regrets de ne pas mieux servir Jésus-Christ, et de ce que mes négligences m'empêchent de lui plaire, par une correspondance plus fidèle à sa grâce. Je désirais me consumer à son service et mourir de son amour; mais me trouvant très-indigne de ce bonheur, je m'anéantissais dans la grandeur de mes misères. Je sentais cependant plus de désir que jamais d'entrer dans la vie pauvre et solitaire, où je sais qu'il m'appelle par la grâce de ma vocation; et je voyais clairement que ma perfection était là.

Tous les Saints n'ont de perfection ou de sainteté que celle qu'ils ont puisée en Jésus-Christ; car, ce qui fait les saints, c'est quand Jésus se manifeste à leurs âmes qui étaient auparavant dans l'aveuglement et les ténèbres. Étant devenus par cette manifestation pleins de lumières et d'amour, ils quittent le monde et les créatures, par une généreuse fidélité et humilité, pour plaire

uniquement à Dieu, en suivant son divin Fils qui les fait entrer dans ses états, ses lumières, ses sentiments et ses divines dispositions; et par ce moyen, il les fait aussi participer à sa sainteté, imprimant en eux sa vertu, sa patience, son humilité et ses autres perfections; en sorte que tout ce qui est bon et parfait dans les Saints, est l'ouvrage de Jésus-Christ. Pour le bien honorer, il ne faut pas s'arrêter à l'ouvrage, mais à l'ouvrier: *Louez le Seigneur dans les Saints* (1), dit le Prophète. Il est bon de louer les Saints en Dieu, mais c'est encore mieux de louer Dieu dans les Saints. Personne ne peut espérer d'être Saint, si ce n'est par une union très-intime avec le Saint des Saints, qui est Jésus-Christ notre Sauveur; et personne aussi ne peut avoir une amoureuse union avec lui qu'il ne soit saint; car la vraie union fait l'amitié parfaite, et l'amitié rend toutes choses communes entre les amis.

L'âme donc qui est liée d'amitié avec Jésus-Christ, entre en possession de tout ce qui lui appartient, de sa Divinité, de son Humanité, de ses mystères, de ses mérites, et par là elle devient riche de tous ses trésors. Quoique je sois la misère et la pauvreté même, un néant et un grand pécheur, néanmoins je peux me servir des perfections, grandeurs et excellences de mon Sauveur, pour aimer et glorifier son divin Père par elles. C'est un grand secret que celui d'aimer Dieu par l'amour de Jésus, souffrir par ses souffrances, agir par ses œuvres et enfin être tout à Dieu par lui, quoique nous ne soyons rien par nous-mêmes. L'âme qui comprend ce bonheur, est toute ravie de joie d'avoir un si précieux trésor, toute remplie d'une très-haute estime pour lui, et il n'est pas possible qu'elle ne soit embrasée d'amour. O

(1) *Laudate Dominum in sanctis ejus*. Psal. CL, 1.

divine union, que vous êtes admirable, et que de biens vous apportez à l'âme qui n'aime que vous! L'union fait que l'âme se donne tout entière à Jésus, et que Jésus se donne réciproquement à l'âme. Il la met en possession de ses états mortels et immortels, lui donnant part à ses souffrances et aux actions de sa sainte vie; ensuite à sa gloire dans le ciel, selon la mesure de l'amour qu'il lui porte, et de celui qu'elle a eu pour lui ici-bas.

Les états pénibles et crucifiés sont des communications amoureuses de Jésus, peu goûtées de la nature, mais très-douces aux âmes éclairées de la foi. J'aime beaucoup la voie de la pure foi, qui nous montre les choses dans la pure vérité, comme Dieu les connaît, et non pas comme elles nous paraissent. Peu m'importe que cette voie soit obscure, il me suffit qu'elle soit très-certaine. Je désire me défaire, autant que je le pourrai, de la lumière de la raison, qui m'empêche de voir la beauté des amoureuses communications de Jésus dans les souffrances, et je veux m'en tenir seulement à celle de la foi. Oh! que cette divine lumière est admirable! Comme elle élève et ravit l'âme! Ce qui est pénible et rebutant aux yeux de la chair: ne l'est point aux yeux de la foi. On participe aux états de Jésus, selon qu'il daigne y faire entrer; c'est-à-dire selon les dispositions secrètes et pleines d'amour de son infinie miséricorde. J'espère, ô divin Jésus! en vos bontés, daignez me donner quelque part à vos divins états et à vos saintes dispositions; dès à présent je les accepte de bon cœur, et demande vos grâces pour en conserver la possession avec respect et amour, sans me laisser vaincre par les faibleses de la nature.

CHAPITRE II.

Comment l'Esprit de Jésus-Christ conduit l'âme à la plus haute perfection.

L'âme pure et tranquille qui s'applique à l'oraison, a l'Esprit de Dieu en elle-même, comme le soleil en plein midi, et il lui fait voir dans la vie purgative ses moindres défauts et imperfections, sans peine et sans grande réflexion. Dans la vie illuminative, il lui fait reconnaître les voies de la grâce et les volontés de Dieu, presque sans en douter; dans la vie unitive, il lui montre les manières les plus intimes, les plus secrètes et les plus cachées de l'amour de Dieu, et les confidences plus particulières qu'il fait aux âmes pures. Notre-Seigneur est la porte, il faut entrer par lui, c'est-à-dire par la pratique de tous ses états et de ses dispositions, à la parfaite union avec son Père. Il faut se transformer en Jésus, avant que de l'être en Dieu, de la manière la plus sublime qui approche de la gloire, ce qui n'est donné qu'à très-peu d'âmes ici-bas, quand elles sont fidèles à mourir à elles-mêmes et au monde. Il y a une pureté qu'on acquiert par les Sacrements; une autre qu'on gagne dans les croix et les souffrances, quand on est généreux; et l'autre dans les lumières et les jouissances de la parfaite contemplation; celle-ci l'emporte de beaucoup sur les deux autres. Si Dieu ne nous honore point de sa parfaite union en cette vie, il ne faut pas nous décourager, ni cesser de travailler à nous en rendre dignes; il nous fera cette grâce plus abondamment dans le ciel. Il faut s'estimer très-heureux d'être même dans le plus petit état de la grâce, nous qui ne méritons que l'enfer. Plus *l'âme est éclairée*, plus elle est humble, parce qu'elle

voit mieux sa profonde misère, et la corruption inexplicable causée par le péché originel ; corruption qu'elle a encore trop souvent augmentée par le péché actuel, ce qui est un surcroît de misère qu'elle ne peut voir sans une grande confusion.

Le grand secret de la vie intérieure pour y avancer à grands pas, c'est de se laisser posséder par la grâce, qui tantôt nous met dans les combats de nos passions, tantôt nous jette dans les souffrances intérieures et extérieures, tantôt nous laisse dans la méditation, et après nous élève à la contemplation, et cela en différentes manières. L'âme doit être tout abandonnée au bon plaisir divin, sans attache à aucune autre voie ni état particulier, mais indifférente à tout ce qu'il lui plaira de lui donner; et plus elle sera dans cette parfaite liberté d'esprit, qui ne s'attache à rien qu'à Dieu seul, plus elle avancera dans la haute perfection. Pour peu qu'elle y mêle de sa propre conduite, elle ne fait qu'empêcher en elle l'œuvre du Seigneur. La grâce, dont les plus beaux ouvrages se font en silence et dans le secret de l'intérieur, demande que l'âme s'y tienne fort recueillie et fort attentive ; qu'elle aime pour cela la solitude, et qu'elle fuie le bruit du monde et le trouble des affaires, autant que sa condition pourra le lui permettre. Cependant, quand on n'est point dans ce tumulte par sa propre volonté, mais par celle de Dieu bien reconnue, il y donne quelquefois plus de solitude intérieure que dans les déserts. Il faut vouloir purement ce que Dieu veut, et rien autre : sa grâce fait des saints en secret, dans la solitude extérieure et dans l'intérieure ; elle en fait aussi en public, dans le trouble et les contradictions des créatures, leur faisant trouver assez de solitude intérieure pour connaître ses volontés, et assez de fidélité pour les ac-

complir. Tout consiste dans la fidélité que chacun doit avoir, également grande, dans la voie par laquelle il plaît à Dieu de le conduire.

Ceux qui sont conduits par les voies de l'oraison et de la contemplation, ont un fort grand chemin à faire; car c'est une région très-vaste et très-étendue. Mais elle est, à dire vrai, le sanctuaire de Dieu, et l'âme ne le cherche point longtemps dans cet état sans le trouver bientôt. Au commencement, elle a coutume de s'agiter beaucoup, soit par la joie qu'elle ressent d'avoir trouvé ce précieux trésor, le bien-aimé de son cœur, dans lequel elle voit tant de bonté, de beauté et de perfections infinies, qu'elle ne peut se lasser de les admirer, de les adorer et de les aimer, en produisant beaucoup d'actes qui sont alors de saison; soit par la crainte de le perdre, qui lui fait faire plusieurs réflexions sur son état et sur ses dispositions, pour voir ce qui peut lui déplaire en elle; et tout cela est bon en son temps. Mais enfin il y a temps de parler et temps de se taire, c'est-à-dire d'agir par les puissances intellectuelles de l'entendement et de la volonté, pour produire des actes envers Dieu, et pour faire des réflexions sur soi-même. Il y a temps aussi de demeurer dans le silence. Quand l'âme se sent attirée à une plus intime union avec Dieu, il faut qu'elle suspende ses opérations naturelles, pour demeurer en lui seul et s'y reposer, sans faire autre chose que jouir de ce repos fort paisible, où, tout absorbée en son divin Maître, elle ne sait ni ce qu'elle fait, ni comment elle est là, sinon que toutes ses facultés se reposent avec délices et d'une manière inexplicable dans son souverain bien, pour lequel elle vit tout embrasée d'amour.

CHAPITRE III.

Savoir si Jésus-Christ conduit toutes les âmes par les mêmes lumières.

Jésus-Christ est toujours le même, dit l'apôtre saint Paul : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles* (1). Il est toujours semblable en toutes les âmes qui vivent selon son Esprit, quoiqu'elles aillent par des voies différentes. Il est toujours humble, pauvre, abject, soumis, doux, zélé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, toujours recueilli en lui-même et uni à Dieu. L'intérieur de Jésus-Christ doit se rencontrer dans l'intérieur de tous les chrétiens. Cet intérieur n'étant qu'un, est toujours semblable en tous; ce qui fait qu'il doit y avoir une grande conformité de lumières et de sentiments dans tous ceux qui marchent comme il faut, dans les voies de la perfection, puisqu'un même esprit les anime.

Nous recevons tous le même Jésus-Christ dans la sainte Communion, son Corps, son Sang, son Ame et son Esprit. La beauté, la gloire et la très-bonne odeur des états de sa vie mortelle sont admirables. Il conserve toujours cette beauté et cette gloire dans l'état de sacrifice où il se donne à nous. Cette bonne odeur qui en sort, parfume l'âme qui le reçoit, et jette un parfum très-agréable au Père éternel qui y prend ses complaisances : c'est pourquoi toutes les âmes qui entrent par une sainte et fidèle coopération et conformité dans les

(1) Jesus Christus heri, et hodie : ipse et in sæcula. *Hébr. XIII, 8*.

états de Jésus, en reçoivent des lumières et des impressions semblables, et rendent aussi une gloire pareille au Père éternel. O Jésus, que la douceur de votre Esprit est attrayante ! Que la bonne odeur de vos parfums remplit mon âme d'une délicieuse suavité, qui m'attire puissamment à courir après vous! Ainsi se vérifient ces paroles de l'Épouse, au livre des Cantiques : *Nous courrons à l'odeur de vos parfums* (1).

Après cela je comprends bien tout le vide et la corruption des plaisirs des sens, des honneurs, des richesses, et combien est misérable l'état de ceux qui s'y plongent. Au contraire, la vie et la manière d'agir des saints me paraît très-belle, très-douce et très-odoriférante; leur austérité est de bonne odeur, leur pauvreté et leur abjection glorieuses, et mon âme ressent un grand désir d'entrer avec eux dans les états pauvres, abjects et souffrants de Jésus-Christ. Tout ce qui a été en lui est divin, et plein d'une très-grande sagesse. Tous ces procédés glorifient le Père éternel d'une manière particulière, qui est aussi très-glorieuse et très-consolante pour l'âme. Il est vrai que la nature frémit de crainte à la vue de ses états crucifiants où il faut entrer, et voudrait fuir ce qui lui est si contraire. Je le ressens à présent que je suis sur la croix des affaires, lesquelles vont si mal, que selon les apparences je serai bientôt en possession des états pauvres et abjects de Jésus-Christ. Mes sens répugnent à boire ce calice, mais mon âme se fortifie, et se console de voir qu'elle approche de la conformité tant désirée avec son Sauveur.

O précieux état de conformité ! que mon âme a souhaité depuis longtemps, et qui porte avec soi une intime union avec Jésus que je veux suivre et imiter, pour-

(1) *Curremus in* odorem unguentorum tuorum. Cant. 1, 3.

quoi me feriez-vous peur, puisque je vous désire et que je vous aime? Courage! mon âme, courage! tu ne saurais jamais être plus heureuse que d'être souffrante, pauvre et abjecte. Ne t'attriste point. Rends gloire à Dieu en cette manière, et méprise tes propres satisfactions, pour adhérer uniquement à celles de ton bien-aimé, qui se plaît à te voir ainsi toute semblable à lui. Prends garde de perdre courage et de reculer d'un seul pas, par le moindre désir d'être délivrée de ceux qui nous poursuivent; qu'ils fassent ce que Dieu voudra. Je consens à tout, et ne veux suivre que son bon plaisir, en tout et partout. Je n'ai jamais vu que personne se soit mal trouvé de s'y être abandonné, ni qu'on ait eu jamais lieu de s'applaudir de ne l'avoir pas fait. Quand chacun veut être parfait à sa mode, c'est à faire pitié; car chacun met la perfection où il lui plaît; mais après tout il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, qui *est la voie, la vérité et la vie.* Cette voie est toute dans les épines; cette vérité, toute dans l'anéantissement et dans la connaissance de nos misères, et cette vie toute spirituelle, c'est-à-dire toute dans la grâce et non dans la nature. C'est se tromper de chercher d'autres voies. Notre-Seigneur est toujours le même, et toujours semblable dans toutes les âmes.

Je ne sais comment il se peut que le grand désir que je ressens pour la pauvreté et pour l'abjection, n'ait pas encore anéanti toutes mes répugnances naturelles. L'autre jour mon directeur me disait, pour me consoler, qu'il voudrait me voir mendier mon pain, mais que je ne méritais pas que Dieu me fît cette grâce de mourir ainsi presque de faim par amour pour la pauvreté. Après cela je n'oserai tant soit peu me plaindre; au contraire il faut désirer encore de plus grandes occasions de pau-

vreté et d'abjection. Si je suis fidèle aux petites, j'espère que les grandes ne me manqueront pas; ainsi il faut toujours tendre de ce côté. Ce sont celles qui font les vrais chrétiens, c'est-à-dire les parfaits. Comme le forgeron met le fer au feu et le bat à grands coups, pour en faire un ouvrage selon son idée; de même Dieu met dans la fournaise des souffrances ceux qu'il veut élever à la sainteté. Il les charge de croix, pour les réduire au point qu'il veut; c'est pourquoi la sainteté est rare, n'y ayant presque personne qui veuille l'acheter si chèrement.

CHAPITRE IV.

La solitude est le vrai séjour d'une âme qui veut vivre de la vie intérieure.

La solitude, me disait un jour une bonne âme, est mon directeur, mon maître, mon appui, mon refuge, mon repos, ma médecine, ma santé, mon trésor, mes délices, ma vie : elle m'est toutes choses; et quand je la perds, je perds tout; je m'appauvris, je m'affaiblis, je me lasse, je me dégoûte, je languis, je meurs, je ne soupire qu'après elle et je n'aspire qu'à y retourner. Un jour que j'étais dans une retraite spirituelle, Notre-Seigneur me fit voir clairement l'utilité de la solitude extérieure, sans laquelle on n'arrive que bien rarement à l'intérieure; car il est impossible d'aimer sans connaître : or c'est là qu'on connaît Dieu et ses divines perfections. Le monde, qui n'applique son esprit qu'aux affaires de la terre, n'a aussi le cœur qu'aux affaires; et Dieu étant loin de l'esprit des mondains, l'est aussi de leur cœur. Si votre amour est languissant et froid, c'est *par l'absence du* bien-aimé : faute de considérer ses

beautés, elles ne vous inspirent point assez d'ardeur. Allez dans la solitude rallumer vos flammes, dans la vue actuelle de ses perfections infinies, vous n'aurez que cela à faire. Approchez-vous de Dieu dans la retraite, et vous serez non-seulement éclairé, mais encore échauffé, car notre Dieu est un feu consumant.

C'est proprement l'amour qui est, et sera notre vie permanente, car il commence ici-bas et ne finit jamais. Or, la solitude est le trésor où l'on va puiser l'amour, de même que ceux qui s'occupent à tirer l'or matériel des entrailles de la terre, sont abîmés dans les solitudes. L'amour divin, comme banni du monde, se retire dans la retraite pour s'y conserver : c'est là qu'il faut le chercher : c'est là qu'on se livre entre les bras de l'amour. Donc, pour acquérir de l'amour, il faut de la solitude; et pour le perfectionner, il faut une très-grande solitude. Qui dit amour, dit solitude; car l'amour, lorsqu'il est véritable, presse l'âme de chercher celui qu'elle aime et de demeurer avec lui. Oh! que mon âme reçoit de dommage des embarras de la terre! Un jour, revenant de la ville, je commençai à soupirer, en disant en moi-même :

« Oh! que je suis las des créatures! Que leur occu-
« pation me pèse! Quand en serai-je délivré, pour être
« mis dans la liberté des enfants de Dieu, et vaquer à
« la pureté de l'oraison et de la perfection? Oh! que je
« suis las des créatures! Quand leur donnerai-je congé?
« Quand me déferai-je de tout ce qui me dérobe à moi-
« même et ensuite à Dieu? Pourquoi ne suis-je point
« fidèle à la grâce de ma vocation, qui m'appelle à m'é-
« loigner du monde, pour ne vivre que de la vie de
« Dieu et de mon Jésus? Ne serai-je donc jamais pauvre
« de tout, n'ayant plus que lui seul? Fortifiez-moi de

« votre Esprit, ô mon Dieu! afin qu'ayant la pauvreté, « le mépris, la croix, la parfaite mortification et la « pure vertu pour compagnes, je sois tout à vous, en « la manière que vous le voulez, et que je vous donne « tout ce que je puis vous donner. Que j'ai de désir de « commencer une vie plus parfaite en toute liberté! »

Voici donc ce que j'ai résolu de faire : grande et longue oraison le matin, bonnes œuvres après midi, et peu d'occupations temporelles. Pour cet effet, il faut prendre ses mesures, et retrancher tout ce qui peut être un obstacle, comme les biens, charges, affaires, conversations avec les amis du monde. Ils ont leurs emplois, et moi j'ai les miens. Leurs affaires et la mienne ne s'accordent pas. Pour moi, je n'ai qu'une seule affaire : pourvu que je sois tout appliqué à Dieu, que le reste aille comme il lui plaira. On s'épargnerait bien des soins et de la peine, si l'on voulait renoncer à la vie sensuelle, et se résoudre à ne donner au corps que le nécessaire ; il y aurait peu de chose à faire, et par conséquent on ne serait pas beaucoup détourné de son occupation spirituelle pour la corporelle. Il est rare qu'on ne mange que pour soutenir sa vie, et non pas pour contenter sa sensualité. Il est vrai qu'il est quelquefois nécessaire de prendre quelque petit ragoût quand on est dégoûté, car il faut manger pour vivre ; mais il ne faut pas vivre pour manger, ni prendre un si grand soin des satisfactions du corps, que si nous ne vivions que pour cela, à la manière des brutes qui ont toujours la tête courbée vers la terre, ne cherchant qu'à satisfaire leurs appétits.

Il en est des habits comme du manger. Il n'est pas besoin, et même c'est une superfluité, d'avoir des habits de soie avec des ornements et des garnitures qui les enrichissent ; un vêtement d'étoffe commune suffirait

et notre corps serait également couvert. De même une viande simple et commune suffira pour vivre, sans avoir tant de mets inventés par le plaisir de faire bonne chère; cependant on se laisse souvent aller à l'immortification, sous le prétexte de la bienséance. Oh! qu'il y en a peu qui imitent la mortification et le zèle de saint Bernard! Il souffrait comme si on l'eût traîné au supplice, quand il fallait aller se mettre à table; il pleurait de regret de se voir obligé de donner quelque satisfaction à ses sens.

CHAPITRE V.

Combien l'âme se trouve heureuse de se voir seule avec Dieu seul dans la solitude.

Le monde n'est que corruption, parce qu'il est le royaume de l'esprit immonde. Il faut donc le fuir pour être vraiment pur; c'est la pratique de tous les Saints. Si quelques-uns y ont vécu dans la pureté, c'est comme par miracle. Le même attrait de la grâce qui attire une âme à Dieu, la retire du monde, lui en inspire le dégoût, et au contraire lui donne des inclinations pour la solitude, afin d'y être seule avec Dieu seul. J'ai trouvé cinq ou six personnes de rare vertu, et attirées extraordinairement à l'oraison et à la solitude, qui désirent se retirer dans quelque ermitage, pour y finir leur vie, et être dans un parfait éloignement du monde. Leurs désirs sont la pauvreté, l'abjection, la conformité aux états humbles et souffrants de Jésus-Christ; elles ne souhaitent que de vivre inconnues aux gens du monde, avec lesquels elles ne veulent point avoir de conversations, mais être connues de Dieu seul. Il y a longtemps Notre-Seigneur leur inspire cette manière de vivre,

et le désir qu'elles en ont augmente tous les jours. Ce sont d'excellentes dispositions, et leur plaisir serait de mourir dans la pauvreté, la misère, l'abjection, sans être visitées, ni soulagées de personne, si ce n'est de pauvres gens. Leur dessein est d'embrasser généreusement les grandes pratiques de la vertu, et de marcher hautement dans les voies sublimes des états humbles et méprisés de Jésus-Christ.

J'avoue que leur résolution me charme, m'anime et me donne envie, non-seulement de les aider dans leur projet de solitude, mais encore de les imiter. Un des grands avantages de la vie solitaire, c'est qu'on n'y entend parler que de Dieu; on n'y apprend point d'autres nouvelles que celles du ciel; on n'y a point d'autre affaire à négocier que celle de l'éternité; on y est à l'abri de la vue des créatures raisonnables, plus à craindre sans doute et plus nuisibles que celles qui sont sans raison ou insensibles; car celles-ci aident à leur manière notre âme à s'élever à Dieu, tandis que les autres servent presque toujours à la détourner de ce saint exercice.

Dans le commerce des gens du monde, il y a tout à craindre pour l'âme qui veut être à Dieu avec perfection. Il y a péril du côté de la vanité et d'une vaine complaisance, qui donne plus d'application à vouloir plaire au prochain qu'à Dieu; péril d'une occupation des créatures qui désoccupe l'âme de Dieu, car nous nous remplissons facilement des pensées et des affections de ceux avec lesquels nous conversons; péril de contracter quelque chose de l'esprit du monde qui est fort contagieux, car les maximes et la vie de Jésus-Christ lui répugnant beaucoup, ses partisans n'en parlent *qu'avec mépris*, et ne vantent que ce que *Notre-Seigneur méprise*. Il est fort dangereux qu'il n'en reste

quelque trace dans l'esprit. Oh! que je sens un grand désir de vivre en quelque solitude, pour avoir toute liberté d'être uniquement appliqué à Dieu! Une âme d'oraison, et qui est un peu éclairée, craint infiniment la désoccupation de Dieu, et aimerait mieux perdre toutes les créatures que de tomber dans ce malheur, quand bien même elle pourrait s'en servir innocemment, et même profiter avec elles par la pratique des vertus dans la vie active. Elle veut être fidèle à son bien-aimé qui veut être seul à seul, un à un. Oh! que le démon, par le moyen des affaires, nuit aux âmes qui tendent à la perfection, les tenant par là liées avec le monde, et par conséquent les obligeant souvent de s'occuper des choses de la terre!

Quelle peine pour moi, quand les affaires et les créatures me font perdre les pensées que je voudrais entretenir de mon bien-aimé, et qu'elles viennent interrompre mes soupirs et mes langueurs! Que ne puis-je m'élever au-dessus du monde! Que les petits oiseaux me semblent heureux, lorsqu'ils se retirent au plus haut des arbres, et là chantent solitairement leur petite musique, hors du trouble des autres animaux qui rampent sur la terre! Si l'on vient les interrompre, ils s'envolent plus loin, pour se rassasier de l'agréable douceur de leur chant. Qui me donnera, ô mon Dieu! les ailes de la colombe pour m'enfuir dans le désert, ou pour voler au-dessus de toutes les créatures, et me reposer dans votre sein? O amour de mon cœur! vous me montrez le lieu de mon repos et vous m'en retirez. Vous me donnez des ailes, je veux dire de bons désirs, mais en même temps vous me mettez aux pieds des fers qui en *[illegible]chent* l'exécution. Je soupire après la liberté d'être *[illegible]pliqué* à vous, et je me trouve dans la captivité

des affaires qui traversent mon bonheur. O amour! qui m'attirez et me rebutez, laissez-moi jouir de ce que je désire, ou faites-moi mourir.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les délices que l'âme reçoit de Dieu dans la solitude.

Le désert n'est pas sans épines et la solitude n'est pas sans croix. Il faut se résoudre à souffrir, quand on prend la résolution de s'y retirer. On n'y trouve point les plaisirs des sens, ni les honneurs du monde, ni l'abondance des richesses; mais c'est le climat de la pénitence, de la pauvreté, de l'abjection, de la grande mortification. Toutes ces choses, qui sont affreuses à la nature, sont les délices de la grâce. L'âme qui veut vivre de la vie intérieure se baigne là-dedans, comme dans son élément, nonobstant toutes les oppositions du monde et de la nature. C'est assez que notre partie intellectuelle soit entièrement soumise aux ordres de Dieu. Nous prendrons d'autant plus plaisir à les exécuter, que les répugnances seront plus grandes.

Après avoir reçu les doux attraits que la grâce donne à l'âme pour la solitude, dont elle lui découvre les beautés, il faut que la fidélité suive; car il ne faut pas se contenter de recevoir la semence des divines inspirations, il faut les faire fructifier selon les desseins de Dieu, de peur que la grâce ne soit vaine en nous, et que nous n'abusions de ses miséricordes, ce qui serait le comble de l'ingratitude. Oui, ô bon Jésus! je veux vous suivre où vous m'appelez; je veux être toujours avec vous, je veux entrer tout de bon dans les états de votre *vie mortelle*, pour être pauvre, solitaire et abject

comme vous, vous demandant la grâce de porter généreusement la croix, dans la pureté de votre amour. Oh ! quelle faveur! quel bonheur inestimable ! Pour faire fructifier la semence de la grâce, je dois cultiver mon désert, et ne point m'amuser à autre chose. Je dois donc m'éloigner de la conversation des sages du monde, qui n'ayant que la prudence de la chair, ne peuvent goûter le procédé de la grâce. Ils ne parlent que de ce qu'ils aiment, c'est-à-dire des choses de la terre, et ne peuvent laisser que de mauvaises impressions de leurs sentiments, qui retardent dans la voie de Dieu.

Si j'éprouve de l'ennui dans ma solitude, je me dis en moi-même : Que te faut-il ? mon âme. Peux-tu désirer un plus grand bonheur que de te voir seule avec ton bien-aimé attaché à la Croix ? Te voilà délivrée de la servitude du monde et de la captivité des sens. Tu voudrais goûter de la douceur et avoir la paix. Mais ton désert ne sera jamais sans épines. La guerre de la nature et les répugnances de la chair ne finiront qu'à la mort. Si tu ne peux jouir de la douceur de Jésus, ce n'est pas la saison, cela est réservé pour le ciel ; mais tu peux jouir ici de la croix et des souffrances de Jésus, qui sont les délices du pur amour. Si tout t'abandonne, abandonne-toi tout à sa bonté. Jamais on ne s'est mal trouvé d'être entre les bras de Jésus-Christ attaché sur la Croix. O mon Jésus ! mon espérance, ma confiance et mon seul amour, c'est là que je me jette, ne me rebutez point : ne me refusez pas la faveur de m'y recevoir, afin que j'y passe et que j'y finisse ma vie.

Oh ! que la misère humaine est grande ! Que l'aveuglement des hommes est général ! Pour avoir trop *d'affaires qu'ils* embrassent par leur propre mouvement, *ils négligent leur* grande et unique affaire. Ils ne pen-

sent point à leur perfection, qui est la seule chose que Dieu demande d'eux. Ne voient-ils pas que tout le reste s'en va en fumée? Et que d'avoir gagné tout le monde en perdant son âme, c'est une perte sans profit; tandis que d'avoir abandonné toutes les créatures pour la possession de Dieu seul, est un gain infini et sans aucune perte. Hélas! faut-il que tous les hommes soient faits pour Dieu, et non pas pour les créatures; et que presque tous se donnent néanmoins à celles-ci et non au Créateur? Faut-il qu'ils fassent tant de cas de ce qui n'est rien, et si peu de ce qui est tout? Un homme qui s'est appliqué dans son oraison à Dieu seul pendant une heure, encore qu'il croie souvent avoir perdu le temps, a fait plus que s'il avait négocié avec toutes les créatures, pendant tout le cours de sa vie.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut fuir l'oisiveté, et bien employer son temps.

C'est un grand secret pour avancer ses affaires, que de bien employer son temps. Si dans le monde on perd au jeu ou à des bagatelles, celui qu'on devrait donner aux affaires les plus importantes de sa maison, on se ruine infailliblement. Cela est encore plus vrai pour la grande affaire de notre éternité. Il est plus important qu'on ne saurait dire de bien employer le temps qui nous est donné pour la ménager; car c'est du bon ou du mauvais usage du temps que nous pouvons attendre une bonne ou mauvaise éternité. Par le péché, l'homme perdit tous ses droits sur le temps, il fut condamné à mourir, et méritait de mourir à l'heure même, si le Fils unique de Dieu fait homme, Jésus-Christ, n'eût satis*fait pour le coupable*. C'est donc à ce divin Rédempteur

que notre temps appartient, et pour lui seul que nous devons en user, l'employant à l'aimer, et le glorifier sur la terre et dans le ciel. C'est mal employer son temps que de le consumer aux affaires du monde, si elles ne sont nécessaires, ou si l'on n'y est engagé par l'ordre de Dieu. C'est l'employer d'une manière indigne d'un vrai chrétien, que d'en faire usage pour les soins superflus du corps, les divertissements, les complaisances humaines, sinon autant que la nécessité l'exige. Le grand ouvrage pour lequel nous est accordé tout le temps de la vie (qui est l'apprentissage de l'éternité), c'est pour contempler et aimer Dieu, pour souffrir et faire pénitence. Hors de cela, on perd le temps.

L'âme chrétienne, que Dieu appelle à la perfection, n'est point en peine comment elle passera son temps; elle serait plutôt embarrassée de savoir où elle en trouvera pour venir à bout de tout ce qu'elle doit faire; car elle a un grand ouvrage qui l'occupe : celui de son éternité, de sa perfection, de se revêtir de Jésus-Christ, d'étudier ses maximes, de voir et de bien comprendre la beauté de ses états pauvres et abjects, pour prendre son Esprit et ses sentiments. Oh! que c'est une grande entreprise! C'est plus que si vous aviez seul à négocier toutes les affaires qui se traitent sur la terre, et qui ne regardent que la vie présente; car tout ce qui est renfermé dans le temps se termine enfin à rien avec le temps. L'affaire de votre éternité est la seule qui ne finit point avec le temps; si vous ne l'employez point pour assurer votre éternité, vous faites une perte inappréciable, mais si vous en usez saintement, vous gagnez un bien infini.

La première chose nécessaire à quiconque veut travailler solidement à sa perfection, est d'avoir son temps

réglé, de manière à ce que tout soit destiné à consommer cet unique et grand ouvrage. Il demande tant d'assiduité, qu'à l'instant qu'on cesse d'y travailler, il recule au lieu d'avancer; la nature reprend ses droits, aussitôt que la grâce n'est plus en vigueur et en exercice. Pour cela, il faut fixer ses occupations, ainsi que les emplois qui remplissent la journée, et ne les interrompre ni omettre sans une vraie nécessité; autrement on n'avance point dans la perfection, étant un ouvrage qui demande une grande fidélité. On n'en vient pas à bout sitôt, ni si aisément. La raison pour laquelle il y en a si peu qui y parviennent, quoiqu'ils semblent y travailler, c'est parce qu'ils ne se rendent pas assidus, et qu'ils n'y travaillent que par intervalle; c'est pourquoi ils perdent dans un moment ce qu'ils ont gagné dans un autre. Quand Notre-Seigneur nous dit dans l'Évangile qu'il faut toujours prier et ne cesser jamais, c'est comme s'il disait qu'il faut toujours tendre à Dieu et à la perfection de son amour, et ne passer jamais aucun instant de notre vie sans cette parfaite tendance. On change souvent d'action quand on fait plusieurs exercices différents; mais on ne change point de travail, c'est-à-dire qu'on travaille toujours au même ouvrage de sa perfection, s'efforçant de faire parfaitement et avec la même pureté d'amour tout ce que l'on fait. Celui qui s'y rend fidèle avance beaucoup son ouvrage, et sans cette fidélité on perd son temps. Hélas! travaillons, travaillons pendant que nous le pouvons, puisque nous avons un ouvrage de si grande importance à faire, nous n'avons pas un seul moment à perdre.

Voici les règles que je dois suivre pour faire un bon usage de mon temps, et que je ne dois jamais enfreindre: 1° *Être fidèle*, exact et ponctuel à tous mes exer-

cices, sans me relâcher jamais, sous quelque prétexte que ce soit, parce que je ne saurais autrement avancer le grand ouvrage que j'ai entrepris. 2° Tendre à la pauvreté de toutes mes forces, et à une séparation générale des créatures, afin de n'avoir plus que Dieu seul pour toutes choses. 3° Ne jamais quitter la parfaite abstinence, la mortification et les pratiques de la pénitence, quoique la nature s'en plaigne. 4° Aimer et rechercher toujours la solitude, se la procurer la plus grande qu'il se pourra, pour être seul avec Dieu seul. 5° Ne me relâcher jamais de l'amour des états abjects, souffrants de Jésus-Christ; puisque la grâce m'appelle à une grande conformité avec lui. 6° Faire mon principal et plus ordinaire exercice de l'oraison, afin de ne point déchoir de l'occupation en Dieu la plus continuelle et la plus actuelle que je pourrai; puisque je sais que ma vocation ne m'appelle point aux œuvres extérieures, mais à la contemplation. 7° Croire que le plus haut état où Dieu me veut, et le plus grand ouvrage que sa grâce veuille opérer en moi, c'est la pure union avec lui, pour laquelle il faut tout souffrir, tout faire et tout quitter; puisqu'en elle et par elle on trouve le pur amour. Une âme d'union parfaite glorifie plus Dieu en un jour, qu'elle ne ferait en cent ans hors de ce bienheureux état. Notre-Seigneur m'ayant découvert sa beauté, m'a donné pour lui de si puissants attraits, que je ne veux jamais cesser d'y tendre de toutes mes forces; mais le démon fera tout ce qu'il pourra pour rompre ce dessein.

CHAPITRE VIII.

On ne saurait mieux employer tout le temps de sa vie qu'à suivre Jésus-Christ.

La perfection de chacun de nous consiste à faire avec fidélité ce que Dieu veut de lui. Je sais qu'il veut que je le suive par les voies de la pauvreté, de l'abjection et des souffrances ; que je vive solitaire, et que je m'applique beaucoup à l'oraison. Je dois être fidèle à cette grâce. Hélas ! quand serai-je pauvre, abject et dépouillé de tous mes biens, pour vivre d'aumônes et être méprisé par les hommes? Oh ! quel état sublime et heureux que celui d'être dépouillé de tout, pour être revêtu entièrement de Jésus-Christ ! Si Dieu m'en empêche, je dois prendre patience ; car souvent il inspire des desseins dont il ne veut point sitôt l'exécution, et quelquefois point du tout. Il faut s'abandonner aveuglément à sa divine conduite ; mais que ce soit la raison humaine ou la parenté qui m'arrête, c'est ce que je ne veux pas. J'ai résolu d'être fidèle à suivre Jésus-Christ qui m'appelle à marcher après lui par les voies qu'il a tenues lui-même, et je me réjouis déjà intérieurement de mon futur dépouillement, qui sera, sans doute, accompagné de plusieurs croix et d'une grande abjection. L'Ame de Jésus-Christ n'a jamais eu d'autres sentiments. Dans cet heureux état, je chanterai avec le Prophète : *Les chaînes de notre triste captivité sont donc enfin rompues, et il nous est donné de nous en voir délivrés* (1). Mon âme pour lors entrera dans la sainte liberté et le pur amour. Je suis déjà vieux, et je n'ai point encore marché comme

(1) Laqueus contritus est et nos liberati sumus. Psal. *CXXIII, 7.*

il faut, ni avancé dans mes voies, qui sont la contemplation et les états de Jésus-Christ. Oh! que je crains l'infidélité !

J'en vois qui sont fidèles à travailler au salut du prochain, à l'assistance des pauvres, au service du public : c'est leur vocation ; mon partage est de brûler de l'amour de mon Dieu dans l'oraison, et de mener une vie solitaire, pauvre et abjecte. La vie cachée de Jésus m'est imprimée dans le cœur, pourquoi y résister? Oui, mais je ne peux mener cette vie et servir ma famille pour le temporel. Hélas ! ne vaut-il pas mieux que le temporel souffre, que de manquer de fidélité? Je suis pressé de tous côtés. Ah ! Jésus, mon unique désir, délivrez-moi de tout cet embarras; arrachez-moi du monde, séparez-moi des créatures et mettez-moi où vous voulez que je sois. Oh ! que je crains que les causes de mon retardement ne soient pas reçues de Dieu ! Tout ce que je puis faire est de m'abandonner à sa conduite, et de la connaître par la direction. Je n'ai rien à craindre que l'infidélité.

Ayant lu dans saint François de Sales, au livre de l'amour de Dieu, que la méditation est la mère de l'amour, et que l'amour est le père de la contemplation ; heureuse donc, disais-je alors, heureuse la retraite ! Heureux la pauvreté et l'éloignement des créatures, qui, en rendant l'attention contemplative plus forte, rendront aussi mon amour plus continuel et plus excellent ! C'est alors que mon âme débarrassée de toute autre occupation, sera libre de vaquer à l'exercice de la contemplation et du pur amour. Dans le même chapitre il est dit qu'il se fait un mouvement mutuel de la vue *à l'amour et* de l'amour à la vue; il faut donc, disais-[redacted]n *moi-même*, voir pour aimer ; et cette vue ne se

fait que par une attention habituelle, que les affaires interrompent souvent, ou pour le moins diminuent beaucoup; et par conséquent, ô solitude, que tu es aimable! O éloignement des créatures, que tu es désirable! Il me tarde de me voir dans cet état si fort souhaité où la grâce m'appelle. Cependant consolez-vous, mon âme, de l'ordre de Dieu, agréez avec amour et respect les croix présentes qu'il vous envoie. Contentez-vous de vivre tout abandonnée aux soins de la divine Providence, et de faire dans cet état présent où elle vous laisse, tout ce qu'elle demande de vous.

Il ne faut pas tant s'arrêter à soupirer après les grâces futures, mais être attentif à se rendre fidèle aux présentes. Le secret de la grâce, si nous voulons qu'elle nous profite, est de mourir chaque jour, de se perdre, de s'anéantir, de se crucifier. C'est bien suivre la grâce, que de persécuter la nature; car l'une ne s'établit bien que sur les ruines de l'autre. C'est une des plus belles maximes de Gerson; il dit que plus la nature est morte et crucifiée, plus la grâce abonde en nous. La vie du vrai chrétien est un martyre continuel, mais martyre doux et plein de joie à l'intérieur, quoiqu'il soit rude et amer à l'extérieur et aux sentiments de la nature. Souvenez-vous souvent que si le grain de froment ne tombe en terre, et s'il n'y pourrit, il ne pourra fructifier. De même, si l'homme n'est dans un vrai anéantissement, s'il ne meurt à lui-même et aux créatures, il ne deviendra jamais un parfait chrétien, et ne portera pas les fruits du pur amour. Il faut s'attendre à être tout anéanti devant les hommes, si nous menons la vie de la grâce. Pourquoi le disciple serait-il plus que son maître?

CHAPITRE IX.

Jésus-Christ est une lumière dont la beauté attire les âmes à le suivre.

Il suffit qu'une âme ait un peu entrevu la beauté de Jésus pour en être toute charmée. C'est lui dont la beauté infinie tient le Cœur de son Père éternel attaché sur lui pendant toute l'éternité. Dès qu'il lui plaît de se faire connaître à l'âme, il s'en fait aimer. C'est assez qu'il la regarde de bon œil, qu'il lui marque qu'il la veut à lui, et qu'il lui découvre quelque petit trait de ses incomparables perfections, elle court aussitôt après lui et rien n'arrête sa course ; ce bien-aimé fait par sa bonté infinie certaines touches au cœur de sa créature, toutes secrètes, très-intimes et imperceptibles, de même que l'aimant, quoi qu'il ne fasse que passer et toucher legèrement les aiguilles, leur laisse néanmoins des impressions si fortes, qu'elles n'ont plus de repos, si elles ne sont tournées vers lui ; ainsi les cœurs touchés imperceptiblement de la beauté et de la bonté de Jésus, sont dans la souffrance, quand ils ne sont pas dans une tendance actuelle vers lui. J'en ai fait l'expérience par sa miséricorde, car il m'a donné de lui depuis quelques jours une plus grande connaissance qu'à l'ordinaire. Il me semblait que, la lumière croissant, j'attachais mon esprit plus facilement à Jésus, et que mon cœur sentait aussi de plus doux et plus puissants attraits à le suivre. Ma joie était de penser à lui, de l'aimer et d'être uniquement attaché à lui, pour ne m'en séparer jamais. La croix des affaires me paraissait alors plus pesante, parce qu'elle détournait mon âme des agréables pensées *de mon Jésus*. Cependant la soumission aux ordres de

Dieu me faisait quitter ce saint exercice pour y vaquer; mais mon âme, au milieu de ses occupations temporelles, faisait de fréquents retours vers lui, et se trouvait fortifiée et encouragée à porter la croix.

Je fus un jour, dans mon oraison du matin, épris d'un si grand amour de la belle et adorable Humanité de Jésus-Christ, que je ne pus me lasser toute la journée d'y penser, de l'aimer, de l'adorer. Je répétais par de fréquentes aspirations : O belle et adorable Humanité, que vous êtes aimable! Que vous êtes comblée de la plénitude des grandeurs et des joies ineffables de Dieu! Que vous êtes fidèle à l'exécution de ses décrets éternels! Oh! qu'heureux sont ceux qui vous connaissent, qui vous aiment, qui vous servent et qui vous imitent! Votre amour n'a été que pour les souffrances, les mépris et la pauvreté; et moi, à votre exemple, je ne veux plus aimer autre chose. Je suis tout à vous, je veux vivre et mourir uniquement pour vous.

Je ne comprends rien à la conduite de Dieu sur moi. Plus je suis accablé d'affaires, plus je suis fortement attiré à l'union, et ne pouvant la posséder aussi continuelle que je le désirerais, je demeure suspendu entre le ciel et la terre, chargé d'une bonne croix. Je me console en pensant que la terre est pour souffrir, et que la souffrance est préférable à tout.

Je conçois que la perfection particulière d'un véritable chrétien est de souffrir continuellement en la manière qu'il plaît à Dieu, et que plus il souffre, plus il s'acquitte bien de sa profession de chrétien. La vocation à cette vie toute divine se fait par la grâce de Jésus-Christ, qui nous attire amoureusement à le suivre et à l'imiter. Or, la principale et la plus forte impression que donne cette grâce, est une inclination pour les états de

la vie mortelle de Jésus, qui ont tous été dans les croix. Il faut donc toujours y être avec lui, si nous voulons être formés à sa ressemblance. C'est dans l'amour de ses états que consiste notre vie intérieure et notre perfection. Il ne faut pas se contenter de les connaître et de les aimer, il faut les pratiquer dans l'occasion ; mais, ô mon Dieu, que la pratique de ces états fait un étrange renversement du monde et de sa folle sagesse ! Car l'esprit humain, la prudence de la chair, les coutumes, les modes du siècle, les inclinations de la nature : tout est renversé.

Quel désordre et quel bouleversement selon les lois du monde, de voir ce qui est écrit dans la vie de saint Alexis, depuis qu'il eut pris la forte et généreuse résolution d'imiter Jésus-Christ ! Il était dans la maison de son père comme un pauvre inconnu ; la nature l'avait fait naître pour y commander, et la grâce le mettait au-dessous des valets qui le méprisaient et le maltraitaient, en lui faisant mille indignités et mille outrages. A peine lui donnaient-ils les aumônes de son père, qui, ne le connaissant pas pour son fils, les lui envoyait par pitié, comme à un pauvre abandonné ; et lui, tout comblé de joie dans son intérieur, bénissait Dieu de se voir dans une si excellente participation des états pauvres, abjects, méprisés et souffrants de Jésus-Christ, qu'il s'efforçait de suivre, ayant tout quitté exprès pour arriver à la perfection du divin amour. O conduite de la grâce, que vous êtes opposée à celle de la nature ! Oh ! que vous confondez admirablement la vaine prudence des hommes ! Quand tout va à contre-sens de la folle sagesse du monde, c'est alors que tout va le mieux au gré de la très-sage folie de Jésus-Christ ; et les âmes *qui entendent* bien sa manière d'agir, ne trouvent rien

de si beau que ce qu'elles savent lui être plus agréable.

CHAPITRE X.

Jésus-Christ demande une grande fidélité de ceux qui veulent le suivre.

Il y avait près de deux jours que Dieu ne se communiquait plus si amoureusement à moi, parce que j'avais commis quelques fautes, comme de dire quelques paroles peu considérées, d'avoir adhéré à quelque vaine joie, d'avoir donné quelque liberté à mes sens, quoique sous un bon prétexte. Cela m'avait privé de la paix parfaite de mon cœur, et l'avait laissé dans l'embarras de ses passions qui faisaient quelques petites révoltes. Deux pères capucins m'ayant dit alors que Dieu est jaloux et grandement délicat, qu'il ne peut souffrir, après s'être découvert un peu particulièrement à sa créature, et lui avoir donné à goûter combien il est bon et doux, qu'elle prenne tant soit peu le change, et qu'elle s'arrête volontairement aux choses extérieures ; ils ajoutaient que la jalousie est mal fondée de la part des créatures : celle de Dieu, au contraire, l'est très-bien, parce qu'il est uniquement aimable, et qu'il mérite seul tout notre cœur.

Ceci me toucha fort ; et mon âme, pleine de douleur et de repentir, de confusion et d'amour, commença à ressentir les attraits de son bien-aimé qui la provoquait au pur amour. Elle s'y laissa aller délicieusement, et rentra dans sa première familiarité, tout occupée des bontés et beautés de Dieu. Elle reconnut son néant par sa propre expérience, et soupirait en disant avec amour : O Jésus ! mon tout aimable Sauveur, vous serai-je tou-

jours infidèle? Daignez soutenir l'œuvre de vos mains, et délivrez-moi de moi-même, je vous en conjure.

Je sentais aussi de petits reproches intérieurs qui me disaient: Que te faut-il de plus que moi? Moi seul ne dois-je pas suffire pour te contenter? Que tu es aveugle, insensé, de quitter Dieu pour la créature! Ne cesseras-tu jamais de mépriser les recherches de ton Créateur, qui veut que tu sois uniquement à lui? J'étais fort pénétré de cette vérité que Dieu seul doit être le tout de l'âme, et qu'étant ce qu'il est en soi, à cause de ses perfections infinies, la faiblesse et l'aveuglement de la créature, de le quitter pour s'attacher à un néant, ne sont pas concevables. La seule vue de ce que Dieu est, me condamnant d'ingratitude et de folie extrêmes, me donnait de pressants désirs de ne vivre plus qu'en lui et pour lui. Je connus que, pour y parvenir, je devais anéantir en moi tout autre désir et mes propres recherches, afin que mon Sauveur vive seul en moi, qu'il soit ma seule occupation, et que je ne perde jamais de vue sa divine présence. Je sens bien que je ne puis plus à présent vaquer aux affaires, même bonnes, comme je faisais ci-devant. Il m'en est venu une qui paraît m'occuper presque toujours; c'est que Dieu, se découvrant un peu à moi, me tient uni à lui par des liens si doux, si forts et si aimables, que je ne peux les rompre, pour reprendre ma liberté d'agir au dehors de moi-même. Je ne suis plus à moi: je ne saurais quitter un Dieu qui m'occupe de lui-même; ses attraits me tiennent tellement captif en sa divine présence, que je ne peux m'en retirer.

Quand la grâce me fait connaître que Dieu même est ma prison, je ne suis plus capable d'autre chose que de *m'y* plaire et d'aimer une si douce captivité. Hors de là,

tout m'est peine et affliction d'esprit. Oh ! que c'est une nécessité amère et une grande pénitence, quand il faut retourner parmi les créatures ! Mon âme ayant un peu goûté combien le Seigneur est doux, cette connaissance expérimentale l'engage tellement à demeurer attachée à cette divine présence, qu'elle ne saurait plus souffrir d'en être privée. Si cela durait, il faudrait tout quitter; car on n'est plus capable d'autre chose, que de savourer les bontés de Dieu, et de se laisser pénétrer de leurs suavités. Ah ! si les hommes les plus attachés au monde pouvaient tant soit peu connaître les pures et innocentes délices qu'il y a d'être à Dieu et en Dieu, ils ne demeureraient pas un seul instant dans leurs fausses voluptés. Je prends un singulier plaisir à dire en moi-même : Dieu est mon séjour, Dieu sera ma demeure éternelle : hors de là, je crois être dans un fâcheux exil. Je ne saurais vivre content que dans l'abondon absolu à sa divine volonté.

Jésus-Christ nous a été si fidèle qu'il s'est dévoué entièrement à nous, sans se partager à d'autres créatures. Il n'a point passé un seul moment de sa vie sur la terre, sans agir ou souffrir pour nous; la vue seule de la gloire de son Père et de notre salut faisait toute son occupation. Nous devons donc lui rendre fidélité pour fidélité, et faire pour lui ce qu'il a fait pour nous, si nous ne voulons nous rendre coupables de la plus affreuse ingratitude. Pourquoi nous arrêtons-nous tant aux créatures qui nous sont infidèles, inutiles et même nuisibles ? Elles n'ont aucun droit sur notre âme, sur nos pensées, ni à notre amour. Tout cela appartient uniquement à Jésus-Christ. Notre esprit est fait pour être éclairé de ses divines lumières ; notre cœur, pour brûler du noble feu de son saint amour; toutes les puis-

sances de notre âme et de notre corps, pour tout faire et tout souffrir pour lui seul, comme il a tout fait et tout souffert pour nous. Toute notre fidélité et notre reconnaissance consistent à suivre ses exemples.

CHAPITRE XI.

L'indifférence à tout état donne à l'âme une grande facilité à suivre Jésus-Christ.

Il me semble que la suprême indifférence est le principal ouvrage de l'âme; car c'est une charité consommée; c'est le plus pur de l'amour; c'est la disposition qui nous met dans une parfaite soumission à Dieu; c'est par elle que nous entrons dans une parfaite liberté, qui nous dégage de toutes choses, même des plus saintes : sans elle, l'âme n'est jamais dans un vrai repos, parce qu'elle n'est pas tout abîmée en Dieu. O sainte indifférence, qui perdez l'âme si heureusement dans cet océan de douceur, où elle ne peut goûter que Dieu seul, comme je brûle du désir de vous posséder! O la plus chère de toutes les vertus du Verbe incarné, vous êtes l'amour de mon cœur, votre beauté me ravit, à un point que je ne peux exprimer! Possédez-moi, afin que je possède Jésus, qui fait son séjour et prend ses délices dans les âmes où vous faites votre demeure. Je n'aime point les autres vertus, ni les dispositions les plus parfaites, si vous n'êtes avec elles. Cette sainte indifférence est si jalouse, qu'elle ne peut rien souffrir dans un cœur, sinon Dieu seul. Elle est à la vérité bien aimable, mais elle a des rigueurs bien crucifiantes pour la nature. Pour s'établir dans un cœur, elle le remplit auparavant de croix, afin de le séparer de tout, et de *l'épurer comme* il faut; si donc, mon âme, vous aspirez

à cette heureuse indifférence, disposez-vous à souffrir, résolvez-vous à mourir à tout ce qui n'est pas Dieu seul; car, être vraiment indifférent, dit un état où l'âme n'a, avec vue, d'attache à aucune chose, quoique bonne; encore va-t-elle jusque-là, qu'elle n'a point d'attache à Dieu même, sinon en la manière qu'il lui plaît, c'est-à-dire qu'elle ne s'attache point au goût, ni aux douceurs de la jouissance; mais les douceurs et les rigueurs, les ténèbres et la lumière, la jouissance et la privation lui sont égales, pourvu qu'elle soit unie à Dieu qu'elle cherche seul. Oh! que cet état est pur! Oh! qu'une âme dans cette suprême indifférence est bien disposée, pour recevoir des grâces extraordinaires, dont le Seigneur seul connaît l'excellence!

Je fus à un sermon où l'on parla très-dignement des voies intérieures, et principalement de ce parfait dégagement, en quoi consiste la suprême indifférence, et qui dispose l'âme à la parfaite oraison. On fit voir que Dieu n'y donne entrée, qu'après un long exercice de toutes sortes de mortifications, et pour l'ordinaire de grands travaux et des croix fort pesantes; qu'après avoir tout quitté pour l'amour de lui, renoncé à tout sans réserve, et obéi parfaitement aux inspirations de l'Esprit saint, etc. Cela me fit résoudre à commencer de nouveaux travaux de perfection, et à m'y rendre très-fidèle, parce que les voies de la grâce, qui sont très-secrètes, et qui se passent entre Dieu et l'âme, demandent cette grande fidélité.

Je désire plus que jamais la chère solitude, avec le parfait mépris de toutes choses, afin de donner lieu à Notre-Seigneur de faire en moi ce qu'il lui plaira : peu, ou beaucoup, je ne veux que son bon plaisir. Qu'il me mette dans l'antichambre, dans la chambre, dans le

cabinet ou à la cuisine ; c'est-à-dire que je veux être à son service dans l'état qu'il lui plaira ; le moins est toujours beaucoup au-dessus de mes mérites, et je le devrai à sa pure grâce. Mais cependant il faut être fidèle au travail de la mortification, il faut être généreux et humble ; car l'âme doit reconnaître qu'être appelé à la parfaite oraison, c'est une plus grande faveur que de porter tous les sceptres et toutes les couronnes de l'univers. Quiconque comprend bien cela, méprise aisément toutes les choses de la terre comme des folies. En prenant le parti de cette grande retraite, il faut s'attendre à mille plaintes, à mille murmures contre nos résolutions et nos mortifications. On dira que nous nous rendons inutiles, en ne voulant nous mêler de rien. Nous ne le serons pas pour cela. Quand l'âme est tout en Dieu, elle reçoit l'ordre, par de secrètes inspirations, de vaquer au salut du prochain, quand c'est sa volonté : pour lors, elle le fait sans préjudice ; mais le plus sûr est que notre attrait soit ennobli par le mérite de l'obéissance, principalement en ceux qui y sont obligés, et qui ne doivent pas sans ordre se mêler d'affaires.

Je vois clairement que la croix est la source des pures jouissances, et que souffrir est aussi bien l'objet des complaisances de Dieu, que de jouir. Dans l'un et dans l'autre état, le pur amour peut se pratiquer ; que Dieu fasse donc de nous et en nous ce qu'il lui plaira le plus. Notre unique désir est de vivre dans cette suprême indifférence. Dans l'état de la croix, il est difficile de garder la parfaite pureté, pour souffrir sans autre vue consolante, que celle de la volonté divine, pour demeurer attaché à la croix autant qu'elle voudra, et pour ne désirer que la seule gloire de Dieu qui s'accomplit en nous. Une souffrance toute pure est un amour tout pur.

C'est souffrir sans aucune lumière que celle de la foi, et sans aucune consolation que celle de voir la volonté divine satisfaite de nous crucifier ainsi. O aimer! O souffrir! Voilà l'unique bonheur de la vie présente. Tendons, mon âme, à notre cher ermitage; nous y aurons plus de temps pour vaquer à Dieu seul, et nous entrerons dans une plus parfaite union avec Jésus-Christ.

CHAPITRE XII.

Que c'est par les démarches intérieures et non par les extérieures, que l'on peut suivre Jésus-Christ.

Ceux qui veulent se perfectionner selon le monde prennent grand soin de l'extérieur, pour faire toutes choses avec bonne grâce, parce que c'est ce qui plaît aux yeux des créatures. Ils négligent leur intérieur, parce qu'il n'est vu de personne; au contraire ceux qui veulent se perfectionner selon Dieu, mettent tout leur soin à orner l'intérieur qui est vu de Dieu, et font peu d'état du reste, à moins qu'il ne puisse servir à la beauté du dedans ou à l'édification du prochain. C'est là où Dieu se plaît à demeurer comme dans un sanctuaire sacré. C'est là qu'il répand une abondance de lumières et de motions divines, pour se faire connaître à l'âme avec laquelle il veut prendre ses délices. Pour y correspondre et profiter de ses grâces, il faut avoir une grande et continuelle attention sur son intérieur, autrement on ne s'aperçoit point des visites du céleste Époux. Veillez et soyez attentifs; car vous ne savez pas à quelle heure votre Maître viendra. Combien de grâces nous sont présentées, que nous ne recevons pas, faute d'une assez fidèle application à notre intérieur pour les recevoir! Et combien d'autres perdons-nous après les avoir reçues,

pour n'être pas assez fidèles à opérer, selon les divins mouvements qu'elles nous donnent; ou par lâcheté, quand on craint les peines et les souffrances qu'on rencontre, en la pratique des vertus que Dieu demande de nous; ou par légèreté, nous détournant trop facilement aux choses extérieures, et oubliant les miséricordes de Dieu à notre égard! Où il n'y a pas beaucoup d'intérieur, il n'y a point de perfection, parce qu'il n'y a point de fidélité à correspondre aux grâces de Dieu.

Nous nous occupons toujours trop au dehors, sous de beaux prétextes, encore que nous sachions ce que Notre-Seigneur nous dit : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* (1). Eh! qu'ai-je à me mettre en peine de tant d'objets extérieurs qui me retirent de l'intérieur? Je ne dois avoir soin que du règne de Dieu en moi, en la manière qu'il le veut. Je n'ai donc à appliquer qu'à cela seul toute mon étude; car si une fois son règne est bien établi en moi, puis-je douter qu'il ne pourvoie à tout? Manquera-t-il de m'assister? Ne pensera-t-il point à moi, quand je ne penserai qu'à lui? Or ce règne de Dieu sera établi en moi, quand, tout recueilli dans mon intérieur, je vivrai de la vie de la grâce, et selon son procédé, et non pas de la vie de la nature et selon ses inclinations; quand l'amour divin règnera tellement en moi, qu'il me fera mener une vie contemplative, et me donnera la pure conformité aux états et dispositions de Jésus, c'est-à-dire une vie pauvre, abjecte, dégagée de tout, et uniquement appliquée à Dieu, le seul objet de mon amour. O mon Dieu! quand serai-je délivré de la servitude des créatures? Quand vivrai-je

(1) Quærite ergo primùm regnum Dei, et justitiam ejus; *et hæc omnia* adjicientur vobis. *Matth.* VI, 33.

libre et paisible dans votre royaume ? Je vous demande tous les jours : *Que votre règne arrive* (1); oh ! Seigneur, qu'il vienne donc au plus tôt ! Hélas ! vous savez que je brûle du désir de voir votre règne parfaitement établi en moi.

Dieu n'est point connu ni servi dans le monde ; il faut donc s'en éloigner pour le connaître et le servir. Aussi plusieurs en sortent corporellement, et se retirent dans les couvents. C'est un puissant moyen d'aller à Dieu avec pleine liberté. Les autres, qui n'ont pas cette grâce ou qui manquent de courage pour la suivre, doivent au moins se retirer des embarras du siècle, et des occupations profanes, pour se faire une solitude portative dans le secret de leur cœur, et y vivre seuls avec Dieu seul ; mais ce n'est point encore assez : il faut faire une seconde démarche plus parfaite ; et après être sorti du monde pour entrer en soi-même, il faut sortir hors de soi-même, pour demeurer en Dieu, ce qui est une faveur particulière qui n'est point accordée à tous.

On prend ordinairement, dans le monde, pour des chimères tout ce qui a rapport à la vie intérieure, et l'on y traite la spiritualité de pure folie parce qu'on ne sait ce que c'est, ne s'occupant et ne faisant état que de l'extérieur. Mais, hélas ! que l'on a bien plus sujet de regarder comme de vains amusements toutes les occupations extérieures, qui ne regardent que le corps et la vie naturelle ! Ne doit-on pas en effet mépriser tout cela, comme choses indignes d'une âme qui est créée pour s'appliquer à Dieu, et qui peut vivre de la vie de l'esprit et de celle de la grâce ? Oh ! quelle différence entre l'une et l'autre ! Si les hommes du monde pouvaient la comprendre, ils mépriseraient ce qu'ils estiment, et

(1) *Adveniat* regnum tuum. Matth. VI, 10.

auraient une grande estime pour ce qu'ils méprisent; mais il faut auparavant passer par le Calvaire, et là faire mourir la vie naturelle et mondaine, et même la raisonnable; et après, notre âme vivra de la vie de l'esprit. La vie naturelle se conserve dans les aises et les satisfactions des sens; la spirituelle au contraire, naît, se nourrit, se fortifie et se perfectionne dans les épines de la mortification, et par la fidélité à la pure vertu, qui font le supplice de la nature et les délices de la grâce. On voudrait bien goûter ces délices, mais on ne voudrait pas passer par ces épreuves; cependant c'est la conduite ordinaire de Dieu qui purifie d'abord par le feu de la tribulation, *fait mourir à soi-même, pour ensuite vivre en lui et de son Esprit* (1). Il ne faut pas s'attendre qu'il renverse pour nous cet ordre que sa Providence a établi pour conduire les âmes dans les voies du salut et de la perfection.

CHAPITRE XIII.

L'âme qui ne tient à rien, court avec allégresse après Jésus-Christ.

Contemplation pure, mortification continuelle de corps et d'esprit, amour des états de Jésus-Christ, entier abandon à la Providence : voilà quelles sont mes principales affaires, le reste n'est rien en comparaison. Je vous remercie, ô mon Dieu! de mon voyage de Paris; si je suis fidèle aux lumières que j'y ai reçues, je ferai quelque chose qui vous sera agréable. Il semble que l'amour ne peut plus me souffrir dans l'embarras du monde. Je n'y vois rien qui m'y plaise; au contraire tout m'y déplaît beaucoup, parce que j'y aime moins

(1) *Mortificat* et vivificat. *I. Reg.* II, 6.

et que mon amour est traversé. Oh ! quand serai-je pauvre et abject? Quand serai-je retiré en quelque coin inconnu, où je sois méprisé et oublié du monde, et où je puisse aussi l'oublier? Qui pourrait alors m'empêcher d'être tout à Dieu et de ne penser qu'à lui ? Il me semble que j'y trouverais une facilité admirable. La vraie voie de la perfection, c'est l'amour enraciné dans l'abjection. Notre orgueil est enraciné jusque dans la moëlle de nos os : c'est lui qui nous met en opposition avec Dieu ; il faut se servir de tout pour l'arracher de notre cœur. Les Saints l'ont fait avec une merveilleuse générosité. Un Saint s'en délivra entièrement par l'acte qu'il fit, de se faire battre comme une bête de somme, et de marcher ainsi par les rues.

Lorsqu'on s'est ainsi abîmé dans de profondes humiliations, il faut que l'orgueil fuie, et que l'esprit du monde et de la nature s'en aille bien loin tout confus, pour laisser l'âme toute libre, afin qu'elle puisse aller à Dieu. Une entreprise mal conduite, un dessein qui a mal réussi, qui procure du blâme et de la confusion : oh ! que cela aide à faire mourir en nous l'esprit du monde qui n'est que superbe, et qui trouve de quoi se se nourrir dans les bons succès ! Il n'y a jamais eu personne pour qui le Père éternel ait eu une Providence plus spéciale, plus douce, plus amoureuse que pour son Fils unique; cependant il n'a éprouvé pendant toute sa vie que des mépris, des traverses et des croix. Ses entreprises étaient toutes saintes et ses desseins tout divins, quel succès néanmoins ont-ils eu pendant le temps de sa vie mortelle ? S'il fait des miracles pour convertir les Juifs, on dit que c'est par la vertu de Béelzébuth, et ils s'endurcissent au lieu de se convertir, car il n'en a converti qu'un très-petit nombre ; il les a comblés de bien-

faits, et il n'en a reçu que des injures; on lui fait un procès criminel, il défend son innocence; il perd sa cause, et il est condamné à la mort.

Oh! étrange conduite de la Providence! Il semblait que Jésus avait tout perdu, et c'est par là qu'il a tout gagné. Cela n'était point nécessaire pour sa perfection, mais convenait pour opérer la nôtre, afin de nous faire comprendre que la conduite de l'Esprit de Dieu, est tout opposée à celle de la prudence humaine. Il faut que le roi et le paysan, s'ils veulent arriver à la perfection, embrassent les mêmes voies, les anéantissements et les croix. Il faut nécessairement passer par-là; autrement ils trouveront des obstacles invincibles pour se mettre à la suite des disciples de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur dit à ceux qui veulent le suivre, qu'ils quittent tout jusqu'à eux-mêmes : *Qu'il renonce à soi-même* (1). Paroles qui emportent avec elles le plus profond anéantissement. Quiconque a le courage d'en venir là, trouve ensuite de très-grandes facilités, n'ayant plus d'ennemis à combattre; et plus on entre dans l'amour de l'abjection, plus on avance dans la perfection.

La vie présente, qui est toute dans le péché et la corruption, demande que l'âme soit toujours dans les privations et dans le dépouillement des créatures, pour être dans la pénitence; mais, hélas! il en est peu qui en viennent jusque-là, parce qu'il n'y a que très-peu d'âmes qui aiment avec ardeur ce que Jésus-Christ a aimé sur la terre, où il n'a fait autre chose qu'une pénitence continuelle de nos péchés, se chargeant pour cela de croix; et voulant que nous le suivions, il nous fournit aussi des croix de Providence. Mais il en est peu qui correspondent fidèlement aux vues de cette Providence, quand

(1) *Abneget* semetipsum. *Matth.* XVI, 24.

elle veut les mettre dans des états semblables à ceux de Jésus-Christ. La nature l'emporte toujours, et la grâce perd presque continuellement. O faiblesse humaine! Seigneur, venez à mon secours. Mon dessein est d'être tout à vous. Afin d'y parvenir, je veux vous accompagner dans tous les états, et vous suivre dans tous les pas de votre vie; tantôt présenté à Hérode, maltraité et méprisé, quand les grands me tourmenteront; tantôt pauvre, quand je le deviendrai; tantôt abject, dans les occasions de mépris; tantôt souffrant, dans les douleurs. O Jésus! quand serai-je ainsi tout à vous, me trouvant bien partout avec vous? Ce sera quand votre Esprit et votre grâce règneront pleinement en moi. L'éloignement de la vie et des sentiments de Jésus est plus à craindre pour l'âme chrétienne, que la mort et l'enfer même.

J'avoue que c'est un effet de la grace en nous, d'anéantir notre prudence et notre providence naturelle, pour entrer dans celle de Dieu et nous y abandonner absolument. Il faut s'élever au-dessus de la nature, qui s'appuie sur les choses créées, qui craint la disette et les souffrances, lorsqu'elle est privée de tous les biens temporels qui sont le fondement de la vie naturelle. Mais n'est-ce pas là proprement donner sa vie pour Dieu, comme les Martyrs?

CHAPITRE XIV.

Combien est heureux l'état d'une âme qui se laisse conduire purement par l'Esprit de Dieu.

Quand les puissances de notre âme, l'entendement et la volonté se portent à Dieu par de bonnes pensées et de saintes affections, c'est un bon commencement de

la vie intérieure; il faut le suivre et nous occuper fidèlement nous-mêmes en ce saint exercice, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous mettre dans un état plus pur et plus parfait, dans lequel il est vrai qu'il se plaît davantage, et que nous lui sommes plus agréables. C'est lorsqu'il arrête l'activité de nos puissances, leur faisant perdre leur action propre et leur donnant celle qu'il lui plaît, pour les mouvoir lui-même et les appliquer où et comment il lui plaît, en sorte qu'elles reçoivent plutôt leur action, qu'elles ne la produisent elles-mêmes; mais c'est à Dieu de nous donner le mouvement, et à nous de nous disposer à le recevoir, et le suivre avec humilité et fidélité.

Je conçois que le Saint-Esprit est régnant en nous par l'abandon que nous lui avons fait de notre volonté, au commencement de notre conversion, et que nous avons tant de fois confirmé, dans les sacrifices continuels que nous faisons de nous-mêmes. Il est en nous comme un beau soleil qui nous échauffe et nous éclaire. Nous connaissons par cette divine clarté ce que nous avons à faire et à souffrir. L'expérience fera voir à l'âme, quand elle en aura l'habitude, que la lumière de ce divin Soleil ne lui manque point, tant qu'elle est pure, et que c'est lui qui, lui découvrant toutes les voies qu'elle doit tenir, la conduit en tout, plutôt qu'elle ne se conduit elle-même.

Il faut s'accoutumer à regarder tout dans cette divine lumière, et pour cela être dans une grande attention sur notre intérieur, envisageant fréquemment dans la journée ce divin Soleil, n'en détournant les yeux que le moins qu'il nous est possible: disons-lui donc souvent avec un ardent désir de notre cœur: *Répandez sur nous, par un doux effet de votre miséricorde, la lumière de*

votre face (1). Ces paroles conviennent merveilleusement aux âmes qui sont éclairées des lumières de ce divin Soleil ; car c'est le prier par là de jeter, dans notre entendement et notre volonté, des lumières qui nous éclairent et des ardeurs qui nous échauffent, en nous découvrant les bontés et les beautés divines, par lesquelles nos puissances sont délicieusement attirées à lui. Quand il fait briller sa lumière à nos yeux, non-seulement nous marchons avec assurance et sans peine, mais il semble à l'âme qu'elle vole avec joie, tant elle trouve de facilité à tout ; et même dans l'éclipse de ce divin Soleil, il demeure dans l'âme certains restes des vues précédentes, qui suffisent pour sa conduite, avec certains sentiments qui, quoique secrets et peu sensibles, ne laissent pas de lui servir beaucoup. A la vérité, tout cela n'est qu'obscurité en comparaison de ce qu'elle reçoit dans les états de lumière et d'amour, mais elle doit se contenter pour lors de ce que Dieu lui donne, et redoubler sa fidélité.

Ainsi, il est toujours vrai qu'une âme bien pure est mue à tous moments par le Saint-Esprit, qui lui donne des motions surnaturelles pour sa conduite, en toutes ses actions intérieures et extérieures, et que vivant toute dans la grâce, elle entre dans la possession très-intime du Saint-Esprit, qui, l'ayant purifiée de tout ce qui n'est pas Dieu, s'y unit si étroitement, qu'il est comme l'âme de cette âme et le principe de tous ses mouvements. Une telle âme ainsi régie par ce divin Esprit, ne se conduit plus par le sien propre. Ses désirs, ses desseins, ses intentions, ses emplois, lui sont comme marqués par des inspirations secrètes, quand ils ne lui sont pas

(1) Illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri. *Psal.* LXVI, 2.

prescrits par l'obéissance, qui est toujours la voie la plus sûre, et qu'on doit préférer à toute autre. Elle ne s'embarrasse point des choses extérieures, sans un ordre de Dieu bien reconnu; et, pour peu qu'elle s'y porte d'elle-même, elle n'en reçoit que des ennuis, et sent un déchet notable en sa perfection, laquelle consiste à suivre les voies de la grâce, et non pas les lumières de la raison humaine, qui souvent trompent ceux qui ne sont pas assez attentifs, ou qui n'ont pas assez de lumière pour discerner entre les motions de l'Esprit divin et celles de l'esprit humain. Il est vrai que ce discernement n'est pas aisé à faire d'abord, mais ensuite il devient si visible que, si l'on est tant soit peu éclairé dans les voies de la vie spirituelle, on ne s'y trompe pas. Ce parfait amour ne se contente point de toutes sortes de biens, il en est qui empêchent sa parfaite union avec Dieu. Ce n'est pas alors ce que l'âme cherche, que le bien qui peut la conduire à Dieu; elle veut Dieu lui-même purement et immédiatement. Elle soupire après la manifestation de sa présence réelle, et le cherche autant qu'il lui est possible en ce monde.

Je sens un grand attrait à vivre dans la totale dépendance de l'Esprit de Dieu, dans un abandon entier à son bon plaisir et à sa conduite. Pour cela, je dois être fort attentif sur moi-même, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaira de me donner, et demeurant dans les dispositions intérieures où il me mettra. Quoiqu'elles viennent à changer, je ne quitterai point la dépendance entière et continuelle à son bon plaisir. Je veux éviter les paroles superflues, les pensées inutiles, les vains entretiens des créatures, quoiqu'il y eût même quelque *bien en apparence*, parce que cela détourne mon attention actuelle, affaiblit et ruine l'union que Dieu demande

de moi. Quand l'âme se permet ces sortes d'infidélités, elle en est aussitôt punie; car elle tombe dans le trouble et l'égarement, se trouvant comme bannie de Dieu; et cet exil, pour peu qu'il dure, est un grand tourment. La parfaite correspondance intérieure est une chose si cachée et si rare, qu'on ne la connaît presque point. Il faut être dans une grande détermination à souffrir et à mourir à toutes créatures, pour y entrer comme il faut. Quand Dieu se communique à l'âme et qu'il la tient dans l'union, oh! pour lors, il n'y a rien qui ne faille quitter; plus de bonnes œuvres extérieures qu'il ne convienne de laisser; plus même d'amis spirituels qui ne soient à abandonner; et la chose bien reconnue (quoi que l'on dise), il faut demeurer comme Magdeleine, sans mouvement, sans donner attention, ni parler à personne; car il faut se tenir où Dieu nous veut et tant qu'il veut: c'est notre unique affaire, et tout notre bonheur consiste à lui obéir: on ne saurait le contenter autrement.

CHAPITRE XV.

Soin particulier que Dieu prend de l'âme qui est tout abandonnée à la conduite du Saint-Esprit

Je sentis, ce me semble, que l'Esprit de Notre-Seigneur commençait à prendre une possession plus parfaite de mon âme, lui donnant divers mouvements de grâce et des sentiments particuliers. Je fus aussi persuadé intérieurement que je n'avais qu'à me donner et à m'abandonner à ce divin Esprit, dans mes actions, et qu'il me conduirait immédiatement par lui-même, me communiquant les sentiments dont il veut que je sois

occupé, et me conduisant dans la pratique des vertus selon son bon plaisir. Je sentais mon âme comme toute libre de la captivité de mon esprit naturel, dont la conduite m'était à grand dégoût. Elle ne pouvait plus vivre d'une manière si basse et si humaine que par le passé, s'apercevant bien que la grâce prédominait dans son intérieur. Dans cette conduite particulière de Dieu, il ne laissera pas de m'arriver des tentations, des aridités, des peines extérieures et intérieures, et même quelquefois une oraison toute commune; mais patience; tout cela sera conduit par la volonté de Dieu, qui me traitera encore avec trop de miséricorde en me faisant éprouver les rigueurs de sa divine justice, pour me purifier, et par là me faire grâce. D'ailleurs, quelque peu de bien spirituel qu'il me donne, c'est toujours beaucoup au-delà de ce que je mérite, après m'avoir tiré d'un abîme de misères et de péchés, par une bonté extraordinaire que je ne glorifierai jamais assez.

Je vois aussi mieux qu'autrefois et connais plus sensiblement, quand c'est l'Esprit de Dieu qui agit en moi, ou celui de la nature. Je discerne assez bien leurs différents mouvements. Le moindre mouvement de la nature, quand il est suivi, affaiblit l'âme et l'obscurcit; au contraire, celui de Dieu lui donne vigueur et lumière. Sous la conduite et les mouvements de l'Esprit de Dieu, on pratique les vertus d'une façon extraordinaire; on s'humilie tout autrement; on a horreur et contrition des moindres péchés; on s'abandonne plus entièrement au bon plaisir divin, et l'on vit dans une très-grande indifférence; on se sent bien plus animé de l'esprit de pénitence et d'austérité; on voit clairement que l'esprit *d'oraison* ne se donne, ne se conserve et ne se perfectionne *qu'en* ceux qui sont tout-à-fait morts à leurs

sens. C'est se moquer, que de vouloir faire oraison, et prendre encore quelque goût aux créatures. Il y a des âmes si possédées de Dieu et de Jésus, qu'elles ne voient pas autre chose. Si elles souffrent, c'est Jésus souffrant en l'un de ses membres; si elles agissent, c'est Jésus agissant; si elles contemplent, c'est Jésus contemplant; si elles aiment, c'est Jésus aimant, et ainsi du reste. Quelquefois elles sont possédées par la seule Divinité en la même manière, de sorte que ces âmes ne voient rien hors de Dieu, mais tout en lui, et lui-même dans lui-même, et non dans les créatures. En l'oraison elles se présentent à Dieu avec soumission et abandon, et reçoivent de lui telle impression qu'il lui plaît; quelquefois de Dieu, comme Dieu en son Essence; quelquefois de ses perfections infinies, de sa bonté, son immensité, sa toute-puissance, son éternité et telle autre vue qu'il plaît à Dieu; ou de Jésus, comme pauvre, abject, souffrant, prêchant, brûlant d'ardeur pour le salut de nos âmes, ou contemplant et aimant son Père éternel.

L'âme qui éprouve que Dieu la prévient, n'a soin que de la pureté, de la soumission et de l'abandon parfait. Elle prend simplement ce que Dieu lui donne; et s'il ne lui donne rien, elle est disposée à n'avoir rien, sinon la seule union à sa divine volonté, qui lui suffit pour toutes choses : elle met en cela son bonheur, ses richesses et sa complaisance, de n'avoir rien que le bon plaisir divin, auquel elle s'attache uniquement, sans se mettre en peine de chercher rien autre, s'il ne lui est donné de Dieu, étant bien assurée que, pourvu qu'elle n'ait d'autre soin que de se tenir tout abandonnée à son bon plaisir, il aura soin de tout ce qui la regarde. Oh! que la paix d'une telle âme est grande et profonde! *Ceux*

qui aiment votre loi, ô mon Dieu! jouissent d'une grande paix, dit le Roi-Prophète (1).

Dieu s'intéressant, comme il le fait, à la conduite de ses amis, les fait passer par divers états, tantôt de croix, tantôt de paix et de jouissance, qui sont des effets de sa Providence. Il faut s'y abandonner sans réserve, et sacrifier tous les raisonnements qui font craindre ceci ou cela; eh! quelle plus grande assurance pouvons-nous avoir, que d'être sous la tutelle de la Providence divine, puisque Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile, qu'un passereau n'est pas en oubli devant Dieu? Ne sommes-nous pas plus considérables? Celui qui a vocation à l'abandon absolu à la Providence, doit agréer avec joie tous les accidents fâcheux qui lui arrivent, quand il en devrait mourir; car la Providence a ses Martyrs. Abel fut martyr de la Providence, parce qu'il s'abandonna à elle, en la continuation de ses sacrifices qui déplaisaient à son frère. Qu'heureux sont ceux qui souffrent pour la perfection de leurs voies, souvent très-contraires à l'esprit du monde, qui les méprise pour cela et en fait l'objet de ses railleries! Courage, mon âme! Courage! allons, tête baissée à la perfection de l'abandon total à la divine Providence. Qu'elle nous fasse souffrir, ou jouir, laissons-la faire de nous ce qu'elle voudra.

Soyez béni, ô mon Dieu! de ce que votre Providence m'a dépouillé et conduit par tant d'accidents, au point où je suis. Je déteste les répugnances que j'y ai senties; je vous prie, Seigneur, de n'y avoir aucun égard, mais d'achever votre ouvrage en moi comme il vous plaira. Dieu m'inspire le désir, lorsque je suis malade, de me faire porter aux renfermés, et de mourir à l'hôpital dans une grande pauvreté. Je prierai M. le Prieur de

(1) *Pax multa* diligentibus legem tuam! Psal. CXVIII, 165.

me faire enterrer par aumône au cimetière des pauvres. Jésus mourut pauvre, et fut enterré par aumône. O mon Jésus! que je vous suive partout, que je vous imite dans ma vie et à ma mort. J'aimerais mieux cela, que d'être enterré avec la pompe d'un roi; mais je ne mérite pas un si grand honneur, de mourir ainsi pauvre.

CHAPITRE XVI.

L'attention de l'âme à la présence de Dieu, la rend heureuse.

Sur le soir, en mon oraison, j'eus une vue assez claire de la résidence de Dieu en moi au fond de mon âme. Je concevais la Divinité comme un beau soleil, avec une infinité de rayons, résidant dans le secret de mon cœur, mais d'une manière toute particulière, c'est-à-dire avec inclination de s'y faire connaître et aimer par mes puissances intellectuelles. Dieu est bien hors de moi, autour de moi et partout; mais ce n'est point de cette manière qu'il est le plus avantageux de le considérer. C'est dans nous-mêmes qu'il faut le regarder et le contempler. Oh! quelles richesses pour vous, mon âme, quel bonheur! Dieu est dans vous, et vous trouvez votre centre et votre bonheur au milieu de vous. Pourquoi allez-vous courir après les créatures, infidèle que vous êtes? Ne devez-vous point vous attacher à Dieu, ne le perdre jamais de vue, et faire que vos puissances soient toujours amoureusement liées à lui? Après cette vue, retirez-vous dans votre centre, c'est-à-dire en Dieu, qui est dans le plus intime de vous-même: et là, en repos, hors du bruit des créatures, il vous occupera de lui-même et de ses divines perfections, selon qu'il lui plaira de vous les découvrir. Quittez donc toutes les

créatures, et venez demeurer en Dieu, puisqu'il demeure lui-même en vous; parlez-lui cœur à cœur, et dites-lui: Mon Dieu, mon Créateur, mon trésor, mon souverain bien, vous demeurez en moi, afin que je demeure en vous: *Il demeure en moi et moi en lui* (1).

Si tout le soleil était dans un atome, et que cet atome eût de la connaissance et de l'amour, ne s'occuperait-il pas plutôt à regarder et à aimer le soleil, qu'à se regarder soi-même et les autres atomes? Dieu possède l'âme, ne faut-il pas que l'âme le possède? Car il n'y a pas moyen après cette vue de s'en éloigner d'un éloignement volontaire. Quand donc vous voudrez vous mettre en oraison, entrez en vous-même. Dieu est là pour être connu et aimé. C'est le principal dessein qu'il a quand il réside ainsi dans votre âme, qu'il a créée capable de le connaître et de l'aimer. O résidence admirable! O résidence trop peu connue, trop peu estimée et qui fait néanmoins tout le bonheur de l'âme! Et l'insensée ne pense pas à son Dieu qui lui est si intimement présent! Ah! c'est qu'elle est toute répandue au dehors, et qu'appesantie par le péché originel, elle est toute courbée vers les créatures, dont elle se repaît follement: mais la grâce la ramène de son infidélité par certains rayons de sa divine lumière, qui la réveillent, l'éclairent, la pénètrent et l'embrasent d'amour pour la beauté divine qu'elle lui découvre dans le plus intime d'elle même.

C'est là que Dieu communique ses plus grandes faveurs, entrant avec l'âme, dans un commerce secret et caché, mais si réel, que cela ne se peut dire ni croire que par ceux qui l'ont expérimenté. Son oraison pour lors est fort intellectuelle, et sa manière de se conserver en la présence de Dieu hors de l'oraison, est de même.

(1) *In me manet, et ego in illo. Joan.* VI, 57.

L'imagination ne la trouble point en son occupation, parce qu'elle est élevée au-dessus du bruit des sens, et que l'union avec son bien-aimé la rend indépendante. C'est là que Dieu et l'âme prennent des résolutions secrètes (mais efficaces) contre la nature corrompue, de la faire souffrir et mourir à tout, d'embrasser tous les dépouillements, abjections et mépris, et de ne se glorifier que dans les souffrances. Le corps n'a plus de repos et le monde est foulé aux pieds. Enfin le pacte se fait entre Dieu et l'âme, d'entrer dans le pur amour. Le bien-aimé l'y pousse continuellement, et l'âme ne peut vivre que dans cette pureté, toute impureté lui étant insupportable. Mais, hélas! à quelle agonie ne se condamne-t-elle pas? Car, le pur amour! c'est toute rigueur envers le corps, privation et séparation de tout ce qui n'est pas Dieu, retranchement de toute espèce de goût, même intellectuel: enfin, qui dit pur amour, dit douleurs sans consolation, pauvreté de toute créature, mépris actif et passif; et tout cela paraît doux à l'âme qui voit Dieu présent au fond de son cœur, parce qu'il lui découvre que telles sont les délices du pur amour.

Quelle grâce de trouver Dieu après l'avoir longtemps ignoré, ou du moins oublié! L'âme qui a la vue de ceci, aimerait mieux tout perdre, que d'être privée de cette grâce de l'avoir trouvé au fond de son cœur. Il me semble que je l'ai éprouvé, et que sa divine présence m'est plus sensible que jamais. J'ai toujours mon esprit rempli de l'idée de sa présence et de sa grandeur. Mon âme s'en trouve plus satisfaite, qu'elle ne l'a jamais été de toutes les choses du monde. Elle en est plus disposée à aimer Dieu, et à la pureté de toutes les pratiques de la vertu. Elle connaît, ce lui semble, que le seul vrai bien qu'elle doit chercher, est de connaître et aimer son Sauveur.

Une âme qui a attention à sa divine présence, ne s'occupe point de ce qui se passe en elle, mais de ce qui est en lui; de sorte qu'en quelque disposition qu'elle soit, de peines, de ténèbres, d'impuissance, elle est attentive à Dieu : son attention étant en lui par-dessus toute disposition, et au-delà de tout sentiment et de toute lumière, excepté celle que la pure foi lui donne, avec une tendance très-intime de sa volonté vers lui, qui pour être souvent insensible, ne laisse pas d'être réelle et véritable.

Quoiqu'il arrive des changements en nous, c'est-à-dire en nos dispositions, Dieu est toujours ce qu'il est en lui-même, par conséquent aussi bon quand nous sommes dans les peines intérieures, que lorsque nous sommes dans les jouissances. Dans sa bonté il me donne de grandes preuves de miséricorde; mais je l'aime principalement parce qu'il est bon et non parce qu'il me fait des grâces; ainsi il m'est tout aussi aimable quand il m'est rigoureux, que lorsqu'il me remplit de douceurs. J'ai autant de confiance en lui au milieu de mes misères, que lorsque je suis dans la plus grande abondance; ainsi je me trouve, ce me semble, dans une disposition de pur et parfait abandon.

L'amour a des secrets merveilleux pour nous rendre toujours présent le Seigneur notre Dieu, en l'union duquel consiste toute notre félicité. Quiconque aime comme il faut, ne peut être séparé de vue ni d'affection de ce divin objet. Tout ce qui l'en détourne le crucifie; et parce que les créatures qui devraient nous servir de voix pour nous faire souvenir sans cesse de Dieu, nous font au contraire un bruit et un tumulte qui souvent nous en distrait, l'âme qui aime, en souffre, et son amour n'est jamais sans douleur en cette vie; mais *courage! aimons* en souffrant, et souffrons en aimant.

CHAPITRE XVII.

Quel est le règne paisible du bon plaisir de Dieu dans l'âme ?

Après la sainte Communion, mon âme fut tout occupée du règne du bon plaisir de Dieu dans ses créatures, et principalement en moi. Vous êtes un grand roi, divin bon plaisir : votre royaume s'étend partout, et en tous les évènements : que votre royaume m'arrive, je serai trop heureux. C'est cela seul que je désire au ciel et sur la terre. Mon âme prenait plaisir à voir qu'en quelque état qu'elle pût être, d'abjection, de misère, de faiblesse, elle ne sortirait point pour cela de l'aimable règne du bon plaisir de Dieu, et que pourvu qu'elle agréât bien ce règne, elle serait toujours très-heureuse.

Le divin bon plaisir règne bien toujours, mais nous ne voulons pas toujours nous y soumettre. Cependant c'est le souverain bonheur de la créature. De cette manière tout état est indifférent. Après la sainte Communion, je goûte une grande joie de me voir ainsi dépendant du bon plaisir de Dieu. Je l'adore, je l'aime, je m'y abandonne de tout mon cœur ; cela me sert de remercîment et d'actions de grâces, puisque tel est alors le bon plaisir de Dieu.

Quand l'âme est dans l'oubli total de soi-même et des créatures ; quand elle s'est si bien jetée à l'aveugle entre les bras du bon plaisir de Dieu, qu'elle n'a en vue et contemplation que les seules perfections divines, qu'elle n'a d'amour que pour leur gloire, parce qu'elle veut être uniquement et purement en Dieu seul ; alors on peut dire que l'âme est dans la parfaite nudité et vérité : c'est pour lors qu'elle est morte à elle-même, et toute

vivante à Dieu seul. Mais qu'il en coûte pour en venir là ! Et qu'il faut passer de morts pour arriver à cette vie bienheureuse !

Mon âme, puisque vous avez trouvé ce repos simple et paisible dans le seul bon plaisir de Dieu, demeurez-y contente, sans avoir d'autre soin que de vous y conserver avec une grande fidélité, en mourant à tout ce qui n'est pas Dieu. Votre vie ne doit plus être à l'avenir qu'en lui seul. Déchoir de cette disposition, me paraît être une grande infidélité à la grâce qui m'y conduit. Il est vrai que j'y goûte un fort grand repos ; mais le fondement de ce repos et de ma joie, n'est pas en moi ni en ma disposition, c'est en Dieu seul ; c'est son règne, sa gloire, son bon plaisir, ne me réjouissant, ni ne m'affligeant de ce qui se passe en moi, ou en aucune créature du ciel ni de la terre ; mais ma paix et ma joie est toute de ce que Dieu règne, se glorifie et accomplit ses divines volontés comme il lui plaît. Ainsi les changements que je sentirai en moi, ne doivent point altérer ma paix ; car elle doit être toute hors de moi, en Dieu et son bon plaisir, qui me doit être également aimable en tout et partout.

Ma vue, ce me semble, se purifie encore plus ; car mon attention n'est souvent qu'à la seule Essence divine, et non à son règne, ni aux effets de son bon plaisir. Cela me semble hors de Dieu, ou du moins n'être pas si purement en Dieu ; en sorte que les effets qu'elle produit, ma joie, ma paix, mon repos ne sont plus qu'en cette seule divine Essence et non en aucune chose hors d'elle. Je me réjouis de ce que Dieu est, et puis je me repose là, toute autre joie me paraissant moins pure. C'est bien d'elle que je reçois les mouvements qui me portent à m'occuper des choses qui en sont distinctes, comme

les mystères de la foi, le salut des âmes, le désir de ma perfection, l'amour des croix et le reste; mais toute ma joie et mon repos sont en elle seule. On demeure en cet état un même esprit avec Dieu, et l'on entre dans ses mêmes sentiments purs et divins, alors la créature ne vit plus, mais Dieu vit en elle.

Malgré des vues si pures, et de si puissants attraits de la grâce, je n'ai pas laissé de porter de fort grandes peines intérieures, par la malice de ma nature, et ses répugnances aux pratiques de la vertu, qui étaient très-grandes. La moindre affliction me pesait beaucoup: enfin j'étais abandonné à moi-même et peu aidé de soutiens sensibles. Cet état me faisait voir mon néant, mon extrême misère, et la grande participation que j'ai à la corruption originelle; ce qui me faisait connaître la dépendance absolue que nous avons sans cesse de la grâce. Cet état de peines ne dura cependant pas bien longtemps. La confiance en Dieu, et l'abandon à son bon plaisir, dont j'avais eu les sentiments, firent évanouir toutes mes craintes, sur mes résolutions d'embrasser les états pauvres, abjects et souffrants de Jésus-Christ, me faisant voir que c'étaient des faiblesses et des lâchetés de la nature trop timide, qui n'ose s'abandonner absolument au bon plaisir de Dieu. Il faut suivre Dieu, quand on devrait mourir en chemin. Sa Providence, toute sage et toute bonne, ne nous abandonnera pas dans la pauvreté, ou si elle le fait, ce sera pour nous une grande grâce de souffrir et mourir pour son amour. Je crois qu'il y a une Providence spéciale et très-particulière pour les âmes qui, mourant à elles-mêmes et aux créatures, sans se conserver aucun appui, entreprennent par son inspiration l'exécution de ses conseils, autrement elle n'aurait pas été sage de les donner. Dieu a des

secrets de Providence que nous ne connaissons que par l'évènement, et qui sont tous pleins d'amour pour nous, quoiqu'ils paraissent contraires à nos bonnes vues. Saint Louis devint saint par un secret de Providence qu'il n'avait pas prévu, quand il commença la guerre contre les infidèles. En exécutant ses premiers projets, il le rencontre en chemin et s'y accommode, avec une merveilleuse souplesse à la conduite de la grâce. De même, si en exécutant les inspirations qui nous portent à la perfection, nous rencontrons la mort, il faut s'en réjouir. C'est mourir pour l'amour de Dieu, et l'âme doit demeurer en paix au milieu de toutes les contrariétés qui lui arriveront, puisqu'elle est assurée que toutes ces choses sont des dispositions de la divine Providence, et des effets du bon plaisir de Dieu, auquel s'étant abandonnée, son parfait bonheur est de demeurer ferme dans cet abandon. Régnez donc, divin bon plaisir, mais régnez en souverain, abattant tous vos ennemis qui voudraient se révolter contre vous. Ces ennemis sont les répugnances de la nature, et les vues trompeuses de la prudence de la chair, qui, s'opposant à votre agrandissement, s'opposent à notre bonheur.

CHAPITRE XVIII.

C'est assez que l'âme ait une simple vue de Dieu, pour se sentir portée à s'unir à lui.

Heureux celui qui vous découvre ici-bas, ô mon Dieu, quoique dans l'obscurité de la foi! La vue de Dieu fait bientôt disparaître celle des créatures: elles viennent bien encore quelquefois voltiger dans l'esprit, comme *des mouches*, mais sans s'y arrêter. L'âme ne s'en oc-

supe point, tandis qu'elle est tout occupée de Dieu seul, qui lui paraît un fonds infini d'être, d'excellence, de beauté, de puissance, et un océan immense de perfections, d'où découlent toutes les créatures. Oh! qu'une âme est heureuse et contente, quand elle voit qu'elle est sortie de ce glorieux principe, et qu'il tient toujours son Cœur ouvert pour la recevoir, lorsqu'elle voudra y rentrer! Hélas! combien malheureux et aveugles ne sont pas les hommes, de penser si peu à vous, ô principe de tout, d'y être si peu attachés, et d'être toujours plongés dans les créatures, qui ne sont rien en comparaison de vous! Que je ne vive désormais, Seigneur, qu'en vous seul. Tenez mon âme attachée à vous; ne la laissez pas retomber dans les objets créés, qui ne sont que vanité et déception. Les grands sont les plus malheureux, car ils y sont plongés plus que les autres. Heureux celui qui en est éloigné, et qui n'a que vous seul pour but de ses pensées et de son amour! Quand me ferez-vous la grâce d'être absolument séparé de tout ce qui n'est pas vous? Quand me verrai-je assez heureux pour vous aimer du pur amour? Je ne cesserai point de soupirer après cette faveur, que je ne l'aie obtenue.

Je commence à voir que ma manière d'oraison est plus dans la volonté que dans l'entendement, puisque je n'ai que des vues simples et générales de Dieu et de ses perfections, avec des affections intimes dans ma volonté, ou plutôt des écoulements de mon âme en Dieu, par voie d'amour, de joie et de satisfaction de ce qu'il est Dieu. Mon âme ne me paraît pas multiplier des actes, mais s'écouler avec douceur en lui, ou plutôt demeurer paisible et contente de la satisfaction qu'elle reçoit, de voir qu'il est Dieu. Il lui semble que cela lui suffit, et

sera parfait, étant purement divin; mais pour jouir des avantages d'une oraison aussi relevée, il faut vivre sans attache aux créatures, au péché, sans propre volonté, sans plaisir humain. Pour cet effet, l'âme a besoin d'un grand courage et d'une grande fidélité, pour ne se relâcher jamais de l'amour de la croix et de la parfaite mortification. Elle doit encore aimer beaucoup la solitude, ne se charger que des emplois où Dieu l'appellera, pour ne point se dissiper, s'embarrasser, ni épuiser ses forces en les partageant, ce qui la rendrait moins capable de recevoir en elle les opérations de Dieu.

CHAPITRE XIX.

Jésus-Christ récrée et console les âmes qui font attention à lui.

J'entendis par hasard devant mes fenêtres un concert de musique qui me fut un avertissement, et me donna moyen de m'élever à Dieu. Aussitôt l'idée de Jésus-Christ se présenta à mon esprit. Je considérais sa Divinité, dans laquelle les perfections divines font une harmonie infiniment agréable pour les trois Personnes de la sainte Trinité. Toutes ces divines perfections font un si doux accord et un concert si délicieux, qu'elles en sont continuellement ravies; en sorte qu'elles y donnent une attention si profonde, qu'elles ne s'en détournent jamais. Un petit résonnement de cette musique divine, rend et rendra pour toujours dans la Divinité, tous les Saints bienheureux. Sa beauté attirait mon âme, qui ne pouvait donner d'attention à l'harmonie sensible qui frappait mes oreilles. Je fis aussi réflexion sur l'Humanité sainte de Jésus, souffrant et mourant en Croix, et

je disais : O le beau, l'admirable concert de musique ! Toutes les parties de ce divin Corps et sa très-sainte Ame souffraient d'extrêmes douleurs ; et ces différentes souffrances sont autant de voix excellentes et très-harmonieuses qui ravissaient le Père éternel. Je sentais que mon cœur désirait d'entrer dans cette divine musique, pour y faire sa partie, et donner aussi, selon sa petite portée, de la complaisance au Père éternel.

Jamais nous ne lui sommes plus agréables que lorsque nous lui chantons ce motet : *Souffrir et aimer ; aimer et souffrir ;* et que nous accordons bien nos voix, c'est-à-dire nos souffrances et notre amour avec les souffrances et l'amour de son Fils unique, dans lequel il prend toutes ses complaisances. Un chrétien qui connaît Jésus-Christ, et s'attache à lui comme il faut, participe à cette joie surhumaine, élevée au-dessus des sens et des sentiments de la nature, qu'il a goûtée lui-même dans les douleurs. Il croit alors fermement cette vérité que la raison ne saurait comprendre, que la joie spirituelle ne se goûte bien que dans les souffrances ; qu'on ne peut se réjouir en ce monde d'une vraie et solide joie que dans les occasions où il y a à souffrir, parce qu'elles sont la porte qui nous fait entrer dans la joie du Seigneur. Toute autre joie est mondaine, ou humaine, par conséquent vaine, et ne laisse dans l'âme que de la tristesse.

Si nous avions les vraies lumières de Jésus-Christ, nous serions tout autres dans nos vues, dans nos pensées, affections, joies et tristesses. C'est ce qu'il fit entendre à ses Apôtres, quand il leur dit : Vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Nous croirions alors fermement que

CHAPITRE XX.

Récréation intérieure et spirituelle

Les gens du monde ont leurs récréations et leurs divertissements qu'ils prennent avec leurs amis, et par là entretiennent leur amitié avec plaisir. Les amis de Dieu ont aussi leur récréation intérieure qu'ils prennent avec leur bien-aimé. L'âme prend plaisir à certains petits divertissements qui ne lui font point perdre de vue la présence de Dieu, et qui l'accoutument à produire des actes de vertu dans les occasions qui se présentent. N'étant pas prêtre, je ne puis lui offrir l'auguste Sacrifice de nos autels, mais je prends souvent plaisir à lui présenter des sacrifices intellectuels. Par exemple, je sacrifie toutes les conduites humaines de mon esprit à l'Esprit de Jésus-Christ qui conduit ses élus par ses voies divines, qui sont toutes dans la grâce. Je sacrifie ma prudence humaine et la discrétion de ma nature à la sainte folie de la croix, c'est-à-dire à la Sagesse incréée et incarnée qui est Jésus-Christ, et je reconnais toute la prudence humaine pour une vraie folie; je sacrifie mes richesses à la pauvreté de Jésus, mon honneur à ses humiliations, tous mes plaisirs, autant que je le peux, à sa divine justice; je sacrifie ma vie à son Être infini et à son éternité immuable, en agréant le moment de ma mort, qui arrivera infailliblement quand il lui plaira et en la manière qu'il voudra; je sacrifie toutes mes volontés et discernements à sa volonté divine, que je connaîtrai par mes supérieurs et directeurs; je sacrifie mes désirs au bon plaisir de Dieu, qui seul peut être la consommation de tous mes désirs que je voudrais anéan-

tir, afin que lui seul règne souverainement en mon âme; enfin je lui sacrifie tout mon cœur et toutes mes affections, et n'en veux jamais avoir d'autres que les siennes. C'est ainsi que je me récrée quelquefois, en lui présentant des victimes, et je me persuade qu'il prend plaisir à ma simplicité et à la bonne odeur de mon sacrifice.

D'autres fois, me souvenant de ce qu'a dit saint Paul: *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, je prends plaisir à me cacher partout où je puis en lui, pour me dérober à la vue de toutes les créatures, et que personne ne sache où je suis, que lui seul. Je me cache dans les saintes obscurités et abjections de sa vie voyagère, où demeurant oublié et méprisé, il n'a point été connu du monde, quoiqu'il fût la splendeur et la gloire de son Père. Dieu seul connaissait la beauté et l'excellence de cette vie. Il me semble que je me trouve fort bien, en repos avec lui seul dans ces profondes ténèbres; je me cache aussi dans sa vie contemplative, où voyant son Ame si retirée et si cachée, que Dieu seul la connaissait, sans m'efforcer de comprendre quelles étaient ses sublimes et adorables opérations envers son Père, j'unis ma volonté, mon esprit et toute mon âme à la sienne, pour faire en lui et avec lui tout ce qu'il fait. Je ne veux point savoir où je suis ni ce que je fais, demeurant ainsi caché à toutes les créatures et à moi-même. Il me semble que c'est ce que saint Paul veut nous faire entendre, quand il dit que notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu; ou je me cache dans les plaies de ce divin Sauveur, qu'il me tient toujours ouvertes pour me recevoir. Quand je suis obligé de faire des voyages, où il me semble que je n'agis que pour les affaires temporelles, je me cache dans les plaies de ses *pieds, unissant* toutes mes démarches avec les siennes,

ne désirant pas faire un seul pas sur la terre non plus que lui, sinon pour chercher la gloire de notre Père céleste et pour faire sa divine volonté, et personne ne me voit là.

Quand il faut servir le prochain et m'appliquer aux bonnes œuvres extérieures, je me cache dans les plaies de ses mains, pour n'agir en tout qu'en lui et pour lui, souhaitant n'être regardé de personne, qu'on ne pense point à moi, qu'on ne me sache gré de rien, qu'on ne me donne ni approbation ni louange; mais que Jésus-Christ seul soit regardé, loué et remercié en tout. Je voudrais pouvoir me cacher à moi-même et ne regarder que Jésus, afin que toute ma vie fût ainsi cachée avec lui en Dieu. Oh! quel bonheur de se rendre ainsi invisible à toutes les créatures, pour n'être vu que de mon Sauveur, et ne voir aussi que lui! Mais le lieu secret où j'ai le plus de penchant d'aller me cacher, c'est la plaie de son côté. Là je trouve son Cœur adorable tout brûlant de l'amour divin envers Dieu son Père et envers les hommes. Je prends un plaisir indicible à voir que je suis aimé par le divin Cœur de Jésus, et que je ne peux en douter, parce qu'il ne cesse de me le prouver, par tant de grâces dont il me prévient, et la part qu'il me donne à ses ineffables communications. J'oublie mes misères et mon peu de correspondance, tant j'ai de joie de voir ses richesses et la beauté de son amour. Il me semble que je passerais volontiers toute ma vie dans cette sorte de récréation, dont un seul moment m'est plus cher que tous les divertissements du monde.

Quelquefois je reçois des visites passagères de plusieurs *bons sentiments* que j'entretiens un peu; et puis je les *congédie*, parce que je trouve qu'ils ne prennent pas bien *leur temps*. Par exemple, le désir de la solitude se pré-

sente souvent à mon esprit, tandis que je suis engagé dans l'embarras des affaires par l'ordre de Dieu ; mais après qu'il a fait la visite, je le prie de s'en retourner, parce que je ne peux maintenant aller où il voudrait me conduire. Je roule donc tout simplement et tranquillement appuyé sur l'ordre de Dieu, comme sur mon bien-aimé; et par là, tous lieux et tous emplois me sont indifférents. Je reçois aussi souvent des visites fâcheuses de plusieurs imperfections que je commets dans le tumulte où je suis; mais comme je ne leur fais pas bon visage, elles me conduisent aussitôt dans l'abjection, qui est mon refuge ordinaire, et là je demeure en paix dans l'aveu de mes misères. Ainsi, fais-je en sorte que si mes imperfections me sont nuisibles d'un côté, elles me sont avantageuses de l'autre, par la connaissance qu'elles me donnent de ma faiblesse.



DEUXIÈME TRAITÉ

QUI CONTIENT CE QUI PEUT NOUS FAIRE ENTRER DANS LES VÉRITABLES SENTIMENTS DE JÉSUS-CHRIST.



CHAPITRE PREMIER.

Que nous devons nous proposer l'idée de l'intérieur de Jésus-Christ, pour former le nôtre sur ce modèle

Il n'est pas si difficile à l'âme de se recueillir et de rentrer entièrement en elle-même, quand elle n'en sort pas tout-à-fait pour les occupations extérieures. Il faut bien se donner garde de trop se répandre pour quelque bonne cause que ce soit. Les desseins du démon, sont de ruiner peu à peu notre intérieur par des emplois très-spécieux qu'il nous présente, parce qu'il sait que c'est dans l'intérieur que se forme le grand et important ouvrage de la perfection qu'il veut empêcher. L'homme sage veille principalement à la garde de son intérieur, et après, il fait ce qu'il peut des choses du dehors, sans trop s'y appliquer, de peur de se nuire ; mais communément on n'aime pas beaucoup cette vie, parce qu'elle est toute cachée, et qu'on aime à paraître. Ces paroles me plaisent beaucoup dans l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : *Convertissez-vous de tout votre cœur ; laissez ce misérable monde, et votre âme trouvera son repos. Il exhorte* à la vie intérieure, de laquelle on vit rarement, faute de se convertir tout-à-fait à Dieu, et

pour cet effet à quitter le monde; c'est-à-dire renoncer à voir, entendre et goûter ce que le monde estime et chérit, et ce dont les hommes s'entretiennent vainement. L'âme ne peut y trouver son repos, parce qu'elle ne saurait y rencontrer son centre, qui est Dieu même. *Il faut donc apprendre*, continue-t-il, *à mépriser les choses extérieures, et à se donner à l'intérieur, et puis le royaume de Dieu, qui est la joie et la paix dans le Saint-Esprit, viendra en vous.*

Pour apprendre à mépriser le monde, il faut entrer une bonne fois dans l'intérieur de Jésus-Christ, et goûter un peu de l'ardent amour qu'il a pour son Père; on connaîtra ainsi le peu d'estime qu'il fait de tout ce qui n'est pas Dieu. Cette entrée et cette demeure dans l'intérieur de Jésus sont très-efficaces pour s'avancer dans la perfection; mais ce divin intérieur est trop ignoré, inconnu; oublié; il n'est pas assez souvent l'objet de nos considérations, de notre amour et de nos complaisances. Toute la beauté et la gloire de l'âme sont au dedans, et c'est là où Dieu se plaît d'habiter. Il se complaît en lui-même, et dans l'âme qui est son image, quand elle s'est rendue une demeure digne de lui, qu'elle est vide de toutes les créatures et dans une parfaite nudité. Il est certain que Dieu est au fond de l'âme de chacun de nous, et qu'il y réside comme dans le ciel; mais il ne s'y manifeste que lorsqu'elle est bien pure. Pour lors, il lui donne de petites manifestations de ses perfections divines, et souvent de petites participations de ses délices éternelles. Il les a infinies en lui-même et en jouit infiniment; mais l'âme n'étant point capable de cette abondance, il lui jette quelquefois seulement des miettes de cette table divine, qui rompraient les liens de sa captivité, si cela arrivait fort souvent.

Un homme intérieur ouvre son cœur seulement à Dieu, et le ferme aux créatures. Il s'attache principalement à contempler souvent l'intérieur de Jésus-Christ. Il l'aime, l'adore, l'admire, le voyant tout rempli et comblé des délices de son Père céleste. Il lui semble qu'il voudrait en faire part à ses frères, et qu'une voix part de là, qui lui dit : Si tu étais entièrement conforme aux états de ce Fils unique, ton frère aîné, pauvre, abject, méprisé et souffrant comme lui, tu serais traité comme lui ; ton intérieur, comme le sien, serait comblé de la même joie, en sorte que tu aurais comme un avant-goût des délices du Paradis : *Car*, dit saint-Paul, *à mesure que les souffrances de Jésus-Christ augmentent en nous, nos consolations s'augmentent aussi* (1). Un homme intérieur se conserve toujours recueilli, autant qu'il le peut, et libre de toute affection désordonnée ; ainsi il peut se convertir à Dieu facilement, s'élever au-dessus de lui-même, et se reposer en son bien-aimé avec grande jouissance : c'est pourquoi l'auteur de l'Imitation dit : *Si vous refusez les consolations extérieures, vous aurez les intérieures.*

L'état présent de cette vie corrompue demande que nous vivions dans une mort continuelle à toutes choses ; car la jouissance des créatures a tant de pouvoir sur nous, qui sommes faibles, qu'elle nous détache de Dieu ; c'est pourquoi la fidélité demande qu'on s'en éloigne le plus qu'il est possible, et qu'on renonce à tout plaisir qui ne vient point du Seigneur. Notre corruption et la longue habitude que nous avons de prendre notre joie dans les choses créées, font que nous avons bien de la peine à tenir ferme dans cette mortification, qui est une

(1) *Sicut abundant* passiones Christi in nobis, ita et per *Christum abundat* consolatio nostra. II. Cor. 1, 5.

croix continuelle. Qu'il s'attende donc à souffrir, et souffrir beaucoup celui qui veut parvenir à posséder Dieu comme il faut ; mais aussi, quand on le goûte, ne fût-ce que pour un instant, on ne regrette point les sacrifices qu'on a faits. L'homme intérieur qui veille avec attention sur ce qui se passe en lui-même, reconnaît bien par sa propre expérience les différentes lumières qui l'éclairent : savoir, quand elles proviennent des sens, de la raison, ou de la grâce ; quand celle-ci l'a une fois bien pénétré, les deux autres lui paraissent des ténèbres en comparaison : de même qu'ayant un peu goûté véritablement Dieu au-dedans de soi ; il n'est pas possible de prendre goût aux créatures qui sont au dehors. Le palais de l'âme devient alors très-délicat, elle ne peut aimer que la vie intérieure, la beauté infinie de Dieu, l'excellence des vertus chrétiennes et la sublimité des maximes de Jésus. Les pratiques du christianisme la charment, tout le reste lui déplaît au point qu'elle le méprise souverainement, bien loin d'en faire cas ; mais aussi quand il plaît à Dieu de se cacher et de se rendre insensible à l'âme, ce qui arrive souvent : oh ! quelle croix pour elle ! Que fera-t-elle alors ? Privée des consolations intérieures, et ne pouvant prendre goût aux extérieures, que deviendra-t-elle ? J'ai entendu dire à mon directeur, que nous sentant dans l'aridité, la sécheresse, l'absence de Dieu, il ne faut pas demeurer oisif, mais faire des diligences amoureuses pour le trouver, ainsi que l'Épouse des Cantiques qui cherchait celui qu'elle aimait : elle allait de côté et d'autre, courait partout, et demandait à tout le monde où il était : *N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime* (1) ? Toutefois, s'il ne veut pas que nous le trouvions, il faut demeurer

(1) *Num quem diligit anima mea vidistis ?* Cant. III, 3.

tranquilles et paisibles dans la privation, sans vouloir autre consolation que celle qu'il prend à nous voir souffrir et languir après lui, se plaisant à voir une âme désolée et inconsolable, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, parce qu'elle ne peut aimer que lui, ni prendre plaisir qu'en lui seul.

CHAPITRE II.

Comment Jésus s'imprime délicieusement dans l'âme qui le contemple.

Que Jésus est un ravissant spectacle pour l'âme qui le contemple ! Elle voit que ce qui est en lui de fini, devient adorable, divin par l'union hypostatique ; que l'amour de sa sainte Humanité, et toutes ses autres productions humaines envers la Divinité, quoique d'un être limité en elles-mêmes, sont néanmoins en vertu de cette union d'une dignité et d'une excellence infinie. Cela comble mon âme de joie, de voir ainsi en Jésus ces trésors inépuisables de mérite et de gloire. O Jésus, qui vous connaîtrait ! O Jésus, que je vous connaisse et que j'ignore tout le reste ! O mon Jésus, ma joie et tout mon trésor, que vous êtes immense dans vos grandeurs, mon âme se perd dans ces profonds abîmes ! Cette vue me pénètre si fort, que je ne puis penser qu'à Jésus et à ses grandeurs ; et tout ce qui me détourne de cette pensée me devient un grand tourment. Je souffre pour lors une violence que je ne saurais exprimer, qu'en disant qu'il me semble qu'on m'arrache de mes délices. O Jésus ! la vie de mon âme, quand serai-je seul avec vous *seul ? Quand* serai-je si éloigné des créatures, que pas *je ne puisse me* détourner de votre vue un seul ins-

tant? Que c'est une dure servitude de vivre ici-bas dans le trouble des affaires qui nous éloigne de l'application actuelle à Dieu! Oh! qu'il est vrai, aimable Jésus, que vous êtes le centre de nos âmes! La mienne l'éprouve dans le sentiment du repos qu'elle goûte en vous. Laissez-moi donc jouir de vous selon mes souhaits, autrement vous me donnez la mort. S'il faut mourir pour jouir pleinement de vous, ô Jésus! j'y consens : mais non ; vous vous contentez de m'enivrer de vos douceurs. Vous êtes si bon, que vous me faites boire dans le torrent de vos ineffables délices, et c'est ainsi que vous appuyez mes faiblesses. J'ouvre donc mon sein pour y recevoir cette manne céleste, qui me fortifiera dans les misères de cette vie. Il me semble que je ne dois plus les sentir, tant vos consolations me donnent de forces. J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé; mais, hélas! ma faiblesse est telle, que si vous détournez de moi vos regards un seul moment, je serai aussitôt renversé par le moindre choc. Ne me rejetez point de votre face, ô mon Jésus! laissez-moi contempler votre grande Ame tout abîmée dans l'immensité des délices de votre Divinité. J'adore ces délices infinies, et je leur rends devant les Anges et les hommes le tribut de louange qui leur est dû. Voir votre belle Ame toute plongée et tout abîmée dans le grand océan des délices de la Divinité, quel entendement peut le concevoir? J'admire cette merveille incompréhensible, et je ne veux jamais d'autre joie que celle que vous possédez dans la Divinité. Qu'une petite miette qui tombe de votre table, ô Jésus, est admirable, et satisfait pleinement l'âme qui vous aime! Je ne désire au reste en goûter, que pour honorer votre vie glorieuse et bienheureuse.

Je sens aussi que vos délices me font aimer vos croix,

et que mon âme n'est jamais si bien disposée à souffrir, que lorsqu'elle a un peu joui de vous. Oui, ô mon doux Jésus ! vos joies et vos croix me sont indifférentes ; mon cœur, ce me semble, est disposé à tout ; répandez-y les unes ou les autres, comme il vous plaira, il est ouvert à tout ce que vous voudrez verser en lui. Tout ce que je vois en vous, a pour moi des attraits qui gagnent mon cœur ; et, parce que j'y vois la jouissance et la souffrance, les joies et les croix, j'aime les unes et les autres, et toutes sont bienvenues, parce que je sais qu'elles viennent de vous, que vous les tenez toujours près de votre Personne, que vous les aimez, et qu'enfin c'est de votre part qu'elles viennent à moi, pour me donner des assurances de vos bontés, et de l'amour infini que vous me portez.

L'intérieur de Jésus est la source de tout l'intérieur des Saints. Ce sont de petits ruisseaux de ce grand océan. Notre âme y doit être souvent abîmée, et s'y perdre si bien, qu'elle ne se trouve jamais, non plus que le vieil intérieur d'Adam, tout corrompu. O belle Ame de Jésus ! soyez l'Ame de mon âme, que je n'agisse jamais que par vos mouvements, que j'aie une douce et continuelle attention à vous, et une adhésion intime à vos lumières et à vos sentiments.

Puisqu'il y a une liaison intime entre Jésus-Christ et tous les chrétiens, comme entre le chef et les membres, il n'y a donc rien de plus élevé sur la terre, que l'état où nous sommes transformés par cette union ineffable; car étant associés aux états humains et divins de Jésus-Christ, de lui qui est le chef, et du chrétien qui est un membre de son corps, il ne se fait qu'un seul et même Jésus-Christ, qui glorifie, qui loue et qui aime Dieu son Père d'une manière très-sublime, le chef dans les

membres et les membres par leur chef. Ainsi, un chrétien qui est non-seulement dans les états pauvres, abjects et souffrants du Sauveur, mais qui vit de son esprit de pénitence, d'amour et de sacrifice, par cette union intime, n'est, pour ainsi dire, autre que le Fils de Dieu même, qui vit en lui, et par conséquent qui glorifie, aime, adore et sert son Père éternel en lui.

Toutes les grandeurs de la terre éloignent de cette vie bienheureuse, puisqu'elles n'ont en leur possession que l'esprit de la nature et du monde; ce sont de pures rêveries, qui paraissent abominables à une âme qui ne cherche que Dieu. J'avais une lumière qui me faisait pénétrer cela à merveille, et qui me montrait, avec évidence, la grandeur dans les abjections et la félicité dans les croix, puisque Dieu y est; et là où il est, c'est la grandeur et la béatitude de l'âme aimante. La souveraine misère de ce monde, c'est d'être dans les croix sans esprit de foi, c'est-à-dire sans vue de Dieu, qui leur donne le prix; et aussi d'être dans les grandeurs et prospérités avec l'esprit du monde qui les fait estimer, puisque Dieu n'y est pas; et là où il n'est pas, c'est le vrai enfer des âmes.

Je reconnais que notre principale intention, quand nous faisons la sainte Communion, doit être d'entrer en communication avec Jésus-Christ dans ses états divins et humains. Je disais donc en faisant ma Communion : O Jésus ! faites que j'entre en union réelle et véritable des différents états de votre vie. La pauvreté qui vient de la perte des richesses ne me fait point peur, mais la pauvreté de votre Esprit. Ne me traitez pas si rudement, Seigneur, que de me laisser sans mépris et sans croix en ce monde, et qu'étant élevé en quelque dignité, je sois sans votre Esprit et sans vous. Je vous aime mieux

que tout le reste. Pourvu que je vous aime et vous glorifie, il m'importe peu que je souffre, que je sois pauvre et méprisé. Vivez en moi, ô Jésus! et possédez-moi avec votre Esprit.

CHAPITRE III.

Le Cœur de Jésus est le riche trésor de l'âme chrétienne.

L'intérieur de Jésus est un abîme rempli d'un nombre infini de dispositions toutes saintes et toutes pures, avec lesquelles il honore et glorifie son Père éternel. La Divinité est la source primitive d'où découlent ces dispositions en l'intérieur de Jésus-Christ, et son Cœur adorable est le trésor qui les reçoit et qui les conserve, pour les communiquer aux hommes et les enrichir. C'est de là qu'ils peuvent tirer de quoi suppléer à leur extrême pauvreté; car ce trésor est infiniment riche et inépuisable. Le Père éternel lui-même y trouve à satisfaire le désir qu'il a d'aimer et d'être aimé. Ainsi le meilleur avis que je pourrais donner à une âme, c'est de bien épurer son cœur de toutes les créatures, et de se couler tout doucement par de saintes saillies amoureuses dans ce divin intérieur. Ne vous amusez point à aimer par vous-même, ou du moins ne vous en contentez pas, car votre amour est trop faible; mais tenez-vous dans la complaisance de l'amour que le Père éternel porte à son Fils Jésus, et de celui que le Fils unique porte à son Père.

Je sais bien que l'intérieur de la Divinité est inaccessible à la créature, y ayant une distance infinie; mais le Cœur de Jésus doit être son refuge, pour faire en lui et *par lui des* productions intérieures qui ne peuvent s'ex-

primer. La fidélité d'une âme amoureuse de ce divin Cœur lui en fait sentir quelque chose, et plus elle se rend fidèle à la grâce, plus elle goûte combien le Seigneur est doux, et que lui seul peut être la béatitude de l'âme. Ce divin Sauveur prend un singulier plaisir à la combler de ses faveurs; mais il veut qu'elle lui garde une grande fidélité, c'est-à-dire qu'elle quitte toutes les créatures sans réserve, et qu'elle se refuse entièrement à elles, pour être uniquement à lui; car il est si jaloux, qu'il ne souffre point de partage.

O mon divin Jésus! quand sera-ce que je me verrai dans la pleine liberté de n'être occupé que de vous seul, et de me reposer en vous comme dans mon centre? Hors de vous, mon âme n'est point en repos, et ne fait qu'aspirer à retourner en vous. Quand les affaires temporelles l'accablent et la distraient, lui faisant perdre la vue actuelle de Jésus, dont les douces et ineffables communications la soutiennent et la vivifient, elle demeure toute languissante et froide. Ce qu'elle peut faire alors de mieux, c'est d'agréer ce pénible état, par soumission à l'ordre de la Providence, qui le veut ainsi, et ne trouvant aucune satisfaction en elle-même, de la chercher tout entière en Dieu seul.

Il me suffit que Dieu soit ce qu'il est, qu'il possède en lui une félicité infinie et immuable. C'est assez pour moi que Jésus soit Jésus, et que son divin Cœur soit tout embrasé d'amour, ne respire qu'amour. Je suis pauvre en moi-même, mais je suis riche en Jésus-Christ qui est tout mon trésor; et s'il m'est fermé à présent, que je suis dans la privation des lumières et de la douceur, il ne laisse pas d'être à moi. Il s'ouvrira de rechef quand il lui plaira, et il me donnera la liberté d'y puiser, ce qui soulagera bientôt toutes mes misères. Quand je

devrais demeurer ainsi, pauvre et privé de tout, il importe peu que je sois indigent et réduit à la dernière pauvreté, puisque Jésus est toujours infiniment riche, et que son Cœur est un trésor de lumières, de grâces et d'amour, qui glorifie Dieu son Père pour lui et pour moi.

Mon âme ayant été éprouvée pendant quelque temps, et le bien-aimé qui la console souvent de sa divine présence, s'étant un peu caché, il recommença à se manifester avec des bontés admirables. Ses impressions me semblaient plus vives que jamais, le feu qui me brûlait me paraissait plus pur, et par le petit progrès que je remarque en moi par la miséricorde de mon Dieu, je connais que j'ai été un peu dans le creuset. Il est vrai que le moment présent des souffrances est bien amer, mais aussi que celui qui le suit, après qu'elles sont passées, est agréable! Je sens que mon oraison s'élève et se purifie, et enfin je vois que Dieu ne m'a pas abandonné. J'en loue sa bonté, et je veux chanter à jamais ses divines miséricordes.

O Jésus, que vos bontés sont ineffables, de tendre ainsi les bras et d'ouvrir votre Cœur amoureux à votre indigne serviteur! Je veux m'y abîmer et me perdre dans cet océan de merveilles, pour ne plus me retrouver jamais. Depuis quelques semaines, il me semble que ce divin Sauveur m'unit à lui plus intimement qu'à l'ordinaire. J'ai plusieurs lumières à l'oraison et à la Communion, qui me font voir le bonheur et l'importance de cette union, et comment elle doit se pratiquer. Je goûte, je savoure, je me repose en Jésus, que je sens par expérience être ma paix, ma joie, ma béatitude et mon centre. Mon âme a vers Jésus une tendance continuelle d'amour, et je m'associe souvent par mes désirs *à ses états divins* et humains, à ses occupations envers

Dieu son Père, à son amour et à toutes ses saintes dispositions.

Je reçois de la bonté de Jésus plusieurs grâces, des sentiments et des vues sur ses divins mystères. Il me semble qu'il me parle intérieurement par des clartés, des persuasions douces et des attraits puissants, pour m'inviter à la participation de ses saintes dispositions, particulièrement à embrasser sa pauvreté et ses mépris, sa vie cachée et d'oraison, et que mon âme lui répond par des acquiescements pleins de respect, et des consentements très-volontaires à ses saintes inspirations. Elle les reçoit avec douceur, paix et joie, quoique la nature y trouve des répugnances. Elle se confie en sa grâce qui lui donnera des forces, et s'abandonne ainsi à sa conduite, toute pleine de confiance et d'amour.

Oh! que l'entretien de Jésus et de l'âme est doux! Qu'il est intime et ravissant! Quand l'âme y est accoutumée, elle s'y comporte avec son bien-aimé d'une manière si spirituelle et si tranquille, que personne ne s'aperçoit de cet aimable colloque, dans lequel l'âme est instruite de ce qu'elle doit faire et de ce qu'elle doit souffrir. Là, elle est en grand repos avec son Époux, s'entretenant et parlant des excès de l'amour de Jésus pour elle, et de l'amour réciproque qu'elle veut avoir pour Jésus. Quand Jésus voit une âme qui désire ne servir que lui, et qui quitte toute autre affection et toute autre pensée pour cela, il en prend possession, il la meut et l'applique par sa divine sagesse, sa bonté et sa puissance aux choses qu'il désire d'elle. Pourvu donc que l'âme soit une fois entre les mains de Jésus-Christ, elle n'a qu'à s'abandonner à sa divine conduite. Son principal exercice, et presque son unique soin, doit être de se tenir fort unie à lui.

CHAPITRE IV.

Le goût que l'âme a pour Dieu la dégoûte de tout le reste.

Mon âme est dans une telle disposition, qu'elle ne peut goûter, ni voir que Dieu et ses perfections infinies, Jésus et ses mystères. Elle ne peut se plaire ailleurs, et toute autre chose lui est effectivement à dégoût. Au contraire elle jouit d'une douceur inexprimable en ces divins objets qui ont, ce me semble, pour elle des parfums qui l'embaument ; car, aussitôt que j'ai envisagé ou les perfections divines, ou les mystères du Verbe incarné, mon âme est embaumée d'une odeur très-suave, qui en la réjouissant, la possède tout entière, et ne peut la laisser se reposer dans les créatures. Celui qui aurait toujours ce goût présent, ne pourrait plus rien goûter au monde. Je sens aussi beaucoup d'amour pour la félicité de Dieu. Il me semble qu'il m'attire à l'honorer, et qu'il m'y consacre particulièrement. Les uns sont dévots à la sagesse divine, les autres à la justice, à la grandeur, à l'immensité, ou à quelqu'autre perfection de Dieu ; et moi je sens que je suis particulièrement dévot à la félicité de Dieu, que je fais consister dans une possession infinie et immuable de toutes ses divines perfections. Cette possession le remplit si fort, qu'il est dans une jouissance infinie de lui-même. L'âme pénétrée de cette vue de la plénitude des délices infinies de Dieu, s'y fixe admirablement, se complaisant, se réjouissant, s'abîmant en la félicité de Dieu, sans vouloir prendre ni goût, ni consolation en aucune autre chose ; tout lui paraît fade en comparaison.

La vue de cette félicité de Dieu me comble de joie, et

c'est à présent, ce me semble, ma principale disposition actuelle ou virtuelle ; car de moment en moment j'entre dans la félicité de Dieu par joie, amour, louange et complaisance. D'abord que je me réveille, mon âme quitte toutes les créatures, et sans s'amuser, elle va droit à la félicité de Dieu ; et sans penser à autre chose, elle y prend son paisible repos, élevée au-dessus d'elle-même et de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est sa demeure ordinaire pendant le jour. Les affaires et les soins du corps l'affligent ; car, obligée de s'y rabaisser souvent, elle sort de son centre, lequel seul peut la satisfaire ; ne trouvant ailleurs aucun plaisir, car elle ne goûte que la seule félicité de Dieu. Cette vue de son divin Maître la transforme en lui, et comme sa félicité est de se voir, de se posséder, de jouir de soi, de se réjouir, de se complaire délicieusement en soi-même ; elle ne voudrait aussi ne voir que la félicité de Dieu, le posséder, l'aimer, jouir de lui et se complaire en lui. J'aime davantage maintenant les mystères glorieux, car ils me représentent sa gloire et sa félicité infinies : je veux en avoir des tableaux dans mon cabinet.

Tout ce que j'entends dire et tout ce que je vois, fait que je me réjouis de la félicité de Dieu : si l'on parle de la mort, je dis : Mon Dieu est immortel, immuable et éternellement heureux ; si c'est de la pauvreté, je dis qu'il est dans la surabondance de tous les biens, infiniment riche et heureux ; si c'est des grandeurs mondaines, je dis : Qu'est-ce que cela en comparaison des grandeurs infinies que mon Dieu possède et qui le rendent infiniment heureux ? Tout me sert à m'élever, ou à me reposer tranquillement dans la félicité de Dieu, infiniment heureux en lui-même : et même quand je suis dans les combats, les répugnances, les peines et

les souffrances de la partie inférieure, l'intellectuelle est toujours attachée à la félicité divine par vue et par amour, par attention d'esprit et application de ma volonté, ou plutôt par occupation ; car elle est bien plus occupée qu'appliquée, quoiqu'elle ne sente pas toujours du goût et de la douceur. J'en ai pourtant très-souvent, et même dans la partie sensitive. Je ne puis dire avec délibération : Je me réjouis en ceci ou en cela, quand même ce serait de choses excellentes ; car il me semble que j'emploierais mal ma joie, dont le seul usage n'est que la félicité de Dieu, laquelle m'est tout en toutes choses. Je ne puis non plus avoir des tristesses ou des craintes volontaires, puisque Dieu est Dieu, qu'il le sera éternellement, et qu'il est infiniment heureux en lui-même. Il m'importe peu que je sois bien ou mal, que mes affaires aient un heureux ou un mauvais succès. Je dis souvent : Si mes petites affaires ne vont pas bien, ma grande affaire ne saurait jamais manquer, et c'est là tout mon bonheur. Par mes petites affaires, j'entends les temporelles, et par les grandes j'entends la félicité de Dieu. Il me semble que mon amour n'est pas assez pur, quand il n'est pas principalement pour la félicité de Dieu. Je ne regarde les autres perfections divines, que comme des pièces qui composent sa félicité ; et quand je regarde la félicité de Dieu en elle-même, je crois voir toutes ses perfections réunies ensemble.

Quoique je travaille au dehors dans les affaires, mon âme se repose dans la félicité de Dieu. Elle y prend des complaisances si douces, que le travail et les affaires, vraie croix pour elle, ne la troublent point. Si quelquefois dans l'oraison il me vient quelque lumière pratique de Jésus-Christ, par exemple, de sa pauvreté, de ses abjections, ou quelqu'autre pratique de sa vie, et que je

forme des résolutions d'aimer la pauvreté ou les abjections, ou de l'imiter en quelqu'autre chose, je sens cependant toujours au fond de mon cœur un amour actuel de la félicité de Dieu, lequel m'élevant au-dessus de toute pratique de vertu, me fait reposer simplement en Dieu, dont la grandeur, la perfection et la félicité me réjouissent beaucoup plus que tout l'avantage que je pourrais avoir, en pratiquant toutes les vertus.

Mon âme, aimez la retraite sur toutes choses; aimez la retraite; soyez seule, tant que vous pourrez, avec Dieu seul. Il est impossible d'aimer, sans connaître; or, c'est là qu'on connaît Dieu et ses divines perfections. Le monde applique son esprit aux affaires, et ne voit pas la beauté et les bontés du bien-aimé; aussi son amour se refroidit beaucoup: *La charité d'un grand nombre se refroidira* (1), dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le saint Évangile. L'absence du bien-aimé rend l'amour languissant. Allez donc souvent rallumer vos flammes dans la vue actuelle des perfections de cet Être infiniment aimable. On ne peut le considérer attentivement sans l'aimer. Tout doit vous être à dégoût hors de lui, et toute votre joie doit avoir pour principal objet la félicité infinie dont il jouit.

CHAPITRE V.

L'âme ne peut trouver de vraie joie qu'en s'appliquant à Dieu.

Mon âme avait ressenti quelque atteinte de tristesse naturelle la nuit en dormant, et s'était réveillée en cette disposition; mais elle fut bientôt dissipée, et il ne lui

(1) *Refrigescet charitas* multorum. Matth. XXIV, 12.

resta qu'une impression de joie, même en la partie inférieure qui la ressentait. Il ne faut qu'un petit éclat de cette joie infinie de la Divinité, répandue hors d'elle, pour béatifier la très-sainte Humanité de Jésus et tous les Saints du Paradis. Je prenais plaisir à voir sortir ce petit éclat qui remplissait de joie tous les habitants du ciel. C'est une petite miette qui tombe de la table des trois Personnes divines, et qui enivre toute la Jérusalem céleste de délices ineffables. Mon âme, ce n'est point encore le temps pour vous de participer à cette joie. Vous êtes encore retenue sur la terre dans votre bannissement : vous êtes encore redevable à la justice divine : vous êtes pleine de péchés et de corruption. Il faut passer présentement par les souffrances à l'exemple de Jésus, dont l'Humanité sainte a été crucifiée et châtiée rigoureusement pour vous. Quand vous serez dans les croix, glorifiez-vous en elles, afin de glorifier la divine justice qui veut être satisfaite avant que vous entriez dans la joie du Seigneur. Elle se satisfait surtout de croix et de sacrifices, de peines de corps et d'esprit, de mépris, de privation des consolations humaines, et de tout ce qui fait souffrir l'homme pécheur.

Les Saints participent aux délices des trois Personnes divines, parce qu'ils sont très-purs, sans nulle corruption ni imperfection. A mesure qu'une âme se décharge de la pesanteur de sa corruption, elle devient propre à recevoir les communications de Dieu. L'Humanité sainte de Jésus monta au ciel le jour de son Ascension, sans peine et avec une agilité admirable, parce qu'elle n'était plus chargée des apparences de l'homme pécheur; de même, plus l'âme se purifie par l'humble acquiescement aux croix qui lui arrivent, plus elle devient légère pour s'élever facilement vers Dieu. En même temps

que la Divinité la voit dans cet état, elle l'attire pour l'ordinaire à la contemplation des grandeurs de Dieu, et la fait entrer dans l'abondance des joies du Seigneur qui la mettent dans un oubli général des choses créées.

Le jour de la fête de sainte Cécile, j'eus cette pensée, que cette grande Sainte se plaisait aux accords de la musique, pour élever son âme à la contemplation de cette joie divine de la sainte Trinité. Ce même jour, je parlai à une personne très-éclairée dans les voies de la grâce, qui était venue me faire part de la joie dont elle était comblée ; car Notre-Seigneur, après la sainte Communion, lui avait découvert le sein de son divin Père, dans lequel elle devait reposer éternellement ; il y aura, disait-elle, un silence admirable là-dedans : je ne parlerai plus, mais je m'endormirai avec délices dans ce divin reposoir, pour jouir d'un repos éternel, que rien ne pourra jamais interrompre. Elle me disait avec grande lumière : Oh ! mon cher frère, une âme qui connaît son Dieu, qui le goûte, qui le voit, ne peut plus vivre sur la terre qu'avec des langueurs et des soupirs continuels, et dans un dégoût extrême des créatures. Dieu n'est pas connu, il n'est pas aimé ; ah ! que font les hommes ? Ils parlent d'or et d'argent, de biens et de procès, de plaisirs, d'honneurs et de choses semblables, qui sont toutes vaines. Les créatures ne parlent que des créatures, ne pensent qu'à elles, et n'aiment qu'elles ; le Créateur n'est point l'objet de leurs pensées, de leur amour, ni de leurs entretiens. Quel aveuglement ! O divin centre ! O vie divine ! Quand me perdrai-je en vous ?

Son sentiment était plus fort que ses paroles, et faisait couler ses larmes en abondance, tandis qu'elle me paraissait toute hors d'elle-même. Je fus durant tout ce

jour dans de continuelles langueurs d'amour, et je poussais des soupirs vers Jésus, l'objet de mes affections. Je l'envisageais comme une beauté et une bonté infinies, qui par de secrètes impressions produisait en moi ces soupirs par le désir de le posséder. Nous ne laissons pas assez pénétrer notre âme des rayons de la Divinité. Nous la remplissons trop des créatures, je dis même bonnes et saintes, qui ne doivent jamais être sa principale occupation. Chaque chose a son temps; faute de remplir assez son intérieur des perfections de Dieu, le fond n'en est pas si bien établi; connaissons donc à loisir ses grandeurs, ses beautés, sa bonté, sa puissance et le reste: puis, enivrés des délices de sa pure Divinité, nous pourrons retourner aux œuvres de piété avec plus de pureté, plus de vrai zèle, et un entier dépouillement de nous-mêmes.

L'Essence de Dieu et toutes ses perfections, n'est-ce point assez pour l'âme? Que peut-elle désirer de plus? Quel exercice plus noble peut-elle faire que de s'y abîmer, et d'y demeurer le plus continuellement qu'elle pourra? O mon Dieu! délivrez-moi des soins de cette vie et des affaires temporelles. Surtout délivrez-moi de moi-même, afin que je ne vive plus que de votre vie divine, et que je me complaise en vous seul. Oh! quel bonheur d'avoir Dieu présent! Goûter la présence de Dieu, vaut mieux que la jouissance de tous les plaisirs du monde. Aussi, quand la présence de Dieu est aperçue par l'âme, toutes les créatures en sont absentes. Je ne sais comment l'âme s'aperçoit de cette divine présence; mais je sais que c'est un plaisir incomparable. Quel malheur de vivre dans l'oubli de la présence de *Dieu*, et de ne point jouir de ce bien infini qui nous *est présent*, faute d'y penser! tout manque à l'âme

quand elle possèderait toutes les créatures ; si elle ne possède la présence de Dieu ; et quand elle la possède, pour lors elle est dans les respects, les adorations, les soupirs, les langueurs, et dans l'oubli général de tout ce qui n'est point lui. Qui pourrait vouloir autre chose que vous, ô mon Dieu, quand il vous possède ?

CHAPITRE VI.

La vraie liberté de l'âme est de s'entretenir dans le souvenir de Dieu.

Quand nous délivrerez-vous, Seigneur, de notre captivité ? Quand aurons-nous la liberté des enfants de Dieu, pour ne vivre et ne nous occuper comme lui, que de sa connaissance et de son amour ? Souffrons notre exil en paix, puisqu'il faut demeurer ici-bas, tant qu'il plaît à notre souverain Maître ; mais faisons cependant tout ce que nous pourrons, pour soulager les ennuis de notre exil, en dégageant notre âme de la captivité des créatures et de leurs vaines occupations, pour nous élever à Dieu et nous occuper de lui seul, puisqu'il nous donne la liberté de pouvoir le faire. Hélas ! si les damnés avaient cette liberté, ils changeraient leur enfer en paradis. Combien sommes-nous heureux de pouvoir changer notre exil en notre patrie, et notre privation en la jouissance de Dieu, si nous voulons quitter tout le reste, pour ne nous occuper que de lui !

Oh ! que notre vie est vaine ! Qu'elle est abjecte et chétive ! Que le séjour de ce monde est ennuyeux ! Puisqu'à dire vrai nous sommes dans une mort presque continuelle; car nous ne vivons point de la vie pour laquelle nous sommes créés ; nous n'avons point été tirés du néant pour vivre de la vie des animaux, mais de

celle de Dieu même; or, la vie que Dieu mène en lui-même, c'est de se connaître et de s'aimer éternellement. Il n'y a que les Bienheureux qui vivent de cette vie divine, leur vie n'étant que connaissance et amour de Dieu: et celle d'ici-bas n'est que vanité et sensualité. On ne vit, pour ainsi dire, que lorsqu'on est en solitude. Le tumulte des affaires nous ôte ou diminue la connaissance et l'amour divins, dans lesquels consiste notre vraie vie. Oh! l'heureuse condition que celle des solitaires! Oh! la grande prudence, de se délivrer des sollicitudes du monde, qui ne sont que de vains amusements, pour vaquer à l'unique nécessaire, qui est de vivre de la vie divine, pour laquelle nous sommes créés! A quoi se passe en effet toute la vie humaine? Discours inutiles, vanités, extravagances, faiblesses. N'aimerais-je pas mieux un quart d'heure de la vie divine, que la vie humaine de tous les siècles?

Le monde, qui ne sait ce que c'est que de vivre retiré en Dieu, et qui pense qu'on est inutile, quand on ne manie point les affaires extérieures, voudrait toujours nous voir embarrassés en quelque chose, et nous présente des emplois qui sont même quelquefois bons; il croit nous faire plaisir en nous donnant l'occasion de pratiquer de bonnes œuvres. On peut s'en charger, quand on n'a pas quelque chose de meilleur et de plus important à faire; mais il n'y a rien de plus utile ni de plus important ici-bas, que de s'appliquer à Dieu, pour vivre de sa vie divine. Ce n'est pas omettre un bien, quand on en fait un beaucoup plus grand. Si quelquefois j'oublie une affaire qu'on attendait de moi, et dont on me demandera compte, il faudra dire: Je me suis trouvé en *si bonne compagnie* que je n'ai pu la quitter, ce sera *pour quelqu'autre* jour; entendant par là que j'étais

appliqué à Dieu, en la compagnie des trois Personnes divines que je n'aurais point voulu quitter pour toutes les affaires du monde. Où étiez-vous toute la matinée, qu'on ne vous a point vu? Je dirai : J'étais chez moi, où j'avais une affaire de grande importance. Hélas! mon âme, peut-il y avoir une affaire plus importante que de vaquer à l'admiration des grandeurs de votre Père céleste, et de se reposer dans son sein? C'est ainsi qu'il faut se délivrer du monde, et le tromper innocemment pour ne pas lui dire notre secret.

Oh! combien est grand le bonheur de l'âme, qui s'applique à la contemplation des grandeurs divines, quoiqu'elle ne parvienne jamais à connaître ce qu'elle s'efforce de contempler! Car la majesté de Dieu est toute renfermée et cachée en elle-même, et ses perfections adorables sont infiniment élevées au-dessus de notre faible entendement. Seigneur mon Dieu, lorsque je vous contemple, je m'occupe plus de ce qui est inconnu que de ce qui est connu. Quand je considère vos grandeurs, je ne puis que les croire et les adorer. Je reconnais que vous êtes au-dessus de toute connaissance, de toute louange et de tout amour. Si je m'efforce de vous louer, de vous admirer, de vous aimer, ce n'est que dans la louange et dans l'amour que vous avez pour vous-même; car toute ma louange et tout mon amour, c'est de confesser que je ne puis vous louer, ni vous aimer dignement. Louez-vous donc vous-même, Seigneur, et aimez-vous vous-même; mon âme en aura une très-grande joie et complaisance. Voilà tout ce qu'elle peut faire de mieux.

Ici les créatures ne se mêlent point dans notre application à Dieu, et c'est je crois ce qu'on appelle connaître Dieu sans matière; c'est-à-dire ne point le con-

naître dans ses effets, ni à l'aide d'aucune créature, mais dans sa propre substance avec l'obscurité de la foi. Il est vrai que cette manière de le connaître est moins sensible, et que plus l'esprit entre dans Dieu sans matière, plus il entre dans les ténèbres; mais ce sont des ténèbres sacrées qui ne laissent point de nous donner assez de lumière pour connaître qu'il est au-dessus de toutes connaissances. Quand je m'applique ainsi à la Divinité sans matière, je ne vois rien, mais je la connais, ce me semble, plus que si je la voyais dans les créatures. Elles sont toujours finies et bornées, et par conséquent la connaissance qu'elles me donnent est plus rétrécie que celle que j'ai de Dieu quand je le regarde en lui-même. J'éprouve pour lors une consolation plus solide, et je reconnais que le souverain bonheur de mon âme est de n'être occupée que de lui seul, sans mélange d'aucune autre chose.

CHAPITRE VII.

Le profond et parfait repos de l'âme ne peut être que Dieu.

J'eus une oraison fort simple sans vue distincte, mais dans un repos fort tranquille en Dieu seul, au-dessus de toutes créatures. Mon âme se reposait donc sans agir, et par ce doux repos et au milieu de ce repos, il lui venait de petites vues qu'elle honorait le repos éternel de Dieu en lui-même; ce qui augmentait son repos, par l'assurance qu'elle en recevait, qu'en cela elle faisait une chose qui lui était fort agréable. Que l'âme ainsi en repos prenne bien garde de le quitter pour travailler, ou à l'intérieur aux actes les plus sublimes de la charité envers Dieu, ou à l'extérieur envers le prochain; le Seigneur ne voulant d'elle pour ce moment que le repos,

afin qu'elle honore ainsi son repos infini. Il faut faire seulement ce qu'il veut, et le glorifier en la manière qu'il lui plaît. Cet exercice intérieur de repos est fort doux, mais il glorifie hautement la Divinité, étant un acte de charité parfaite, qui demande une grande pureté, et exige qu'une âme soit toute dégagée, pour être élevée au-dessus de toutes les choses de la terre. Hélas! mon âme n'entre dans ce saint repos que très-faiblement, et seulement à la superficie, pour être encouragée à passer outre par une plus parfaite mortification, et un plus grand dégagement de tout ce qui n'est pas Dieu.

Je conçois ce repos comme une profonde solitude, où l'âme fidèle demeure retirée et éloignée de toutes choses, comme s'il n'y avait que Dieu et elle seule au monde. J'ai grande vocation à cet ermitage divin. Je dois y être fidèle par la fuite des affaires, des parents, des amis, de tous leurs vains entretiens, et par une application particulière à Dieu seul. Oh! que le démon persécute l'âme en cet état, par de beaux prétextes! Mais n'écoutez rien, mon âme, et quittez tout pour adhérer au tout, que vous ne pourrez ni mieux aimer, ni mieux servir qu'en vous tenant paisible, soumise et humble dans la disposition où il vous met, ne voulant que lui seul.

Mais, ô mon Dieu, que cette parfaite pureté est rare! Étant vrai que nous nous cherchons toujours un peu en toutes choses, et que la nature s'y glisse très-subtilement; c'est ce qui trouble le parfait repos de notre âme, lorsque la nature, qu'on voudrait contenter, n'a point tout ce qu'elle désire. J'avais un grand désir d'expérimenter, en moi-même, le bonheur d'une âme qui jouit *du profond et* parfait repos en son Dieu. Après une

heure et demie d'oraison, il me sembla que je commençais à entrer dans ce pur repos en lui seul, au-dessus de toutes créatures. Je parvins enfin à cette jouissance qui met l'âme dans une disposition qui n'est connue qu'à elle seule. Elle possède tout en possédant Dieu, et ne peut souffrir que la plus sainte et la plus parfaite créature l'approche. Lui seul lui suffit, elle ne peut vouloir autre chose; car alors, en une façon très-réelle, l'âme sait et connaît la différence infinie qu'il y a entre Dieu et les créatures. Cet état ne dure pas toujours, mais il laisse de fort bonnes impressions dans l'âme. Une des principales est un grand tourment qu'elle souffre, de se voir si souvent privée de cet aimable repos dans cette vallée de larmes; c'est pourquoi en sortant de là, rien ne lui plaît que la croix, d'autant qu'il lui semble qu'il n'y a que la souffrance qui ne lui oppose point d'obstacles pour y retourner, tandis que toutes les créatures l'en détournent : aussi ne peut-elle être satisfaite, si elle n'est ou dans son Dieu, ou dans la croix.

Dieu est le souverain bien de tout l'homme. Son âme et toutes ses puissances trouvent en lui seul leur parfait repos, leur joie, leur pleine satisfaction, leur béatitude. Dieu les a créées pour lui, et pour se reposer en lui comme en leur centre. Comme souveraine vérité, il est l'unique centre de l'entendement. Comme souveraine bonté, il est celui de la volonté; et la mémoire, pour être contente, ne doit avoir que lui pour objet. Toutes les vérités particulières, toutes les bontés, toutes les beautés et les autres perfections des créatures, ne font qu'altérer l'âme qui est créée pour quelque chose de plus grand. Dieu seul peut étancher sa soif, et jamais ceci ne se comprend que lorsqu'il plaît à Dieu de le lui *faire expérimenter*. Cette expérience est d'une efficacité

merveilleuse pour détacher de tout ce qui n'est pas Dieu. La pauvre âme qui l'a une fois goûté, ne peut retourner aux créatures, quelque bonnes qu'elles soient, elle ne se livre même à la pratique des vertus, que par soumission à la divine volonté; et c'est toujours en lui seul qu'elle met toute sa joie et son repos. Mais elle se trouve crucifiée par la condition de la vie présente, où les nécessités du corps, les affaires, les répugnances de la nature, les aridités, et mille occasions distrayantes, la tiennent dans l'éloignement de Dieu, ne lui permettant point de le goûter continuellement, ni de se reposer aussi tranquillement dans sa jouissance, que son cœur le désire. Elle souffre beaucoup et ne cesse de soupirer : *et ses larmes lui servent de pain, jour et nuit; tandis qu'elle se demande à soi-même où est son Dieu* (1)?

Je sais bien cependant que l'amour de la croix et du bon plaisir divin la console, et l'indifférence à tout état la tient dans la paix et dans la joie. Quoi qu'il en soit pourtant, elle n'est point en son centre en la manière qu'elle y sera éternellement. Elle y aspire, elle l'espère et le désire, mais elle n'en a que la tendance, tandis qu'elle est sur la terre; ainsi elle demeure dans la privation et ensuite dans la souffrance. Oh! qu'il est vrai, qu'un cœur qui aime ardemment, ne peut cesser de souffrir continuellement, tant qu'il n'est point dans la jouissance parfaite de ce qu'il aime! Il dit en languissant comme saint Paul : *Je désire d'être dégagé des liens du corps pour être avec Jésus-Christ* (2), et il attend avec un saint transport cet heureux moment; mais puisque

(1) Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus? *Psal.* XLI. 4.

(2) Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. Phil. *I, 23.*

notre exil est prolongé par les ordres de la divine Providence, courons tant que nous pourrons pour en voir la fin, c'est-à-dire travaillons de toutes nos forces à la solide vertu; allons à Dieu sans relâche par les voies où sa Providence nous met.

Ma santé est à présent très-bonne, Dieu merci, et après que Notre-Seigneur m'a fait toucher au doigt mon néant durant ma maladie, il me fait connaître sa puissance dans ma santé, donnant à mon âme des goûts et des expériences que je ne puis exprimer. Il me semble que j'ai reçu un amour tout nouveau pour Jésus-Christ et pour ses états divins et humains. Je ne saurais trouver du repos pour mon âme, que je ne sois dans les uns ou dans les autres. Je reconnais mon aveuglement, de m'être arrêté si longtemps dans les dispositions d'aller à Dieu, que je dois uniquement posséder, puisqu'il est mon unique centre. Je vois clairement que je ne dois plus le chercher : mais l'ayant trouvé, je n'ai plus rien à faire, si ce n'est me reposer en lui, l'aimant uniquement.

CHAPITRE VIII.

De quelle manière l'âme entre et demeure en Dieu.

L'âme n'est pas bien logée dans les pauvres et chétives créatures ; car étant plus grande qu'elles, elle s'y trouve gênée et pressée comme dans un cachot fort étroit. Il faut qu'elle entre par la porte de l'immensité dans le beau et spacieux palais de la Divinité, pour être au large, et jouir avec pleine liberté de la contemplation des beautés et perfections de Dieu. Elle trouve la porte *de l'immensité* toujours ouverte pour elle, quelque part *qu'elle soit* ; c'est pourquoi toutes les demeures et tous

les lieux lui sont indifférents, puisqu'elle peut s'élever et se loger dans l'éternel et immuable séjour de la Divinité. Sa manière d'entrer et de demeurer en Dieu, n'est pas comme celle des Bienheureux qui jouissent de la claire vision dans le ciel; car ici nos entendements le connaissent sans le connaître, et le découvrent sans le voir. Ils entrent dans cette lumière inaccessible de la Divinité par les ténèbres; savoir, par la foi qui est une nuit obscure. Néanmoins, au milieu de ces ténèbres, ils connaissent un Être infini et un abîme de toutes perfections, qu'ils ne sauraient comprendre; et ils conçoivent pour lui des sentiments de respect, d'adoration, d'amour, qu'ils voudraient porter jusqu'à l'infini, s'ils en étaient capables. Ce n'est point par les créatures que l'âme a cette obscure connaissance; ce n'est point par les raisonnements, c'est par une certaine obscurité qui lui est inconcevable; ce n'est pas aussi, à ce qu'il paraît, par une voie ordinaire, car ces ténèbres dont je parle font des impressions plus puissantes que l'obscurité de la foi. Je ne sais ce que c'est, mais je sais bien que toutes les lumières ne font point tant connaître Dieu que de telles ténèbres.

L'âme ainsi logée dans cette immense grandeur, qui n'est qu'obscurité pour elle, voit tout, pour ainsi dire, en ne voyant rien. Il lui semble que toutes les créatures sont infiniment loin d'elle et qu'elle est plongée, elle ne sait comment, dans l'Être de Dieu et dans ses perfections infinies qui lui paraissent de grands abîmes. Elle se trouve appliquée, tantôt à une perfection et tantôt à une autre, comme il plaît à Dieu de l'occuper. Tout lui est également incompréhensible. Elle sait que les Bienheureux voient clairement ce qu'elle contemple *obscurément*; mais elle sait bien aussi qu'ils ne le com-

prennent point, non plus qu'elle. O bienheureux Esprits ! jouissez avec joie de vos lumières, tandis que je demeure dans mes ténèbres, soupirant après l'heureux jour qui me fera voir ce que vous voyez : *Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu* (1) ?

Pour avoir la liberté de demeurer dans cette conversation divine, elle néglige tout ce qui n'est pas Dieu, hors duquel l'âme ne peut regarder, ni aimer que la Croix, parce qu'elle y trouve son Dieu attaché. Oh ! que cette union de la Croix avec la sainte Humanité, et de la sainte Humanité avec la Divinité, lui paraît belle ! O la divine Ame de Jésus ! qui est entre le Père éternel et son Corps qu'elle détruit amoureusement, pour faire un sacrifice qui honore infiniment la Divinité. Je conçois bien pourquoi Jésus est appelé Prêtre éternel, c'est parce qu'il a toujours été attaché à l'autel de la Croix, pour ne cesser de s'y offrir en victime, pendant tout le cours de sa vie mortelle, prenant un plaisir extrême au milieu des souffrances et de ses douleurs très-amères. La répugnance volontaire qu'il voulut éprouver à se voir immolé, n'empêchait pas la soumission de l'Ame, qui n'avait en vue et en désir que de contenter le Père éternel, et d'accomplir ses desseins sur elle et sur son Corps. Que cette disposition de Jésus est admirable ! Oh ! qu'elle glorifie hautement la sainte Trinité !

L'âme qui n'a en vue que de demeurer continuellement dans la Divinité, n'abandonne pas pour cela la très-sainte Humanité de Jésus-Christ ; au contraire, en demeurant dans l'une, elle demeure aussi dans l'autre. Comme celui qui voudrait contempler Dieu le Père,

(1) *Quandò* veniam et apparebo ante faciem Dei ? *Psal, XLI, 3.*

contemple aussi son Fils unique, parce que tout le Père est dans son Fils, et tout le Fils est aussi dans son Père ; de même toute la Divinité est dans la sainte Humanité, et toute la sainte Humanité est aussi dans la Divinité. La Divinité est un palais d'une grandeur et d'une beauté admirables ; et l'Humanité sainte est aussi un palais d'une grandeur et d'une beauté singulières, l'un et l'autre ravissent l'âme qui s'est accoutumée à y demeurer, et quoiqu'elle passe quelquefois de l'un dans l'autre, contemplant tantôt les états divins et tantôt les états humains, elle ne sort point néanmoins de l'un quand elle entre dans l'autre, parce qu'elle les trouve toujours l'un dans l'autre, et quelquefois elle se loge dans tous les deux ensemble, dans la contemplation de l'union suprême de l'Humanité avec la Divinité. O mon Dieu, qu'heureux seraient ceux qui pourraient vivre ainsi sur la terre, sans jamais sortir de cet état d'union avec vous !

Je désire m'habituer à ne me servir que de la vue intellectuelle, et rarement, et le moins que je pourrai de la vue des sens, parce que par les sens je ne connais point Dieu, mais seulement les créatures. C'est pourquoi cette vue des sens ne me paraît que ténèbres en comparaison de la vue intellectuelle, qui me fait découvrir et comme toucher l'Être souverain de Dieu, qui me paraît quelquefois si sensiblement, qu'il me semble que tous les êtres créés ne sont que des songes et des rêveries. Oh ! que je conçois bien pourquoi les Saints, pendant leur vie, prenaient tant de plaisir dans les lieux sombres et solitaires, afin que leur âme ne se dissipât point par leurs sens, et que leur vue intellectuelle fût plus forte et plus constante ! Quand l'âme est une fois bien habituée à se servir de ses yeux intérieurs, elle

entre avec Dieu présent dans une conversation presque continuelle, ne pouvant se détacher de ce divin objet, en qui elle découvre de plus en plus des perfections, qui la lient plus fortement à les contempler, et la dégoûtent si fort de tout le reste, qu'elle ne saurait plus s'y amuser. Il me semble que je croirais n'avoir rien perdu, si je perdais la vue du corps, je ne perdrais que la vue des créatures; et sans celle-ci, ayant la vue intellectuelle, je verrais tout ce qui peut se voir de Dieu en ce monde.

CHAPITRE IX.

L'âme étant en Dieu, y demeure comme dans son centre.

Je me suis senti dans une certaine jouissance et douce possession de Dieu qui satisfaisait merveilleusement mon âme, laquelle regardant cet Être infini comme son vrai centre, en qui seul elle doit se reposer éternellement, adorait quelquefois, admirait et aimait ce divin centre. Mais ce qui l'occupait principalement, était un délicieux repos qu'elle avait en lui; voyant tous ses désirs pleinement et abondamment remplis, elle se tenait passive en cet état, dans lequel elle ne faisait rien que se reposer en Dieu et le goûter avec une grande paix. Il y a déjà quelque temps que je me sens attiré à cette jouissance, qui me donne un grand mépris et dégoût des créatures. C'est par elle que je mortifie mes passions, et que je me sens fortifié dans la pratique des vertus. C'est elle aussi qui me fait abandonner même le soin des affaires légitimes du monde. Il me semble que l'âme ayant bien goûté Dieu, il lui sert de distraction dans les emplois, et *elle en* devient comme incapable; mais heureuse incapacité *qui nous* vient de l'application que nous avons à

ce divin objet, dont les attraits sont si doux, que tout ce qui n'est point lui ne peut contenter l'âme. Quand j'ai pris goût à quelque créature, j'ai en même temps un reproche intérieur qui me dit : *Ton Dieu ne te suffit-il pas?*

J'aime beaucoup à me représenter Dieu, comme étant mon centre, mon repos, ma béatitude, et qu'il a toutes ces qualités, parce qu'il est infini en toutes sortes de perfections ; ce qui le rend suffisant à lui-même, et à toutes les créatures qui lui font injure quand elles cherchent leur repos ailleurs qu'en lui. Pour agir dans les affaires et traiter avec le monde, il faut être hors de soi-même, et cette sortie afflige beaucoup ceux qui s'attachent à la présence de Dieu. Mes croix sont causées par tout ce qui interrompt la jouissance de mon divin centre, duquel je ne puis souffrir l'éloignement qu'avec peine. Un état de si grande faveur ne me semble pas le propre de cette vie mortelle. Je commence néanmoins à douter si Notre-Seigneur ne m'attire pas à lui par cette voie-là, et si mon attrait surnaturel n'est pas en partie celui-ci ; car, pourquoi mon cœur n'est-il point content hors de là, et ne peut-il souffrir le moindre trouble qui lui fasse perdre le goût de son Dieu ? Oh ! que la vie humaine, avec toutes ses occupations, ses emplois, ses sollicitudes, lui devient onéreuse ! Donnez-moi, Seigneur, cet admirable privilége d'y pouvoir passer, sans perdre un seul moment votre aimable jouissance ; ou si le désir de m'unir à vous est arrêté pour quelque temps, par le tumulte des affaires, augmentez-le si fort ensuite, qu'il aille avec plus d'impétuosité vers son bien-aimé centre, comme un fleuve arrêté d'abord par une digue, lorsqu'il vient à la rompre, court avec plus de violence vers la mer qui est son centre et son élément.

Que je suis satisfait, ô mon Dieu! de ne pouvoir trouver de vraie joie qu'en vous seul; et combien est grande l'erreur des gens du monde qui cherchent leurs plaisirs hors de vous! Vous êtes le centre de vos créatures, et elles ne peuvent être heureuses qu'en vous. Je vois clairement que si l'âme ne se prive des vaines satisfactions des sens, mais qu'elle s'y attache, jamais elle ne jouira de Dieu, et ne goûtera point les délices spirituelles, car le Seigneur est jaloux : son excellence et sa grandeur infinie le rend tel, ce qui lui fait avec justice refuser la joie de sa jouissance à ceux qui cherchent leurs plaisirs ailleurs qu'en lui seul. Je ne veux jamais donner à mon âme la fausse liberté de se répandre avec les créatures, même sous prétexte de récréation, mais la tenir le plus continuellement que je pourrai unie à son divin centre. Quand je m'aperçois que la fragilité humaine, ou les affaires m'en séparent, je souffre sensiblement, et j'espère en venir, par un effet tout particulier de la grâce, au point de ne pouvoir plus vivre que dans une union actuelle. C'est où j'aspire en marchant dans les voies du Verbe incarné, qui donnent la mort à tout ce qui n'est pas Dieu, et procurent ensuite à l'âme une paix admirable, et une grande facilité à demeurer continuellement unie à son souverain bien.

Il faut s'accoutumer, autant qu'il est possible, à n'user que des vues intellectuelles, et par nécessité seulement de celles des sens, ainsi qu'à marcher ordinairement dans les voies de la foi, qui tiennent l'âme élevée au-dessus de toutes les créatures. Quand la foi nous fait découvrir que Dieu est partout, et qu'il opère en toutes choses; nous y prenons plaisir, et notre âme s'écoule *vers lui*, comme vers son centre, dans lequel elle prend *un doux repos*. Ce repos ayant fait trouver Dieu, ou

plutôt étant une preuve que l'âme l'a trouvé, elle oublie facilement toutes les créatures, et sent bien que son cœur en est très-éloigné, ne pouvant goûter autre chose que ce délicieux repos qu'elle trouve en son centre, duquel ce lui serait un grand tourment d'être séparée. Ce repos la rend abandonnée à toutes ses saintes dispositions et volontés, qu'elle commence à aimer uniquement. Ce sentiment d'abandon devient si absolu et si général, que dans les circonstances l'âme reçoit avec une paix égale de la main de Dieu, tout ce qui lui arrive, paix ou guerre, doux ou amer, repos ou travail; parce qu'elle sait que Dieu se plaît à tirer sa gloire de tout évènement. Il faut que l'âme se maintienne, autant que possible, dans cet heureux état, qui la rendra forte et toujours disposée à la pratique des vertus.

CHAPITRE X.

Pures délices et surabondance de joie pour l'âme.

Après midi, je fus contraint de sortir de la ville, et au retour je trouvai Dieu s'aimant soi-même, ce qui me réjouit beaucoup. Je dis pour lors : Seigneur, comme je vous laisse, je vous trouve; je vous ai laissé vous aimant vous-même; je vous trouve de même vous aimant. Oh! que mon bonheur est grand, puisque celui de mon Dieu, que j'aime plus que moi-même, est parfait, sans nulle altération ! Votre bonheur, ô mon Dieu ! est donc ineffable et immuable. Que de délices pour ceux qui vous aiment; et que les réflexions qu'on fait sur l'amour dont vous vous aimez, sont douces et ravissantes ! D'abord que je me mis en oraison, je ne vis en Dieu que joie incompréhensible: le Père se contemplant

lui-même, connaît ses perfections, avec une joie infinie; le Fils et le Saint-Esprit sont dans une pareille joie. Tout est joie dans cette admirable société des trois divines Personnes : la moindre tristesse, ni la plus petite douleur n'y sauraient pénétrer; car c'est là où réside la joie essentielle et la béatitude infinie. Mon âme participa un peu à cette joie, entrant dans les sentiments de la plus douce suavité : elle s'occupait avec un sensible et indicible plaisir des délices éternelles et immuables des trois divines Personnes, qu'elles se communiquent réciproquement et infiniment : elle les contemplait, s'en réjouissait et disait : Réjouissez-vous, divines et adorables Personnes; possédez vos béatitudes; oh ! quand me verrai-je éternellement abîmé dans l'abondance de vos joies ?

Je voyais que Dieu est une source infinie de biens, de grandeurs, de gloire et de joie; qu'il les fait découler différemment sur les créatures, en donnant plus aux uns, aux autres moins, ainsi qu'il lui plaît; et quoique je visse clairement que j'ai la moindre part à ces divins écoulements, j'en étais néanmoins aussi content que si j'avais eu les plus grandes. O mon Dieu ! disais-je, c'est assez pour moi que vous ayez une plénitude immense de tous biens; j'ai peu d'égard à ma pauvreté, il suffit que vous soyez infiniment grand, puissant, parfait, infiniment heureux, que je sois tel qu'il vous plaira. Ce ne seront point les avantages que je recevrai de votre bon plaisir qui me réjouiront le plus, mais votre unique et seul bon plaisir : ce sera la vue de votre bonheur, et non la vue du mien, qui me comblera de félicité : comme ce sera la vue de votre béatitude qui me rendra heureux éternellement, et non la mienne, puisque je me réjouirai plus de celle que vous possédez en

vous-même, que de celle qu'il vous plaira de m'accorder.

La joie parfaite est dans le parfait amour, quand il jouit parfaitement de ce qu'il aime; et le parfait amour ainsi jouissant et se réjouissant infiniment, c'est l'amour que Dieu se porte à lui-même : amour qui est la cause de tout ce qui se fait dans le ciel et sur la terre, c'est-à-dire au dedans de Dieu, où tout est amour jouissant, éternel, parfait, infini; et au dehors de Dieu, où sa toute-puissance, qui est dans son amour, produit toutes choses. Dans la création de l'univers, Dieu s'aime lui-même, et se complaît dans son ouvrage; il en est ainsi de sa conservation. S'il glorifie les élus, c'est parce qu'il s'aime en eux et prend plaisir à leur faire part de ses biens qui sont infinis; s'il damne les réprouvés, c'est encore parce qu'il s'aime lui-même et se réjouit en glorifiant sa justice; dans les croix qu'il m'envoie, je sais qu'il s'aime et qu'il prend son plaisir à glorifier sa justice, en punissant un criminel. Dans cette vue, je veux donc les souffrir de bon cœur : je veux prendre part à l'amour qu'il se porte à lui-même et à la joie qu'il y goûte, brûlant du même feu dont il brûle; ainsi, toutes mes croix seront à l'avenir abîmées dans la joie de Dieu.

On ne saurait exprimer le plaisir que reçoit une âme qui voit Dieu partout s'aimant soi-même, et tout comblé de joie de ses propres biens qu'il possède nécessairement. Oh! que c'est une grande félicité pour elle, de découvrir ainsi la félicité de son Dieu, et de pouvoir s'abîmer dans cet amour et dans ces joies, pour vivre toute transformée en lui! Cette transformation, selon que je le puis comprendre, n'est autre chose, sinon qu'étant tout abîmée dans la connaissance de Dieu, elle devient

en quelque façon une même chose avec lui, à peu près comme le fer qui dans la fournaise perd sa noirceur, sa froideur, sa dureté et semble devenir le feu même, dont il a les lumières et les ardeurs ; en sorte qu'on le prendrait pour n'être point du fer, mais du feu.

Depuis que Dieu m'a fait goûter la joie de sa propre félicité, il m'en est resté un doux et sensible plaisir qui dure toujours, quoiqu'il soit plus grand dans la solitude qu'en compagnie; plus grand dans la chambre ou dans l'église, que dans les affaires qui en cette disposition me sont encore plus insupportables; mais je dis en moi-même : La règle de mes désirs, c'est le bon plaisir de Dieu. Quand il me veut dans l'embarras des affaires, il ne désire point que je sois ailleurs; et l'objet de ma joie, c'est de savoir que Dieu est Dieu, qu'il l'est nécessairement, et qu'il le sera toujours : tout le reste n'est plus capable de me donner ni joie ni tristesse.

Il me semble que plusieurs vues différentes sur les perfections de Dieu me nuisent et troublent les pures délices de ma volonté, qui se réjouit de ce que Dieu est Dieu. Je fus fort aise de rencontrer un digne religieux, qui paraissait être ravi d'entendre parler de cette plénitude de joie qui remplit une âme, à la vue de la joie infinie de Dieu. Il paraissait bien qu'il l'avait lui-même expérimentée, et c'est ce qui le rendait capable d'en parler et de l'entendre. Celui qui n'a jamais goûté combien Dieu est doux, ne sait ce que c'est. La vue du contentement que Dieu a de lui-même m'en communique quelquefois un si grand, et mon âme est si pleinement satisfaite, si comblée de joie de ce que Dieu est Dieu, que si on lui demandait dans ce moment ce qu'elle voudrait, elle dirait : Rien, puisque mon Dieu est content et qu'il le sera éternellement. Quels sont vos désirs, me

dirait-on ? Je n'en ai point pour le présent, puisque mon Dieu est pleinement heureux en lui-même par la jouissance de ses grandeurs infinies. Mais qui serait donc capable de vous donner quelque plaisir, ou quelque consolation dans ce monde ? Aucune chose, répondrais-je, puisque toutes les joies de la terre sont infiniment au-dessous de celle que je goûte, de ce que Dieu est tout rempli de sa propre joie ; qu'il est indépendant de toutes les créatures et qu'il ne peut jamais avoir besoin d'elles. Je ne conçois point qu'il y ait de joie comparable à celle-ci, pour une âme qui aime Dieu : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1) !

CHAPITRE XI.

C'est dans le pur amour de Dieu que l'âme goûte la joie pure.

Depuis la grâce que mon âme reçut de goûter un peu du pur amour, il me semble qu'elle ne pouvait plus demeurer qu'en Dieu seul ; sa joie ne venait pas cependant de l'excellence de l'état auquel elle était élevée, mais seulement de ce que Dieu a une joie infinie d'être ce qu'il est, et ce qu'il sera éternellement. Mon oraison était telle à peu près, n'ayant pas quantité de lumières en l'entendement ; mais ma volonté était tout absorbée dans la joie que Dieu avait en lui-même de lui-même : il me semble qu'elle était continuellement attachée à ce divin objet. Quoique l'entendement eût diverses pensées, et que je fisse beaucoup d'actions extérieures, néanmoins je cherchais la solitude pour conserver le repos de ma volonté, non pour sentir les douceurs qui accom-

(1) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. *Psal.* XXXIII, 9.

pagnent cet état, mais pour la tenir continuellement unie au seul repos que Dieu a dans lui-même, et dans ses adorables et infinies perfections. Je me levais, j'entendais la Messe, je communiais et faisais toutes mes actions extérieures dans ce même état, où mon âme se trouvait, ce me semble, fort élevée en Dieu. Je n'avais jamais senti ma volonté si délicieusement unie à Dieu, ni si absolument perdue en lui : il m'est impossible d'exprimer cette perte de ma volonté ; je me contente de la sentir, ou plutôt de ne la sentir plus, ne voulant autre chose que demeurer abîmé dans la pure joie de mon Dieu. Hélas ! mon cœur étant tourné vers son divin objet, et ressentant ses amoureuses impressions, ne peut rien goûter que ce qui le blesse : tout lui est croix, excepté ce qui le fait souffrir, et ses plaies lui sont plus aimables que toutes les douceurs de la terre.

Quand je fais quelque réflexion sur ce que fait mon cœur, quelle vue il a, je ne remarque rien, sinon qu'échauffé d'une douce flamme, il brûle en disant : Mon Dieu mon tout, mon Dieu mes délices, mon Dieu mon amour. Je conçois bien que tout le commerce intérieur entre Dieu et l'âme se fait particulièrement dans la volonté : l'entendement en est aussi capable ; mais la volonté reçoit en elle les plus intimes, les plus pures et les plus parfaites communications ; aussi est-elle plus propre à cela que l'entendement, qui en cet exil est sujet à beaucoup d'illusions ; mais la volonté est plus assurée dans ses voies, et le démon ne peut contrefaire ce qui se passe en elle à l'égard du pur amour. L'âme qui a senti par expérience les effets de ce pur amour, ne peut être facilement trompée. L'assurance de la volonté est dans sa pureté, et la pureté de la volonté consiste à ne vouloir que Dieu et son bon plaisir. Elle est

morte à tout le reste, se contentant de ce qu'il plaît à Dieu de lui donner, sans vouloir ni aimer, ni goûter que lui; et c'est en cet état qu'elle reçoit ses plus pures et ses plus intimes communications.

La plus pure joie que l'âme goûte dans le pur amour, n'est pas une joie sensible, mais élevée au-dessus de tout sentiment. Il ne faut pas s'en étonner : celle des Ames bienheureuses qui sont dans le ciel est sans sentiment, et c'est la plus pure qu'on puisse avoir. Tout est pur en elles : leurs lumières sont pures, parce qu'elles voient Dieu clairement par la lumière de la gloire ; leur amour est pur, et leur joie de même, parce que tout cela est élevé au-dessus des sens. Ce n'est pas le meilleur état où je puisse être, quand j'ai de grandes lumières de Dieu et des joies sensibles, parce que les lumières de cette vie n'étant point celles de la gloire, ne sont pas les plus pures qu'on puisse avoir; et la joie sensible n'étant pas tout au-dessus des sens, n'est pas aussi la plus pure; mais d'être en Dieu par une vue simple et pure de la foi, au-dessus de tout discours et conception, où l'âme ne connaît rien de Dieu, sinon qu'elle ne peut rien connaître de cet Être souverain, habitant une lumière inaccessible à notre intelligence : voilà un état plus parfait et plus relevé.

Cependant cette foi, tout obscure qu'elle puisse être, la mène plus loin en Dieu, que toutes les conceptions qu'elle pourrait former; et la volonté se trouve échauffée d'une manière admirable au milieu de ces lumineuses ténèbres ; si bien qu'elle jouit en cet état d'un repos en Dieu, où elle goûte une joie et une paix fort au-dessus des sens, celle dont parle l'apôtre saint Paul, lorsqu'il dit : *La paix de Dieu qui surpasse tout senti-*

ment (1). On ne s'explique guère dans cette disposition, et tout ce qu'on en peut dire est toujours fort au-dessous de ce qu'il en est. O pure joie de Dieu en Dieu, que vous êtes peu connue; mais que vous êtes encore plus rarement expérimentée ! Nous n'avons rien de pur en ce monde, ni pur amour, ni pure joie de Dieu : l'impureté de la créature se mêle partout. Je n'ai rien trouvé de meilleur, pour me défaire de toutes mes impuretés, que de m'abîmer dans ce grand océan de la pureté infinie, sans avoir autre prétention que de m'y perdre, ni autre discernement que du bonheur de ma perte. Là, tout ce qui n'est point Dieu est oublié, et l'on n'a attention qu'à Dieu seul, que l'on croit n'avoir point connu, ni aimé, ni goûté, jusqu'à présent. Cet état de perte absolue en Dieu semblerait inutile, puisque les puissances de l'âme ne font rien autre que se noyer dans cet océan infini de perfections; mais, hélas ! que l'âme, brûlant ainsi de l'amour divin, fait de choses, ou plutôt que Dieu fait de choses en elle ! L'expérience en fait plus connaître que tout ce qu'on en pourrait dire.

CHAPITRE XII.

Fervents désirs du pur amour de Dieu.

J'étais en ce temps dans un sentiment de douleur amoureuse, de ce que Dieu n'était point aimé en ce monde, qu'on ne le connaissait pas, et que je ne l'aimais presque point, non plus que les autres; que lorsque j'en avais quelque désir, ma misère et mon infirmité s'opposaient à l'exécution. Je gémissais donc amèrement de

(1) Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. *Phil.* IV, 7.

me voir en cet état, de ne pas aimer celui qui est infiniment aimable; je me consolais cependant de ce que Jésus l'aimait par son amour qui est infini, et qu'ainsi il faisait pour moi ce que je ne faisais pas moi-même. Cela me consolait beaucoup, et je m'attachais à Jésus aimant, afin qu'il aimât pour moi. Je le nommais : O Jésus ! ma consolation, c'est-à-dire Jésus qui me consolez de la peine que j'ai de ce que Dieu n'est pas aimé ; je vois que vous l'aimez dignement, et cela me donne une grande consolation. Je ne m'arrête point à goûter la consolation, mais à goûter l'amour de votre divin Cœur qui me donne de la consolation, voyant qu'il aime si parfaitement. L'amour que vous portez à Dieu est le sujet de toute ma joie; je n'en veux point d'autre en ce monde.

Je disais encore entre Jésus et moi : O Jésus ! consolez-moi, et j'entendais : Aimez, aimez votre Père éternel. Et voyant qu'il avait fait triompher la pureté de son amour, en souffrant et mourant sur la Croix, et qu'il avait procuré sa gloire par ses mépris et ses ignominies, je disais : O Jésus ! honorez-moi, glorifiez-moi, faites-moi vivre de la vie du pur amour. Et je voulais dire : Accablez-moi de honte, de mépris; faites-moi mourir à moi-même, puisque par les souffrances, les humiliations et la mort de la nature, je vis en votre pur amour ; et votre amour est mon honneur, ma joie, ma vie et tout mon bonheur.

A mesure que l'âme conçoit une plus haute estime de Dieu, elle conçoit aussi un plus grand mépris d'elle-même. Quand elle commence à aimer Dieu, elle commence à se haïr elle-même. Quand elle avance en cet amour, elle croît en la haine d'elle-même, et cherche à contenter Dieu par ses propres mécontentements. La

sirs, donnez-m'en aussi l'exécution. Faites-moi mourir, afin que je vive; faites-moi mourir à tout ce qui n'est point vous, afin que je vive en vous seul : *Car c'est Dieu qui donne la volonté de faire le bien et la force de l'exécuter*, dit saint Paul (1).

CHAPITRE XIII.

Quand et comment Dieu accorde à l'âme le don précieux de son amour.

Quand Dieu a dessein de communiquer le pur amour, il prépare l'âme à la réception de cette grande faveur par des croix et des souffrances si grandes, qu'elles la rendent quelquefois le rebut du monde. Quiconque connaît les richesses du pur amour, connaît celles de la croix. Car elles sont inséparables. Celui qui ne veut rien souffrir, ne veut point entrer dans la pureté de l'amour, mais demeure toujours esclave des sens et de son amour naturel.

Notre-Seigneur a dit que, lorsqu'il serait exalté, il attirerait tout le monde à lui, c'est-à-dire qu'étant élevé en Croix, il donnerait le désir de l'imiter en ses souffrances, pour l'imiter aussi en la pureté de son amour envers Dieu son Père; ce qui ne peut se faire, si l'on n'est élevé au-dessus de soi-même; et pour être ainsi, il faut perdre terre, c'est-à-dire quitter tout appui sur les créatures, sortir de ses propres intérêts pour entrer uniquement en ceux de Dieu, et ne prétendre plus d'autre consolation en cette vie, que celle d'avoir quelque croix à porter avec Jésus-Christ. En cet état, on n'est

(1) Deus est enim qui operatur in vobis et velle, et perficere. *Phil.* II, 13.

plus en terre mais on demeure toujours élevé au-dessus, comme demeura son sacré Corps, tandis qu'il resta attaché à la Croix ; et aussitôt qu'on s'en détache, c'est pour retourner en terre, vivre d'une vie naturelle où le pur amour ne se trouve plus.

L'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au milieu de sa Passion, était tellement perdue dans le très-pur amour de son Père, qu'il se réjouissait des excès de ses douleurs et de ses humiliations. La pureté d'amour élève l'âme si fort au-dessus de la nature, qu'elle lui fait agréer les choses qui la détruisent et qui lui sont les plus contraires. La mort, les douleurs, les mépris, les mortifications sont aimables à la pureté de l'amour. Sans croix, tout lui paraît un tourment. Cette pureté d'amour me contraint si puissamment d'aimer en souffrant, que je ne fais point de différence entre la croix et l'amour ; et je conçois bien que tous les conseils de Jésus-Christ, particulièrement celui de la pauvreté, servent admirablement à la pureté de son amour ; c'est ce qui fait qu'on doit entrer dans sa pratique avec joie, nonobstant les répugnances de la nature. Être pauvre de toutes choses, et avoir un peu du pur amour, c'est être infiniment riche. Posséder toutes choses, et n'avoir point du pur amour, c'est être infiniment pauvre.

La fidélité d'une âme qui aspire à la pureté d'amour, consiste à faire mourir continuellement les sentiments de la nature, et à faire vivre en nous les inclinations toutes pures et toutes saintes de Jésus-Christ, qui n'ont été qu'à contenter le Père éternel, à procurer sa gloire et à témoigner son amour aux hommes, aux dépens de sa réputation, de tous ses intérêts et de sa vie même qu'il a sacrifiée pour cela sur la Croix. Qu'y a-t-il de plus pur que ce qui est purement Dieu, et où il n'y a

rien du nôtre? Ainsi, quand nous négligeons tout ce qui nous regarde, et que nous quittons tout pour entrer dans les seuls intérêts de Dieu, une âme qui vit de la sorte, vit dans la pureté de l'amour et participe aux pures vertus de Jésus-Christ. Mais, ô mon Dieu, combien faut-il de générosité à un cœur qui veut aimer purement! Car il faut se résoudre à retrancher toutes les satisfactions humaines, pour contenter seulement le Seigneur. Qu'on n'espère point vivre de la vie du pur amour, sans une violence continuelle, et sans avoir toujours quelque chose à souffrir. J'avoue, ô bon Jésus! qu'il faut que votre grâce nous prévienne puissamment, qu'elle nous accompagne et nous soutienne continuellement. C'est de vous que nous espérons tout; c'est vous seul aussi qui serez glorifié en notre perfection.

Il me semble que l'état le plus parfait de cette vie, c'est quand l'amour et la souffrance sont joints ensemble; car alors il arrive que la même âme est jouissante en sa partie intellectuelle, et souffrante en la partie inférieure: et pour lors son amour est pleinement satisfait; car elle aime en toutes les manières qu'elle peut aimer, et jamais elle n'est une plus belle image de Jésus-Christ, qui dans l'état de sa vie mortelle était en même temps voyageur et compréhenseur.

Ce qui sert beaucoup à spiritualiser notre âme, c'est de faire un continuel usage de la foi; n'aimer et n'estimer rien que ce qu'elle nous fait estimer et aimer. L'homme se défait rarement de sa raison et de sa propre conduite, et néanmoins s'il ne s'élève au-dessus, il demeurera toujours terrestre et très-imparfait. La foi est une participation de la sagesse éternelle, hors de son règne, tout est, pour ainsi dire, mensonge et folie; c'est [illegible] qui nous montre le vrai bien. Ses lumières sont

obscures, à la vérité, mais elles sont certaines, et leur obscurité vaut incomparablement mieux que toutes les clartés de l'esprit naturel, parce qu'elles produisent un feu tout divin, qui est le pur amour : au lieu que les lumières les plus grandes de l'esprit naturel ne produisent qu'un amour naturel et humain qui leur est semblable.

C'est par une vue de la foi qu'on connaît que toutes les croix, souffrances et misères intérieures et extérieures, sont dans les âmes des élus des effets de la bonté divine, qui s'aimant infiniment, désire aussi d'être aimée des créatures qui en sont capables. La grâce les met exprès dans des dispositions crucifiantes, pour les purifier, et ensuite leur donner les impressions du pur amour; et plus elles sont purifiées par des croix pesantes, plus aussi elles aiment du pur amour, car la pureté de la croix et la pureté de l'amour sont inséparables. Dans cette vue, quand je souffrirai, je dirai : Je vous remercie, ô bonté et beauté infinies ! de ce que vous me faites souffrir pour me purifier et ensuite me faire aimer du pur amour. J'adore vos divins effets de croix et d'amour en moi : c'est ce qui fait que les âmes qui désirent beaucoup aimer, désirent tant de souffrir sur la terre, sachant bien que la croix est la source du pur amour. Dépouillements, infirmités, mépris, venez, à la bonne heure, je vous ouvre les bras et mon cœur, pour vous recevoir avec joie, puisque le pur amour vous accompagne.

CHAPITRE XIV.

De quoi le pur amour de Dieu se nourrit et se fortifie dans l'âme.

La vraie vie de la perfection, c'est l'amour enraciné dans l'abjection. Notre orgueil est enraciné jusqu'à la moëlle de nos os. C'est lui qui nous rend opposés à Dieu, il faut donc recourir à tous les moyens pour nous en délivrer. Nos propres défauts n'ont rien de bon que cela; ils peuvent nous servir à confondre notre orgueil, et c'est un grand avantage que nous en tirons. Un dessein formé ne réussit point, et nous attire de l'abjection et du blâme. Oh! qu'il nous est avantageux, s'il nous aide à nous défaire de l'orgueil et de l'amour-propre! On en est fâché, dit-on, parce que Dieu n'en est pas autant glorifié, et que les âmes ne sont pas autant secourues; mais au moins pouvons-nous dire : La mienne y gagnera par l'humiliation qui lui en revient. Elle se trouvera plus libre pour se convertir à Dieu plus parfaitement, et le glorifier davantage. O le grand secret de savoir nourrir son amour de ce qui fait mourir la nature! On connaît une âme dans l'occasion, quand elle aime purement; car elle demeure résignée et paisible dans ses peines, purifiant et nourrissant doucement son amour de l'amertume de ses croix, sans aucun trouble.

Mais l'amour-propre ne donne que des chagrins et des inquiétudes dans toutes les peines de cette vie, parce qu'elles choquent et ruinent son orgueil, qui est la partie la plus sensible. Quand fera-t-on paraître de la fidélité et de la pureté d'amour, si ce n'est dans l'occasion

de souffrir, qui ruine en nous l'esprit de la nature, de l'orgueil et de l'amour-propre ? Hélas ! que les théories spirituelles sont belles et agréables à l'âme, qui étant créée pour Dieu, ne peut voir la beauté de la vertu sans l'aimer; et plus elle découvre une vertu pure, plus elle ressent d'amour pour elle. La seule vue du pur amour la charme, mais la pratique en est rude à la nature, qui ne peut la goûter que par la grâce de Jésus-Christ; car, un pur amour est un retranchement de tout ce qui flatte les sens et de tout ce qui n'est pas Dieu, et ensuite toute mortification de l'esprit et du corps : c'est donc un martyre d'amour. Oh ! qu'il est aimable, et d'autant plus aimable qu'il est martyre !

Il me semble que je vois cela clairement; mais dans la pratique, je suis si loin des voies de la sainte perfection, si attaché à moi-même et aux créatures, que j'en suis extrêmement humilié. Ce qui me console, c'est que Dieu est ce qu'il est. Au milieu de mes misères et de ma pauvreté, sa félicité est mon bonheur, et sa plénitude mon abondance. Notre amour doit plus demeurer en Dieu qu'en nous-mêmes, et par conséquent nous devrions plus nous réjouir de ce qu'il est en ses perfections divines, que de ce que nous pourrions être dans l'état de la grâce ou de la gloire. Si notre vie est notre amour, et qu'il soit tout en Dieu, nous ne vivrons plus qu'en lui et de sa pure vie; or, sa vie consiste à se connaître, s'aimer, se réjouir et se complaire en lui-même de ses divines perfections, et d'être connu, aimé, honoré et servi au dehors de lui-même par ses créatures. Je comprends cependant qu'il faut beaucoup souffrir pour contenter l'amour qu'on porte à Dieu, puisqu'on ne peut faire rien de plus grand pour l'aimer que de souffrir pour lui. L'*amour naturel* fuit les croix, comme lui étant contrai-

res ; le surnaturel les recherche et les chérit, comme étant l'aliment et l'augmentation de ses flammes. Aimer les croix, de quelque côté qu'elles nous viennent, c'est le propre d'un grand amour.

Mais toutefois, ce qui satisfait mon âme, n'est pas tant ce qu'elle pourrait souffrir pour Dieu, mais de ce qu'il ne peut rien souffrir lui-même, qu'il est infiniment heureux et immuable, qu'il n'a jamais besoin de la gloire que nous pourrions lui rendre, ni de notre amour quoiqu'il lui soit dû. La vue de la gloire intérieure et incompréhensible de Dieu ravit mon cœur, et comble mon âme de joie. Je suis pleinement satisfait de ce qu'il est ce qu'il est. Je suis bien et je serai toujours bien, puisqu'il sera toujours un Dieu infiniment parfait ; ainsi j'oublie mes intérêts qui ne sont que les intérêts d'une très-chétive créature, pour ne penser qu'à ceux de Dieu ; du moins autant que l'état de la vie présente peut le permettre.

J'ai senti mon amour bien plus élevé et purifié, depuis que Dieu m'a donné ce sentiment. Mon âme en reçut une si grande joie, qu'elle en était hors d'elle-même ; et dans son ravissement elle demeurait toute perdue en Dieu, et comme enivrée du plaisir qu'elle goûtait, en voyant le bonheur dont il jouit. Elle ne pouvait se complaire en rien autre, lui étant comme impossible dans ce moment d'avoir de la joie de quoi que ce fût, mais seulement des souveraines et infinies perfections de Dieu, surtout sa souveraine et infinie félicité. Mon âme était tellement ravie par les délicieux attraits de cette félicité de Dieu, inaltérable, incompréhensible, infinie, qu'elle ne voyait plus que ce divin objet, se refusant pour lors *à toute* autre pensée qu'à celle de goûter la joie que Dieu *a d'être ce* qu'il est.

Je faisais pourtant quelquefois des réflexions d'être fidèle à mes exercices d'oraison et de pénitence, parce que Dieu mérite l'hommage de toutes nos pensées, de tous nos sentiments et de toutes nos œuvres, quoiqu'il n'en ait aucun besoin. Il mérite tout, disais-je, et il n'a besoin de rien, il donne tout, et il ne reçoit rien; il possède tout, et il demande tout, et il faut tout lui accorder, sans rien nous réserver. Quand il n'y aurait ni Paradis ni enfer après cette vie, il me semble que j'aurais toujours servi Dieu, puisqu'il est ce qu'il est, et qu'il le mérite.

Dans cet état, je formais de grands desseins de souffrir, et je disais : C'est à Dieu d'avoir la jouissance de ses délices éternelles; mais la meilleure place où puisse être une âme ici-bas sur la terre, c'est la souffrance. Adieu donc vaines joies du monde, adieu tout plaisir avec les créatures, puisque je ne puis me réjouir d'autre chose, que de savoir que Dieu est Dieu et qu'il le sera toujours.

Je souffrais en moi-même, quand j'entendais dire : J'ai grande joie qu'un tel se porte bien, et qu'il ait réussi dans ses affaires. Il me semble que toute notre joie devait être employée à nous réjouir de ce que Dieu est Dieu, ou du moins de ce qui a rapport à lui. Tout autre usage me semblait peu digne d'une âme qui aspire au pur amour. Je m'étonnais même qu'on pût en avoir la pensée : car là où est notre trésor, là est notre cœur, là sont nos pensées. Si tout notre trésor est Dieu et Jésus, notre amour, nos affections, nos joies seront là, sans se porter à d'autres objets.

CHAPITRE XV.

Le pur amour sacrifie tout à Dieu sans réserve.

Il y a une grande différence entre les vues ou les désirs du pur amour, et sa pratique dans l'occasion. Les désirs du pur amour que l'âme conçoit, sont ordinairement accompagnés de lumières et de douceurs ; mais l'amour actuel est sans goût ni saveur, dans les ténèbres, les répugnances et la croix. L'âme ne doit point s'en étonner ; car le pur amour est un sacrificateur ; c'est lui qui a immolé le propre Fils de Dieu sur la Croix, au milieu des ténèbres, des douleurs et de toutes les horreurs de sa Passion ; et quand une âme s'abandonne à lui, il faut qu'elle s'attende qu'il la sacrifiera aussi. Le dégoût, les ténèbres, les douleurs accompagnent le sacrifice, lorsqu'il se consomme. Le pur amour réduit en acte est un sacrifice actuel, et l'acte du sacrifice est toujours sanglant. Le pur amour consiste dans le retranchement de toutes les choses les plus chères. La pure fidélité, sans laquelle il n'y a point de pur amour, ne se témoigne que dans les épines et les difficultés. *Souffrir, pur amour, fidélité*, c'est la même chose : quiconque tend à Dieu de la bonne manière, tend aussi aux états souffrants, abjects et propres à crucifier la nature, puisque c'est dans ces occasions où il doit faire paraître son amour et sa fidélité. Les idées de cette vérité sont belles et agréables à l'âme ; mais, mon Dieu, que la pratique lui en paraît amère ! Car elles lui sont ôtées, lorsqu'il plaît au Seigneur de la mettre dans la souffrance actuelle, pour la sacrifier au milieu des ténèbres et des répugnances.

J'ai été depuis plusieurs jours dans un état de peines intérieures occasionnées par fort peu de chose. Un rien me tourmentait beaucoup ; car de même qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire de rien quelque chose d'excellent, ainsi peut-il faire extraordinairement souffrir une âme par de très-légères occasions. Quand il veut, il nous fait un enfer d'une piqûre d'épingle. L'âme ainsi souffrante ne reçoit soulagement de personne ; car on se moque de sa souffrance, tant en effet le sujet en est petit. Et en le découvrant, elle ne gagne rien qu'un surcroît d'abjection, de faire voir sa faiblesse et son peu de vertu. Ce qui redouble sa peine en cet état, c'est qu'elle s'imagine avoir manqué à se mortifier comme il faut. Elle entre en crainte de s'être amusée à goûter seulement les lumières de la vertu sans la pratiquer, et ainsi elle se trouve dans un labyrinthe de peines dont elle ne peut sortir. Elle ne connaît pas bien distinctement si même elle veut souffrir, et c'est ce qui augmente sa croix. Elle n'a pas la moindre lumière qui lui fasse voir, qu'elle est pour lors dans les mains du pur amour qui la sacrifie, et que, dans le sacrifice actuel, il n'y a que pure douleur ; car cette vue la consolerait et pourrait diminuer la pureté du sacrifice qu'elle doit faire. Cette âme aime d'autant plus purement qu'elle souffre plus purement, mais elle n'en sait rien, n'étant occupée que de ses peines ; et d'un autre côté, personne n'ayant pitié d'elle, elle se fait pitié à elle-même, il lui paraît que la nature seule vit en elle, et que le procédé de la grâce en est tout-à-fait banni, et c'est ce qui achève de la crucifier. Elle gémit intérieurement sur sa misère. O pauvre âme, dit-elle, grand Dieu, qu'il faut peu de chose pour te faire souffrir et t'abattre !

Cependant, dans le temps où elle se croit le plus misérable, c'est pour lors qu'elle mérite davantage. Elle ne souffre de telles agonies, que parce qu'elle se persuade qu'elle n'aime point, et qu'elle ne plaît point à Dieu; mais, dans la vérité, elle ne souffre que parce qu'elle aime, et toutes ses peines ne lui sont causées que par son amour. Il est certain que si elle n'aimait pas réellement Dieu, la perte de ses lumières, de ses bons sentiments, et ses répugnances à la vertu ne lui seraient pas si sensibles. Oh! que cette âme aime purement dans le temps où elle croit n'aimer point du tout, et qu'elle en ressent une douleur si amère! Mais elle est alors entre les mains du pur amour qui l'immole, au milieu des ténèbres et des douleurs de son sacrifice actuel, où elle ne voit rien qui ne contribue à la faire souffrir. Courage cependant, pauvre âme! agréez bien votre abjection et les dispositions divines sur vous; vous n'avez rien à faire qu'à demeurer fidèlement attachée à la croix, tant qu'il plaira à Dieu : il est meilleur pour vous de gémir, comme vous le faites, sur la croix, que de vivre hors de la croix; puisque la croix et le pur amour sont inséparables.

Ce pur amour est sévère et rigoureux; car par une mortification continuelle, il nous fait renoncer à l'amour de la vie présente, de nos parents, amis, biens, intérêts, soins du corps, et de tout ce qui regarde les sens, et nous jette dans les privations, la croix, la pauvreté, les souffrances et les mépris; il nous tire même de la vie raisonnable et purement humaine, pour nous faire suivre à l'aveugle les pures maximes de l'Évangile, où la raison naturelle ne voit rien, et tout cela pour nous faire entrer dans le règne du pur amour; mais qu'importe de tout perdre, pourvu que le pur amour nous

reste? Et même, afin qu'il nous demeure, n'est-il pas avantageux de tout perdre? Bénissons donc Dieu, quand nous nous verrons marcher par le chemin des croix, des pertes et des misères, puisque ce sont les voies du pur amour. Dieu permet quelquefois que nous fassions des imperfections et des indiscrétions, qui ne l'offensent point autant qu'elles nous anéantissent dans l'esprit et l'estime des autres; aimons cette abjection. Dieu permet aussi que nous tombions quelquefois dans des doutes sur notre état, si nous sommes dans notre condition par la volonté de Dieu ou par la nôtre, si tout ce que nous faisons n'est point un pur effet de l'amour-propre, plutôt que de l'amour de Dieu; et cela afin que nous soyons anéantis dans notre propre esprit; aimons cet anéantissement; ce ne serait point assez de n'être rien dans l'esprit des autres, si nous étions encore quelque chose dans le nôtre.

Le divin Époux tient en réserve des âmes choisies, pour établir en elles le règne de son pur amour. Il ne les nourrit que de croix et d'amertumes au dehors, parce que les douceurs et les consolations humaines tendent plus à faire vivre l'amour-propre que l'amour divin. Il les attire dans la solitude pour les avoir à lui seul, et il permet que, ne respirant que dégoût pour le monde, elles lui déplaisent aussi. O amour divin, que votre conduite est admirable! Prenez donc enfin une possession entière de mon cœur, et tirez-moi du tumulte du monde; que je ne vive uniquement qu'en vous et de vous. Il me semble que je ne vis point; je meurs de faim, puisque je ne saurais aimer à mon aise.

CHAPITRE XVI.

Ce qui peut allumer puissamment le pur et parfait amour de Dieu dans l'âme.

Je ne crois pas que rien puisse plus obliger d'aimer, que de voir qu'on est aimé ; or, l'âme pure qui entre dans les intimes communications avec Dieu, par l'oraison et la contemplation, voit clairement l'amour infini qu'il lui a porté de toute éternité. Quand elle considère l'économie admirable du mystère de notre Rédemption, elle ne peut dire autre chose, étant ravie d'en voir la beauté, sinon que c'est l'ouvrage d'un Dieu infiniment amoureux de sa gloire et du salut des hommes. L'âme qui se trouve dans les splendeurs de ces divins mystères, connaît clairement que ce sont des communications de l'amour éternel que le Seigneur a pour elle ; chaque mystère allume dans son cœur un feu tout nouveau qui la brûle d'une manière particulière. Quelquefois les mystères considérés tous ensemble, lui lancent comme un grand nombre de flèches amoureuses qui la transpercent et l'anéantissent en elle-même, la consumant du divin amour, en sorte qu'il lui paraît qu'elle est tout en feu. D'autres fois elle est tirée de cet embrasement que lui cause la vue des mystères de notre Rédemption, pour entrer dans l'amour essentiel de Dieu, c'est-à-dire dans l'Essence divine, où est contenu l'amour qu'il a pour elle de toute éternité. Elle se réjouit, d'une manière particulière, de se voir dans le souvenir éternel de son Créateur ; et puis, descendant dans la vue des mystères, elle y trouve l'exécution de ses desseins éternels, et l'amour qu'il lui a fait paraître dans le temps, d'une

manière fort sensible, ce qui l'embrase extraordinairement.

Ayant passé par tant de feux, il ne se peut qu'elle n'en demeure tout embrasée, c'est-à-dire tout en amour. Désormais elle ne vit plus en elle-même, mais tout en Dieu. Elle a pour lui des tendresses, qui la font languir et mourir à tout autre sentiment qu'à l'amour de son bien-aimé. Elle ne se sent plus attachée au chétif amour des créatures, parce que le grand amour du Créateur semble la posséder tout entière, et détruire tout ce qui empêche son règne absolu dans l'âme. J'avoue qu'au milieu de toutes ces vues de l'amour éternel et temporel de Dieu envers sa créature, l'âme a bien de quoi s'enflammer, ou, comme dit saint François de Sales, de quoi s'enivrer ; car leur grandeur, leur excellence infinie fait boire les âmes dans un torrent de délices, connu seulement de ceux qui en ont l'expérience. Pour moi, je crois que c'est là le cellier des vins délicieux dont veut parler l'Épouse dans le Cantique des Cantiques.

Oh ! quelle joie pour l'âme, quand elle porte ses yeux sur ce grand abîme de l'amour de son Dieu, d'où lui découlent tous les biens qu'elle reçoit dans le temps, et ceux qu'elle espère posséder, dans la source même pendant l'éternité ! Mais quel bonheur pour elle quand elle regarde sur la Croix ce même Dieu, qui lui fait connaître qu'il l'aime plus que sa propre vie, s'immolant comme une victime, et se consumant dans les flammes de son pur amour pour la racheter ! Elle dit alors avec saint Bernard : Mon amour est crucifié, pourquoi ne le serai-je pas pour lui ? Toute son ardeur désormais est de souffrir pour son bien-aimé, et à son exemple. Elle est insatiable de croix, parce qu'elle est insatiable d'amour.

Qu'avons-nous besoin d'autre chose que de mourir de

cette mort d'amour, pour vivre purement à Dieu et à Jésus-Christ? Afin de bien aimer, il faut mourir, puisque l'amour est fort comme la mort; et pour mourir il faut souffrir, puisqu'on ne meurt pas sans douleur. Il est vrai que les agonies qui précèdent cette excellente et heureuse mort, ne sont pas petites; elles sont longues, dures et fâcheuses; mais aussi elles élèvent l'âme au souverain degré de perfection, puisqu'elles en font une martyre d'amour. La prière que je fais tous les jours est celle-ci : Mon Dieu, coupez, taillez, brûlez l'extérieur et l'intérieur, pourvu que vous me donniez votre pur amour.

Notre pauvreté est trop grande pour pouvoir rendre à Dieu tout l'amour que nous lui devons; mais notre recours est à Jésus-Christ, qui tient dans son Cœur une fournaise d'amour admirable, qui est suffisante pour lui et pour nous. Jésus est tout consommé dans le parfait amour de Dieu son Père, et l'âme pure, par l'union parfaite, va se consommer tout en Jésus. Elle en sent les désirs qui la pénètrent d'une joie qui la console, et qui la satisfait, ce lui semble, pleinement. Elle s'abandonne à la puissance de son amour, pour être consommée avec Jésus-Christ en Dieu, quoi qu'il en puisse coûter à la nature, et quelques mortifications ou travaux qu'il faille souffrir. Le parfait amour ne s'établit dans une âme que sur la destruction et sur les ruines de tout autre amour. On peut dire même sur la haine de tout ce qui n'est pas Dieu, au sens que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Celui qui ne hait point son père et sa mère et sa propre vie, ne peut être mon disciple.* Oh! qu'il faut qu'un cœur soit bien libre de toute autre affection pour être tout rempli de l'amour divin! Et toutefois, *mon âme,* ne vous amusez point à ces lumières ni

à ces spéculations. Aimez la pratique réelle des pures vertus de Jésus-Christ dans les occasions qui se présentent, et selon l'étendue de votre grâce. Vous savez à quoi il vous appelle il y a longtemps. Rendez-vous à ses attraits, et embrassez généreusement la pratique de ce qu'il vous inspire. Reconnaissez que c'est une grâce très-signalée, et qui demande une grande fidélité, que celle d'être appelée à une séparation générale et absolue de tout ce qui n'est pas Dieu, pour être à lui uniquement sans réserve, et brûler sans cesse de son pur amour.

CHAPITRE XVII.

Purgatoire d'amour.

Comme je me voyais accablé d'affaires temporelles, lesquelles à mon avis ôtent à l'âme la liberté de vaquer à Dieu et de s'unir à lui, il me vint en pensée que j'étais à Paris dans le purgatoire de l'amour. Je ne puis dire que je n'aime point, car vous voyez, mon Dieu, les sentiments de mon cœur qui me paraissent ne vouloir que vous. Mais ce désir d'être tout à vous par une union amoureuse et actuelle, est comme enchainé dans les affaires, qui tiennent mon âme dans un purgatoire d'amour, puisqu'elles l'éloignent de la présence de son divin objet, qui seul peut contenter son amour. C'est la grande peine des âmes qui sont en Purgatoire. Elles aiment, et elles se voient éloignées du centre de leur amour. Donner de l'amour à un cœur, et ne pas lui donner la liberté de vous envisager, ni le loisir de penser à vos perfections divines, n'est-ce pas le mettre dans un tourment qui le crucifie? O mon Dieu, quand me tirerez-vous de ce purgatoire? Quand aurai-je la

liberté de ne faire autre chose que vous demeurer uni, vous contempler et vous aimer?

L'amour d'une âme qui souffre dans le Purgatoire n'est pas moins fort dans cet état de privation de la vision de Dieu, qu'il le sera dans le ciel, quand elle le verra clairement; mais il n'est pas aussi savoureux, ni si tranquille : de même, notre amour peut être aussi fort dans ces empêchements qui nous ôtent la liberté de nous appliquer actuellement à Dieu, que dans la plus pure contemplation; mais il n'est pas aussi délicieux, ni ne donne point autant de consolation à l'âme. Elle est toujours en violence, quand son amour ne jouit pas de son divin objet, et cette violence lui fait souffrir les peines d'un purgatoire amoureux et crucifiant. Il n'y a que le pur abandon au bon plaisir de Dieu, qui la tranquillise et qui la contente. Il est toujours aussi présent au fond de notre volonté, dans laquelle il répand quelquefois une petite étincelle qui l'embrase tout entière, qu'il l'est dans celle d'un Bienheureux ou d'un Séraphin: Seigneur, lui faut-il dire, vous êtes au fond de ma volonté; faites-en sortir quelque petite étincelle du feu qui vous brûle sans vous consumer. Comment pourrait-on porter un si grand feu, et ne point ressentir ses ardeurs?

La foi nous fait connaître que Dieu est présent partout; mais si nous avons soin de bien mortifier nos sens, et de nous tenir dans un grand dégagement des créatures, l'expérience nous fait sentir qu'il n'est pas seulement présent à notre âme, mais qu'il y est produisant des connaissances dans l'entendement et de l'amour dans la volonté, parce qu'elle est alors pure, comme [illegible]e belle glace, pour recevoir les impressions que veut [illegible]re *sa* divine présence; mais quand l'âme n'est

point pure et très-tranquille, elle ne saurait recevoir ces impressions divines, de même que le soleil ne se peint pas sur la surface d'une eau brouillée et agitée. Avant de voir Dieu dans le ciel face à face, il faut mourir et expier les restes de ses péchés dans le Purgatoire; de même, avant de voir Dieu par la parfaite contemplation en cette vie, il faut être mort aux affections des créatures et avoir passé dans un purgatoire de pénitence et d'austérités; en sorte que jamais on ne peut parvenir jusqu'au sein de la Divinité, pour jouir de son aimable union, qu'on ne s'élève du sein de la croix.

C'est un grand tourment pour une âme qui est dans le Purgatoire, de ne pas jouir de la vision de Dieu; mais il serait bien plus dur à celle qui en jouit, s'il fallait y retourner et se priver par là de ce bonheur ineffable, quand ce ne serait que pour peu de temps. De même, après que l'âme a goûté la douceur de la contemplation, qui fait jouir de la vision de Dieu, autant que l'état de la vie présente peut le permettre; quel tourment pour elle de s'en voir privée par l'application qu'il faut avoir aux choses de la terre, tandis que nous sommes dans cette vie mortelle! J'éprouvais cette peine qui m'était fort sensible, me voyant tiré de ma solitude et de mon oraison, pour être jeté de nouveau dans l'embarras des affaires temporelles qui étaient fort embrouillées, que je n'entendais pas et pour lesquelles j'avais un fort grand dégoût. Faut-il, ô mon Dieu! vous quitter, vous qui êtes la joie de mon âme et toute ma béatitude, pour être plongé dans cet abîme de misères, de distractions et d'occupations basses, où je vous perdrai si souvent de vue? Mais je dois me soumettre aux rigueurs de votre justice, qui punit l'éloignement que j'ai eu autrefois

de vous par ma faute, en permettant que je me trouve engagé dans le tumulte du monde. Il est bien juste, disais-je, puisque j'ai tant quitté Dieu, quand je pouvais m'appliquer à lui, qu'il me rebute à présent que je voudrais ne penser qu'à lui, et qu'il me laisse embrouillé dans les créatures. Je dois aimer la solitude pour être seul avec Dieu seul, mais c'est quand il lui plaira. Il ne faut pas prévenir le temps ordonné par la Providence. Ce serait présomption à moi, de désirer plus d'avancement dans l'oraison qu'il ne veut. Je suis trop heureux de pouvoir y vaquer encore quelquefois.

Je dois être bien aise de la haute oraison que Dieu donne aux autres, et du peu qu'il me donne. Il faut mourir à tout, et ne vivre que de l'unique bon plaisir de Dieu. Pourvu que je renonce à moi-même, et que je porte la croix, c'est assez. Si je ne jouis pas de Dieu dans l'oraison, je souffrirai pour Dieu hors de l'oraison. Jouir ou souffrir doit m'être égal, puisque je vois son bon plaisir dans l'un et l'autre état. Je dois même aimer davantage celui qui m'est donné par la Providence. J'éprouve toujours que la tranquillité ne m'est conservée que par un abandon absolu entre les mains de Dieu, en sorte que mes répugnances se dissipent, et mon âme demeure paisible, même sensiblement, lorsque je me dégage de tout intérêt, soit temporel, soit même quelquefois spirituel, et que je quitte tout sans réserve, pour adhérer uniquement au bon plaisir de Dieu. Je vois combien sont heureux ceux qui sont hors du monde, et qui ont toute liberté de vaquer à la contemplation. Je vois qu'elle est la misère de ceux qui sont retenus captifs dans les affaires temporelles; mais par-*dessus tout* cela, je vois que le bon plaisir de Dieu est

préférable à tout le reste, et que je ne dois m'attacher qu'à lui.

CHAPITRE XVIII.

Encouragement à s'appliquer à l'imitation de Jésus-Christ et à l'amour de Dieu.

Aimons toujours notre Dieu, et servons-nous de l'admirable liberté que nous avons de pouvoir l'aimer en tout temps. Aimer un Dieu, une bonté infinie qui ne peut jamais être assez aimée que par elle-même, oh! que c'est une grande affaire! Je commence tout de bon aujourd'hui. Si je pouvais vous exprimer ce que sent mon cœur, touchant la liberté qu'on lui donne de vaquer à ce divin exercice de l'amour, vous verriez bien que je suis puissamment attiré à mener une vie tout amoureuse sur la terre : je n'oserais dire séraphique, ce mot est trop fort pour l'activité de mon feu; mais pourtant, ô mon Dieu, que je sens vivement vos attraits! Et qu'il me semble que je le voudrais bien! Les nécessités de cette vie, dont il faut trop souvent s'occuper, viennent me traverser dans ma grande affaire; cependant je vois clairement que tout mon emploi dans ce monde, est de brûler du feu de l'amour divin le reste de mes jours. Je reconnais bien, ce me semble, l'attrait de Dieu pour cela; je dis souvent : *Mon divin amour, que je brûle, puisque vous le voulez!* Les autres vous servent suivant leurs grâces, et moi, en brûlant de vos flammes divines. Donnez à mon cœur la pureté requise pour un feu si pur. Il est inconcevable combien il faut mourir à soi et aux créatures avant de brûler. La moindre humidité qui s'y trouve est un

grand obstacle; il faut mettre tout à sec sans réserve. Puisque ma seule affaire doit être de brûler du feu du divin amour, je veux négliger tout le reste.

La nécessité de cette mort est plus grande qu'on ne peut le dire. Vouloir être uni à Dieu et brûler du même feu divin dont il brûle lui-même, et n'être pas particulièrement mort à toutes les créatures et à soi-même, c'est vouloir l'impossible. En vérité, je veux travailler à cette mort le mieux que je pourrai, et ne me faire grâce sur rien. La pureté de l'amour est dans la croix, qui, nous attachant avec Jésus-Christ crucifié, nous détache de toutes les créatures et nous fait dire, comme saint Paul : *Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde* : c'est-à-dire le monde est mort pour moi, parce qu'il ne m'est plus rien, et je suis aussi mort pour le monde, parce que je ne lui suis plus rien. *Si un homme donne toutes ses richesses pour acquérir l'amour, c'est comme s'il n'avait rien donné*; c'est-à-dire qu'il lui semble qu'il n'a rien donné, en comparaison de ce qu'il a acquis. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ dit hautement à qui veut le suivre : Vendez tous vos biens, quittez toutes choses pour acheter l'amour : pourvu que vous l'ayez, vous êtes trop riches.

Si nous avons quelque chose à regretter au moment de la mort, c'est que le temps de souffrir est passé, et par conséquent le moyen de nous enrichir davantage de l'amour, puisqu'il est vrai qu'en cessant de souffrir, nous cessons aussi d'aimer davantage. O la grande faveur que celle d'aimer et de souffrir ! Ne perdons jamais une seule de nos croix, et disons-nous souvent à nous-mêmes : Courage ! le temps de souffrir est court, mais l'amour que la souffrance nous acquiert sera éternel. Employons bien ce temps, et souffrons le mieux que

nous pourrons; recevons amoureusement toutes les croix qui nous arrivent; nous les trouverons si pleines d'amour, qu'en peu de temps notre cœur brûlera de ce divin feu. Je ne comprends pas comment on peut aimer la souffrance, et ne point ressentir de sensibilité aux afflictions qui nous surviennent. On voudrait toujours être détrempé des consolations divines ; c'est-à-dire qu'on veut aimer la croix, mais à condition qu'elle ne nous touche point. Quand Dieu veut nous faire souffrir, il rend la sensibilité de notre nature très-exquise, afin que, sentant beaucoup nos croix, nous souffrions aussi beaucoup, et lui témoignions par ce moyen un plus grand amour.

La vraie philosophie chrétienne consiste à renoncer à soi-même, à se crucifier, à se perdre, à s'anéantir. Jésus-Christ nous a appris cette philosophie toute divine, quand il a dit : Si vous aimez votre vie, vous la perdrez; et si vous la perdez, vous la sauverez; comme s'il disait: Mourez à vous-même, alors vous vivrez de l'amour de Dieu; et si vous vous ruinez vous-même, vous vous établirez hautement en lui. Quittons donc absolument l'amour-propre et tous ses intérêts, pour n'avoir en vue que le pur amour de Dieu et ses intérêts. Le christianisme nous apprend à n'aimer que lui et à chercher sa gloire en toutes choses. Or, ce divin Maître est aimé par une âme qui se hait elle-même, et on lui procure de la gloire quand l'homme se juge digne de la croix, pour réparer les torts que ses péchés lui ont faits.

Les croix qui nous viennent de Dieu ont un grand pouvoir pour nous sanctifier; mais celles que nous causent notre vanité, notre attachement aux choses du monde, notre sensibilité, sont pour l'ordinaire inutiles.

et ne servent que d'empêchement à l'âme. Faites votre compte, qu'il faut toujours souffrir quelque chose, c'est à Dieu d'en disposer comme il lui plaira, et à nous d'agréer sa disposition. On m'a quelquefois demandé si je me mettrai tout d'un coup à mener la vie que feu mon directeur m'a tracée ; on me disait qu'il faudrait y aller peu à peu. Ma nature, qui est timide, goûte assez ce procédé ; mais la grâce presse, et ne donne point de repos qu'on n'ait exécuté les volontés de Dieu ; et puis nous devons craindre que la mort ne nous surprenne, avant d'avoir fait notre grande affaire, comme il a manqué m'arriver dans ma dernière maladie. Puisque l'amour est fort comme la mort, il doit me mettre dans un état aussi dénué de tout, et aussi anéanti que pourra faire la mort quand elle viendra. Estimons donc beaucoup ce qui nous fait mourir à toutes les créatures, pour nous faire aimer à vivre purement. La pauvreté, qui nous fait mourir aux biens, aux plaisirs et aux honneurs du monde ; la maladie et les douleurs qui nous font mourir à l'attache des plaisirs des sens ; les sécheresses, les obscurités et les privations qui font mourir notre esprit aux consolations intellectuelles, doivent nous être précieuses, puisqu'il faut que la volonté meure à tout ce qui n'est pas Dieu, pour vivre uniquement de son pur amour. La vie donc de l'âme consiste en sa mort, et cette vie est en l'amour. O aimer, ô souffrir, ô mourir, que ces trois paroles contiennent une grande philosophie !

CHAPITRE XIX.

De la pureté d'intention.

Le motif qui nous pousse à agir est proprement l'intention que nous avons; c'est un secret de l'intérieur que personne ne voit et qui nous est quelquefois caché à nous-mêmes. Nous penserons et nous dirons que nous agissons purement pour Dieu; et, sans nous en apercevoir, notre intérêt s'y glisse, et nous nous cherchons nous-mêmes. C'est ce que saint Paul a dit : *Tous cherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ.* Il est rare qu'on s'oublie si absolument soi-même, qu'on n'ait que Dieu seul en vue. Quiconque examinerait de bien près toutes ses actions, en trouverait peu qui fussent purement pour Dieu. En vérité, n'est-ce pas là une grande humiliation, de voir que nous sommes plongés si avant dans l'imperfection et l'amour-propre?

Depuis que je communie journellement, comme je fais depuis plusieurs mois par l'avis de mon directeur, j'ai pour l'ordinaire la vue de mes grandes misères présente à l'esprit, et je vois combien le fond de mon intérieur est corrompu; ce qui me tient dans un fort grand anéantissement et un très-bas sentiment de moi-même, découvrant clairement mon peu de vertu dans les occasions qui se présentent, combien je pratique peu purement les œuvres de miséricorde, combien je commets d'infidélités en ne correspondant pas aux lumières que Dieu me donne. Je reconnais que je trompe le monde, ne cherchant pas purement Dieu; et aussi je crains pour toutes mes œuvres, même celles qui paraissent les

meilleures aux yeux des hommes. Cependant je ne suis pas troublé, et je jouis d'une grande paix au milieu de mon humiliation. J'ai grande confiance en la bonté infinie de Jésus-Christ, lequel venant si souvent en moi par la sainte Communion, me fera part de sa pureté, bannissant enfin tout ce qu'il y a d'impur dans mon intérieur.

Je sens des reproches au dedans de moi, lorsque je manque à l'exercice de la pureté de vertu, ou si je m'arrête à quelque vue autre qu'à celle de Dieu : par exemple, j'avais quelque crainte humaine de changer de demeure, pour être dans un endroit moins commode et moins beau ; je n'ai pas obéi à cette crainte, au contraire, j'ai tâché que ce changement se fît ; mais n'ayant pas eu lieu, j'en ai eu une joie naturelle, à laquelle j'ai craint d'avoir adhéré un peu, ce qui m'a fait connaître que j'étais encore rempli de moi-même, et vivais à mes propres inclinations, qu'ainsi je ne cherchais point Dieu assez purement. De telles occasions, où l'amour-propre est comme surpris en larcin, servent beaucoup à nous faire connaître le mauvais fond de notre intérieur, et à nous faire avoir de bas sentiments de nous-mêmes.

Il me semble que je n'ai eu jusqu'ici que l'idée de la pureté des vertus, et non pas la pratique : j'en conçois la beauté, j'en parle, et je dis que je la désire ; cependant, lorsque j'en parle si souvent, je me trompe moi-même, et je trompe peut-être aussi les autres. On s'imagine aisément qu'on est réellement dans les états dont on n'a qu'une simple image dans l'esprit, ou, tout au plus, quelque désir dans la volonté. Effectivement, dans toute ma vie je ne crois pas avoir fait une action de pure vertu, et je suis très-assuré d'en avoir fait une infinité

de mauvaises. Je me porte partout moi-même et je me trouve aussi toujours moi-même. O mon Dieu, quand me dégagerez-vous de moi-même? Et quand n'aurai-je en vue que vous seul et votre bon plaisir?

La dernière chose que nous quittons, c'est nous-mêmes; après que nous avons quitté tout le reste, nous y demeurons toujours attachés; souvent, dans les pratiques de la perfection, nous travaillons pour nous-mêmes : c'est plus notre avantage que nous cherchons, que les intérêts de Dieu et sa pure gloire; ce qui fait que nous voulons la lui procurer à notre mode, et non pas à la sienne, n'ayant pas un assez parfait abandon à son bon plaisir. Nous disons que nous renonçons à chercher autre chose que Dieu purement; mais nous n'en prenons pas les moyens, qui seraient de pratiquer un parfait anéantissement en toutes choses; car celui qui veut ne se rechercher en rien, doit n'être rien; et par conséquent s'il veut aimer purement, il doit aimer tout dépouillement. N'être rien à mes yeux, ni à ceux des autres, c'est la droite et unique voie qui conduise à la vraie pureté de cœur. Je désirerais donc l'anéantissement de ma chair, en vivant plus austèrement, et me réduisant petitement au simple et seul nécessaire, qui n'est presque rien. Je voudrais l'anéantissement de mon esprit, en agréant mes incapacités, n'ayant aucun talent, ou n'en faisant usage qu'en grande nécessité; désirant même être anéanti dans l'esprit des autres et de mes amis, pour ce qui est de la grâce, n'en voulant point parler, mais les écouter, craignant de me rechercher en cela. Il me semble que je vois clairement que je ne dois faire rien autre que m'anéantir continuellement en tout, et, sous prétexte de la charité du prochain, ne point changer de conduite. Je ne suis point appelé au salut,

ni à la perfection des autres : mon ouvrage consiste à être toujours anéanti, et je ne serai point assuré de vouloir purement Dieu, que je n'en sois là.

Il me semble que je ne devrais pas souffrir que mes amis spirituels me demandassent des conseils : celui qui conseille n'est pas encore bien anéanti. Dans les entretiens et les conférences, je laisserai parler les autres, je les écouterai et me tairai. Vouloir parler et dire son avis, surtout dans les matières relevées, il est à craindre que l'esprit d'excellence et de suffisance ne s'y mêle, et il est fort contraire au parfait anéantissement, hors duquel nous ne pouvons pas bien nous assurer que nos intentions soient assez pures. J'avais fait une association spirituelle avec trois de mes amis, le jour de la fête de saint Joseph, laquelle tendait à nous procurer la perfection les uns aux autres, en l'embrassant généreusement, sans nous arrêter, comme par le passé, à tant de choses inutiles. J'espérais beaucoup de cette union, qui me paraissait toute sainte; mais Notre-Seigneur me fit voir qu'il faut que toute notre confiance soit en lui seul et en sa grâce. Cet abandon absolu élève l'âme au-dessus de tout ce qui est créé, en sorte qu'elle avance plus en deux jours, qu'en un an, lorsqu'elle a quelque appui sur les créatures.

La plupart de nos résolutions sont sans effet, parce qu'elles ne sont pas fondées sur la pure grâce de Jésus-Christ, mais en quelque façon sur nos efforts et nos industries, ou sur les secours que nous espérons recevoir d'ailleurs. Dieu permet souvent que tout cela nous manque, afin de nous apprendre à ne nous appuyer purement que sur lui, et à n'avoir en vue que lui seul : j'appris cela par ma propre expérience, car je tombai *dans des* peines intérieures si grandes, que je ne pou-

vais me supporter moi-même, et soit par un dessein de Dieu, ou par l'indisposition du corps, le genre de vie que j'avais résolu de mener me paraissait étrange, impossible, indiscret et plein de mille difficultés que je ne pourrais jamais surmonter.

La pauvreté que je voulais embrasser me paraissait une pure folie et comme la cause de ma mort naturelle; car je ne voyais point comment je pourrais vivre parmi tant d'incommodités que ce genre de vie occasionne. Il n'y avait plus, ce me semble, en mon âme que la seule raison humaine et la répugnance de mes sens. Mon imagination était ingénieuse à me représenter les pratiques de la vertu comme difficiles, et même à me donner de la tristesse, surtout la nuit; elle me faisait souffrir jusqu'à m'empêcher de dormir. Il n'y avait pas de moyen humain capable de me tirer de cet état; j'eus donc recours à Notre-Seigneur, comme au seul appui de mon âme; et considérant que c'était lui-même qui me crucifiait ainsi, après m'être abandonné aux desseins de sa justice qu'il exerçait sur moi, je m'efforçai de me tenir uni à lui, quoique sèchement et d'une manière souffrante. J'éprouvai alors que notre volonté peut être en Dieu et se perdre en lui au milieu des croix, sans aucun secours sensible, mais avec celui de la grâce seulement. Je dis donc en moi-même : Dieu seul me suffit, et je me trouvai tout consolé, tout fortifié.

CHAPITRE XX.

De la pureté de vertu.

Puisqu'il est vrai que Dieu est la pureté infinie, il faut reconnaître que tout ce qui n'est point lui a nécessairement quelque chose d'impur, c'est-à-dire d'imparfait; par conséquent l'âme est d'autant plus pure, qu'elle est plus dégagée de tout ce qui est créé. Il ne faut pas s'étonner si les Saints, qui ont bien compris cette vérité, ont tant aimé la très-haute pauvreté, qui les dépouillait de tous les biens de ce monde; s'ils ont désiré le mépris qui les éloignait des vains honneurs, et s'ils ont embrassé avec tant de joie les souffrances et les croix qui les privaient de tous les plaisirs, d'autant plus qu'ils regardaient tout cela : biens, honneurs, plaisirs, comme des impuretés qui empêchaient leur parfaite union avec Dieu, qui est une pureté infinie, et qui ne peut rien admettre d'impur.

Une âme n'a point la pureté de la vertu, quand elle prend volontairement plaisir en quelqu'autre objet que Dieu. Elle doit être si pure, et si détachée de tout, qu'elle ne consente pas même au plaisir intellectuel qu'elle reçoit dans les croix, mais au seul bon plaisir divin qui veut la crucifier pour la rendre semblable à Jésus-Christ. Si elle ne doit pas prendre part au plaisir tout surnaturel de souffrir pour lui, combien moins au plaisir de ne pas souffrir, qui est purement naturel?

Celui qui aime purement le bon plaisir de Dieu, l'aime partout, l'adore, le chérit, s'en glorifie et s'en réjouit en quelque sujet que ce soit, sans avoir égard, si c'est un chose agréable à la nature, ou qui lui soit contraire.

Il est plus aisé de conserver la pureté de la vertu, dans les occasions affligeantes où l'on ne voit rien d'aimable que le Seigneur, que dans celles qui donnent de la consolation; parce que trouvant de quoi se satisfaire du plaisir sensible, il est difficile d'empêcher qu'on ne s'attache un peu à l'impureté de la créature. C'est pour cela que les âmes qui sont bien éclairées dans les voies de la vie spirituelle, choisiraient plutôt les croix et les privations, que la jouissance et les consolations, si tel était le bon plaisir de Dieu, parce qu'elles sont plus assurées d'y conserver la pureté de la vertu.

C'est dans l'intérieur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que la vraie pureté de la vertu a régné dans toute sa perfection; car dans les croix et les douleurs du Calvaire, il n'avait en vue que le seul bon plaisir du Père éternel, et partout il disait également : *Qu'il en soit en tout, ô mon Père, comme il vous plaît* (1). Oui, mon Père, tout cela est très-bien, parce que c'est votre bon plaisir. Notre âme doit être souvent abimée dans ce grand océan de pureté; je dis l'intérieur de Jésus et s'y perdre si bien, qu'elle ne s'y retrouve jamais, non plus que le vieil intérieur d'Adam tout corrompu. O belle Ame de Jésus! soyez l'Ame de mon âme. Que je n'agisse jamais que par vos mouvements, que j'aie une douce et continuelle attention à vous, et une intime adhésion à tous vos divins sentiments.

Nous n'avons de pureté de vertu, qu'autant que nous avons de la conformité avec cet intérieur de Jésus, qui n'avait rien de celui d'Adam. Nous sommes naturellement tout revêtus du vieil homme, et nous sortons tous ainsi vêtus du sein de nos mères. Cet habillement est

(1) Ita Pater, quoniam sic fuit placitum antè te. *Matth.* XI, 26.

tout impur. Il faut s'en dépouiller, pour nous revêtir du nouvel homme qui est Jésus-Christ. Cet habillement est tout pureté; et c'est en entrant dans l'intérieur de Jésus que l'âme s'en trouve revêtue, parce qu'elle y prend ses sentiments, ses vues, son Esprit, qui ne tend qu'aux mépris, aux croix et aux anéantissements. On ne parvient donc à vider l'intérieur corrompu d'Adam, qu'à mesure qu'on puise dans cette grande source de la pureté.

Oh! qu'il est beau de voir une âme qui est ainsi revêtue des sentiments, des maximes, des inclinations et de l'Esprit de Jésus-Christ! Oh! qu'elle est belle et agréable aux yeux de Dieu! Mais que cette beauté est rare! Tendez-y, mon âme, de toutes vos forces et préférez-la à la possession des royaumes et des empires. Oui, mon Dieu, je veux imiter votre Fils, Jésus, qui, sur la Croix, prit plaisir à perdre son honneur et sa vie, pour sauver son amour et sa fidélité à accomplir en toutes choses votre bon plaisir, qui seul faisait toutes ses délices. Gardez-vous bien, mon âme, de prendre la moindre satisfaction en quelqu'autre chose que ce soit.

Mais ce n'est point assez d'avoir la vue de la pureté de vertu; on ne doit pas faire cas des sentiments, ni des lumières de la haute perfection, si la pratique ne s'en suit point. Celui qui a plus de pratique, a plus de perfection; et les simples lumières, quand on s'y amuse, empêchent la perfection. Allons à la pratique, et pour cela chérissons les occasions de souffrir, de mourir à nous-mêmes, et de mettre en œuvre les bonnes vues de la vertu, que nous avons reçues de Dieu dans l'oraison. Il m'est arrivé aujourd'hui une abjection spirituelle, avec plusieurs petites croix qui l'accompagnaient. *La nature* a un peu voulu gronder, et à l'heure pré-

sente, elle est encore souffrante; mais la partie supérieure de mon âme tressaille d'une joie intellectuelle de me voir dans le profond de l'abjection; et, si Dieu me laisse ainsi, et me soustrait la grâce sensible, j'aurai de quoi beaucoup souffrir; mais, à la bonne heure, un peu de pratique vaut mieux que beaucoup de spéculation.

CHAPITRE XXI.

De la pureté de la vie chrétienne.

Notre-Seigneur me donna encore des vues sur la nécessité de porter la croix; car depuis l'Incarnation et la mort de Jésus-Christ, la grâce ne se trouve que dans la croix. C'est elle dont Dieu se sert pour nous la donner, et cela ne sera jamais autrement dans cette vie. C'est l'ordre de la sagesse divine qui ne sera point changé. Il faut aimer la souffrance ou abandonner la vertu; et pour élever l'âme à la sainteté, Notre-Seigneur l'élève sur la croix. Pourquoi les âmes les plus crucifiées sont-elles les plus comblées de grâces? Pourquoi dans le monde, et surtout dans les communautés destinées à faire des saints, Dieu permet-il qu'il y ait des esprits mal faits, qui ne sont bons qu'à crucifier les autres? La foi apprend que c'est pour perfectionner la vertu, et porte chacun à se soumettre à la croix qui lui est ainsi présentée.

Notre-Seigneur dit aux disciples de saint Jean-Baptiste : Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé en moi! c'est-à-dire que si une âme n'a une foi vive, elle s'étonne du procédé du Verbe incarné, d'avoir épousé la croix, la pauvreté et le mépris. Elle s'en

scandalise, puisque la vie qu'on mène est toute contraire. Celui-là donc a la béatitude de cette vie, qui connaît, qui goûte et qui imite la vie de Jésus-Christ. En vérité, la plupart de ceux qui font profession de spiritualité mènent une vie de chimère, c'est-à-dire ils font cas de la sainteté, et sont ennemis de la croix de Jésus-Christ. C'est une pure chimère qu'une vie de grâce, si elle n'est pas crucifiée.

Le pur esprit de la foi nous fait entrer dans les vues et les sentiments dont on vient de parler. Il faut qu'il conduise notre vie; autrement nous retombons dans des lumières humaines qui nous font toujours éviter la croix, et nous laissent dans la nature, qui en est entièrement ennemie. Vierge sainte, digne Mère de Jésus-Christ, obtenez-moi un peu de cette foi pure, afin que je puisse vous plaire et à votre divin Fils; c'est ce que nous devons demander pendant la neuvaine, en la petite chapelle de Notre-Dame-de-la-Foi. Ne nous privez pas de votre continuelle protection; car nous retomberions de nous-mêmes, si cet esprit de foi nous quittait: je vous demande cette insigne faveur, sainte Mère de Dieu. La foi, la pure foi est tout le but de mes désirs, puisque sans elle je ne peux être disciple de votre Fils bien-aimé, qui, après son divin Père éternel, n'a rien tant aimé que la croix.

J'ai observé le même jour que la vie chrétienne est une croix et un martyre continuel. Quel moyen donc de vivre sans croix, à moins de renoncer au christianisme; car cette vérité est aussi certaine que celle qui nous enseigne qu'un Dieu s'est fait homme et qu'il est mort pour nous. Que notre amour et nos espérances soient donc vers les croix. Les tyrans ont fait des Martyrs, et ces grands hommes ont été les héros du chris-

tianisme, et la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ. C'était la plus grande faveur que pût recevoir un homme en ce monde ; elle était préférable à tous les empires de l'univers. A présent les tyrans ne sont plus, mais le martyre pour Jésus-Christ continue. Ce sont les âmes fidèles à la perfection du christianisme qui le souffrent. Le monde, la chair, le démon, sont les persécuteurs et les bourreaux. Si l'on résiste courageusement à leurs railleries, tentations et attaques, pour tenir ferme dans la vie surhumaine, sans doute c'est un martyre bien long et continuel : celui des premiers chrétiens était plus rigoureux, mais plus court.

CHAPITRE XXII.

La pureté de la vie chrétienne est la mort de la nature.

Quand je pense à la perfection de la vie réglée qui m'a été inspirée, je la regarde comme un martyre que Dieu me prépare, et dans lequel je dois mourir en pureté d'amour. Aussi je le préfère à toutes les grandeurs de ce monde, et c'est un effet de la très-grande miséricorde de Dieu sur moi, dont je dois lui être reconnaissant tous les jours de la vie. C'est le moyen que Dieu a destiné de toute éternité, pour me rendre un parfait chrétien, et me consommer en son divin amour. L'état parfait est une oraison continuelle, une mortification perpétuelle ; c'est d'être dans une union parfaite, et dans un détachement réel (et non pas seulement en désirs) de toutes créatures, ce qui ne se peut qu'après des travaux et des mortifications sans nombre, par conséquent après un long et pénible martyre ; mais la possession de cet heureux état, qui est l'amour continuel,

rend toutes les souffrances supportables et même légéres.

Dans les persécutions que nous procurera la fidélité à la vie parfaite, et dans nos ennuis, disons-nous à nous-mêmes que la vie est un martyre, et qu'il faut vivre et mourir sur la croix, pour être disciple de Jésus-Christ; il faut passer dans le creuset, afin que notre amour soit pur; et la consommation de notre perfection ne se fera que dans les douleurs et les souffrances. Une âme bien éclairée fait usage de toutes les contrariétés, et de toutes les peines qui lui surviennent; car elles composent toutes son martyre d'amour, et la rendent vraiment martyre de Jésus-Christ. Mais il ne faut pas se contenter de goûter la croix dans l'oraison, quoiqu'il faille commencer par là. Il faut être fidèle dans les occasions qui se présentent. Elles sont ordinairement petites, les grandes étant plus rares, et lorsque celles-ci arrivent, elles font un grand saint en peu de temps. Dieu ne conduit les âmes que peu à peu, et ne les jette dans d'extrêmes souffrances qu'après les avoir bien exercées dans les petites. Laissons-le faire, il connaît nos forces, et les desseins qu'il a sur nous. Soyons fidèles à sa conduite, et attachons-nous uniquement à lui.

Qu'il est facile d'avoir de grands sentiments! Mais, mon Dieu, la pratique dépend de votre grâce. Daignez m'assister et soutenir ma faiblesse. Demeurez donc toujours à mes côtés, autrement je serai bientôt abattu. Il faut faire une grande différence entre écrire de bons sentiments, ou les mettre en pratique. En vérité, je connais combien ma vie est imparfaite, quoique j'écrive quelques bons sentiments. Je crains qu'on ne porte sur moi des jugements trop avantageux, et cela me donne *scrupule* d'écrire; mais du moins, puisqu'on le veut,

et que l'obéissance m'y oblige, je prie qu'on ait la précaution nécessaire, c'est de se souvenir que les sentiments et les lumières ne sont pas les effets. Enfin, je crains de commettre beaucoup d'imperfections en cette écriture. Je voudrais, selon le sentiment de mon cœur, que tout fût brûlé; ce n'est pas que j'y remarque rien qui ne soit faible, et je suis surpris comment on s'amuse à la lire; quoi qu'il en soit, j'éprouve une grande répugnance d'écrire ainsi mes sentiments.

J'ai quelquefois aussi des doutes que je m'exerce en une oraison trop parfaite, et que je m'élève mal à propos, ce qui ne m'empêche pas cependant de continuer mon oraison en paix, disposé à changer et à me réduire à celle qu'on voudra, quand il plaira à Dieu de me faire connaître sa volonté, à laquelle seule, ce me semble, je veux être attaché. Par sa grâce, je désire le contenter en la seule manière qu'il lui plaira, petite ou grande, basse ou haute. Je ne veux avoir des yeux que pour regarder son bon plaisir et nullement mes intérêts. D'ailleurs, je me sens tellement convaincu de mon indignité, que, quelque petite grâce que Notre-Seigneur m'accorde, je me croirai toujours fort bien partagé. Je ne sens plus de tristesse, lorsque je vois les grandes faveurs que les autres reçoivent. Tout cela me semble anéanti; au contraire j'en ai de la joie, et je vois avec plaisir l'avantage de mon prochain, me tenant dans une complaisance humble et tranquille du peu que je reçois.

CHAPITRE XXIII.

Du merveilleux usage de la foi.

En m'éveillant le matin et voulant me porter à Dieu, je ressentis d'abord de la tristesse de voir mon esprit renfermé dans la prison du corps, et assujetti aux ténèbres des sens, qui ne peuvent lui donner des connaissances divines. Leur obscurité me paraissait si épaisse, que je ne m'étonne plus de l'ignorance et de l'aveuglement des hommes; car, hélas! que peut-on voir par l'entremise des sens, qui ne découvrent que les créatures corporelles? En quelle misère est donc une pauvre âme, et de quoi est-elle capable, sinon d'une vie naturelle et tant soit peu raisonnable? Là-dessus il me vint en pensée, qu'au milieu des ténèbres du corps, Dieu a donné la foi comme une lumière céleste et miraculeuse, qui nous fait connaître les choses divines.

C'est comme saint Pierre, endormi dans un cachot, lié et garrotté. L'Ange du Seigneur vint, l'éveilla, le conduisit facilement hors de la prison et de la ville. La foi opère en nous le même effet; elle réveille notre âme, qui est liée, garrottée et endormie dans la connaissance des sens, qui n'est qu'un vrai songe en comparaison de la foi; et l'éveillant, elle l'a conduit à la sublimité de la vue de Dieu et des choses divines. D'abord elle croit que c'est un songe, et ne sait s'il est vrai ou non qu'elle croie par la foi; mais l'expérience lui fait bien sentir que c'est la lumière de Dieu qui la prévient et qui la conduit, et alors elle lui rend des actions de grâces pour sa grande miséricorde. Jusqu'à ce que l'usage de la foi *soit facile*, l'âme est dans une extrême pauvreté et aveu-

glement ; elle n'est point élevée hors de la prison du corps dans la cité de Dieu et des Saints ; elle demeure rampante sur la terre ; mais lorsque la foi la prévient, avec quel plaisir ne découvre-t-elle pas les choses divines et les mystères de la religion ? Oh ! que la vie spirituelle est alors agréable, et combien est-elle consolée de jouir d'une lumière si belle et si assurée ; elle ne saurait presque demeurer dans les sens ! Sa vie, ô mon Dieu ! *est tout à vous connaître, et Jésus-Christ que vous avez envoyé*. Aussi est-ce un commencement de la vie éternelle.

Or, la pure vie de l'esprit consiste dans le pur usage de la foi, qui nous conduit si haut au-dessus des créatures et de nous-mêmes, qu'il nous met vraiment dans Dieu, et nous unissant intimement à lui, nous fait voir tout et jouir de tout en lui. Il n'y a nulle consolation véritable en ce monde que là. Tout le reste n'est que mensonge et pauvreté. Au milieu de l'aveuglement, des tristesses et des misères où je me trouve, la joie de mon cœur est la lumière de la foi qui éclaire, réjouit, échauffe et ravit mon âme. Mon esprit naturel me déplaît tant avec ses opérations humaines, que je le tiendrais sans cesse interdit, s'il ne me fallait souvent agir humainement dans le commerce des créatures, mais pour celui que je désire avoir avec Dieu, je lui impose silence et une loi de mort, et je le tiens anéanti, autant que je le puis, pour donner lieu aux lumières de la foi de se communiquer davantage.

CHAPITRE XXIV.

Demeurer en Dieu par la foi, est un état excellent.

L'âme est capable de concevoir en Dieu les vérités qu'elle lit dans les livres, quand elle s'applique à la lecture par attrait divin, ou qu'elle confère avec les serviteurs de Dieu, son intelligence alors est surnaturelle ; elle se forme dans son esprit en un instant, et dans une grande lumière. On ne jouit pas toujours de cet état si explicitement et à découvert, c'est comme il plaît à Dieu de se communiquer; mais on y demeure implicitement, Dieu étant en nous, quoique d'une manière plus obscure. C'est l'avantage incomparable de la foi, de nous maintenir en la possession du Seigneur, dans tous les changements qui peuvent arriver.

Dans les plus secrètes voies par où Dieu conduit les âmes, il sert lui seul de lumière et de direction; car il n'est point possible de déclarer tout ce qui se passe dans l'intérieur, pour le faire connaître au dehors; et puis il est rare de trouver des personnes doctes et d'expérience : en ce cas, Dieu ne manque point au besoin pour secourir l'âme en ses nécessités. J'attendais donc de la Providence un bon directeur, et jusque-là je demeurais en paix. Je parle à ceux qui sont déjà avancés, et qui ont leur état de vie choisi, et leur oraison réglée.

Je compris en ce temps qu'il ne fallait point conseiller aux âmes de s'élever tout d'un coup à l'oraison passive. Dieu se communique peu à peu, et après plusieurs diligences qu'on a faites pour le chercher; de sorte qu'il faut avoir patience, et travailler de son côté. *Il faut chercher* par de bonnes méditations, avant que

de trouver ; il faut demander par des prières et des vœux, avant que de recevoir le don d'oraison ; il faut frapper à la porte de Dieu par des œuvres de charité envers le prochain, avant que l'on ouvre. Je compris aussi mieux que jamais, que les secrets de l'oraison mystique et passive, ne se révèlent qu'aux petits et aux humbles de cœur, et qu'ils sont cachés aux savants et aux prudents, qui ne comprennent point les bontés et les miséricordes divines sur les âmes. Ils croient impossible tout ce qu'ils ignorent ; il ne faut pas les écouter, car, avec leur doctrine, ils jetteraient dans le trouble. Mais quand l'âme humble a acquis l'expérience des choses de Dieu, elle demeure ferme, et croit pouvoir tout par sa grâce et avec sa force.

Quand j'ai besoin de quelque vertu ou de quelque bonne disposition, je ne la cherche plus qu'en Dieu seul, et non dans des pensées propres à la produire en mon âme. Depuis que j'ai eu la facilité d'être en union par la foi, je m'y tiens en toutes rencontres, et je puise dans cette source infinie, d'une manière simple, intime et spirituelle, toutes les grâces qui me sont nécessaires. On reçoit beaucoup plus par cette voie, et elle est plus efficace ; mais il se passe bien du temps avant que de goûter ce procédé comme il faut. On croit ne rien acquérir, si l'on ne travaille avec beaucoup de diligence ; ici, on est en grand repos et dans la sainte oisiveté de l'union, l'on fait et l'on opère intérieurement. Que chacun cependant se tienne dans son rang, et agisse selon sa grâce. En se conduisant ainsi, on contente Dieu, autant qu'il le demande en l'état présent où l'on est.

Je ne saurais me lasser jamais de parler de la pure foi, qui nous met en possession de notre souverain bien, et qui nous en fait jouir d'une manière ineffable. Quand

l'âme se voit élevée à cet état, et qu'elle voit au-dessous d'elle toutes les créatures, sa joie est si grande qu'elle ne peut l'exprimer ; elle dit alors à son Dieu : Seigneur, vous avez rompu mes liens, je me reposerai en vous et je vous sacrifierai une hostie de louanges. Elle se voit compagne des Anges, voisine de Dieu, ou plutôt en Dieu même ; car cette lumière l'investit tellement, qu'elle ne fait qu'un avec lui d'une manière merveilleuse, et qui ne peut se concevoir. O grandeur de la foi ! O sublimité de la foi ! O pureté de la foi ! O aveuglement et paresse des chrétiens, d'avoir en main un si grand trésor, et de ne pas s'en servir, faute d'y faire réflexion et d'en avoir l'estime qu'ils devraient !

CHAPITRE XXV.

C'est un grand don de Dieu, de demeurer en lui par une lumière surnaturelle.

Il y a des âmes appelées à la perfection de l'union, et qui sont dans le commencement si recueillies et si solitaires, qu'elles en deviennent à charge à plusieurs qui ne savent ce qui se passe en elles ; ne croyant pas que ce soit une conduite particulière de la grâce. Il faut qu'elles suivent le mouvement de l'Esprit saint. Confirmées dans l'union, elles sont plus libres et plus agissantes dans la conversation ; néanmoins toujours assez sérieuses et mortifiées en leurs sens extérieurs, l'union intérieure ne permettant pas que l'âme soit tout au dehors.

Notre-Seigneur me fit faire expérience de quelque chose qui se passe dans l'union, il me donna une lumière qui m'unissait, m'enflammait, me dirigeait dans mes actions, me fortifiait en mes souffrances et m'ap-

prenait les volontés divines. On ne saurait concevoir combien, en l'unité et simplicité de cette lumière, l'âme est rendue capable d'opérer de grandes choses, et combien c'est une grâce spéciale et un don surnaturel. Il faut l'attendre de la pure miséricorde de Dieu, qui la donne quand, comment et à qui il lui plaît. Cependant il faut se tenir dans la conduite ordinaire de la grâce, faisant ce que nous devons faire pour connaître la volonté divine, que nous devons chercher; surtout être fidèles à remplir nos devoirs, à suivre nos règles et les avis de nos supérieurs; cela nous suffit, sans attendre cette lumière extraordinaire qui se donne à peu de personnes.

Je connus que ce don d'en haut met l'âme en oraison dans un instant; elle y voit et goûte ce que Dieu veut, et se fie, en toute paix et amour, dans les dispositions qu'il établit en elle. Par ce même don, elle connaît en Dieu ses fautes et ses imperfections dans ses examens de conscience; elle les déteste en Dieu et y remédie. Enfin, elle fait tout en Dieu, et jusqu'à ce que cette grâce lui soit donnée, elle ne peut comprendre, comme il faut, ce que c'est que d'opérer ainsi en Dieu, et par une direction particulière de la grâce.

Dans les lectures qu'elle fait, elle reçoit plus de profit, puisque sa lumière étant augmentée, elle y découvre les vérités plus profondément; de même, si elle entend des sermons, si elle fréquente les Sacrements, c'est aussi avec un tout autre profit; enfin l'état intérieur est changé, et Dieu la favorise de grâces plus abondantes. Elle doit avoir beaucoup de fidélité et de correspondance en cet état. Par ce don, elle connaît ce qu'elle doit faire pour y réussir, la fuite discrète des créatures, le silence, la *mortification* qu'elle doit entreprendre. Elle a éclair-

cissement dans ses doutes, lumière dans ses ténèbres, et enfin Dieu a un soin spécial de l'âme, et rien ne lui manque, pourvu qu'elle ne lui manque point de fidélité.

CHAPITRE XXVI.

C'est encore un plus grand don de Dieu, de pouvoir demeurer en lui par la croix des privations.

Je connais que non-seulement les états pénibles contribuent à faire la pure oraison (car en la croix est l'infusion de la grâce divine, et par conséquent de la foi qui est un don de Dieu) ; mais aussi que l'âme ne peut être parfaitement satisfaite, que lorsqu'elle est souffrante et dans le corps et dans l'esprit, dans l'union de Dieu en la foi ; car elle trouve ainsi la perfection de l'amour en cette vie, et la parfaite ressemblance avec Jésus-Christ ; or, comme elle désire être transformée en lui, et que c'est le haut point de son bonheur, cet état de souffrance et de jouissance en la foi lui est bien propre pour ce dessein ; aussi elle le chérit au-dessus de toutes les grâces qu'elle pourrait recevoir, et se tient encore bien abaissée et humiliée, quand Notre-Seigneur la comble dans l'intérieur et à l'extérieur de paix et de consolations. Elle doit demeurer paisible et contente où Dieu la met ; mais elle se tiendrait plus favorisée si elle était dans l'état dont nous parlons. La Providence divine pourvoit pourtant à son infirmité, lui faisant des communications savoureuses pour la soutenir dans ses faiblesses. Elle demeure donc résignée et humiliée sous la conduite de Dieu en elle, qui connaît ses besoins et sait la mesure de grâce et d'amour qu'il veut lui communiquer.

Je n'ai bien compris qu'à présent comment la sagesse céleste s'établit dans la pointe de l'âme, et y communique un goût tout spirituel, compatible avec un dégoût qui est ressenti en l'homme inférieur, une paix qui s'accorde avec le trouble, une joie avec la tristesse, et une jouissance de Dieu au milieu des peines et des souffrances. Mais ce qui est encore plus, c'est que, par une économie admirable de la grâce, les souffrances, le trouble, la tristesse sont une source de jouissance, de paix et de joie dans l'âme résignée et abandonnée, et les sécheresses lui attirent la rosée du ciel; d'où vient que les souffrances sont le vrai aliment de l'amour en ce monde: c'est ce que disait une grande âme qui avait l'expérience de ce que nous disons. Cette vérité étant bien connue par la lumière divine, si l'on avait à désirer quelque disposition, ne serait-ce pas les délaissements et la douleur? Et ne se trouve-t-on pas vraiment humilié dans les états de consolations, puisqu'on n'est pas encore jugé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, et qu'on n'est guère avancé dans la parfaite ressemblance avec lui?

Dans l'état dont je viens de parler, il se fait un merveilleux commerce entre Dieu et l'âme. Elle donne à Dieu, dans la croix qu'elle porte, tout ce qu'elle peut donner, voulant souffrir purement pour son amour, et ne désirant point, ce semble, pour elle de joie ni de consolation: et lui, de son côté, lui communique la vraie joie et cette paix qui surpasse tout sentiment. Elle recommence à renvoyer à Dieu de nouvelles souffrances, et Dieu la comble de nouvelles grâces; et comme elle cherche de plus en plus à lui plaire aux dépens d'elle-même, il ne se lasse point de se donner à elle en pure foi et union d'amour. Au contraire, ceux qui ne

veulent rien souffrir dans leur intérieur, sous prétexte de quelque chose de mieux, se trompent étrangement, et n'entendent point le procédé du Seigneur avec les âmes qu'il chérit et favorise d'une manière toute spéciale.

Je conçus alors un peu plus clairement qu'à l'ordinaire, que Dieu se manifeste à notre esprit par la lumière de la foi, et qu'il nous révèle les choses divines d'une manière très-spirituelle et passive; notre âme recevant les rayons de la face de Dieu, et en étant hautement éclairée. Pour lors, tantôt son infinité et son incompréhensibilité lui sont montrées, et elle y demeure absorbée et abîmée: tantôt les mystères de la foi, ou les vérités du christianisme. L'âme voit ces différents objets, par une vue simple, sans multiplicité et dans l'union divine. La pratique de cette oraison est telle qu'elle ne peut s'exprimer, étant comme une petite participation de la connaissance de Dieu.

CHAPITRE XXVII.

Combien l'état d'une âme tout anéantie en Dieu est pur et paisible.

Notre-Seigneur me donna une lumière particulière pour concevoir que je dois être dans un anéantissement total et continuel des opérations propres de mon esprit, afin d'entrer dans l'union parfaite avec lui, et qu'il me soit toutes choses, qu'il gouverne mon esprit, et qu'il le possède entièrement en la manière, quoique différente, des Saints qui sont hors d'eux-mêmes, et vivent en Dieu seul, leur centre et l'objet infini de leur béatitude. Oh! que le parfait anéantissement est rare! Cependant c'est l'unique voie d'être tout-à-fait à Dieu,

pour ne vivre que de son Esprit. Mon âme sent des attraits extraordinaires pour cet état, et la vie qu'elle a menée jusqu'à présent lui paraît on ne peut plus imparfaite. Il faut être bien disposé à y entrer par les croix et les tribulations ; et, après tout, nous sommes très-indignes d'une vie si heureuse. Quand Notre-Seigneur ne nous en favoriserait pas, hélas ! nous n'avons rien à dire.

En récitant les paroles de l'*Angelus :* Marie a conçu du Saint-Esprit, et le Verbe a été fait chair dans ses chastes entrailles. Cette lumière me fut donnée, que la même chose se faisait en quelque manière dans l'oraison passive ; car l'Esprit saint se rend présent à l'âme d'une présence particulière, la rendant féconde en connaissance et en amour de Dieu ; en sorte que l'âme anéantie n'a qu'à se laisser posséder par le Saint-Esprit qui, s'en rendant le maître, lui fait opérer toutes choses d'une façon toute divine. Elle n'a qu'à se présenter à lui toute dénuée de ses opérations propres, et elle est remplie d'impressions surnaturelles qui lui font voir, aimer, goûter Dieu et tout ce qui a rapport à lui, d'une manière toute merveilleuse. C'est à quoi tendent les âmes choisies pour l'état d'union, et c'est à quoi elles aspirent continuellement ; c'est ce qui leur fait souffrir et supporter toutes les peines et mortifications des sens et de l'esprit, pour être rendues capables d'une si haute et si heureuse possession.

Mais jamais l'âme n'y parviendra, qu'elle n'ait trouvé grâce devant Dieu, et s'il ne la prévient de ses miséricordes les plus particulières, dont je sens, ô mon Dieu ! que vous daignez me favoriser, tout pécheur que je suis. O prodige de grâce et de bonté ! Vous m'attirez à l'union, et en même temps vous me donnez une vive et intime

connaissance de mon indignité, me faisant comprendre combien mes péchés et mes infidélités passées devraient m'en éloigner. Jamais je ne me vis aussi heureux, aussi content de demeurer dans la bassesse du plus petit état que maintenant, et ce que je reconnais, ô mon Dieu! être de votre part une faveur insigne, jamais je ne vis mieux mon néant et mes misères, jamais je ne consentis plus agréablement à ma confusion. Si vous me laissez et m'abandonnez, je ne sais en quel état vous me mettez. Je vois bien que je n'ai rien, et cependant je ne désire rien qu'autant que vous le voudrez, et je suis dans l'impuissance de vouloir quelque chose. Mon âme demeure perdue en son rien et en son tout, c'est-à-dire en vous, ô mon Dieu! prête à tout et à rien, si vous le voulez, ne désirant nulle autre chose que vous aimer dans le temps et dans l'éternité.

CHAPITRE XXVIII.

Demeurer en Dieu est un avant-goût de la céleste béatitude.

Il me semble éprouver, ô mon Dieu! qu'au moment où vous daignez vous communiquer à mon âme, lui faisant sentir la douceur de votre divine présence, vous la faites, pour ainsi dire, sortir d'elle-même, pour s'unir à vous, se reposer en vous et jouir de vous d'une manière inconcevable. Où trouver des termes pour exprimer cet état? Car je n'en connais point, à moins de dire: O quel bonheur d'être en Dieu! Il y a des sentiments qu'on ne peut rendre, et qu'on ne saurait bien apprécier, quoiqu'on les expérimente. O mon tout, quelle béatitude d'être en vous, même en la plus faible manière que vous goûtent quelquefois les âmes en cet état! Elles

approchent du souverain bien et s'y unissent. Eh ! que pourrait être le sentiment qu'elles ont au fond de leur intérieur, sinon celui d'un Dieu caché qui s'y fait tant soit peu sentir ? Ce sentiment est une paix profonde, une jouissance douce; mais c'est ce que je ne puis exprimer dignement, et cependant je le voudrais bien, pour faire connaître à toutes les créatures les magnificences et les miséricordes de mon Dieu, qui traite avec tant d'amour un si misérable pécheur. En cet état, j'ai une vue perçante pour connaître les péchés de ma vie passée, et que je n'ai rien fait que très-imparfaitement. Cette vue ne trouble point ma tranquillité, ni cette heureuse demeure de mon âme en Dieu.

Que sera-ce, ô mon Sauveur, quand vous enivrerez de délices vos amis dans la gloire ? Ce très-peu de joie en vous, je dis très-peu, fait concevoir que la possession d'un Dieu est une chose que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, et qui ne peut tomber dans la pensée des hommes. O joies pures, ô délices de Dieu ! Que dire ? Il faut demeurer dans le silence, et se perdre dans cette source inépuisable de tous les biens. Je voudrais ne jamais cesser de parler de ce dont je ne puis parler comme il faut, tant la matière est grande et élevée. Taisez-vous, mon âme, et goûtez combien le Seigneur est doux à vous, chétive créature.

Après ces douces et ineffables communications, l'âme est animée d'un grand amour des souffrances pour son Dieu; rien ne lui paraît si grand, si agréable ni si glorieux que de souffrir plusieurs tribulations, mépris et douleurs pour lui plaire. Les travaux entrepris pour le service de Dieu sont alors estimés des béatitudes, et la pratique des conseils les plus sévères de l'Évangile devient aimable, quoiqu'on souffre beaucoup. Ma vie

pauvre et abandonnée, me paraît douce, quand je devrais y mourir de faim. Mais, hélas! Seigneur, secourez ma faiblesse et mon peu de foi, de crainte que je ne succombe dans l'occasion, lorsque le sentiment actuel sera passé.

CHAPITRE XXIX.

L'âme une fois établie en Dieu, est bien payée de toutes les peines qu'elle a prises pour le chercher.

Il me semble que Notre-Seigneur me fait la grâce à présent de commencer mon oraison par où je la finissais autrefois, c'est-à-dire par la contemplation et l'union. L'âme est si longtemps dans la recherche du bien-aimé, qu'enfin elle le trouve avec grande joie et repos, mais ce n'est pas pour longtemps; les affaires et les nécessités de la vie l'appesantissent, la dissipent et font qu'elle se relève et retourne à la recherche de son Époux, jusqu'à ce qu'elle se sente établie dans le bienheureux état d'union et de possession qui la rend tout autre, puisqu'elle ne goûte plus que Dieu, se trouvant continuellement en lui par une jouissance amoureuse; l'éclat de sa divine lumière la ressuscite sans qu'elle fasse rien autre que recevoir passivement les influences de ce Soleil de justice, qui par ses rayons admirables la remplit d'un amonr qui a quelque rapport à celui des Bienheureux.

L'âme, en cet état, voit toutes choses en Dieu: les mystères de notre foi, les vérités éternelles, les Saints et les Saintes qu'elle a accoutumé de prier. Elle résiste aux imperfections et pratique les vertus d'une manière surhumaine et divine; enfin, elle participe à la vie de *Dieu même*, et ne sait comment ni par quel moyen cela

lui est arrivé ; aussi, elle ne s'en informe point, jouissant à la bonne foi de la grâce qui lui est donnée, puisque c'est un effet de la bonté infinie du Seigneur, dont elle ne peut douter.

Toutes choses sont bien plus en Dieu qu'en elles-mêmes, et jamais cela n'est aperçu qu'en cet état où la lumière divine les découvre. On ne peut les voir ni les goûter ailleurs. Ainsi, l'on jouit de Dieu et des créatures tout ensemble. On les voit, et en même temps Dieu d'un même regard, d'une manière que je ne puis exprimer et que je conçois cependant très-réelle et véritable. L'âme se souvient de ses péchés, des désordres du monde et de l'enfer, sans se détourner de la pureté infinie et de la jouissance du souverain bien. Il ne faut pas croire, au reste, que cet état soit toujours accompagné de douceur sensible ; au contraire, il en est souvent privé, et la lumière qu'il procure est infiniment élevée au-dessus des sens, puisque c'est une communication que Dieu fait immédiatement par lui-même de sa Divinité.

Quoique l'âme paraisse ainsi élevée, jamais elle n'est plus humiliée ; car jamais elle ne voit plus clairement ses misères, ses péchés, son néant et le fonds infini de sa corruption. Jamais elle n'est plus disposée à vivre dans le plus bas état de la vie spirituelle, et même sans oraison, si tel était le bon plaisir divin. On vit dans cet état comme sans crainte, parce que tout y est amour. On n'a presque point de doute, touchant sa voie et les desseins de Dieu sur soi. On voit tout et l'on peut tout, ce semble, en celui qui peut toutes choses. Cet état n'empêche point qu'on n'ait à souffrir, dans le corps et dans l'esprit, plusieurs peines et qu'on ne commette des fautes de fragilité ; il est vrai que la moindre malice n'en approche point, non plus que l'affection volontaire à aucune créature.

CHAPITRE XIV.

Le parfait bonheur de l'âme est de n'avoir plus que Dieu seul.

Si la fidélité à la vraie mortification accompagnait la lumière qui m'est donnée, oh! que mon oraison serait bien autre qu'elle n'est! Mais c'est en cela que paraît mon extrême infirmité de faire si peu de chose avec de si grands secours; d'être si peu mort, anéanti, dégagé et abandonné au milieu de la lumière divine, qui m'éclaire si vivement. Courage, pourtant, mon âme! nous ne sommes que boue et péché, travaillant en paix et patience, Notre-Seigneur glorifiera ses miséricordes en nous, et nous revêtira de sa force et de sa puissance, comme il nous environne de sa lumière. Une âme prévenue de la foi et fidèle à se mortifier, avance promptement à la perfection de l'amour; mais comme il n'y a point de fidélité sans foi, il n'y en aura jamais non plus sans croix : puisqu'il faut toujours souffrir en mourant au monde et à soi-même.

Celui donc qui écoute les plaintes de la nature et la discrétion de l'esprit humain, n'avancera jamais. Il faut entrer dans la lumière de la foi, laquelle fait tout espérer et tout pouvoir en Dieu, qui est la seule confiance de l'âme fidèle. J'entendis au commencement de la Messe, ces paroles : *Humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu* (1). Sur quoi j'eus une vue de l'humiliation et de l'anéantissement que doit produire en nous la grâce du christianisme, ou la vraie foi de Jésus-Christ; car il ne suffit pas d'avoir une

(1) Humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. *Eccli.* III, 20.

foi spéculative, mais il faut l'avoir pratique, pour nous faire embrasser toutes les occasions d'anéantissement qui se présentent : étant bien ménagées, elles nous conduisent à la perfection du christianisme.

L'essence de l'état du christianisme est l'anéantissement en toutes choses. La perfection de cet état est la perfection de l'anéantissement, qui est tel, quand il est continuel, universel et parfait. Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant toujours été anéanti depuis sa naissance jusqu'à sa mort, on ne peut le suivre, l'imiter, ni être chrétien qu'à cette condition. C'est la voie droite par où il faut passer, et qui nous conduit à celle du pur amour; mais il ne faut pas que mon âme suive l'activité de ses propres opérations, pour entrer dans l'usage de cet état d'anéantissement en toutes choses. Il faut qu'elle s'y comporte comme passivement, et que demeurant anéantie en l'oraison, elle y reçoive les vraies lumières qui la porteront à s'anéantir. Jésus anéanti est montré quelquefois avec tant d'impression, que sa vue seule suffit pour humilier l'âme profondément et la confondre de se voir si éloignée des humiliations de son divin Sauveur; aussi ne recherche-t-elle son repos que dans le centre de l'anéantissement : c'est sa vraie joie. Estimez que c'est tout votre bonheur que d'être dans toutes sortes de tribulations et d'anéantissements, dit saint Jacques; car c'est là que se perfectionnent les chrétiens, et la loi fondamentale du christianisme. On peut être parfait à petit bruit, quand on consent aux anéantissements, tant de corps que d'esprit, que la Providence nous envoie. La vraie oraison les produit; mais la nature et le démon inventent mille raisons pour nous les faire éviter; cependant jamais Jésus ne règnera que dans le cœur parfaitement anéanti.

Un vrai anéanti ne peut rien et peut tout, n'espère rien et espère tout, n'est capable de rien et est capable de tout; enfin, il n'est rien entre les mains de Dieu, qui peut faire ce qu'il veut du néant. Un vrai anéanti demeure aussi content de voir les autres posséder les grâces, quoiqu'il en soit privé, que s'il les recevait lui-même; et pendant que les autres sont ainsi élevés par les dons que Dieu leur fait, il demeure paisible. Quand ils seraient élevés jusqu'au troisième ciel dans leur contemplation, son plaisir est que Dieu le laisse où il voudra, et il demeure ainsi, hors de soi-même, entièrement abandonné à Dieu, ne voulant, n'aimant que Dieu.

Ce matin, en mon oraison, j'ai éprouvé quelque chose de cet état, et j'ai reconnu que lorsqu'on est vraiment anéanti hors de soi-même en Dieu, alors Dieu possède l'âme, la meut, opère en elle et par elle, et en dispose selon qu'il lui plaît. Pendant qu'elle agit et se remue elle-même, il n'est pas si purement, si parfaitement en elle, et n'y règne pas aussi absolument. Donc la disposition ordinaire et continuelle de notre âme; doit être l'anéantissement dont je parle, et il n'en faut sortir ni pour prier, ni pour opérer, ni pour souffrir; ce qui s'entend seulement par celui qui en a l'expérience. C'est déjà une grande faveur que d'y entrer et d'y demeurer fidèle: c'est le commencement d'ineffables délices.



LIVRE TROISIÈME

OU IL EST TRAITÉ DE LA COMMUNION ET DE SES EFFETS. IL Y EST AUSSI PARLÉ DES COMMUNICATIONS INTIMES DE L'AME AVEC JÉSUS-CHRIST DANS L'ADORABLE SACREMENT DE L'AUTEL.



CHAPITRE PREMIER.

De la préparation à la Communion.

Une personne qui reçoit souvent son Dieu en la sainte Communion, doit faire de toutes les actions de sa vie autant de préparations à la Communion, et comme ces actions par lesquelles on s'y prépare, doivent être toutes saintes et remplies de grâces, il faut que toute la vie du chrétien qui veut communier souvent, soit une continuation d'œuvres saintes et surnaturelles. Nous devons vivre d'une vie conforme à ce divin Pain qui nous est donné dans l'adorable Sacrement. Un pain commun et matériel fait vivre naturellement ; mais celui qui est le Pain des grâces, doit donner une vie de grâce, toute sainte, toute divine et fort élevée au-dessus de la vie humaine : aussi est-elle peu connue et peu recherchée par ceux qui mènent une vie commune, ne voulant point sortir hors d'eux-mêmes ni de leurs intérêts, pour vivre en Jésus-Christ, qui se donne à eux pour être leur vie.

O mon Dieu, que j'ai été mondain et terrestre par le passé! Je n'ai presque point vécu de cette vie surhumaine; mais vous me donnez aujourd'hui par votre miséricorde les sentiments de commencer à vivre de cette vie ; car je vois qu'une âme bien établie dans l'état de la grâce, doit suivre ses inspirations, et non celles de la nature, dont les mouvements, les maximes, les desseins, la vie, en un mot, sont tout différents des mouvements, des maximes, des desseins de la vie surhumaine qu'inspire la grâce. Une âme qui mène cette vie, aime les mépris, les souffrances, les abjections, et ses délices sont d'être anéantie dans l'estime et l'amour des créatures, bien loin de les rechercher tant soit peu. Vivre de cette vie, c'est vivre de la vie de Jésus, c'est être un autre lui-même, et c'est une excellente disposition pour vivre de lui en le prenant pour nourriture. Il dit lui-même : *Celui qui me reçoit pour aliment vivra par moi* (1).

Vos délices, Seigneur, sont d'être avec les enfants des hommes ; mais les délices doivent être réciproques, c'est-à-dire que les âmes doivent prendre leurs délices en vous, et en vos états pauvres et abjects, afin que vous preniez vos délices avec elles. Quel excès de bonté, Seigneur, qu'étant si grand et si plein de gloire, vous veniez vous humilier et vous anéantir dans une âme si ingrate et si infidèle! Il est vrai que les abjections étaient convenables à votre vie mortelle ; mais dans l'état de gloire, ne devriez-vous pas en être exempt ? Si mon âme a quelque amour pour vos intérêts, ne devrait-elle pas vous épargner une si grande humiliation ? Ainsi il semble qu'elle ferait mieux de ne pas communier si souvent; car elle empêcherait que vous ne fussiez aussi humilié. Ce sentiment, joint à la connaissance de mes in-

(1) Qui mandacat me, et ipse vivet propter me. Joan. VI. 58.

dignités, me ferait retirer de la Communion, si je ne savais que vos délices sont d'être avec les âmes qui veulent aussi prendre leurs délices en vous, et que vous avez dit en saint Jean, que si nous ne mangeons votre Chair adorable, nous n'aurons point la vie en nous.

Quand je considère mon indignité et que je me présente à la Communion avec une âme qui est une source intarissable de vices et de péchés, j'aurais beaucoup d'affliction de voir Jésus-Christ si mal logé au milieu de mes imperfections, ne sachant en quelle partie de moi-même je pourrais le placer, où il ne voie des choses très-indignes de sa présence. Cette vue, dis-je, m'affligerait sensiblement, si une autre vue ne m'encourageait. Je considère que le soleil, entrant dans un cachot bourbeux, y est reçu plus dans son propre éclat et dans sa lumière, que dans le cachot même, et qu'ainsi il y est sans intéresser sa propre grandeur ni sa pureté. Dans la vue de cette idée, je dis à mon Seigneur : Il est vrai que vous entrez en moi, tout misérable que je suis ; mais il est vrai aussi que vous êtes encore plus en vous-même, en votre beauté et infinie grandeur. Soyez donc reçu en vous-même, divin Jésus, dans votre gloire incompréhensible. Je me réjouis que la pauvreté et l'obscurité de mon cachot ne puissent porter préjudice à vos divines perfections. Entrez donc en moi, Seigneur, sans sortir de vous-même ; soyez reçu en moi, mais encore plus en vous-même, Divin Soleil, vivez à jamais au milieu de vos splendeurs et de vos magnificences ; mais ne laissez point aussi de vivre au milieu de mes obscurités et de ma misère. Convertissez-moi à vous totalement et sans réserve.

CHAPITRE II.

Que pour communier dignement, il faut se mettre dans un état conforme à celui où est Jésus dans le Saint-Sacrement.

Jésus-Christ veut se donner à nous dans cet auguste mystère en un état de mort à l'égard de la vie des sens, mais comme une source de vie à l'égard de la vie intérieure ; vie divine, vie de grâce, vie de contemplation et d'application continuelle aux grandeurs de Dieu son Père ; vie pauvre et anéantie à l'extérieur, mais tout éclatante de majesté, et infiniment riche sous le voile des espèces qui la cachent aux yeux du corps. C'est avec ces dispositions qu'il se communique à nous, voulant aussi que nous nous présentions à lui avec des dispositions conformes aux siennes.

L'Humanité sainte qu'il nous donne en nourriture dans la Communion, a été élevée par l'union hypostatique à la vie divine. Il faut aussi que nous le soyons par la grâce, que notre entendement soit élevé à une haute connaissance, notre volonté à un sublime sentiment de l'amour de Dieu, et que notre âme vive de la vie de la grâce. O sublimité de la vie de la grâce, que tu es admirable ! Que tu es ravissante ! Que tu es ineffable ! Tu élèves l'âme jusqu'à Dieu, tu l'unis intimement à Dieu, la faisant vivre en Dieu et de Dieu même ; puisque tu la disposes à vivre sur la terre de la même substance dont vivent les Bienheureux dans le ciel. O vie de la grâce, tu es le plus précieux de tous les trésors ! Qui te possède, fût-il le plus pauvre, le plus misérable, le dernier des hommes, est par là même plus riche que le plus grand roi du monde, fût-il maître de l'univers. Que je t'estime

donc sur tout, que je te chérisse souverainement, et plutôt tout sacrifier, tout souffrir et mourir mille fois que de te perdre !

Depuis que la beauté de cette vie s'est manifestée à l'âme, elle quitte tout pour l'embrasser, et tout le reste ne lui paraît que mort et pur néant. On abandonne le monde, les honneurs et les richesses ; on se condamne aux pénitences, aux mortifications, à la pauvreté, pour vivre de cette vie divine, et l'on sent une faim sacrée de cette adorable nourriture qui l'entretient dans l'âme. Oh ! que je la connaisse, ô mon Dieu, et que je la suive, cette vie divine, si peu connue du monde, pratiquée de si peu de personnes, qui aussi ne se trouvent point altérées des eaux de vos fontaines éternelles ! O Jésus ! attirez-moi après vous dans les actions de la vie de la grâce, dont le plein exercice se trouve dans le mépris et les souffrances. Tirez-moi, Seigneur, et je courrai après vous à l'odeur de vos parfums. Que de plaisir, mon âme, de vous voir aller comme un géant dans les voies de la grâce, nourrie et fortifiée dans votre course par le Pain des Anges, qui nous est représenté par celui qu'Élie mangea dans le désert : *Fortifié par ce pain miraculeux, le Prophète marcha... jusqu'à Horeb, appelé montagne de Dieu* (1).

Vivre dans sa propre mort, comme Jésus nous paraît au Saint-Sacrement, perdre sa gloire dans les mépris, être ravi quand on est anéanti et sacrifié, c'est le propre de la vie de la grâce. Faisant tout mourir à l'extérieur, elle fait vivre à l'intérieur, et donne principalement l'esprit d'oraison, le met presque continuellement en exercice dans l'âme, l'appliquant à cet Être infini et

(1) Ambulavit in fortitudine cibi illius... usque ad montem Dei. *III. Reg.* XIX, 8.

incompréhensible qu'elle adore, ne pouvant le comprendre; elle s'anéantit devant lui, ne pouvant assez admirer ses grandeurs divines, qui sont comme anéanties dans l'Eucharistie. O mon âme, que ta bassesse est grande! Que ta pauvreté est extrême! Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous vous souveniez de lui, que vous le visitiez, et que vous preniez vos délices de venir demeurer personnellement en lui? Son âme est tirée du néant, et son corps n'est qu'un peu de boue, cependant vous daignez arrêter les yeux sur cette misérable créature! Comment, étant si pauvre et si imparfaite, pourra-t-elle recevoir la majesté infinie de Dieu? Humiliez-vous jusqu'au fond de votre néant, mon âme, et confessez votre indignité. Baissez les yeux et avouez que vous êtes indigne de les tourner seulement vers cette grandeur formidable; mais soyez en même temps encore plus touchée d'admiration, de reconnaissance et d'amour d'une si excessive bonté, qui daigne s'anéantir dans cet incompréhensible mystère, pour venir se donner à vous jusque dans votre néant.

Il faut beaucoup aimer l'état de captivité intérieure, où l'âme liée et garrottée demeure dans l'obscurité de sa prison. Cet état honore la captivité de Jésus renfermé dans une petite hostie. Ce divin Sauveur se met dans une étroite prison pour notre amour. Le Roi de gloire est resserré sous ces petites espèces, et ainsi captif et prisonnier de l'homme, il se rend, ce semble, son esclave, se donnant tout à lui, et se sacrifiant encore au Père éternel pour lui. O divin captif! captivez si fortement mon cœur, qu'il ne rentre plus en sa liberté naturelle; mais que tout détruit et anéanti, il ne vive plus que d'une vie surnaturelle et surhumaine; qu'il ne jouisse point d'autre liberté que de celle de vos en-

fants; que le monde les regarde comme des esclaves et les traite indignement, comme la balayure des rues. Malgré les mépris du monde, ce sont vos enfants.

Chaque fois qu'il est donné de communier, Jésus-Christ se donnant tout entier à nous, ce sont autant de nouvelles obligations que nous contractons de vivre entièrement pour lui, et de rendre toutes nos actions divines. Il ne faut donc pas qu'une bonne âme dise: Je n'ai point eu assez de temps pour me préparer à la sainte Communion; car elle ne doit tendre à autre chose par toutes ses actions, qu'à recevoir dignement ce Pain de vie, afin de vivre sans cesse de la vie de Jésus, et se maintenir continuellement dans des dispositions semblables à celles où il s'est mis, pour l'amour de nous, dans le Saint-Sacrement.

CHAPITRE III.

Pour recevoir dignement la sainte Communion, il faut faire les mêmes actes que Notre-Seigneur pratique en nous donnant son sacré Corps.

Je remarque principalement trois actions que Notre-Seigneur a voulu faire pour nous montrer l'exemple, en instituant le Saint-Sacrement. Nous ne saurions faire une Communion parfaite, si nous ne les pratiquons à son imitation. 1° Jamais il ne s'est appliqué extérieurement aux actions d'une plus profonde humilité. Ce divin Sauveur s'est à la vérité profondément humilié, abaissé et en quelque sorte anéanti dans le sein de Marie, où il demeura enfermé neuf mois, privé du libre usage de ses sens, et jouissant en cet état d'une connaissance

parfaite. Il s'abaissa néanmoins davantage, quand il voulut naître dans une étable, comme le plus pauvre et le plus abject des hommes; encore plus, quand il voulut porter la marque des pécheurs dans la Circoncision; mais le dernier abîme de l'anéantissement fut dans le Cénacle, quand il s'abaissa jusqu'à faire la plus humiliante de toutes les actions humaines, qui est de laver les pieds de ses Apôtres, les essuyer de ses propres mains, et ce qui est plus encore, laver les pieds du plus grand de ses ennemis et d'un traître, tel qu'était le perfide Judas.

O mon Jésus! c'est trop abaisser votre grandeur; c'est trop humilier votre infinie Majesté. C'est à moi, qui suis un néant par la condition de mon être, et devenu moins que le néant par mes péchés; c'est à moi, dis-je, à m'anéantir sous les pieds des plus viles créatures. Quel intolérable orgueil serait le mien, si voyant le Dieu de toute majesté si profondément humilié pour me donner l'exemple, et si l'entendant me dire de sa propre bouche: *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que vous venez de me voir faire* (1); quel orgueil de ma part, si voulant me présenter à la sainte Communion, je n'entrais pas dans les sentiments de la plus grande humilité, où je puisse descendre dans aucune action de ma vie.

2° La seconde action que pratique notre divin Maître en instituant cet adorable Sacrement, est une oraison sublime et des plus parfaites de sa vie mortelle. Élevant ses mains, ses yeux et son Cœur à Dieu son Père, par le mouvement d'une révérence très-respectueuse, étant lui-même son propre ciel où régnait son Père, il

(1) Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. Joan. XIII, 15.

y était recueilli en sa très-sainte Humanité, et là priait Dieu son Père, qu'il avait présent. Il lui dit très-humblement : Glorifiez-moi, ô mon Père ! c'est-à-dire donnez-moi la jouissance des humiliations et des opprobres de la Croix, après lesquels je soupire depuis si longtemps; apprenant ainsi à son Église à regarder les mépris et les croix, comme sa gloire et le plus grand honneur qu'elle puisse désirer sur la terre. Il lui demande aussi l'institution de cet ineffable mystère de l'Eucharistie, qu'il allait faire, pour obéir à sa volonté éternelle et au décret qui en était fait dans la Divinité, sachant qu'il devait être pour nous une source de vie éternelle, et à lui un principe comme de mort perpétuelle, puisqu'il y est continuellement en qualité d'Hostie, immolé mystiquement jusqu'à la fin des siècles. Il faut donc à son exemple préparer mon âme à recevoir ses divins mystères, par l'oraison la plus pure et la plus parfaite, selon que le Seigneur m'en donnera la lumière et l'attrait. La plus assurée est de s'appliquer à Jésus par une simple vue de la foi, accompagnée de respect et d'amour, le considérant plein de grâces, de miséricordes et de bénédictions dans cet auguste mystère, et venant se donner à nous avec tous ses biens sans nulle réserve. Cette seule vue de la foi, dans sa simplicité, contient toute la perfection des autres. Il suffit d'avoir Jésus en vue et en amour, c'est atteindre à la fin en laquelle on se repose; car tous les autres exercices de méditations et de vertus intérieures ne sont que des moyens pour parvenir à lui. Quand il est trouvé, il faut s'en tenir là et se reposer en lui.

3° La plus belle action que j'admire en Notre-Seigneur, lorsqu'il institue le Saint-Sacrement, c'est qu'il fait paraître son amour dans le plus grand éclat, tant

envers Dieu son Père, qu'à l'égard des hommes et même de ses ennemis. Lorsqu'il entra dans ce monde, son amour était comme un soleil dans son aurore, mais quand il est au moment d'en sortir, et qu'il nous montre l'excès de sa charité en mourant pour nous, c'est un soleil dans la ferveur de son midi. L'Évangéliste nous dit aussi, qu'ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il porta les flammes de son amour au dernier point où elles pouvaient monter, quand il institua le Saint-Sacrement de l'autel : *Il les aima, surtout à la fin de sa vie* (1). Ce qu'il y a de plus inconcevable, et qui montre l'excès de sa charité, c'est qu'il n'en refuse point le plus grand témoignage au plus perfide de ses ennemis. Judas, que l'envie avait envenimé, que l'avarice avait perverti pour en faire un voleur, que l'ingratitude avait aveuglé, que la malice avait corrompu pour en faire un traître, un apostat, un vrai démon : Judas, tel qu'il était et tel que Jésus le voyait au fond du cœur, n'est point exclu de la table de son divin Maître, qui nourrit ce démon de la manne des Anges. O amour, que vous êtes admirable ! O amour, que vous êtes invincible ! L'abondance des eaux n'a pu éteindre vos ardeurs.

Mon âme, serez-vous tiède et insensible, dans le temps même où vous approchez d'un si grand feu ? Quand vous auriez toute l'ardeur des Séraphins, vous ne seriez pas assez embrasée, pour répondre au feu de l'amour incomparable qu'a Jésus en son Cœur, quand il vient se donner à nous. Un bon religieux capucin, nommé frère Bonaventure, sentait son âme brûlante du feu sacré, quand il s'approchait de la sainte Table. Un jour, surtout, qu'il se trouvait plus enflammé qu'à l'ordi-

(1) In finem dilexit eos. Joan. XIII, 1.

naire du désir de s'unir à son Dieu, voyant la sainte Hostie entre les mains du prêtre, tout près de lui donner la sainte Communion, son cœur semblait faire de puissants efforts pour sortir de sa poitrine, et s'avancer vers cet unique objet de ses désirs: ils se produisaient même au dehors; car l'abondance de son amour paraissait dans ces amoureuses aspirations : Mon Jésus! Mon Jésus! Mon Jésus! Mais pour lui faire connaître, ainsi qu'à nous, que l'amour de Jésus dans cet incomparable mystère, surpasse infiniment le nôtre, la sainte Hostie se détacha de la main du prêtre, et s'envola, tout ardente de feu et éclatante de lumière, dans la bouche de ce digne serviteur de Dieu.

CHAPITRE IV.

Le désir de se communiquer à l'homme, a porté Notre-Seigneur Jésus-Christ à instituer le Saint-Sacrement de l'autel.

Notre-Seigueur me fit voir le désir qu'il a de se communiquer dans cet ineffable mystère, et de nous élever à la pleine participation de sa Divinité. Cette vue bien pénétrée, découvre tant de merveilles de l'amour de Dieu pour les hommes, de la félicité à laquelle ils sont appelés dès cette vie mortelle, de la dignité de leur création, puisqu'ils ne sont faits que pour posséder Dieu, de l'ardeur ineffable qu'il a de s'unir à eux, et de la parfaite correspondance à laquelle ils sont obligés, qu'après cela il n'est pas possible de fuir les recherches si pressantes de l'amour divin. Il faut mourir à tout pour être disposé à un si grand ouvrage d'amour; il faut aimer et rechercher la solitude; il faut quitter tout l'embarras des affaires de ce monde, pour n'avoir plus

d'attention qu'à Dieu. O mon âme! soyez fidèle à votre grâce. Pourriez-vous être assez ingrate pour ne pas correspondre à l'amour infini qu'il a pour vous?

Au milieu de ces vues, dont j'étais fort pénétré, il me vint en pensée de me taire intérieurement, et d'être seulement attentif à ce que Jésus-Christ ferait en moi. Je m'imaginai, ou plutôt mon esprit conçut qu'il représentait à son Père éternel mes desseins et les désirs que j'ai de m'élever au pur amour, qu'il tenait conseil là-dessus avec Dieu son Père et le Saint-Esprit. Mon âme attendait et acceptait d'avance leur résolution, qui fut que, pour parvenir au pur amour, je devais mener une vie toute crucifiée et anéantie. Je voyais aussi clairement, que l'unique voie du pur amour est la croix bien agréée. C'est elle qui nous faisant mourir aux créatures, nous donne la belle vie du pur amour. Dans cette vue, la pauvreté, les abjections, les misères me paraissaient avoir une beauté qui ravissait mon cœur, pour les embrasser quand elles se présenteraient. Je sentais sortir hors de moi la crainte d'être affligé, et la joie prenait sa place.

J'étais charmé de voir les communications admirables que Dieu fait de soi-même aux hommes, dans la loi de grâce, communications ineffables et pleines d'un amour infini. Jusqu'alors Dieu paraissait être renfermé dans sa divine Essence, ne communiquant au dehors de lui que l'être et la vie, avec une étincelle de sa connaissance par la lumière naturelle, ou quelque petit rayon d'une foi bien obscure. Maintenant il a des profusions pour les hommes de tout lui-même, en donnant son Fils unique dans le mystère de l'Incarnation. Pendant sa vie mortelle, ce Fils s'est donné à nous en mille manières différentes, qui sont tout amoureuses, tout admi-

rables, jusqu'à mourir pour nous, ce qui paraît être le dernier excès de l'amour ; mais il n'en est pas demeuré là : il a voulu se donner à nous encore tout entier après sa mort même, vivant et glorieux dans la sainte Eucharistie.

Il nous fait part de la connaissance et de l'amour qu'il a lui-même pour sa bonté et sa beauté infinies, en nous remplissant de foi et de charité. Ses délices sont d'être avec les hommes ; et enfin il veut demeurer en l'homme et que l'homme demeure en lui. Je n'avais, ce me semble, jamais si bien connu le sublime état où Jésus-Christ veut nous élever, quand il daigne nous donner dans la sainte Communion tout le trésor infini de la grâce, de la puissance, de la bonté et des autres perfections divines qu'il renferme en lui-même. Je comprends mieux que jamais qu'il veut par là nous communiquer une vie toute divine ; et que c'est pour cela qu'il ne met pas seulement son Corps adorable dans notre corps, mais son Ame dans notre âme, son Esprit dans notre esprit, et que sa Divinité veut nous transformer entièrement en elle-même. O sublimité de l'état où la sainte Communion nous élève ! Une âme peut-elle voir cet excès d'amour et de bonté de Jésus-Christ envers elle, sans mettre sous ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu, pour n'avoir plus en vue et en amour que lui seul ?

Nous sommes très-assurés que Notre-Seigneur Jésus-Christ réside pour nous au Saint-Sacrement de l'autel, et qu'il y est plein de tendresse pour les hommes, puisqu'il est toujours prêt à se donner à nous tout entier. Il me semble que de ce trône de son amour, il me découvre en quelque lieu que je sois, et qu'il arrête sur moi ses yeux toujours pleins de regards amoureux. Quand mon âme se recueille en soi-même, elle trouve

la vue de Jésus arrêtée sur elle, qui la presse de répondre à son amour. En quelque lieu qu'elle soit, elle sait qu'il est au Saint-Sacrement dans quelque église; elle se sent portée à se tourner de ce côté-là avec respect, et aussitôt elle s'aperçoit qu'elle est en vue de lui, comme si elle en était toute proche, et qu'il fût dans elle par la sainte Communion; car la vue de Jésus-Christ s'étend aussi bien de loin que de près.

Cette vue du Sauveur dans le Saint-Sacrement, que nous pouvons avoir par la foi actuelle, embrase l'âme d'amour, et la presse de ne le jamais perdre de vue, si cela se pouvait. Elle se sent excitée à l'adorer souvent au Saint-Sacrement, à l'entretenir cœur à cœur, à s'offrir à lui, à joindre tous ses sentiments à ceux de son Cœur adorable, à se plaire en ses divines perfections, à entrer en oubli de toutes les créatures, et souvent dans cette vue l'âme chante des louanges à Jésus-Christ résidant au Saint-Sacrement. Elle le loue et le remercie de l'amour infini qu'il nous témoigne dans cet ineffable mystère. Elle va souvent lui faire des visites, plutôt qu'à ses amis même les plus saints, sachant bien qu'elle n'a point de plus saint, ni de meilleur ami au monde, que son très-aimable Jésus résidant au Saint-Sacrement.

CHAPITRE V.

L'âme chrétienne fait un commerce admirable avec Jésus-Christ dans la sainte Communion.

Il me vint cette pensée, comme je me disposais à communier, qu'il se faisait un commerce admirable entre Jésus-Christ et les chrétiens dans le Saint-Sacre-

ment, et qu'il fallait qu'il fût semblable à celui de la Divinité avec la sainte Humanité dans l'Incarnation. Je considérais comment la Divinité se donnait à la nature humaine de Jésus par l'union hypostatique, lui communiquant par ce moyen son Être divin, ses perfections, et l'élevant ainsi à la plus grande gloire où puisse monter une créature. D'un autre côté, je voyais l'Humanité donner son être créé à la Divinité en sacrifice, en échange de la gloire qu'elle recevait de l'union personnelle, et qu'elle ne fournissait point grandeurs pour grandeurs, mais des souffrances, des abjections et des mépris. O admirable commerce! d'une part, on ne donne que des élévations et des grandeurs, et de l'autre, on ne donne que des anéantissements, des abjections et de l'amour pour les mépris, et de ce négoce ineffable il résulte une gloire infinie à la sainte Trinité.

Je concevais alors qu'il en est, dans le mystère de la sainte Eucharistie, comme dans celui de l'Incarnation; car Jésus donnant sa gloire et tout son Être à celui qui communie, l'âme doit aussi, pour répondre à un si grand témoignage d'amour, lui donner des abjections et des souffrances, afin de le glorifier en la manière qu'il a lui-même glorifié son divin Père; et ainsi il se fait un commerce admirable entre Jésus et celui auquel il se donne, d'où il résulte à Jésus une très-grande gloire; car ne pouvant plus souffrir, en l'état où il est, pour glorifier Dieu son Père, comme il faisait pendant sa vie mortelle, il fait comme une nouvelle incarnation, s'unissant à un corps et une âme capables de souffrir, et il emploie ces souffrances pour donner de la gloire à Dieu, tandis qu'il communique sa grâce aux hommes. C'est ainsi que le ciel négocie avec la terre, c'est là le grand, le divin commerce établi entre Dieu et les hommes. Le

royaume des cieux, dit l'Évangile, est semblable à un marchand; négocions donc de la sorte, si nous voulons négocier pour l'éternité. Ce commerce si avantageux est l'ouvrage ineffable de Dieu : mon âme prend grand plaisir à le considérer, et plus grand plaisir à le goûter. La nature humaine est infiniment honorée dans l'union personnelle, et dans la sainte Communion, Jésus est admirablement glorifié et l'âme ennoblie, comme divinisée.

Oh! qui pourrait bien connaître jusqu'où va le commerce admirable que nous avons avec Jésus-Christ dans la sainte Communion, et celui de Jésus avec Dieu! Car étant vrai que l'intérieur du Sauveur est un abîme rempli d'un nombre infini de dispositions toutes saintes, par lesquelles il honore et glorifie son Père éternel, la Divinité est la source primitive d'où découlent ces divines dispositions dans son intérieur, en sorte que le Père éternel donne à son Fils de quoi le glorifier, et le Fils y correspondant parfaitement, lui rend toute la gloire qu'il désire de lui. Les chrétiens doivent donc unir leurs dispositions avec celles de ce divin intérieur de Jésus, afin que nonobstant leur faiblesse et leur misère, elles honorent par lui le Père éternel; mais jamais ils ne peuvent mieux le faire que dans la sainte Communion, où tout cet adorable intérieur de Jésus, avec ses saintes dispositions, vient se loger dans le nôtre. J'ai éprouvé qu'ayant quelque bonne disposition de grâce dans l'oraison, ou hors de l'oraison, la sainte Communion l'augmente et la fortifie; et quand Jésus entre en moi, il me donne vue d'entrer en lui pour la perfectionner et la consommer. La sainte Communion est l'augmentation de toutes les grâces et de toutes les vertus, puisqu'elle nous fait participer à celles de Jésus-

Christ. Les effets qu'elle produit me sont fort sensibles, par la grâce de Notre-Seigneur.

O que de biens dont on se prive en s'éloignant, par indifférence ou par tiédeur, de ce divin Sacrement! Il est une source d'eau vive qui récrée, réjouit, fortifie et ranime les âmes qui tendent à la perfection. J'apprends toujours quelque chose quand je communie, mon âme puisant de grandes lumières dans cette source divine. Qu'heureux sont ceux qui ont le bonheur de communier souvent, et qui font tous leurs efforts pour s'y bien disposer! Cependant on ne doit pas s'estimer tout-à-fait malheureux, quand on est privé de ce bonheur. Il est vrai que la sainte Communion est le soutien de la vie chrétienne et particulièrement de la souffrante. C'est le vin sacré qui nous empêche de nous affaiblir; c'est un aliment tout céleste qui fortifie le cœur. Mais quand nous ne pouvons pas avoir la Communion sacramentelle, nous pouvons toujours jouir de la spirituelle. Nous aurons alors en désirs ce que nous ne pouvons avoir en effet. Cette communion spirituelle, faite avec foi et amour, ne laisse pas de consoler l'âme et de lui apporter un grand profit.

CHAPITRE VI.

Occupations intérieures pendant la Communion.

Il m'est quelquefois arrivé dans la sainte Communion, que mon cœur me paraissait être un autel, sur lequel Jésus-Christ venait continuer le même sacrifice, et les mêmes opérations qu'il fait sur l'autel où l'on célèbre la sainte Messe. Mon cœur recevait donc simplement et amoureusement Jésus, se liait à toutes ses opérations

divines, tant envers son Père qu'envers les créatures. Mon âme, adhérant à tous ses sacrifices et à tout l'amour qu'il avait pour le Père éternel, était dans un état passif, comme l'autel sur lequel Jésus fait tout ce qu'il lui plaît, tant envers la Divinité qu'envers les hommes, à qui il distribue ses différents dons. Il me semble qu'il s'appliquait premièrement à honorer son divin Père, à s'anéantir devant sa grandeur, à aimer sa bonté et ses divines perfections; ensuite il s'occupait à secourir ma faiblesse, ainsi qu'à m'instruire et à m'éclairer, me donnant des vues de ce qu'il est, et de l'union étroite avec laquelle je dois être lié à lui : que je ne dois pas être un moment sans vivre de sa vie : que son divin Esprit doit animer mon âme et être la source de ses mouvements, de même que mon âme fait mouvoir mon corps et est le principe de toutes ses opérations : que vivre d'une vie conforme à la raison, devient un état dans lequel, quoiqu'une âme n'offense pas Dieu, néanmoins elle ne lui est point agréable, et c'est une chose insupportable à l'amour, qui ne peut souffrir dans une âme où il règne, de cesser un moment de plaire à son bien-aimé.

O Jésus! entrez si absolument en possession de mon âme qu'elle soit tout à vous. Que jamais elle n'ait de mouvements que ceux que votre grâce lui donnera : c'est mon plus grand désir; car je ne veux plus vivre une partie pour vous, et une partie pour les créatures; mais que tous les moments de ma vie soient consacrés à votre saint amour. J'ai besoin d'une puissante grâce, ô Jésus! pour demeurer ainsi élevé au-dessus de moi-même dans toutes sortes d'occasions; mais glorifiez votre toute-puissance dans mon impuissance et vos miséricordes dans mes misères.

D'autres fois, après la sainte Communion, j'ai vu

comment tout l'intérieur de Jésus-Christ, en sa vie mortelle, était employé à glorifier très-dignement son divin Père. Toutes les facultés de sa sainte Ame étaient occupées à ce digne emploi; les puissances intellectuelles de la partie supérieure, par une jouissance béatifique, la partie inférieure et son Corps, par une très-pure souffrance. Je voyais l'admirable liaison qu'il y avait entre ces deux états si différents, et leur accord à glorifier le Père éternel. L'économie merveilleuse de cet intérieur sacré me charmait; je l'offrais continuellement à Dieu dans les souffrances que j'avais. Au milieu de mes embarras, j'entrais dans ses saintes intentions; j'unissais mes souffrances aux siennes et mes actions à ses divines actions. Cette disposition me demeure fortement imprimée, et sert à me fortifier dans les occasions où il faut supporter des mépris, des douleurs et toutes sortes de souffrances.

J'ai eu quelquefois cet entretien intérieur pendant ma Communion, que le chrétien n'a que deux soins en ce monde, d'entretenir sa vie naturelle et celle de la grâce, pour parvenir à celle de la gloire. On ne pense souvent qu'à la première, qui n'est d'aucune conséquence, qui ne dure qu'un moment, encore est-il plein de misères; et l'on oublie la seconde, qui est éternelle et d'une importance infinie. Presque personne n'en a soin; car chacun vit dans les ténèbres de l'imperfection et de l'aveuglement des sens. Oh! quel malheur! Et au contraire, qu'heureux sont ceux qui n'ont d'estime que pour la vie de la grâce, et qui aiment les exercices qui la nourrissent, comme sont les mortifications, l'oraison et la fréquente Communion! Je vois clairement que je dois me débarrasser des affaires temporelles, pour

mieux vaquer aux exercices de la vie de la grâce et de la pure oraison.

D'autres fois, j'ai fait mon action de grâces en cette manière : Le souvenir de la présence de Dieu m'avait imprimé, avant la Communion, un grand respect pour cette auguste Majesté devant laquelle tremblent les Séraphins du ciel. Ce même sentiment continua après la sainte Communion. Mon âme était tout en respect, voyant qu'elle possédait au-dedans d'elle son adorable Jésus. Sa sainte présence augmentait mon respect, comme étant la source de toutes les grâces et de toutes les bonnes dispositions. Je le voyais quelquefois lui-même dans un profond respect envers Dieu son Père ; je m'abîmais dans ce respect divin, et m'y perdais sans vouloir en sortir ; craignant même que quelques personnes ne vinssent me tirer de cet état en me faisant visite, je me cachais dans la solitude, pour demeurer ainsi plongé dans ce sentiment de révérence qui pénétrait mon âme.

CHAPITRE VII.

Autres entretiens intérieurs, pour actions de grâces après la Communion.

Voici quelques dispositions qui me sont assez ordinaires après la sainte Communion : 1° Mon Sauveur entrant en ma poitrine, voilé des espèces de son Sacrement, je lui sacrifiai tout mon être, mes puissances et mes opérations, en hommage de sa grandeur, et après cet acte, je demeurai tout anéanti et uni à Jésus, opérant envers son Père céleste, amour, respect et louanges, et envers moi, mort, anéantissement et alliance à sa vie divine.

2° Une seconde disposition que j'ai après la sainte Communion, c'est que Jésus se donnant à moi, opère d'abord une étroite union; me faisant entrer en communication avec lui de ses différents états; il m'unit d'abord à ses états humains, pauvres et abjects, à ses travaux, aux souffrances de sa vie mortelle; puis, ainsi purifié, il m'attire à l'union avec ses états divins, c'est-à-dire à rendre à son Père éternel, de l'amour, des louanges et des complaisances à ses grandeurs.

3° Quelquefois aussi ces grandes paroles de Notre-Seigneur se présentent à mon esprit après la Communion, pour être le sujet de mon entretien : *Je vous prie,... mon Père,... qu'ils soient consommés dans l'unité que nous avons vous et moi* (1). Elles me font un peu connaître l'union consommée qui doit être entre Jésus et nous; son amour voulant que nos âmes s'établissent dans cette union divine, par l'usage fréquent de la sainte Communion, et qu'elles agissent toujours dans cet état d'union, d'où la moindre infidélité les faisant déchoir, elles déplaisent beaucoup à Dieu, qui les y appelant et venant exprès en elles pour l'opérer, se voit négligé, et la préférence donnée à de viles créatures. Or, la parfaite union demande que notre cœur soit uni le plus continuellement qu'il se pourra, et qu'il tende incessamment à l'unité d'amour avec Jésus-Christ : unité d'inclinations, de désirs, et à une grande conformité avec les états de sa vie mortelle. C'est celle par où nous devons marcher dans la vie présente, si nous désirons arriver à la jouissance de sa vie divine.

4° J'ai eu quelqu'autre fois cette vue après la sainte Communion. Jésus se donnant à moi, semblait me par-

(1) Rogo... Pater... ut sint consummati in unum. *Joan.* XVII, 23.

ler d'une manière très-claire, quoique pourtant sans paroles; car la seule manifestation qu'il donne à l'âme de son amour, lui tient lieu d'un langage qui est au-dessus de toute parole, et l'âme répond par des acquiescements et des admirations qui ne peuvent s'exprimer. En effet, l'âme en cet état n'entend point de paroles intérieures, en la manière que les théologiens mystiques l'expriment en leurs écrits; mais la seule représentation vive et claire, qui se fait en elle, de l'état où Jésus se trouve en chaque mystère, lui tient lieu de paroles. Il semble alors à cette âme que Notre-Seigneur lui dit: *Écoutez, ma fille, et voyez; oubliez votre peuple et la maison de votre père, pour entrer dans mon imitation.* L'âme acquiesce pour répondre à cette invitation; et sans faire de bruit dans son intérieur, elle se contente d'un consentement très-doux et très-efficace. Elle écoute en voyant, et Jésus parle en se manifestant.

J'avais d'autres fois dans ma Communion une vue générale de la multitude des grandes merveilles que Jésus opère dans ces mystères de foi, en faveur des hommes avec lesquels il prend ses délices; cette vue générale me portait à une grande admiration, qui se terminait néanmoins à un sentiment de fort grande reconnaissance de sa divine bonté, voyant que toutes ces merveilles ne tendaient qu'à nous manifester la grandeur de l'amour qu'il a pour nous, et qu'il attendait aussi de notre part amour pour amour. C'est votre intention, divin Jésus, en vous donnant vous-même à moi, pour aliment, de me faire vivre d'une vie toute divine; mon âme est pressée de ce désir. O amour! amour! amour! C'est tout ce que je peux dire.

CHAPITRE VIII.

Autres manières d'actions de grâces après la Communion.

Je trouve grand plaisir à l'intelligence de ces paroles : *L'amour est fort comme la mort* (1). Je crois les voir réalisées dans la sainte Communion, où l'amour met Jésus en l'état d'Hostie immolée mystiquement, comme la mort l'y mit, d'une manière sanglante, sur le Calvaire. Je considère que son divin amour semblant le séparer des splendeurs de sa gloire pour l'unir à moi, il me sollicite à me séparer aussi des créatures, de moi-même et de tout pour m'unir à lui seul. Mon âme toute pénétrée du désir de correspondre à ce dessein de son aimable Jésus, voyant clairement que l'amour des croix et des mépris est nécessaire pour se disposer à une grâce si insigne, les regarde avec amour comme les sources de son bonheur. Plus l'âme est dépouillée des créatures, plus elle est disposée à cette admirable union ; c'est pourquoi les disgrâces doivent nous paraître des béatitudes, puisque ce sont des moyens de la posséder. Croix, pureté d'amour, union, Dieu seul : voilà les degrés par où la grâce nous fait monter, et à quoi nous appelle la fidélité. C'est une autre bonne pratique pour bien faire son action de grâces après la Communion, de s'abandonner absolument et sans réserve au pouvoir et à la dépendance de Jésus-Christ, qui, entrant en nous, doit commander en souverain à toutes les puissances de notre âme. Quelquefois il la retient auprès de lui, et se plaît à l'entretenir et à l'unir à lui, par un sentiment très-doux de sa présence ; il ne faut

(1) Fortis est ut mors dilectio. Cant. VIII, 6.

pas que nous pensions ne rien faire, en demeurant ainsi unis, car c'est faire tout ce que Jésus désire, et opérer avec lui le très-grand ouvrage de sa grâce, qui est l'union de l'âme avec sa Divinité. Cette union est un repos de l'âme qui s'y trouve de différentes manières. Tantôt il est en toute l'âme, tantôt il est en la partie supérieure seulement. Quelquefois il se retire dans la suprême pointe de la volonté ; et si l'âme est fidèle, elle n'interrompra guère son union ; car les troubles de la partie inférieure, ou les distractions de l'imagination peuvent bien lui ôter quelque chose de sa tranquillité, mais non pas la détruire. Ce qui l'affaiblit beaucoup et la détruit presque tout-à-fait, ce sont les passions violentes, les troubles de l'esprit, les plaisirs des sens : c'est pourquoi il est fort essentiel de mourir à tout cela et d'y travailler sans cesse.

D'autres fois Jésus entrant dans l'âme par la Communion, ne lui donne point cette union si désirable, mais l'en prive; soit pour la châtier de ses imperfections, soit qu'il l'appelle à d'autres choses, demandant d'elle quelques services extérieurs pour le prochain. Il faut alors que l'âme demeure en paix, et qu'elle sacrifie de bon cœur la plus noble jouissance qui soit au monde, puisque c'est celle de Dieu même, pour faire ailleurs sa volonté. Dieu prend quelquefois plaisir à se voir ainsi honoré par sa créature; il se complaît à être glorifié de la sorte par les âmes fidèles, et ces âmes se trouvent élevées à une très-grande pureté par ces sortes de sacrifices, où elles renoncent aux plus chères faveurs de Dieu, pour s'abandonner plus purement à lui et ne s'attacher qu'à lui seul. Oh ! qu'il est vrai que c'est dans le fond du cœur que se passent les plus nobles opérations de l'amour, cachées à tout le monde et connues de Dieu seul !

L'âme même ne reconnaît ces communications intérieures de Dieu, qu'après plusieurs expériences qui la rendent savante dans les secrets de la vie surhumaine, où les sens ni même la raison ne connaissent rien.

CHAPITRE IX.

Comment L'âme doit se comporter avec Jésus-Christ, quand elle l'a reçu dans la sainte Communion.

Je sens mon cœur assailli d'amour pour son Dieu, sans moyens de le satisfaire, puisqu'il ne peut ni assez contempler, ni assez recevoir ses divines impressions. Accablé d'affaires, et privé du secours des serviteurs de Dieu, une seule chose me console, c'est que les bonnes croix ne me manquent point, et c'est assez, ou ce doit être assez pour satisfaire mon amour, non sur le Thabor à mon ordinaire, mais sur le Calvaire, en la manière de la bienheureuse Magdeleine, qui, dans les horribles douleurs qu'elle ressentait elle-même, aimait Jésus souffrant et mourant dans les abjections et les opprobres de la Croix. C'est ainsi que je veux aimer, et non pas seulement dans le recueillement amoureux. Cette grande Sainte est aujourd'hui l'exemplaire de mon amour : aussi, en la sainte Communion, après que Jésus est entré en moi, j'ai dit à mon âme troublée par les répugnances que ressent la nature, pour la pauvreté et autres peines qui la suivent, que je dois les supporter suivant la grâce de ma vocation qui m'y destine, ainsi que celles que je ressens dans le moment présent. Voici Jésus! Voici Jésus, lui ai-je ajouté! Aussitôt elle s'est prosternée devant lui, et là, elle est entrée en l'oraison de quiétude, contemplant paisiblement ses grandeurs.

C'est Jésus! C'est Jésus! Répétais-je de fois à autre, pour entretenir mon âme dans son repos, et elle s'y tenait fort tranquille et attentive à ce bon Maître qui, lui faisant connaître les excès de son amour pour elle, la pénétrait fort sensiblement.

Il me semblait alors que Jésus me disait : Regarde l'état où je me suis réduit pour l'amour de toi. Seras-tu jamais aussi pauvre que moi? Je ne suis vêtu que d'habits empruntés, qui sont les espèces du pain sous lesquelles je suis caché, et qui voilent tout l'éclat de ma gloire. Seras-tu jamais aussi anéanti que moi, qui me suis soumis à demeurer tout entier dans la prison d'une petite hostie, et même dans la moindre partie de l'hostie? Seras-tu jamais aussi dépendant et aussi patient que moi, qui souffre qu'on fasse de moi tout ce qu'on veut? Et même quand on m'aurait jeté dans la boue et foulé aux pieds, je ne me plaindrais pas! Seras-tu jamais aussi solitaire, aussi recueilli et appliqué à la considération des grandeurs de Dieu? Mon âme ne répondait rien à ces douces paroles, mais elle demeurait très-confuse et humiliée de se voir si éloignée de lui rendre amour pour amour. Je sentais bien cependant qu'elle le désirait, et qu'elle lui demandait secrètement la grâce d'entrer dans tous ces différents états.

Quelque temps après j'eus de nouveaux et plus grands désirs d'entrer dans la pratique de la pauvreté, des mépris et de la retraite, en sorte que j'écrivis à un grand serviteur de Dieu, de lui demander pour moi une grande pauvreté avant de mourir, et je pris la résolution, si je venais à tomber malade, de me faire porter aux renfermés de notre ville, et d'y mourir parmi les pauvres, avec Jésus pauvre, sans avoir égard à tout ce que le monde pourrait en dire. J'imiterais ainsi un peu la pau-

vreté de Jésus-Christ, en mourant, puisque je ne l'ai point fait pendant ma vie. L'amour que j'ai, depuis si longtemps pour mon Sauveur, pauvre et abject, demande que je lui sois semblable au moins le dernier de mes jours. Hélas! quelle décence y aurait-il, qu'un pécheur comme moi, fût malade et mourût dans des chambres tapissées, pendant que mon divin Maître est mort sur le Calvaire, dans l'abjection et une extrême pauvreté? Combien il me sera plus avantageux de mourir dans un état plus conforme au sien! D'ailleurs ne faut-il pas contenter l'amour que j'ai pour la pauvreté? Je me tiens honoré que Jésus me donne la pensée de mourir avec elle, dans la maison des pauvres, et qu'il m'inspire le désir de lui être, du moins par là, tant soit peu conforme. Il faudra exécuter cette résolution la première fois que je me sentirai malade. Si j'en reviens, je dirai que je ne voulais pas être surpris, que je craignais de mourir hors de l'état de pauvreté, et d'être privé du bonheur d'être conforme à Jésus-Christ dans ce point essentiel. C'est pourquoi je veux être malade dans la maison des pauvres. Quelque raillerie que le monde puisse en faire, il faut suivre généreusement les attraits de la grâce, et que tout vain respect humain s'évanouisse de mon esprit.

Un des principaux fruits de la sainte Communion, où Jésus-Christ se donne à nous tout anéanti, est de sentir un grand désir d'être anéanti aux yeux de tout le monde, et de ne rien aimer que les abjections, les mépris et tout ce qui peut faire mourir en nous la vie d'Adam; car, pourquoi ce divin Sauveur se donne-t-il à nous, sous la forme d'une nourriture, si ce n'est pour nous faire vivre de sa propre vie? Et comment le pouvons-nous, si nous n'avons les sentiments qu'il avait

sur la pauvreté, les souffrances et les abjections, qui sont absolument contraires à ceux du vieil Adam, qui ne respirent que richesses, plaisirs et honneurs? Le Saint-Sacrement est le Pain vivant qui nous est donné du ciel, pour entretenir la vie qui en est descendue, et cette vie est celle de la grâce. Qu'elle est admirable cette vie, qui demande pour aliment un Dieu fait homme, Jésus-Christ vrai Dieu, infiniment riche en toutes sortes de perfections, son Corps, son Sang adorables personnellement unis à la Divinité! O miracle qui ravit les Anges du ciel! O prodige qui ravirait tous les hommes de la terre, s'ils pouvaient tant soit peu le comprendre!

Que l'économie de cette vie est admirable! Le Baptême et la Pénitence, c'est-à-dire le Sang de Jésus-Christ nous purifie de nos péchés, et nous donne la grâce; et le Saint-Sacrement, qui est le Corps et le Sang de Jésus-Christ, nous entretient dans cette vie admirable; en sorte que nous ne pouvons, ni l'avoir, ni la conserver sans lui. O Jésus, vous êtes donc ma vie! Je ne saurais vivre sans vous, on ne peut être privé un seul instant de la vie, qu'on ne soit dans la mort. O Jésus, mon doux Jésus! mon âme meurt, si elle ne vous possède, puisque vous êtes sa vraie vie. Venez donc, ô ma vie! faites-moi vivre de vous-même; venez Pain vivant descendu du ciel, faites-moi vivre de la vie de la grâce, qui ne se nourrit que de croix, de privations et d'anéantissements. Je sens que la faim de ce Pain vivant me donne un goût délicieux pour toutes ces choses que Jésus a aimées. La nature y trouve sa mort, il est vrai; mais la grâce y trouve la vie.

CHAPITRE X.

Quel respect l'âme chrétienne doit rendre à Jésus-Christ, quand elle a eu le bonheur de le recevoir dans le Saint Sacrement.

Mon âme était touchée du sentiment d'un profond respect après la sainte Communion. Ayant reçu le Corps de mon Sauveur, je ne pouvais être dans une autre disposition : j'eus seulement une vue que Jésus étant en moi, l'augmentait, comme étant la source de la grâce et de toutes nos bonnes dispositions. Il me semblait que je le voyais dans une profonde révérence envers son Père éternel, par laquelle il l'honorait infiniment. Je m'abîmai dans ce respect infini de Jésus pour son Père, demeurant tout perdu en lui, sans vouloir en sortir; et craignant que quelqu'un ne vînt me visiter et n'interrompît mon union, je me cachai pour demeurer ainsi plongé dans ce sentiment de révérence qui me pénétrait fort délicieusement.

Je ne saurais exprimer combien j'étais respectueux envers tout ce qui venait de Dieu. Quand j'avais une pensée que je croyais de Dieu, je la révérais avec grand respect, et portais tant d'honneur aux desseins de Dieu sur moi, que je ne pouvais les envisager, sans être pénétré de respect, d'amour et de fidélité, résolu de les accomplir à quelque prix que ce fût. Ce sentiment d'un profond respect continuant, je me sentis entrer en union avec Jésus présent; union qu'il faisait lui-même par l'infusion de son Esprit et de ses saintes dispositions. Je me trouvais en cet état, vivant de la vie de Jésus; j'éprouvais d'une manière très-sensible qu'il était l'Ame de mon

âme. Je n'avais point d'autres sentiments que les siens; je n'opérais que par son opération, je n'aimais que par son amour. Mon âme pour lors se trouvait tout anéantie et vivante en lui. Elle lui laissait le soin de rendre au Père éternel les soumissions, actions de grâces, adorations et l'amour que je devais lui rendre. En cet état, le Seigneur résidant dans son Sacrement, opère dans le cœur de celui qui le reçoit de très-pures inclinations pour les croix, les mépris et les anéantissements des inclinations naturelles, pour faire vivre celles de la grâce. Le fruit que nous recueillons de cette admirable union, se connaît, non par le goût des douceurs sensibles, ou par la réception de plusieurs lumières en notre entendement, mais par une détermination forte et vigoureuse de notre volonté à mourir et à se mortifier. Plus on avance en la mortification, plus aussi la pureté de notre amour croît et se perfectionne; et plus on communie souvent, plus il faut se porter à de grandes et continuelles mortifications, afin d'augmenter la pureté de notre amour, pour rendre à Jésus-Christ le réciproque autant que nous le pourrons.

De toutes les dispositions où je me trouve après la sainte Communion, celle-ci est la plus ordinaire. Ayant reçu la divine Eucharistie, je tiens mon âme dans l'attention la plus respectueuse envers Jésus-Christ en moi; je m'unis intimement à lui de pensées et de sentiments. Je laisse alors ce divin Sauveur faire en moi et pour moi tout ce qu'il lui plaît, tant envers son divin Père, qu'envers moi-même, et les personnes pour lesquelles je dois prier : mêler mes opérations propres et pleines de défauts à celles de Jésus, c'est ce que je ne puis, ni ne dois faire, ce me semble. Oh! que Jésus fait bien mieux [redacted], tout ce que je pourrais faire! Je n'ai qu'à me tenir

fort humilié et anéanti devant lui, consentant à tout ce qu'il fera. S'il faut aimer, Jésus aimera en moi et pour moi; s'il faut prier, adorer, glorifier, Jésus priera, adorera, glorifiera Dieu son Père, et je ferai les mêmes actes en Jésus et par Jésus. O Jésus, puisque vous êtes mon âme, ma vie et mon tout, faites donc tout en moi et pour moi, tandis que je demeure abîmé dans mon profond anéantissement, n'étant rien devant vous, je ne saurais rien faire de mieux que m'humilier, m'anéantir en votre présence.

Ce qui m'a beaucoup confirmé dans cette pratique, est une vue qui me fut manifestée de la complaisance, et de la joie infinie que le Père éternel a de voir toute sa gloire intérieure et extérieure recueillie dans son Fils. Car il aperçoit en lui toutes ses grandeurs divines, qu'il lui communique en l'engendrant, et qui lui plaisent infiniment; il voit de même en lui toute sa gloire extérieure, rien ne lui plaisant hors de lui que Jésus, son divin Fils; ou si quelqu'autre chose lui plaît, ce n'est que par lui. Il voit dans son éternité tous les mystères de sa vie voyagère, dans lesquels il prend ses délices, y trouvant la gloire de toutes ses perfections divines. Sa justice y est pleinement satisfaite. Sa miséricorde y éclate admirablement, ainsi que sa sagesse, sa bonté, sa puissance et enfin toutes ses grandeurs; et comme Jésus est la parfaite image de son Père, selon son Essence et sa vie divine, où se voyant lui-même, il s'aime et se réjouit de son infinie beauté, il est aussi un tableau parfait dans lequel sont représentées toutes les perfections de la Divinité, selon les mystères de sa vie mortelle. Le Père éternel les voyant en lui, y prend plaisir de toute éternité, et s'en réjouit infiniment; en sorte que, n'y ayant rien qui le satisfasse au dedans de lui-

même, que la vue de son Fils unique, rien aussi ne le satisfait au dehors de lui-même que la vue de ce même Fils. Ainsi, faisons-nous quelque chose qui soit agréable à Dieu, ce n'est point parce que l'acte vient de nous, mais parce que nous sommes liés aux états et aux opérations de Jésus envers Dieu son Père, et qu'étant tout abîmés en lui, et unis à ses suprêmes opérations envers la Divinité, nous sommes en quelque manière ce qu'il est. Nous faisons ce qu'il fait d'une manière ineffable, que nous ne pouvons comprendre; car ses grandeurs étant incompréhensibles, il faut les adorer plutôt que les connaître, et attendre le grand jour de l'éternité pour les contempler. Cependant nous devons nous appliquer fortement à l'imitation des vertus et des dispositions de Jésus-Christ, pour le faire vivre en nous. C'est pour cela que cet aimable Sauveur vient en nous par la sainte Communion, afin que nous vivions de sa vie, et que nous le laissions opérer en nous librement tout ce qu'il voudra.

Je sentais donc après la sainte Communion mes désirs se renouveler, et s'embraser plus que jamais de n'avoir plus ni charges, ni biens temporels, afin de mieux entrer dans les états abjects, pauvres, méprisés et souffrants de Jésus-Christ; et voyant que je ne pouvais autrement le faire vivre en moi, comme il le désirait, j'entrais dans de douces impatiences de voir que le temps de tout quitter n'était pas encore venu, et j'y aspirais avec langueur et amour. O Jésus! pourquoi venez-vous si souvent en moi avec votre vie, sinon afin que je vous fasse vivre en moi? Quand aurai-je le bonheur de me trouver dans des états conformes aux vôtres, en sorte que je n'aie plus d'autre vie que la [redacted]tre? Vivre de la vie du monde ou d'une vie seule-

ment naturelle, c'est une vraie mort pour un chrétien qui connaît Jésus-Christ.

CHAPITRE XI.

Le premier effet de la Communion est de produire en nous l'amour des croix et des humiliations.

Dieu dans lui-même et dans son éternité, ne fait autre chose que s'aimer soi-même, en contemplant ses divines perfections, c'est son essentielle occupation. En s'aimant soi-même, Dieu désire aussi d'être aimé; or, par l'union hypostatique, l'homme étant devenu Dieu, prend les mêmes sentiments et les mêmes inclinations; par conséquent Jésus aime Dieu comme Dieu s'aime soi-même : et comme il connaît clairement qu'il n'y a point de voie par laquelle il soit plus aimé, ou honoré au dehors de lui-même, que par les croix et les anéantissements, qui font hommage à la grandeur de son Être infini, il a aimé les croix, les souffrances et les mépris de toutes les forces de son Ame. Jamais personne ne leur a porté autant d'amour que Jésus-Christ, parce qu'aucun n'a eu autant de zèle que lui, pour glorifier et aimer son Père éternel.

Quand donc le Sauveur vient en nous par la sainte Communion, il y apporte tous ses sentiments et ses inclinations, particulièrement celles qu'il a le plus à cœur; il désire nous les imprimer, se donnant exprès à nous en forme de nourriture, afin de produire en nos âmes ses principaux mouvements; tout comme la viande communique au corps ses qualités principales : ainsi plus on communie souvent, plus on doit aimer les souffrances et les humiliations. Le propre de la Commu-

nion, qui est le Pain vivant descendu du ciel, n'est pas d'être changé en nous, comme le pain mort qui vient de la terre, mais de nous changer en lui-même. Elle doit élever l'homme au-dessus de son amour naturel, pour entrer dans l'amour de son Dieu et dans l'union parfaite à ses volontés, par la mortification et une entière destruction de soi-même.

L'union hypostatique qui est la plus intime et la plus parfaite que la créature puisse avoir avec le Créateur, a opéré dans l'Humanité sainte l'amour des croix et de la pauvreté, en sorte qu'elle ne fut pas plutôt divinisée, qu'elle aima les souffrances, et qu'elle n'estimait rien, après la Divinité, de plus précieux que les croix. Or il est certain que nous ne saurions avoir avec Dieu d'union plus ressemblante, que celle qui nous vient par la sainte Communion; il s'ensuit donc qu'elle doit opérer en nous des inclinations fort semblables à celles que l'union hypostatique opérait en l'Humanité sainte : c'est-à-dire nous faire aimer les croix, la pauvreté, les humiliations et toutes sortes de souffrances. O mon âme, où en sommes-nous de communier si souvent, et d'avoir toujours tant de répugnance à souffrir! Jésus-Christ venant en nous et s'incarnant, pour ainsi dire en nous, n'y produirait-il pas la grâce signalée de l'amour des croix, s'il nous trouvait disposés pour la recevoir? Celui qui communie souvent, et ne veut point souffrir, communie sans doute imparfaitement, car il ne reçoit point les principaux effets de l'union divine, qui sont de nous faire aimer ce que Jésus a le plus aimé en ce monde. O mon Dieu! quand cesserons-nous de vivre dans les bas sentiments de la nature? Ou souffrir, ou mourir; mon âme, ayez honte de vivre sans souffrances, parce que c'est, ce me semble, vivre sans pureté

d'amour. Car Jésus qui, dans le ciel doit être le divin aliment de notre amour, qui alors sera infiniment pur, veut lui servir aussi d'aliment sur la terre au Saint-Sacrement, et par conséquent il faut qu'il soit extrêmement pur, c'est-à-dire sans nul mélange. Or, cela ne peut se faire que par la mort à toutes les créatures et à nous-mêmes, et cette mort ne s'acquiert que par la mortification, par la souffrance et tout ce qui crucifie la nature.

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

Après la sainte Communion, il me semblait que Jésus, ayant reçu de son Père, dans l'union hypostatique, la plénitude des lumières et du vrai amour, il en faisait part à ses amis dans l'union sacramentelle, qu'ensuite il leur imposait l'obligation de vivre de sa même vie, de se conduire par ses mêmes lumières, et d'entrer dans la conformité de ses différents états. Cette divine lumière me découvrit plusieurs vérités importantes pour ma conduite ; 1° Qu'il ne faut jamais être sans souffrir quelque chose ; car l'esprit du christianisme est un esprit de croix, les grâces qui le nourrissent sont un fruit de la Croix, et le Pain adorable qui fait ses délices, *est le Corps même de Jésus-Christ qui a été immolé sur la Croix* (1), et qui n'inspire que des sentiments de croix. 2° Que Jésus nous a fait connaître la pureté de son amour, en mourant pour nous sur la Croix : nous devons donc aussi lui prouver la vérité du nôtre, en nous attachant d'amour à la croix. 3° Qu'il

(1) Mittamus lignum in panem ejus. Jerem. XI, 19.

n'a opéré notre salut que par le moyen des souffrances ; c'est donc une pure illusion d'espérer que nous puissions nous sauver par une autre voie. 4° Qu'il faut avoir grande attention à l'Esprit de Jésus, qui nous fournit quelquefois lui-même des croix de providence, ou nous inspire d'en prendre de nous-mêmes ; il faut les embrasser toutes chèrement, ou les rechercher amoureusement. 5° Qu'il n'y a que l'âme amoureuse des croix qui goûte les voies de l'Esprit et les suavités divines ; car Dieu qui répand l'absynthe et le fiel sur les plaisirs des mondains, adoucit les souffrances des justes d'une manière admirable.

Je reçus aussi cette connaissance dans la sainte Communion, que Jésus était un soleil qui a été éclipsé pendant sa vie voyagère, et qui est plein de lumière et de gloire maintenant qu'il est dans le ciel. A mesure que les âmes participent ici-bas à son éclipse et à ses ténèbres, elles communiquent et s'avancent dans sa gloire. Pourquoi donc fuir les croix, puisque faisant éclipser avec Jésus-Christ, elles sont une semence de gloire infinie ? Pourquoi ne voit-on, pour ainsi dire, dans nos églises que des Croix ? tous les autels sont enrichis de Croix ; le prêtre qui va célébrer la sainte Messe, porte la Croix sur ses ornements ; en disant la Messe, il fait un grand nombre de signes de croix ; quand il donne la sainte Communion, il fait premièrement le signe de la croix, en nous donnant la bénédiction ; enfin la dernière action qu'il fait, tenant en main le Saint-Sacrement, et tout près de nous le donner, c'est de faire le signe de la croix avec la sainte Hostie : on dit même qu'anciennement les chrétiens qui la recevaient dans leurs mains, les disposaient en forme de croix, traversant la droite sur la gauche. Que devons-nous conclure

de cette cérémonie, de ce signe si souvent répété, sinon que le chrétien qui communie doit être crucifié; et comme il reçoit son Dieu au milieu des croix, il doit se plaire à passer toute sa vie au milieu des souffrances?

Mon Dieu, quand commencerai-je la pratique d'une vie toute crucifiée; vie chrétienne et toute surhumaine? Quand aimerai-je la pauvreté, les mépris, les affronts, les injustices? Faites, Seigneur, que je commence dès aujourd'hui à vous servir, et que je m'élève au-dessus des sentiments de la nature, qui doit être continuellement sacrifiée. C'est pourquoi je ne dois point m'attrister des choses qui m'appauvrissent et me détruisent, plus je serai pauvre et plus je serai mort au monde. Si j'en étais cru, je devrais, quant à l'extérieur même, vivre pauvrement, et être vil aux yeux des hommes, à l'exemple de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Maître, qui a vécu trente ans comme un serviteur dans une boutique d'artisan. Je dois donc, pour être semblable à lui, faire des actes tout contraires à ceux que la prudence de la chair fait faire au monde, et cela sans aucun délai, puisque je suis déjà vieux, et que je n'ai pas encore commencé. En devenant méprisable aux yeux des mondains, je répondrai à la grâce de ma vocation, qui m'appelle à la pauvreté et à la vie solitaire; j'aurai la paix au dedans, et je serai homme d'oraison. Assistez-moi de vos puissantes grâces, ô Jésus! afin que je persévère.

Suivons Jésus, mon âme, il a marché comme un géant, dès le premier instant de sa vie, dans les voies des humiliations et des souffrances où son divin Père le mettait, et tout son soin était de coopérer à ses desseins éternels sur lui. Marchons donc courageusement après lui, si nous voulons coopérer à ses desseins éternels sur

nous. Marchons hardiment dans les rudes et saintes voies de la croix; ne craignons point notre faiblesse naturelle, puisque Jésus n'a point craint les peines dont sa vie mortelle a été traversée, ayant été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. Tenons pour folie tout ce qui est contraire à sa sagesse, et quittons une bonne fois toutes choses pour le suivre seul.

CHAPITRE XIII.

Le second effet de la Communion est de nous transformer.

J'eus cette pensée qui m'occupa fort après la sainte Communion, pendant toute une matinée, que le principal effet de la Communion est de produire une union intime avec Jésus. Cette union est une association spéciale avec les états de sa vie mortelle et ses mystères. Cette association est ce qu'on nomme une transformation en Dieu, qui rend une personne toute divine, toute dans les intérêts de Dieu; en sorte qu'elle devienne divine par grâce. N'ayant, pour ainsi dire, d'autres vues, d'autres inclinations que celles de Dieu, elle vit de la vie de Dieu même, elle ne respire que son amour et sa gloire. Dans cette vue, qui me paraissait fort claire, je voyais la bassesse et l'imperfection des sentiments et des inclinations purement naturelles. Je m'étonnais de l'aveuglement des hommes, qui font tant de cas d'un mouvement naturel, vu la bassesse extrême qu'il contient en soi. Jamais, ce me semble, je n'avais si bien compris l'importance de s'avancer de toutes ses forces vers la perfection, et combien l'état d'une âme imparfaite est misérable. Cette lumière divine m'éloignait beau-

coup de l'imperfection, de laquelle j'ai autant d'horreur à présent, que j'en eus autrefois du péché. Il me semblait que Jésus, qui s'abaisse si prodigieusement dans le Saint-Sacrement par un miracle continuel d'amour, de miséricorde et de bénignité admirable, pour vivre en moi, me pressait de m'élever des bassesses de la nature à la grâce, et de la vie purement humaine à la surhumaine; ce à quoi je sentais de si fortes inclinations et une obligation si étroite, à raison de mes Communions fréquentes, que j'aurais mieux aimé mourir que de passer un seul moment de ma vie naturellement.

Nous devons tendre sans cesse à la pureté de Jésus, et si pour y entrer plus promptement et plus parfaitement, il faut quitter les honneurs, les biens et les amis, abandonnons-les, mon âme, et prenons à leur place la pauvreté, les mépris et les douleurs. La pureté de la vertu me charme et m'anime à sa poursuite. Je ne vois point de créatures que je n'abandonne volontiers dans cette vue, ni de difficultés que je ne surmonte aisément.

O mon Dieu ! purifiez-moi par votre sainte grâce de tout ce qui s'oppose à cette divine transformation; que je cesse d'être ce que je suis selon la nature, pour devenir ce que vous êtes selon la grâce. Quand serai-je tout transformé en vous, divin Jésus? Quand me serai-je entièrement oublié moi-même, pour n'être plus qu'en vous et vous en moi, comme vous nous l'avez fait entendre par ces paroles : *Il demeure en moi et moi en lui* (1). Étant ainsi uni intimement à vous, je connaîtrai vos secrets, je pénètrerai vos desseins, je verrai avec vous et par vos mêmes lumières, les voies que vous

(1) *In me manet,* et ego in illo. Joan. VI, 57.

avez tenues pour aimer, honorer et glorifier votre Père éternel, et cela dès le premier instant même de votre Incarnation. Depuis cet heureux moment, vous êtes devenu, ô divin Jésus ! la lumière du monde : celui qui vous suivra ne marchera point dans les ténèbres. Qui peut mieux savoir les secrets du Père que le Fils, ses desseins et ses pensées, que celui qui étant un avec lui, entre dans le sacré conseil de la Divinité ? Il nous les enseigne par ses paroles, il nous les montre dans les exemples de sa vie : regardons, approuvons, imitons, voilà la vraie transformation.

La grâce qui nous est donnée dans la sainte Communion, ne tend qu'à anéantir en nous toutes nos inclinations naturelles, à la place desquelles elle nous en donne d'autres toutes conformes à celles de Jésus-Christ ; et à proportion que l'âme lui est plus conforme, elle devient plus capable des communications de la Divinité; car l'âme n'entre en pureté qu'autant qu'elle a de part à l'Esprit du Verbe incarné, lequel ne tend qu'à nous crucifier à tout ce qui est selon les inclinations de la nature. Oh ! combien le discernement des vrais chrétiens est différent de celui des hommes du monde ! Et que les pensées d'un homme éclairé d'en haut, sont éloignées des pensées de celui qui vit dans les seules lumières de la raison ! Il y a des personnes dans lesquelles Jésus entrant par la sainte Communion, fait un changement et des impressions si admirables, que, ravis d'étonnement, nous ne pouvons les comprendre. Aussi est-ce le mystère de la toute-puissance de Dieu, où les paroles de la consécration, par une vertu toute miraculeuse, changent la substance du pain et du vin au Corps et au Sang de Jésus-Christ ; ce qui nous fait voir qu'il y a, sous ces

faibles espèces, une vertu secrète, qui peut changer les plus imparfaits en de grands serviteurs de Dieu.

Une des choses qui m'étonne le plus, c'est que Jésus, reçu par nous, fait si peu de changements dans notre âme. Pourquoi sa présence n'opère-t-elle pas des merveilles? Il doit être comme un grain de bonne semence qui fait de grandes productions : Jésus devrait donc en faire d'admirables. Il devrait y produire par sa grâce tous ses sentiments, remplir notre vie de tous les états de la sienne, et cependant il ne fait rien en moi; il ne me dépouille point de mes sentiments humains pour vivre de sa vie. Cela me donne de grandes craintes que je n'apporte point assez de préparation à la communion de son Corps et de son Sang adorables. J'implore instamment la miséricorde de Dieu, en laquelle je mets toute mon espérance.

CHAPITRE XIV.

Le troisième effet de la Communion est l'union parfaite et consommée.

Les desseins de Notre-Seigneur, en nous donnant le Sacrement de l'Eucharistie, nous sont clairement manifestés dans l'oraison qu'il fit à Dieu son Père dans le temps même qu'il l'instituait, lorsqu'il lui dit : *Je vous prie, mon Père,... afin qu'ils soient* un *avec nous, comme nous sommes* un *vous et moi.* (1). L'union que Jésus a avec son Père est donc le modèle de celle qu'il veut que nous ayons avec lui par ce divin Sacrement. Il est tellement un avec Dieu son Père, que celui qui le voit, voit son Père; et si nous étions transformés avec Jésus-

(1) Rogo... Pater... ut sint unum, sicut et nos unum sumus. *Joan.* XVII, 22.

Christ, selon les desseins qu'il a dans la sainte Communion, qui nous verrait, verrait Jésus-Christ; mais cette consommation amoureuse en Dieu, ne se remarque point en la plupart de ceux qui reçoivent la sainte Communion, parce qu'elle en suppose une autre qui manque en plusieurs, qui est la consommation de l'âme en Jésus-Christ. Celle-ci se fait lorsque, par les touches de la grâce, l'âme est toute changée, quant aux inclinations naturelles; en sorte que les surnaturelles sont établies en leur place, et par là elle se trouve dans les pures dispositions du Verbe incarné. Une âme recevant en cet état la sainte Communion, doit demeurer simplement unie à Jésus présent en elle, et recevoir en quiétude les effets de grâce que sa présence opère, qui sont de ne plus vivre à elle-même, mais d'entrer dans les états pauvres et abjects de Jésus, pour vivre comme lui et par son Esprit, et non plus comme le monde, ni par l'esprit du monde.

La Divinité et la sainte Humanité unies en Jésus-Christ, sont encore une belle image de l'union qu'il veut que nous ayons avec lui dans la sainte Communion; car nous voyons que l'Humanité est comme absorbée dans la Divinité, d'une manière ineffable, n'y ayant rien sur la terre qui puisse le faire comprendre; parce qu'il y a une distance infinie entre les choses divines et les créatures. L'âme se contente de les envisager dans la lumière de Dieu, et ensuite elle entre dans l'admiration, le respect et l'amour; et voyant que les desseins de Jésus-Christ s'unissant à elle par la sainte Communion, sont de la consommer ainsi en lui-même, elle y acquiesce, et s'y abandonne absolument, souhaitant pouvoir dire, comme saint Paul : *Je ne vis plus, mais Jésus-Christ*

vit en moi (1) ; je ne suis plus, je ne vis plus, je n'ai plus ni être, ni vie que la vie même de Jésus-Christ, qui m'a consommé tout dans lui.

Il est certain que cette haute consommation est l'effet d'un parfait amour, qui ne peut s'opérer que par la destruction de tout ce qui n'est pas Dieu, lequel par conséquent doit coûter bien cher à la nature, et demande une âme généreuse et bien fidèle aux attraits de la grâce. C'est peu d'en avoir les lumières; on ne doit pas y faire grand fond, si, dans les occasions qui se présentent, on ne se porte à la pratique réelle des pures vertus, selon toute l'étendue de la grâce qui est donnée.

Rien ne charme davantage une âme qui en a la vue, que les inventions amoureuses de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, qui nous font voir avec quelle plénitude il communique sa Divinité aux chrétiens dans la sainte Communion, où Jésus ne nous donne son Humanité sainte, que pour nous unir par elle à sa Divinité. Oh! que la dignité des âmes pures est grande, quand elles ont le bonheur de communier! Oh! que toutes les grandeurs de ce monde sont basses en comparaison! Quelle gloire, en effet, est comparable à celle d'une âme qui se voit unie si intimement à la Divinité? Mon Dieu, que la vue des merveilles et des profonds secrets qui sont renfermés dans vos mystères est douce, pénétrante et claire à une âme à qui vous daignez la manifester!

Cette union de Jésus avec l'âme dans la Communion; est vraiment ineffable; en effet, comme le Père et le Fils ne sont qu'un dans l'unité d'Essence, comme le

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus. *Gal.* II, 20.

Verbe et l'Humanité ne sont qu'un dans l'unité de Personne, ainsi l'âme doit entrer en unité avec Jésus. Il faut qu'il soit en elle selon la Divinité et l'Humanité, et elle tout en Jésus; qu'elle opère en Jésus; qu'elle prie, adore, aime, travaille, souffre ; en un mot, qu'elle fasse toutes choses en lui : en sorte que cette parfaite union fait une unité entre Dieu, Jésus et l'âme, et entre toutes leurs opérations. Ce qui dit une chose qui ne peut s'exprimer, et établit une communauté de biens entre Dieu, Jésus et l'âme, qui est nourrie de sa Chair dans la Communion. Elle devient ainsi toute divine, puisque Dieu habite en elle, opère en elle et elle en lui. Cette ineffable union se perfectionne toujours, tant que nous sommes sur la terre; c'est dans le ciel seulement où elle aura sa consommation parfaite.

O aimable Jésus, avec quelle bonté vous communiquez-vous à nos âmes dans ce divin Sacrement! Vous vous cachez sous les espèces sacramentelles pour donner de l'exercice à notre foi; et d'un autre côté, vous vous manifestez par les effets de votre grâce et les sentiments divins que vous inspirez à nos âmes pour donner de l'exercice à notre amour. Que peut faire votre serviteur, se voyant si prévenu et pressé par l'expérience de vos bontés, sinon aimer, aimer, aimer? Que de grandes choses à dire sur ce sujet! Mais combien de sentiments qu'il est impossible d'exprimer!

CHAPITRE XV.

Le quatrième effet de la sainte Communion est de produire un grand amour.

Cette pensée m'occupait fort l'esprit, avant et après la sainte Communion, que toutes les perfections de

Dieu n'étant qu'une même chose, quand l'une veut paraître dans tout son éclat, toutes les autres se donnent à elle et lui cèdent leur excellence comme pour augmenter son lustre. Il me semblait que l'amour divin, voulant faire voir sa magnificence dans le Saint-Sacrement, toutes les perfections divines contribuaient à son dessein, de ce qu'elles avaient de plus rare, comme l'éternité, l'immensité, la sagesse, la toute-puissance, la justice, la miséricorde et toutes les autres de même; et cela afin que l'amour parût dans ce mystère, comme dans son triomphe, éternel, immense, sage, tout-puissant, juste, miséricordieux; en un mot, qu'il parût tout adorable, et tout resplendissant de toutes les perfections divines.

Chacune de ces perfections, épousant les inclinations de l'amour, qui est libéral et magnifique, me paraissait agir magnifiquement et libéralement dans une âme où elles sont reçues avec l'amour, quand il y fait son entrée triomphante au moment de la Communion. Car produisant dans l'âme un amour réciproque, l'éternité lui donne la durée et la persévérance; l'immensité, une étendue d'affections et de bons désirs sans limites; la sagesse lui inspire une abondance de lumières toutes divines, pour se conduire dans ses bons desseins; la toute-puissance lui communique une force invincible qui surmonte toutes les difficultés. Ainsi l'âme, dans la sainte Communion, ne conçoit pas seulement les sentiments de l'amour divin; mais d'un amour accompagné de toutes les perfections qui peuvent lui donner plus de lustre et d'excellence.

Le même Cénacle dans lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ donna lui-même la Communion à ses Apôtres, fut celui dans lequel, selon sa promesse, il leur envoya

le Saint-Esprit, et les remplit de son amour. Ce divin Sanctuaire ayant ainsi servi deux fois de théâtre, pour représenter les deux plus grandes actions de l'amour de Dieu hors de lui-même; la première lorsqu'il nous donna le Verbe incarné, pour placer dans notre cœur celui qui repose éternellement dans le sein du Père, et nous donner le moyen de vivre de lui divinement comme il vit de son Père; l'autre en nous donnant l'Esprit adorable du Père et du Fils, afin qu'il soit le nœud de l'union la plus intime de l'âme avec son Dieu; qu'il l'éclaire de ses lumières divines; qu'il l'échauffe de ses flammes sacrées; qu'il l'anime de sa vertu céleste et qu'il rende l'homme tout spirituel. Ces deux actions se perpétuent dans la sainte Église, lorsque par la Communion nous sommes nourris de la Chair même du Fils de Dieu et remplis de l'Esprit de son amour.

Oh! qui saurait comprendre le commerce admirable qui se fait entre Jésus-Christ et les âmes pures dans ce grand Sacrement! Mais le monde est trop plongé dans les sens pour l'apercevoir, ne voyant que ce que les sens lui font connaître. Les âmes dégagées de l'embarras du siècle, et qui ne vivent que pour Dieu, paraissent stériles, car elles sont cachées dans la retraite, et leur feu, quoique très-grand, n'est point aperçu au dehors. Elles ressemblent à ces montagnes pleines de soufre, qui contiennent au dedans d'elles un embrasement épouvantable, et qui, de temps en temps, vomissent des incendies qui consument les villages et les bourgades d'alentour; de même, ces âmes, par l'ordre de Dieu et pour son service, font des productions d'amour à l'extérieur, quelquefois si extraordinaires, que plusieurs âmes s'en trouvent embrasées. Tels ont été plusieurs grands serviteurs de Dieu, qui, après avoir conçu dans leurs retraites

mille bons désirs, après s'être remplis de feux et de flammes célestes, par le fréquent usage de la sainte Communion, sont quelquefois sortis de la sainte Table et de leurs retraites, comme des lions qui ne respiraient que feux, et jetaient partout des flammes qui brûlaient les cœurs bien disposés. C'est ce qui a fait les grandes conversions des pécheurs, et les changements des provinces et des royaumes entiers. Ce miracle s'opérait quelquefois par un seul, ou par un petit nombre de serviteurs de Dieu, qui étaient si puissants en œuvres et en paroles, qu'ils paraissaient faire dans toutes leurs actions des prodiges au-dessus de l'ordre de la nature.

Il faut remarquer à ce sujet que le feu d'un intérieur qui n'est point assez retiré en soi-même, ou qui néglige de mettre de temps en temps du bois au feu pour l'entretenir, c'est-à-dire de s'exciter par de fréquentes élévations de cœur à Dieu, et de saintes réflexions sur les perfections divines, ou qui se dissipe au dehors par son propre mouvement, s'engageant dans les affaires, sans y être appliqué par l'inspiration et la conduite de la grâce, quoiqu'il paraisse quelquefois du zèle dans cette dissipation, et même (comme on croit) une bonne intention; tout cela ressemble à un feu follet qui voltige de toutes parts, mais qui ne brûle rien.

CHAPITRE XVI.

Le cinquième effet de la sainte Communion est de donner la force et la persévérance dans le service de Dieu.

Entrant un jour dans une église, j'entendis chanter en l'honneur du Saint-Sacrement ces paroles : *Il marcha* (1)... *jusqu'à la montagne de Dieu, soutenu par la force*

(1) Le prophète Élie.

puissante et toute divine que lui donna ce Pain miraculeux dont il se nourrit (1). Ces paroles me touchèrent beaucoup et me firent espérer que, malgré mes misères et mes faiblesses continuelles, je pourrais être si fortifié, en mangeant de ce Pain divin, que je parviendrais à la montagne de Dieu, comme fit le prophète Élie; c'est-à-dire que je m'élèverais au-dessus des basses inclinations de la nature, jusqu'à être revêtu de l'Esprit de Jésus-Christ; qu'ainsi fortifié par sa vertu, je pourrais monter à la perfection de la vie surhumaine, qui est une haute montagne, où personne ne saurait parvenir par les seules forces naturelles.

Je compris aussi que l'intention particulière de Notre-Seigneur, en instituant le Saint-Sacrement, a été de nous le donner comme un principe de vie et de force; car c'est le seul entre tous les Sacrements qui nous soit donné en forme de nourriture. Les uns sont donnés en forme de médecine, pour purifier nos âmes des péchés; d'autres en forme de consécration, pour consacrer ceux qui les reçoivent à l'administration des choses saintes; d'autres en forme d'armures, pour les préparer aux combats contre les démons. Il n'y a que le Saint-Sacrement de l'autel qui nous soit présenté sous la forme d'une nourriture céleste, pour nous faire vivre de la vie de la grâce; mais d'une vie perpétuelle, sur laquelle la mort du péché n'ait aucun pouvoir : car Jésus-Christ, nous prescrivant l'usage de cette céleste nourriture, a promis qu'elle nous fera vivre éternellement : *Celui qui mange ce Pain vivra à jamais* (2).

Il paraît en effet raisonnable et bien conforme à la

(1) Ambulavit in fortitudine cibi illius... usque ad montem Dei. *III. Reg*. XIX, 8,

(2) Qui manducat hunc panem vivet in æternum. *Joan*. VI, 59.

bonté de Dieu, que le plus grand des Sacrements nous confère la plus excellente des grâces, qui est celle de la persévérance : grâce si grande, si divine, si précieuse, que nous ne saurions la mériter par quelque bonne œuvre que nous puissions faire, mais quelque excellente qu'elle puisse être, nous avons grand sujet d'espérer que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation nous l'accordera, puisqu'il nous donne, ce qui est infiniment plus que cette grâce, son Fils unique dans la sainte Communion, comme un gage de cette vie éternelle.

Quoique la nourriture corporelle soit matérielle et corruptible, néanmoins si le corps ne cessait d'en faire usage, et qu'il fût toujours en disposition de profiter des forces qu'elle lui fournirait, elle lui conserverait la vie naturelle, et il ne mourrait point. Combien plus ce Pain céleste, ce Pain vivant, qui contient en soi la source intarissable de la vie; si l'âme ne cesse point d'en user, et si elle est dans des dispositions conformes à l'abondance des grâces, des vertus, des forces spirituelles que cette adorable nourriture lui communique, ne lui donnera-t-il pas la persévérance et la stabilité de la vie de la grâce? Nous puisons au Saint-Sacrement la vie divine dans la même source où les Bienheureux qui sont dans le ciel puisent eux-mêmes. Or, ils ne sauraient y puiser autre chose qu'une vie éternelle. Quelle autre pourrions-nous donc y puiser nous-mêmes, qu'une vie permanente de grâces, qui est une assurance d'une vie éternelle de gloire?

O mon âme ! quel est celui des Saints dans le ciel, qui ayant une fois goûté les douceurs de cette source de toutes les joies, pourrait s'en dégoûter et voudrait cesser de vivre de cette vie bienheureuse ? Comment donc

pourriez-vous ne pas persévérer constamment dans la vie de la grâce et dans l'union avec Dieu, ayant une fois puisé avec joie dans les fontaines du Sauveur? Quand il vient se placer en personne et substantiellement au milieu de votre cœur, par la sainte Communion, ne lui dites point, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur ;* mais dites, avec le sentiment d'un parfait amour, comme l'Épouse du Cantique : *Je l'ai saisi et ne le laisserai point aller* (1) ; je le possède, il s'est donné à moi, et en se donnant lui-même, il m'a tout donné ; je ne l'abandonnerai jamais.

Oh ! que la jouissance du souverain bien procure une profonde paix à l'âme! Mais elle ne sera parfaite que dans le ciel. Le plus grand bonheur dont elle puisse jouir sur la terre, ne fait que l'altérer. Plus elle goûte Dieu, plus elle le désire; et ne pouvant satisfaire pleinement ce désir qu'après cette vie, elle souffre un martyre qui la fait jouir et gémir tout à la fois. Sa douleur est pleine de douceur, et sa douceur devient une langueur qui lui donne une forte pente vers son bien-aimé. Elle se trouve dégoûtée de toutes les créatures. Rien ne lui plaît dans cet état, que ce qui peut augmenter sa flamme. Elle ne peut lire avec goût, si elle ne trouve quelque chose de son bien-aimé. Les conversations lui déplaisent, si on ne l'entretient de son amour.

Mon Dieu, vous voyez le fond de mon cœur. Je sens ce que je ne puis dire. Je souffre à la vérité, mais je ne voudrais pas ne point souffrir. Je ne puis rien faire qu'aspirer après une plus ample possession de votre infinie bonté. C'est beaucoup que vous vous donniez à moi dans votre adorable Sacrement, avec tant d'amour; mais vous me donnez un trésor caché. Je vous possède,

(1) Tenui eum, nec dimittam. *Cant.* III, 4.

et je ne jouis pas à souhait de cette chère possession. Je suis dans l'état du bon vieillard Siméon : il vous tenait entre ses bras dans le temple, et il mourait d'envie de vous voir. Il est temps, mon Seigneur, laissez aller mon âme en paix. Que je sorte de cette vie mortelle puisque je vois entrer en moi le principe de la vie immortelle. Mais quoique je sache que je trouverai l'accomplissement de tous mes désirs dans le Paradis, néanmoins j'attendrai avec résignation l'heure et le moment fixés par votre bon plaisir. Votre amour, il est vrai, me fait tendre à l'union béatifique; mais ce même amour m'en retire aussi en quelque manière, en m'inspirant une entière dépendance de vos divines volontés.

O Jésus, que vos voies sont admirables! Vous me donnez la vue précieuse de la force et de la pureté de l'amour, qui doit résider dans une âme qui a le bonheur de vous recevoir souvent dans la sainte Communion. Je m'y abandonne plus que jamais. Conduisez-moi où il vous plaira : je ne puis rien vous demander de plus, puisque vous vous donnez vous-même à moi, et que vous m'accordez des grâces au-dessus de mes espérances. Tout mon ouvrage est donc de demeurer anéanti en votre présence; et vous, Seigneur, opérez en moi selon vos desseins, qui sont grands et cachés à ma connaissance. Qui peut en effet comprendre que dans la bassesse de mon état, j'aie le bonheur de recevoir en moi-même le Dieu de toute majesté?

L'arrivée du règne divin dans une âme paraît douce; mais il faut que ce pauvre cœur se résolve à souffrir sa sainte rigueur, qui lui donnera une mort continuelle. Plus de vie humaine pour un cœur où Dieu règne absolument. Plus de plaisir sur la terre. Plus

d'appui dans les créatures, même les plus saintes. Plus de volonté pour aucune disposition, sinon à la suprême indifférence. Rien qu'abjections, anéantissements, contrariétés, abandonnements. Point d'autre science que celle de Jésus crucifié. Point de sagesse que la folie de la croix.

C'est dès ce moment, ô bon Jésus! que je veux dépendre de votre grâce, et avoir un recours continuel à vous. Vous êtes mon Père, qui me nourrissez de votre propre substance. Vous êtes ma force, qui me soutenez dans mes faiblesses. Vous êtes mon centre, qui me donnez du repos dans mes inquiétudes. Vous êtes ma fin, où se terminent tous mes désirs. O pur! O saint! O divin amour! Heureux qui te cherche; plus heureux celui qui te possède; très-heureux celui qui persévère et qui meurt dans ta jouissance! Ainsi soit-il, Amen.

CHAPITRE XVII.

Conclusion des pensées sur la sainte Communion, par un exercice sur le saint sacrifice de la Messe.

En la sainte Messe, lorsque nous avons le bonheur d'y assister, nous devons, pour exercice principal, être dans les oblations continuelles du Sacrifice que Jésus fait de soi-même au Père éternel, et lui offrir ce divin Sacrifice en la manière qu'il le lui a offert. Il faut le lui offrir tout ensemble, et puis par parties; comme le sacrifice de son honneur et de sa réputation, puis celui de ses souffrances corporelles, ensuite des intérieures et spirituelles : ses humiliations, ses anéantissements, ses douleurs, ses tristesses, ses agonies, l'épanchement de son Sang, sa mort et surtout son divin amour. L'âme chrétienne ne peut être plus dignement occupée pen-

dant le saint sacrifice de la Messe, qu'à l'oblation continuelle de tous ces divins sacrifices.

De toutes les dévotions, la plus excellente à mon avis, c'est d'entendre plusieurs Messes. Il se passe à l'autel des choses infiniment relevées, comme sur le Calvaire. C'est le même Sacrifice; en sorte que pendant la Messe nous ne devons avoir d'autre dévotion que celle de Jésus-Christ. C'est lui qui prie et non pas nous. C'est lui qui sacrifie et non pas nous. C'est lui qui honore infiniment Dieu son Père, par ce grand Sacrifice, et non pas nous, si ce n'est par lui. Quand nous prions dans nos chambres, ou que nous faisons des pénitences en notre particulier, il n'en est pas de même; car toutes les prières, toutes les pénitences et toutes les bonnes œuvres de tous les hommes ensemble, ne valent pas un seul sacrifice de la sainte Messe.

Considérons aussi pendant la Messe les complaisances que Jésus a de s'offrir à Dieu son Père, lui renouvelant d'une manière non sanglante, mais très-réelle, le Sacrifice qu'il lui fit sur la Croix; pensons au plaisir ineffable que prend le Père éternel à voir Jésus, son divin Fils, en cet état de victime immolée mystiquement; occupons-nous des entretiens du Fils avec son Père, et du Père avec son Fils. Ce divin Sacrifice n'est jamais sans encens, car il sort de Jésus ainsi immolé un parfum qui est très-agréable au Père éternel, qui y prend ses incompréhensibles délices, et ensuite réjouit, embaume et fortifie les âmes qui assistent à la sainte Messe, quand elles ont quelques bonnes dispositions pour y participer.

J'avais une grande facilité à m'occuper de Dieu dans le centre de mon âme pendant la Messe. Là, je lui offrais le saint Sacrifice que le prêtre lui présentait de dessus

l'autel ; là, je l'adorais ; là, je m'abîmais devant ses grandeurs : je me réjouissais de sa sainteté infinie : je lui offrais tout ce que je trouvais de pur amour dans les Saints, dans la sainte Vierge, dans Jésus ; mais ne trouvant rien digne de lui, que lui-même, que sa divine Essence infiniment remplie de perfections, je lui offrais cette divine Essence et la joie d'être ce qu'il est.

Dans cette disposition, je me présentai à la sainte Table, et sitôt que Jésus fut entré dans ma bouche, je le logeai dans la sainteté de Dieu, qui seule est capable de le recevoir. Je me reconnais indigne qu'il repose en moi ; mais le voyant placé ainsi dans la sainteté de Dieu, j'en ai de la joie, je l'adore, je le remercie et je produis les affections qu'il m'inspire, ou je consens simplement à celles qu'il produit lui-même, me contentant de demeurer dans l'adoration et l'admiration d'une si grande Majesté. C'est lui par lequel le Père éternel a tout fait, lui qui est la pensée et la parole du Père, il est juste que toutes les pensées et les paroles des créatures tarissent en sa présence ; et ainsi l'âme demeure dans le silence et l'admiration.

Je me trouvai en ce temps par cas fortuit obligé d'aller coucher chez un de mes amis à la campagne. Je me laissai conduire par la Providence, étant néanmoins dans la crainte de ne pouvoir communier le matin. Je désirais ce bonheur fortement ; mais cependant avec paix et résignation. La nuit je songeai que nous allions chercher à communier, mon ami et moi, qu'étant dans une église, le curé ne voulut pas que je communiasse, et qu'ainsi il fallut s'en passer. Le matin à mon réveil, je m'offris à Dieu pour porter cette privation, si tel était son bon plaisir, quoiqu'elle me fût très-amère. Je

résolus cependant de faire tout mon possible pour trouver mon Jésus.

Nous allâmes donc à une pauvre église, à une demi-lieue de l'endroit où j'étais : là, on chercha longtemps la clef du tabernacle ; et ainsi je restai en suspens, attendant le bon plaisir de Dieu avec paix et résignation. Enfin je communiai à la grande consolation de mon âme, après toutes ces craintes de la nuit et du matin. Je ne suis point surpris d'avoir éprouvé ces craintes d'être privé d'un si grand bonheur; car si j'avais à choisir, *j'aimerais mieux perdre le monde entier, si je le possédais, qu'une seule Communion.* Mais Dieu ne refuse guère de se communiquer à l'âme qui le cherche avec empressement. Cette âme qui l'aime a des industries merveilleuses, pour venir à bout de ce qu'elle désire. C'est ce qui me fait espérer que tant que j'aurai de l'amour pour la sainte Communion, je n'en serai guère privé. O mon Jésus! accordez-moi cette grâce par votre grande miséricorde.

Je n'aurais pas une moindre peine, si j'étais privé un seul jour de ma vie d'assister au saint sacrifice de la Messe, sachant que la plus grande action que nous puissions faire sur la terre, et qui rend plus d'honneur à Dieu, est celle où Jésus-Christ égal à son Père, s'anéantit, s'immole mystiquement, pour lui rendre une gloire infinie; en sorte que Dieu ne peut en recevoir davantage, quand toutes les créatures de l'univers lui seraient sacrifiées, puisque toutes ensemble ne valent pas l'Hostie adorable qui est présentée à Dieu dans la sainte Messe. C'est le prêtre qui l'offre de ses propres mains, mais c'est au nom de toute l'Église, principalement de ceux qui sont présents, et qui ont le bonheur de l'offrir avec lui. Quelle consolation pour moi, quand j'ai assisté

à la Messe ! J'ai offert à Dieu aujourd'hui un Sacrifice d'un prix infini, quoique je n'aie pas l'honneur d'être prêtre. Je l'ai donc glorifié infiniment ; je l'ai remercié dignement. J'ai offert un prix qui peut m'acquitter de toutes mes dettes : j'ai donc plus fait dans cette seule action, qu'en toutes les autres de ma vie. O mon Jésus, quel trésor inestimable nous avons en vous, si nous savions le connaître !

FIN DU TOME PREMIER.

Y 3273

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU EN CE VOLUME.



SECOND TRAITÉ.

Qui contient les lumières et les sentiments qui portent l'âme à la fuite des plaisirs, et à l'amour d'une vie souffrante et austère.

TROISIÈME TRAITÉ

Qui contient les lumières et les sentiments contraires à l'orgueil naturel, pour établir la parfaite humilité dans l'âme.

LIVRE SECOND

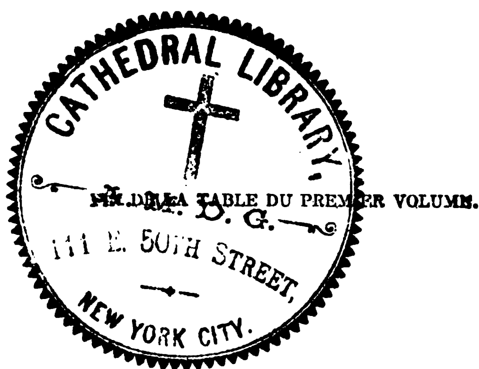
Où il est traité de quelle manière nous devons nous revêtir de Jésus-Christ, et vivre de sa vie divine.

PREMIER TRAITÉ

Lequel conduit l'âme à entrer dans les vraies lumières de Jésus-Christ, pour bien connaître son Esprit.

SECOND TRAITÉ

Qui contient ce qui peut nous faire entrer dans les véritables sentiments de Jésus-Christ.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

7967
15295





